
Stanford University Libraries
3 6105 118 987 259


LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY







ÉDOUARD NOËL & EDMOND STOULLIG

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

PAR HENRI MEILHAC

de l'Académie française

QUINZIÈME ANNÉE

— 1889 —

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1890

LES ANNALES

DU

THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

Les Annales du Théâtre et de la Musique forment quatorze volumes (1875-1888), avec préfaces de MM. FRANCISQUE SARCEY, VICTORIEN SARDOU, EDMOND GOT, ÉMILE ZOLA, HENRI DE LAPOMMERAYE, VICTORIN JONCIÈRES, HENRI FOUQUIER, ÉMILE PERRIN, CHARLES GARNIER, HENRI DE PÈNE, CHARLES GOUNOD, JULES BARBIER, JULES CLARETIE et HECTOR PESSARD.

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris. — 2389.

ÉDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par M. Henri MEILHAC

QUINZIÈME ANNÉE

(1889)

PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER
11, RUE DE GRENELLE, 11

1890

LA
COMÉDIE AU CERCLE

A Édouard Noël et Édouard Stoullig

C'est le soir, sept heures vont sonner. La jeune et jolie baronne de la Chevrette est chez elle, étendue sur sa chaise-longue. Elle vient de finir « *Honneur d'artiste* » le dernier chef-d'œuvre d'Octave Feuillet. Il y a quelques jours lorsque Jacques Latour, son ami, l'ami de son mari, lui a apporté ce livre, il lui a dit : « lisez-le, vous en serez contente... » La jolie baronne n'est pas seulement contente de sa lecture, elle en est ravie, enchantée ; cette fois elle est pleinement de l'avis de Jacques Latour ; je dis : cette fois, car cela ne leur arrive pas toujours d'être du même avis, il y a un point, notamment, sur lequel ils ne peuvent

arriver à se mettre d'accord, c'est quand Jacques ose parler à la baronne de faire certaines démarches, de risquer certaine aventure qui, si elle était menée jusqu'au bout, ne saurait manquer de causer quelque préjudice au meilleur des hommes.

Ai-je besoin de dire que le meilleur des hommes, c'est le mari, le voilà tout justement, il vient d'entrer. Il va avoir cinquante ans, ce pauvre baron, et il prend du ventre, une certaine tournure malgré cela... si, pour être, il suffisait d'avoir été, il serait encore très bien ; il s'incline, il baise le bout des doigts de la baronne de la façon la plus galante, et puis, très ostensiblement, de façon à bien laisser voir à sa femme qu'elle ne sera pas gentille si elle ne remarque pas ce qu'il va faire, il tire de sa poche un petit cahier.

— Qu'est-ce que c'est que ça, demande la baronne qui est de bonne humeur, et qui, pour rien au monde, ne voudrait en ce moment taquiner son mari...

— Ça, répond le baron, c'est mon rôle !

Il laisse à l'effet le temps de se produire, puis il continue : on va jouer une revue au Cercle et l'on m'a donné un des rôles les plus importants... et il montre le rôle, qui a été copié par un copiste de théâtre, et qui ressemble tout à fait au rôle que

pourrait tirer de sa poche un véritable comédien, avec les répliques soulignées et les phrases qui seront dites, et les couplets qui seront chantés par lui, baron de la Chevrette, le jour de la représentation!

Pendant qu'il y est il donne des détails. C'est Carline, la célèbre Carline de la Comédie-Française qui jouera la commère... il n'y aura pas de compère, il le regrette, car c'est à lui sans doute que le rôle eût été confié... pour les autres rôles de femmes le Gymnase a promis de donner ses plus jolies Arlequines. Elles auront des costumes charmants, dessinés par des membres du Cercle; Chose, qui est du Cercle, a choisi les étoffes et Machin, qui est également du cercle, doit s'entendre avec Doucet. Il y aura de la musique nouvelle, un tel et un tel, qui sont du cercle ont promis des morceaux inédits... La jolie baronne de la Chevrette avait du bonheur, la première représentation qu'elle verrait serait une représentation exceptionnelle, une représentation qui ferait du bruit. Le baron n'était du Cercle que depuis quelque temps, c'était surtout pour être agréable à sa jeune femme qu'il s'était présenté. Elle lui avait, à plusieurs reprises, laissé entendre qu'elle mourait d'envie d'assister à ce genre de solennités... Tout en parlant il faisait sauter son rôle

dans sa main, il le pesait... n'était-il pas singulier qu'on eût donné un rôle d'un tel poids à un membre qui s'était fait recevoir deux ou trois mois seulement avant la lecture de la pièce?... En y pensant bien, le baron trouvait, pour expliquer ce choix, plusieurs raisons qui lui paraissaient excellentes... on savait qu'il s'intéressait aux choses du théâtre... il allait le mardi au Théâtre-Français et l'on ne rencontrait que lui dans les coulisses... au Cercle, quand il jouait au whist ou au bézigue, il citait volontiers, avec l'inflexion voulue, des phrases entières des pièces en vogue, il avait même, sans y réussir autrement d'ailleurs, essayé de faire des imitations... ce qui surtout avait dû le faire désigner, c'est qu'il y avait des couplets à chanter, et tout le monde savait que dans son beau temps, le baron avait possédé une délicieuse voix de ténor... enfin, pour cela ou pour autre chose, c'était lui qui avait été choisi, il croyait avoir le droit d'en être fier; non seulement son rôle à lui, mais les rôles moins importants que le sien, les rôles même tout à fait secondaires avaient été disputés avec acharnement. Il cita plusieurs membres du Cercle qui, à tout prix, auraient voulu jouer, figurer au besoin, et qui se lamentaient de ne pas avoir pu y arriver, — des rôles il n'en restait plus, et, quant à la figuration,

elle ne pouvait pas être considérable, la scène étant fort petite.

— Et quels sont, en fin de compte, demanda la baronne, quels sont les heureux mortels qui auront le bonheur de jouer à côté de vous?...

Le baron dit quelques noms parmi lesquels celui de Jacques Latour, il n'avait qu'une scène, lui, une scène très jolie, avec Carline... En entendant nommer Jacques Latour la baronne eut un léger tressaillement. Elle ne dit rien cependant et laissa d'abord son mari pérorer tout à son aise et donner des détails... Quand il eut fini, le baron, pour montrer qu'il savait déjà une partie de son rôle, pria sa femme de le faire répéter et voulut, à toute force, lui mettre dans les mains le petit cahier, elle eut alors un réel mouvement d'impatience, elle envoya le petit cahier à l'autre bout du salon, et n'y pouvant plus tenir, elle éclata...

Jamais elle ne permettrait que son mari s'affichât ainsi et s'en allât jouer une revue avec mademoiselle Carline et des arlequines prêtées par le gymnase!... Il n'y avait pas besoin de répliquer, jamais elle n'y consentirait, jamais, jamais... Elle comprenait maintenant pourquoi le baron, qui était déjà de trois cercles, avait tenu à être aussi de celui-là; ce n'était pas du tout pour

faire plaisir à sa femme comme il osait s'en vanter, mais, tout uniment, pour se faire plaisir à lui-même... C'était pour pouvoir, tout à son aise, admirer mademoiselle Carline de la Comédie-Française... Elle demanda quand devaient commencer les répétitions...

— Mais... demain, murmura le baron.

— Demain !... à la bonne heure... On ne perdait pas de temps, et elles dureraient un bon mois sans aucun doute, ces répétitions, un bon mois ou deux bons mois... et mademoiselle Carline ne la saurait pas tout de suite, cette très jolie scène qu'elle devait jouer avec lui... on serait obligé de recommencer... le pauvre baron essaya de faire entendre que ce n'était pas avec lui que Carline devait jouer cette très jolie scène, mais bien avec Jacques Latour... Vous ne me ferez pas croire, riposta la dame, que pendant ces deux mois, Carline et vous n'échangerez pas une parole, en tous cas il resterait les Arlequines... Il en convint avec une pointe d'orgueil assez mal dissimulée... Il objecta que plusieurs des bonnes amies de la baronne avaient des maris qui jouaient la comédie, et que jamais elles n'avaient songé à les en empêcher... Mes amies font ce qui leur plaît, répliqua-t-elle, quant à moi je ne permettrai pas qu'une personne pour qui j'ai de

l'affection... c'est de vous qu'il s'agit — elle crut devoir ajouter ce mot pour que le baron ne put pas s'y tromper, le baron fit un signe, montrant qu'en effet il ne s'y était pas trompé — jamais je ne permettrai qu'une personne pour qui j'ai de l'affection se compromette d'une aussi scandaleuse façon... Ce n'était pas qu'elle ne rendit justice à mademoiselle Carline, de la Comédie-Française. Elle l'avait plusieurs fois rencontrée chez sa couturière, elle avouait même avoir pris quelque plaisir à causer avec elle, c'était une personne charmante, et qui avait infiniment d'esprit, mais justement parce qu'elle était charmante, justement parce qu'elle avait infiniment d'esprit, elle n'en était que plus dangereuse... quant aux Arlequines, il y en avait une ou deux, pour le moins, dont la conduite, en de certaines circonstances, avait fort laissé à désirer... Enfin il n'était pas besoin de tant de paroles, elle ne voulait pas que son mari jouât la comédie, et son mari ne jouerait pas la comédie, il rendrait son rôle, ce qui sans aucun doute, ferait un heureux, puisque tant de gens en avaient envie... Cela dit, comme elle devait dîner en ville et qu'elle avait à peine le temps de s'habiller, elle passa dans son cabinet de toilette, laissant son mari tout émerveillé d'avoir une femme si étonnamment

jalouse, et qui vraiment paraissait l'aimer cent fois plus qu'il ne l'aurait cru.

***

Quand, il y a quelque temps déjà, mes chers amis, vous avez bien voulu me demander une préface pour vos *Annales du théatre* et de la musique, je vous ai répondu que je cherchais et que je ne trouvais rien, c'était la vérité. Plus tard, m'étant par hasard souvenu de l'anecdote dont je viens de vous raconter le commencement, il m'a semblé que je pourrais, avec cela, vous donner ce que vous désiriez. Vous aviez parlé de tous les théâtres, mais vous n'aviez pas dit un mot des cercles dans lesquels, trois ou quatre fois par an, l'on joue la comédie. Il m'a semblé que si j'en parlais moi, que je comblerais une lacune. Mes intentions étaient bonnes, vous avez bien voulu le reconnaître vous-mêmes, mais hélas; j'ai grand peur de ne pas pouvoir aller jusqu'au bout de mes intentions; un éloge que n'assaisonnerait aucun blâme, aucune critique, un éloge sans restriction ne vous satisferait pas sans doute, et je me trouve pour le moment dans une situation telle qu'il m'est impossible de rien blâmer, de rien critiquer de ce qui se fait au cercle à propos

de théâtre... Cela vous est égal, vous acceptez l'éloge sans restriction... à la bonne heure, mais vous et vos lecteurs vous êtes prévenus, je vais parler de la comédie au Cercle, mais je trouverai que tout est bien, mais je dirai du bien de tout le monde, ce qui me console c'est que, même s'il m'avait été permis d'être méchant, je n'aurais, je crois, trouvé que fort peu de chose à critiquer.

Il y a entre la comédie, telle qu'on la joue au cercle et la comédie telle qu'on la joue dans le monde, une différence essentielle. Dans le monde les rôles d'hommes sont joués par des amateurs et les rôles de femmes par des femmes du monde, au cercle les rôles d'hommes sont bien joués par des amateurs, mais les rôles de femmes sont joués par des comédiennes choisies dans les divers théâtres de Paris.

Je ne sais rien de joli, rien d'amusant comme certains bouts de dialogue qui, de ci de là, éclatent entre ces comédiennes et ces amateurs. Parler de théâtre et de musique c'est, en somme, parler de choses qui ne vont pas sans quelque intelligence... je ne prétends pas que les amateurs, parlant aux comédiennes, leur parlent exclusivement de musique et de théâtre, mais ce qui est sûr c'est que, dans ce que l'on dit à voix haute et dans ce que l'on dit à voix basse, il n'est

question que d'art ou de galanterie, et que ce sont là, certainement, les deux sujets de conversation les plus propres à donner de l'esprit à celles qui n'en ont guère et même à ceux qui n'en ont pas. Au cercle tout le monde en a. Ajoutez à cela cette liberté de langage autorisée par la bonne camaraderie et par la familiarité des coulisses, et vous comprendrez que l'on cause là comme l'on ne cause pas ailleurs, et qu'il y a, dans ces gentils bavardages, un charme rare, un ragoût d'une espèce particulière ; c'est ce charme qui fait que pendant les répétitions, tous les membres du Cercle, même ceux qui n'ont rien à faire dans les coulisses, essaient cependant d'en forcer les portes sous les prétextes les plus extraordinaires... C'est ce charme aussi qui fait que, lorsqu'il est question de distribuer les rôles, à côté de ceux qui ont déjà joué, à côté de ceux qui savent, se dresse tout à coup un petit jeune qui ne sait pas, lui qui ne se vante pas de savoir, et qui, malgré cela, demande un rôle, n'importe lequel ! il se demène tant qu'on finit par le lui donner, ce n'estpas grand chose assurément, c'est ce qu'au Cercle aussi bien qu'à la Comédie-Française on appelle une panne, mais cela lui est bien égal que ce soit une panne!

Brave petit jeune, j'avoue que je m'intéresse tout particulièrement à lui... il est, selon moi,

celui qui représente le mieux l'amateur véritable. Il joue, celui-là, parce que cela l'amuse de jouer la Comédie et surtout de la jouer avec de jolies femmes, il ne songe point au plaisir qu'il pourra faire aux spectateurs, il ne s'occupe que du plaisir qu'il se fera, à lui. Aussi, a-t-il grand soin d'éloigner d'abord tout ce qui pourrait gâter son plaisir... cela gâterait son plaisir d'apprendre son rôle, il ne l'apprend pas... Il ne sait pas aujourd'hui, ne vous en inquiétez pas, il saura demain, le lendemain il ne sait pas davantage, soyez tranquille, il saura le jour de la première, il s'en tirera, soyez-en sûr. Le jour de la représentation arrive et il s'en tire en effet, il s'en tire Dieu sait comment... n'ayant rien appris il ne sait rien naturellement, il ne sait ni ce qu'il a à dire ni ce à quoi il doit répondre, il parle quand il devrait se taire il se tait quand il devrait parler, il confond la scène II avec la scène XVII, il embrouille, il bouscule tout, mais il est si bon enfant, si gai, il est si content d'être là, sur la scène, il y a en lui tant de bonne humeur, une gaieté si débordante que les spectateurs finissent par être désarmés, par rire et par faire, en dépit des défaillances de sa mémoire et de l'incertitude de son jeu, un succès énorme au brave garçon qui a l'air de leur dire : je ne suis pas un Comédien, moi, je

suis un amateur et je n'ai pas la prétention d'être autre chose, je m'amuse de tout mon cœur et ce que je vous souhaite c'est de vous amuser autant que je m'amuse moi-même !

Hâtons-nous d'ajouter pour rassurer ceux qui se font jouer au cercle, que l'on y trouve des amateurs moins fantaisistes... il y en a qui jouent la comédie très passablement, il y en a même qui la jouent très bien... Le public sait leurs noms tout comme il sait les noms des comédiens célèbres ; on se retourne quand on les rencontre, on parle de leurs dernières créations, on se rappelle le talent dont ils ont fait preuve et le succès qu'ils ont obtenu.

Au Cercle on joue des pièces de tous les genres, ce que l'on y préfère cependant, ce sont les revues ; une revue faite pour un Cercle ne ressemble pas du tout à une revue faite pour un théâtre. L'auteur qui travaille pour un théâtre doit naturellement éviter les personnalités, celui qui travaille pour un cercle doit au contraire les chercher et ne pas chercher autre chose. Il doit parler, non de ce qui s'est passé par la ville, mais de ce qui s'est passé, de ce qui se passe dans le monde restreint qui sera là le jour où l'on jouera sa pièce. Après chaque phrase, après chaque couplet, les spectateurs regarderont celui ou celle dont il aura été parlé

dans cette phrase et dans ce couplet. La louange n'est pas défendue, l'épigramme est permise, le succès de l'auteur dépendra de la délicatesse avec laquelle il aura su tourner la louange, de la finesse avec laquelle il aura su aiguiser — et émousser — l'épigramme. Cette façon de faire du théâtre n'est point aussi commode que l'on pourrait croire. Pour plaire aux gens il ne suffit pas de leur parler d'eux-mêmes, encore faut-il leur en parler d'une façon divertissante. Je ne résiste pas au plaisir de consacrer quelques lignes à celui qui a excellé dans ce genre et qui depuis vingt-cinq ans n'y compte que des succès, je ne le nommerai pas plus qu'il ne nomme, lui, les personnages qu'il met en scène, mais je m'arrangerai de façon à ce que tout le monde le puisse reconnaître.

Grand, mince, brun, notre auteur a gardé les allures de son premier état, il a été officier, officier distingué. Ses manières sont celles d'un homme qui a fréquenté la Cour et le Faubourg Saint-Germain. Tous les cercles, tous les châteaux où l'on joue la comédie, ont applaudi ses revues. L'on se souvient encore des *Commentaires de César*, on se souvient aussi de la grande dame étrangère, qui dans cette revue jouait le rôle principal. Au moment même où j'écris ces lignes je reçois *le Gaulois*. Nicolet, qui tient ses lecteurs au

courant de ce qui se passe dans le monde entier tout aussi bien que ce qui se passe à Paris, annonce que ce soir aura lieu à Vienne, une répétition générale d'une certaine importance : on y répétera les pièces qui doivent être jouées dans sa représentation annuelle donnée au profit des pauvres, sous le haut patronage et l'intelligente direction de madame la princesse de Metternich. La Comédienne des *Commentaires de César* est à Vienne, maintenant, mais elle n'a pas oublié son auteur d'autrefois, elle s'est encore une fois adressée à lui, elle lui a demandé une scène et des couplets, et dans ces couplets qu'elle aura chantés quand paraîtra cette préface, elle aura encore une fois célébré ce Paris qu'elle aimait tant et qui lui garde un si vivace, un si profond souvenir. Je voulais parler de notre auteur,et je me trouve n'avoir parlé que de son interprète, je m'en console en pensant que je ne pouvais rien dire qui fut plus agréable à celui que j'ai promis de ne pas nommer.

J'ai là son portrait, dessiné par un artiste d'infiniment d'esprit, sur le programme d'une représentation donnée au cercle le 3 juin 1888. Dans ce portrait on lui a laissé son képi et son uniforme d'autrefois, les cheveux sont soigneusement frisés au petit fer... au fond, entouré de rayons, brille un habit d'académicien... allusion

délicate, faite par l'artiste, à des succès obtenus par l'auteur sur la scène de la Comédie-Française. Je ne sais pourquoi cet habit d'académicien est accompagné d'une béquille... cela semblerait indiquer que le dessinateur, tout spirituel qu'il peut être, ne se rend pas un compte bien exact de ce que c'est que l'Académie. Ce portrait, dans ce programme que j'ai sous les yeux, a un pendant. On a joué deux pièces le 3 juin, et l'auteur de la seconde pièce a eu, lui aussi, l'honneur d'être croqué. Pour celui-là, par exemple, point d'habit d'académicien, un cigare seulement, et pour allumer ce cigare un cœur enflammé qu'apporte un amour... un autre amour tient un pistolet, dont la balle, figurée par une mouche, va frapper un but invisible, mais qui ne saurait manquer d'être atteint... A ce cigare qui ne s'éteint jamais, à ce pistolet dont la balle est infaillible, tous les habitués du cercle reconnaîtront le clubman que je veux dire ; s'il s'en trouve, par hasard, qui prétendent ne pas le reconnaître et qui demandent son nom, je répondrai que je regrette de ne pouvoir les satisfaire, la règle est générale et je ne nommerai pas plus l'auteur de « *un cinq à sept* » que je n'ai nommé l'auteur de « *Brouillées depuis Magenta...* »

Dans ces deux pièces les rôles étaient joués par

M*** Membres du Cercle, et par mesdames Réjane, Granier, Judic et Magnier. C'est dire que, comme comédiennes, on choisit généralement ce qu'il y a de mieux, l'auteur le demande et les comédiens-amateurs ne s'en plaignent pas. Toutes les étoiles de la Comédie-Française ont passé par le cercle. Cela coûte bien un peu cher, mais qu'importe ? Le comité alloue une certaine somme, si elle n'est pas suffisante on la dépasse, et tout le monde est content, excepté pourtant le membre grincheux qui déclare ne pas aimer le spectacle, et qui, sur le registre des réclamations, écrit que cela ne l'amuse pas de payer pour voir des pièces médiocres jouées médiocrement. On ne tient pas compte de l'observation, bien entendu, et je ne serais pas étonné que, tout en la formulant, le membre grincheux ne fut pas, au fond, enchanté de savoir qu'il n'en sera pas tenu compte.

Donnons, maintenant, certains détails d'intérieur : La scène, naturellement, est moins grande que celle de l'Eden. Elle est, tout au plus, de la dimension de celle d'un petit théâtre. Le rideau est peint par un des membres du Cercle, quelque panneau décoratif à la place du rideau classique, du rideau rouge à grands plis, bordé d'un feston d'or ; à droite et à gauche sur la scène des loges minuscules. A la frise le chiffre du Cercle

dans un cartouche supporté par un groupe d'amours — un service de pompiers comme dans un vrai théâtre. Par un escalier qui donne dans les coulisses on communique avec les cabinets de toilette qui pour la circonstance sont transformés en loges, dans lesquelles s'habilleront les comédiennes ; leur nom est d'avance inscrit sur la porte. Chaque comédienne a sa loge, les hommes, eux, s'habillent ensemble, le salon des étrangers sert de foyer pour les artistes.

Aussitôt qu'une pièce a été acceptée par le comité de lecture, par la commission de littérature, si vous aimez mieux, aussitôt que les artistes hommes ont été désignés, et que les artistes dames ont été engagées, le régisseur envoie les bulletins de répétitions... Il y a un régisseur, membre du Cercle bien entendu, et je vous prie de croire qu'il prend ses fonctions au sérieux. Il fixe d'abord le jour de la lecture aux artistes, ce jour-là, les dames sont exactes. Elles arrivent à l'heure juste, montrant des toilettes d'une savante et luxueuse simplicité. Les hommes aussi sont exacts ; il y en a parmi eux qui sont plus émus qu'ils ne voudraient le laisser paraître. Qui sait ce qui se passera dans cette première rencontre? Pour quelques-uns peut-être c'est un roman qui commence... ceux qui ne connaissent

pas les comédiennes se font présenter... — Je vous avais applaudie bien souvent, madame, je vous avais vue de loin, mais jusqu'à présent je n'avais pas eu le bonheur, croyez que je suis ravi... — Et moi, monsieur, je me félicite... le fait est que tous ces gens-là ont l'air enchantés d'être ensemble, et ils ont bien raison d'être enchantés, car tout porte à croire que l'on ne va pas s'ennuyer pendant un mois : pendant un mois on va naviguer sur le même bateau, qui ne sera pas précisément un bateau de fleurs, mais qui sera du moins un bateau où les fleurs seront les bienvenues.

Tous les jours de trois à cinq heures on sera sûr de se retrouver, tous les jours de trois à cinq heures on pourra bavarder, flirter, on parlera de tout et de tous et de toutes... Au besoin même on parlera de la pièce que l'on est en train de répéter, on donnera et l'on recevra des conseils... Mademoiselle c'est à vous, je crois que c'est par la gauche que vous devez entrer. — Mais qu'est-ce que vous faites de vos mains, monsieur ? Vous ne saurez donc jamais vous en servir... Non, non, vous ne m'avez pas comprise, ce n'est pas dans ce sens-là... Elle rit, tout en se défendant, et il rit lui aussi. — Mademoiselle, si vous rentrez chez vous, je vais justement à côté, nous pourrions très bien...

— Non monsieur, je ne rentre pas chez moi... et le roman marche toujours, ils sont contents, d'autant plus contents, qu'ils sont bien sûrs de ne pas être dérangés... A la porte de la salle du théâtre se tient un valet de pied, qui a pour consigne de ne laisser pénétrer aucun profane.

Pendant les répétitions il y a généralement un lunch servi au frais du Cercle, coco et biscuits, quelquefois aussi on dîne entre artistes. Il le faut bien si l'on veut travailler le soir, et le moyen d'être prêts si l'on ne travaille pas le soir ! Dans la journée ces dames sont souvent prises par leur théâtre. C'est pendant ces dîners-là que le roman fait du chemin, et la pièce, du même coup, commence tout doucement à avancer... Quelque chose par exemple qui arrête net les répétitions et la pièce, c'est le beau temps. Le jour où il y a du soleil, un soleil un peu sérieux, vous êtes sûr de ne voir arriver aucune de ces dames et toutes donneront les meilleures raisons du monde. Celle-ci a une tante malade, celle-là est obligée, pour une prochaine reprise, de repasser un rôle pendant toute la journée, la troisième est absolument forcée d'aller essayer un costume... les artistes femmes ne devant pas venir vous ne trouverez pas étonnant que les artistes hommes ne viennent pas non

plus. Si à l'heure de la répétition, le hasard fait passer l'auteur par l'avenue des acacias, il y rencontrera certainement quelques-uns de ses premiers rôles... et pendant ce temps, dans la vaste salle du théâtre, seul ou bien entouré de deux ou trois abonnés, qui sont venus parce qu'ils n'avaient rien de mieux à faire, le malheureux régisseur se désespère et maudit le soleil ! Il se multiplie ces jours-là, le malheureux régisseur ; il exige que l'on répète quand même, au besoin il dira les rôles de tous les absents et de toutes les absentes... il expédie bulletins sur bulletins, il s'arrache les cheveux et prend les machinistes à témoin que s'il n'était pas là, rien ne marcherait... Je ne dis pas qu'il ait tort, au moins, mais enfin, comme il est là, tout finit par marcher.

Les deux répétitions générales ont eu lieu, celle d'abord qui doit être donnée à huis-clos, celle où il ne doit y avoir personne et à laquelle naturellement tout le monde désire assister, puis l'autre... la représentation ce jour-là est donnée pour les membres du Cercle, l'usage est d'inviter quelques-unes des comédiennes qui ont joué dans les soirées précédentes. Le lendemain, c'est le grand jour, la façade du Cercle est illuminée, les valets de pied sont en grande tenue, on entend dans la cour le tintamarre des machines électri-

ques, de bonne heure les voitures commencent à arriver, et les dames en grande toilette, commencent à entrer dans la salle... Il y fait chaud dans la salle, et tout à l'heure quand elle sera remplie, il y fera plus chaud encore. Le coup d'œil alors sera merveilleux... des femmes, rien que des femmes, dont la plupart sont jolies. Peu ou pas d'hommes, tout au plus quelques Altesses, si Paris a le bonheur d'en posséder le jour où l'on donne la représentation. On frappe les trois coups et, devant les femmes et les Altesses, on joue la première pièce. Elle réussit ou elle ne réussit pas... dès que le rideau est tombé, dès que le régisseur a lancé au public le nom de l'auteur, ceux des membres du Cercle qui sont galants et empressés viennent offrir leur bras et les groupes se répandent dans les salons où le buffet étale ses splendeurs. Ce mouvement des femmes se levant pour prendre le bras qu'on leur offre, est joli, très joli, et lorsque, comme dans certains cercles, il y a un escalier en fer à cheval, la montée et la descente ne sont pas désagréables à regarder. Au bout d'une demi-heure, on revient dans la salle, on écoute la dernière pièce, puis le rideau tombe une seconde fois et c'est fini. L'on s'en va; très lentement, car il faut des heures et des heures pour que les voitures,

arrivant une à une, puissent emmener tous ceux qui sont venus. En attendant les voitures on bavarde dans le pérystile. Ceux qui sont contents disent du bien de la représentation, ceux qui ne le sont pas en disent du mal. Quand les deux pièces que l'on a jouées sont signées l'une par Legendre et l'autre par Paul Hervieu, personne ne dit de mal, et les membres du Cercle, même les plus grincheux, conviennent que la soirée a été bonne, que la soirée a été excellente.

Et les artistes que deviennent-ils pendant que le public s'en va?... ils ôtent leurs costumes d'abord et puis ils prennent place à une table de vingt-cinq à trente couverts... il est généralement deux heures du matin quand on sert le souper, quelques beaux yeux peut-être allaient se fermer mais ils se rouvrent vite et se remettent à briller, on se félicite, on s'embrasse... on est heureux d'un succès dont chacun a le droit de prendre sa part; les comédiens boivent à la santé de leurs auteurs, et les auteurs, naturellement, boivent à la santé de leurs interprètes... le régisseur lui boit à la santé de tout le monde. Ils sont célèbres ces soupers-là, et ils méritent de l'être, car on ne saurait rien imaginer de plus gai. On en cite un qui après avoir commencé assez froidement, s'est terminé, grâce à l'entrain de quelques con-

vives, par une farandole dansée à travers tous les alons, à travers tous les escaliers du Cercle... on n'a cessé de danser que lorsque tout le monde est tombé pêle-mêle, n'en pouvant plus...

***

Et Carline, de la Comédie-Française, est la jolie baronne de la Chevrette ?...

Eh bien, mais tout a fini par s'arranger de la façon la plus inattendue. La jolie baronne a consenti à ce que son mari jouât avec la dangereuse Comédienne... par exemple, elle a obtenu que Jacques Latour ne jouerait pas. On ne sait pas au juste comment elle s'y est prise pour cela ; les méchantes langues prétendent que les pourparlers, relatifs à de certaines démarches, dont le résultat pouvait être fâcheux pour le baron, ont été repris, et que cette fois la jolie baronne s'est montrée moins sévère. Toujours est-il que le baron a joué, qu'il n'a pas mal joué du tout et qu'il a été très applaudi. Après la chute du rideau plusieurs personnes ont vivement félicité madame de la Chevrette du succès de son mari. Elle s'est laissé féliciter de la meilleure grâce du monde, après quoi elle a pris le bras de Jacques Latour pour aller au buffet.

HENRI MEILHAC
De l'Académie Française.

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'année du Centenaire aura été fructueuse pour la bourse des directeurs de l'Opéra, mais l'art n'aura pas été aussi bien partagé. MM. Ritt et Gailhard ne prodiguent pas les nouveautés ; 1889 aura vu en tout l'éclosion d'un ballet en trois actes de M. Ambroise Thomas, *la Tempête*. *L'Ascanio* de M. Saint-Saëns, à l'étude depuis le milieu de 1888, ne verra le jour que dans le courant de 1890. Malgré la chaleur intense de l'été, malgré les distractions nocturnes de la grande kermesse du Champ de Mars, la salle de M. Garnier ne désemplissait pas pendant six mois, bien que la direction eût doublé le nombre des représentations et en dépit d'une interprétation souvent défectueuse.

Un événement domine l'année, le succès de *Roméo et Juliette*, dont l'entrée à l'Opéra datait

du mois de novembre précédent. Il avait fallu songer à remplacer Mme Patti, dont le brusque départ, qui n'avait rien à démêler avec l'art, laissait la direction dans l'embarras. Le rôle de Juliette était dévolu à Mme Darclée, dont c'était le second début [1].

Par suite d'une indisposition persistante de M. Jean de Reszké, *Roméo et Juliette* était remplacé par *Guillaume Tell* le 8 et *l'Africaine* le 11. Les rhumes continuaient à sévir ; le 22, M. Escalaïs, Bernard et Muratet étant indisposés, *Faust* était remplacé par *la Juive* avec MM. Jérôme, Plançon et Mme Escalaïs. Le lendemain on dut faire relâche, M. Jean de Reszké étant toujours souffrant et Mlle Richard, éloignée du théâtre par une longue indisposition, étant retombée malade. Le 20, M. Jérôme chantait pour la première fois le rôle du duc dans *Rigoletto*. M. Claeyes, un baryton venu de Bruxelles, débutait à l'Opéra le 3 mars dans le rôle de Valentin de *Faust*.

M. Jean de Reszké, complètement rétabli, réapparaissait le 13 mars sur la scène, et permettait enfin à Mlle Eames de se montrer dans le rôle de Juliette. La débutante, jeune et jolie Américaine, élève de Mme Marchesi, abordait pour la première fois le théâtre. Intimidée, nerveuse, la jeune cantatrice ne calculait pas toujours avec une précision impeccable l'émission de sa voix ; les gam-

1. Les quatre bals masqués annuels avaient lieu les 2 et 16 février, les 2 et 28 mars, sous la direction de MM. *Arbna* et *Broustct.*

mes chromatiques et les trilles laissaient à désirer ; mais on ne pouvait lui contester le charme de la voix, la facilité d'émission et une intelligence scénique très développée. Cette représentation était pour son partner l'occasion d'un véritable triomphe. Jamais plus parfait Roméo n'avait paru sur la scène. MM. Martapoura et Téqui avaient succédé sans faiblir à MM. Melchissédec et Muratet dans les rôles de Tybalt et de Mercutio.

Le 17 mars était consacré à une représentation à prix réduits des *Huguenots*. M. Edouard de Reszké abordait pour la première fois le rôle de Marcel, il y était très remarquable ; M. Claeyes continuait ses débuts dans le comte de Nevers.

Une indisposition de Mlle Litvinne retardait son début dans les *Huguenots*, remplacés le 20 par l'*Africaine*, remis encore par une autre indisposition de Mme Escalaïs. Enfin le 29 la jeune cantatrice abordait le rôle de Valentine. Mlle Litvinne n'était pas une inconnue pour le public parisien. Sous son vrai nom de Litvinoff, elle succéda, au théâtre Italien de la place du Châtelet, à Mlle Joséphine de Reszké dans le rôle d'Hérodiade. Elle possède une magnifique voix d'une très grande étendue, brillante et sonore dans le registre supérieur, bien timbrée dans le médium et les cordes basses. On la classerait avec autant de raison parmi les mezzi-soprani que parmi les Falcons. Elle jouait et chantait le rôle de Valentine avec une ampleur dramatique saisissante, mais peut-être exagérée. Elle dépassait quelque peu le but en élargissant et en ralentissant, jusqu'à en effa-

cer le sentiment de la mesure, certains passages d'expression.

M. Cossira faisait son premier début dans le Raoul des *Huguenots*, le 24 avril, et le second le 29 dans Fernand de *la Favorite*, remontée pour la rentrée de Mlle Richard, enfin rétablie. Mlle Richard faisait sa seconde rentrée le 3 mai, dans *Aïda*, reprenant son rôle d'Amnéris ; Radamès était chanté par M. Cossira pour la première fois.

Le 5 mai, en l'honneur du centenaire de la Révolution, représentation gratuite. *Guillaume Tell* faisait les honneurs de la soirée. M. Gresse chantait *la Marseillaise*.

La rentrée de Mlle Richard permettait enfin à Mme Melba de se faire entendre dans l'Ophélie d'*Hamlet* [1]. La nouvelle venue, Australienne d'origine — quelle tour de Babel, cet Opéra ! — était une élève de Mme Marchesi, qui semble devenir le grand fournisseur de l'Opéra. Elle y obtenait le plus grand succès, enlevant le public par sa merveilleuse voix de soprano, égale, pure, brillante et moelleuse qui, d'une résonance remarquable dans le médium, s'élevait jusqu'aux régions suraiguës : *ut*, *ré*, *mi*, au-dessus de la portée. Sa première apparition lui avait été avantageuse ; grande, élancée, douée d'une physionomie expressive, elle s'était fait applaudir dans son premier et son second duo, leur donnant une expression

1. DISTRIBUTION. — Hamlet, M. *Lassalle*. – Le Roi, M. *Plançon*, Laerte, M. *Muratet*. — Le spectre, M. *Ballard*. — Marcellus. M. *Girard*. — Horatio, M. *Lambert*. — Ophélie, Mme *Melba*. — La Reine, Mme *Richard*.

dramatique rare chez nos Ophélies. Le succès se transformait en triomphe au quatrième acte. C'était l'Ophélie idéale qui charmait tous les yeux et remuait tous les cœurs, en interprétant avec une virtuosité suprême cette admirable scène, belle entre toutes dans l'œuvre magistrale du maître. Ce qui ravissait non moins que la virtuosité, la qualité exceptionnelle de cette voix, si doucement timbrée, la facilité d'exécuter à toute volée des gammes diatoniques ou chromatiques, et des trilles de rossignol, c'était la simplicité émouvante, la justesse d'accent. Et lorsque enfin les échos du lac jetaient le dernier *si* aigu de la pauvre jeune fille, une immense acclamation saluait dans Mme Melba la plus délicieuse Ophélie entendue depuis la Nilsson et Fidès Devriès. A côté d'elle, Mlle Richard traduisait de la façon la plus tragique, par sa magnifique voix de contralto, les angoisses de la Reine, mère d'Hamlet. M. Bérardi se tirait à son honneur de l'épreuve périlleuse de remplacer au pied levé, dans le rôle écrasant d'Hamlet, M. Lassalle souffrant.

Hamlet portait malheur à ses interprètes ; après M. Lassalle, M. Bérardi se voyait, à la seconde représentation, dans l'impossibilité de monter en scène. Cet accident profitait à M. Claeyes, qui s'y faisait applaudir. C'était, depuis le commencement de l'année, comme une gageure les chanteurs tombaient malades les uns après les autres, et il n'était pas de semaine où l'on ne fût, au moins une fois, ou plus même, obligé de changer l'affiche. C'est ainsi que le 15, par la faute de M. de

1.

Reszké, *les Huguenots* durent prendre la place de *Roméo et Juliette*. Mme Melba, après une série de quatre représentations, partait pour Londres, mais elle devait bientôt revenir à titre définitif. Les frères de Reszké renouvelaient leur engagement, à la grande satisfaction des abonnés.

Dans l'intention de montrer aux étrangers les plus belles productions de nos compositeurs français, produites dans ces dernières années, les directeurs remontaient *Patrie* [1], de M. Paladilhe, qui reparaissait le 29 mai avec quelques changements. Le dernier acte, qui se passe dans la chambre de Dolorès, était supprimé et le dénouement avait lieu dans le décor de l'Hôtel de Ville. Dolorès arrivait avec Rafaële à la suite du duc d'Albe. Celui-ci nommait lui-même la délatrice en faisant grâce à Karloo. Et tandis que les conjurés sont conduits au bûcher, Karloo poignarde Dolorès, et s'élance au milieu d'eux pour partager leur sort.

L'Exposition amenant une foule d'étrangers à Paris, l'Opéra encaissait le maximum à chaque représentation, on joua tous les jours, le dimanche excepté, dès la fin de juin. Ce surcroît de travail amena, dans les premiers jours de ce mois, une grève des machinistes, qui fut terminée après quelques pourparlers. Les directeurs accordèrent l'augmentation demandée.

1. Distribution. — Comte de Rysoor, M. *Lassalle*. — Karloo, M. *Duc*. — Duc d'Albe, M. *Plançon*. — La Trémoïlle, M. *Muratet*. — Jonas, M. *Martapoura*. — Noircarmes, M. *Dubulle*. — Rincon, M *Lambert*. — Vargas, M. *Voulet*. — Delrio, M. *Crépaux*. — Dolorès, Mme *Dufrane*. — Rafaële, Mme *Bosman*.

M. Jean de Reszké, partant en congé, était remplacé, le 5 juin, dans Roméo par M. Cossira, qui, malgré sa jolie voix et ses qualités de chanteur et de comédien, n'effaçait pas le redoutable souvenir de son devancier. Mlle Litvinne s'essayait le 7 dans la Sélica de *l'Africaine*, et le 21, M. Duc abordait pour la première fois le rôle de Jean du *Prophète*.

La Tempête [1], ballet fantastique en trois actes et six tableaux, par MM. Jules Barbier et J. Hansen, musique de M. Ambroise Thomas, paraissait le 26 juin. L'œuvre nouvelle de l'auteur d'*Hamlet* et de *Mignon* ne devait rien ajouter à sa gloire. Le compositeur se passait le caprice de cette fantaisie qui a été plutôt, pour lui, l'objet d'une distraction que d'une œuvre savamment méditée; il a moins fait appel à son imagination qu'à ses souvenirs ; il a cueilli, dans l'ensemble de ses œuvres, des idées mélodiques, dont il a fait comme un pot-pourri musical. Réminiscences habilement déguisées, habillées à la mode du jour, si bien qu'elles ont au moins l'apparence de la nouveauté.

En écrivant *la Tempête*, M. Ambroise Thomas composait sur cette fantaisie de Shakespeare toute une symphonie savante, d'une tendre inspiration, d'une belle harmonie, d'un coloris géné-

1. Distribution. — Ferdinand, M. *Vazquez*. — Caliban, M. *Hansen*. — Stephano, M. *Pluque*. — Miranda, Mlle *Mauri*. — Ariel, Mlle *Laus*. — Une libellule, Mlle *Désiré*. — Une abeille, Mlle *Ottolini*. — Un génie, Mlle *Roumier*. — Morphée, Mlle *Invernizzi*. — Phobitor, Mlle *Torri*. — Phantase, Mlle *Monnier*. — Une âme, Mlle *Pack*.

ralement brillant. Il paraphrasait avec élégance, dans sa langue musicale, l'histoire de cette héritière du trône de Naples, devenue la protégée du génie Ariel et l'épouse du prince Ferdinand. Il trouvait des accents mélodiques très divers pour peindre les caprices de Miranda, son amour pour le héros naufragé, ses dédains, sa jalousie. Tout cela d'un beau style. Il faisait une bonne caricature du grotesque Caliban, et donnait des formes musicales très suffisamment aériennes au génie Ariel. Enfin les gnomes, les libellules, les nymphes de la mer, les fées et les génies ne l'inspiraient pas moins bien. Cette partition de *la Tempête* était en somme, une œuvre laborieuse d'un musicien consciencieux qui ne dédaigne pas les procédés nouveaux et sait se les approprier avec un goût parfait.

Le livret de M. Jules Barbier était tiré de la pièce de Shakespeare, à laquelle on avait fait subir de grandes modifications pour la réduire aux proportions d'un ballet. Sur ce thème, M. Hansen, le successeur de Mérante, avait composé une chorégraphie assez originale. L'habile décorateur, Lavastre, avait fait des merveilles. Son triomphe était surtout le dernier tableau, lorsqu'après la tempête, la mer s'étant calmée, une trirème paraissait, fendant les vagues, puis, virant du bord, mettait le cap sur le trou du souffleur. Elle était éblouissante, cette trirème, avec les femmes à moitié nues, suspendues à ses flancs, ses mâts pavoisés.

M. Hansen personnifiait avec une remarquable

énergie le monstre Caliban. A M. Vazquez était échu le rôle du prince Ferdinand, et M[lle] Laus représentait avec talent le charmant Ariel. Etait-il bien nécessaire de faire venir cette danseuse de l'Éden; était-il si difficile de trouver l'équivalent dans les jolis bataillons de l'Opéra? La joie de la soirée était sans conteste M[lle] Rosita Mauri, exquise comme toujours, soit lorsqu'elle s'arrache de son hamac pour danser le pas du Bijou, soit qu'elle mime d'une façon délicieuse le rôle de la captive, avant le duo d'amour, dont elle et Vazquez détaillent spirituellement tous les soupirs.

La troisième représentation était offerte aux membres étrangers du jury international de l'Exposition par les membres français. Le 12 juillet, M[lle] Eames, étant indisposée, était remplacée par M[me] Escalaïs dans la Juliette de *Roméo*. La vaillante artiste, toujours sur la brèche, s'y taillait un succès. Le 14, matinée gratuite, *l'Africaine* et *la Marseillaise*. Le 13, M[lle] Pack, qu'on avait déjà entendue dans le prologue de *la Tempête*, faisait son véritable début dans *Rigoletto*, où elle chantait Madeleine.

Henri VIII[1] reprenait, le 19, possession de la scène de l'Opéra avec une distribution nouvelle, sauf M[lle] Richard, qui gardait son rôle d'Anne de Boleyn. M[lle] Adiny succédait à M[me] Krauss dans Catherine d'Aragon, elle y déployait ses qualités

1. DISTRIBUTION. — Henri VIII, M. *Bérardi*. — Don Gomez, M. *Muratet*. — Norfolk, M. *Plançon*. — Le légat, M. *Bataille*. — Catherine d'Aragon, M[lle] *Adiny*. — Anne de Boleyn, M[lle] *Richard*.

de tragédienne lyrique. Henri VIII, don Gomez et Norfolk trouvaient d'excellents interprètes en MM. Bérardi, Muratet et Plançon. La pièce de M. Saint-Saëns, réduite à trois actes, le ballet conservé, bien qu'allégé, retrouvait, sous cette nouvelle forme, son succès d'autrefois.

Mlle Litvinne, pour son troisième début, interprétait le rôle de Rachel, de *la Juive*, le 20 juillet; le 26, Mlle Dufrane la remplaçait à l'improviste. Cette dernière faisait ses adieux le 31 au public parisien dans *Patrie*. C'est à l'Opéra que continuaient à avoir lieu les soirées de gala du monde officiel. Le Président de la République y recevait le Schah de Perse ; le ministre de l'Instruction publique y offrait *Guillaume Tell* aux étudiants étrangers venus à Paris pour les fêtes de la nouvelle Sorbonne.

L'entente entre la direction et les machinistes ne pouvait être de longue durée. Ceux-ci se mettaient en grève et obligeaient ainsi le théâtre à fermer le 3 août. MM. Ritt et Gailhard ne cédaient pas et rouvraient deux jours après avec des équipes nouvelles.

Le Cid, après dix mois de repos, revoyait le jour avec tous ses créateurs, sauf M. Ballard, à qui échut le rôle de Don Gormas. M. Duc, Mme Adiny, Mlle Rosita Mauri causaient le même plaisir qu'au début.

Le 14 août, Mlle Eames abordait le rôle de Marguerite, M. Cossira celui de Faust; M. Bello, élève du Conservatoire, débutait modestement, le 22, dans le rôle de Melchthal de *Guillaume Tell*.

Une indisposition de Mlle Subra, dans *Coppelia*, amenait le début, au pied levé, de Mlle Dell'Era, une jeune Italienne, dans le rôle de Svanilda. Elle y déployait des qualités personnelles, possédant la grâce et la force, la souplesse des attitudes et la hardiesse des pointes. Mlle Invernizzi, qui remplaçait Mlle Sanlaville, se faisait applaudir dans le rôle de Franz. Le lendemain, Mme Mounier, appelée à recueillir la succession redoutable de Mlle Richard, qui, n'ayant pu s'entendre avec les directeurs sur la question des appointements, quittait Paris pour la Russie ; Mme Mounier échouait dans le rôle d'Amnéris, d'*Aïda*, peu fait pour elle.

Après les machinistes, le corps de ballet menaçait de lever l'étendard de la révolte au sujet de l'engagement de Mlle Dell'Era ; tout se terminait par des chansons. En l'honneur du congrès des chemins de fer avait lieu, le 19, la quatrième soirée de gala. Programme coupé : premier acte de *l'Africaine*, deuxième d'*Aïda* et *Coppelia*.

L'indisposition de MM. Cossira et Muratet amenait le 24 un changement de spectacle, *les Huguenots* prenaient la place de *Roméo et Juliette*.

Le mois d'octobre voyait quelques débuts, la rentrée de Mme Melba, définitivement engagée, dans *Hamlet*. Le 3, Mlle Renée Vidal s'essayait, après Mme Mounier, à combler le vide créé par le départ de Mlle Richard. La débutante sortait du Conservatoire en 1885 ; après quelques années de province et d'étranger, elle entrait à l'Opéra. Mlle Vidal, une grande et belle personne, qui a de

la prestance dramatique, pouvait rendre des services à l'Opéra, sans aller jusqu'à prétendre à la succession de Mlle Richard. Elle se montrait convenable dans Amnéris. Tout le succès de la soirée avait été pour Mlle Adiny, très en progrès. Mme Mounier se relevait de son échec par son second début dans le rôle de la reine d'*Hamlet* ; Mme Melba et M. Lassalle y faisaient leur rentrée et ils méritaient tous deux l'ovation que provoqua la scène de la folie.

M. Maurice Fabre abordait pour la première fois la scène sous les traits du cardinal Brogni de *la Juive*. Sorti du Conservatoire avec un deuxième prix d'opéra, il possédait une belle voix de basse profonde qu'il conduisait, avec une certaine adresse, il chantait correctement, avec goût, avec expression. Très imposant sous la barbe grise et le chapeau rouge, il montrait une autorité et une aisance rares chez un débutant. Aussi fut-il favorablement accueilli.

M. Jean de Reszké, son congé terminé, rendossait, le 30, le pourpoint de Roméo ; le public enthousiaste lui faisait une véritable ovation. Un incident marquait le commencement de la représentation : la nomination de M. Vianesi au grade de chevalier de la Légion d'honneur avait paru le matin même à *l'Officiel* ; tous les artistes se levèrent à son arrivée au pupitre, et le public corroborait, par ses applaudissements, cette manifestation sympathique.

Mme Melba, qui avait chanté la Juliette de *Roméo* à Bruxelles, se montrait dans ce rôle, à

Paris, le 4 novembre, remplaçant Mlle Eames souffrante. La jeune étoile y retrouvait le même succès que dans *Hamlet*. Le 7, on reprenait *la Tempête* pour la rentrée de Mlle Mauri.

La direction de l'Opéra nous rendait le 9 décembre *Lucie de Lammermoor* [1], qui avait quitté la scène depuis le 5 février 1866. On discutait l'opportunité de cette reprise ; mais n'en déplaise aux wagnériens intolérants, la partition de Donizetti est un chef-d'œuvre. Il s'en fallut de peu que la soirée ne devînt orageuse.

Le ténor n'était pas plutôt entré en scène qu'il faisait au public des gestes désespérés et, portant tour à tour la main droite à sa gorge et à son cœur, témoignait à la fois de son impuissance et de ses regrets. M. Cossira venait d'être pris en scène d'une aphonie instantanée. On baissa le rideau. La soirée semblait perdue ; par bonheur le ténor Engel, un élève de Duprez, se trouvait dans la salle, il avait chanté le rôle à Bruxelles avec Mme Melba. Le pousser dans la coulisse, l'habiller, fut l'affaire d'un instant. Et la représentation continua sans encombre au grand profit de M. Engel qui fut acclamé. Mais le vrai triomphe fut pour Mme Melba, qui excita, après la scène de la folie, un enthousiasme indescriptible. On avait bissé le larghetto du sextuor, que Mme Melba domine de *si* bémols au-dessus de la portée, poussés avec

[1] Distribution. — Lucie, Mme *Melba*. — Edgard, M. *Cossira*. — Asthon, M. *Bérardi*. — Raimond, M. *Ballard*. — Gilbert, M. *Gallois*. — Arthur, M. *Warmbrodt*. — Aliza, Mlle *Denis*.

une sonorité et une pureté vraiment extraordinaires. On ne ménageait pas davantage les forces de la charmante artiste en lui faisant répéter l'étonnante gerbe de vocalises qui retombe en perles cristallines sur la conclusion de son air en *fa* : « Je vais loin de la terre. » Mme Melba devenait l'étoile favorite des Parisiens. M. Bérardi était un Asthon très énergique. M. Vianesi dirigeait son orchestre avec autant d'habileté que de souplesse et, parmi ses habiles symphonistes, il fallait citer M. Franck, le harpiste, qui faisait applaudir la poétique ritournelle annonçant l'entrée de Lucie.

L'influenza qui sévissait si cruellement à Paris portait ses ravages dans la troupe de l'Opéra. On dut changer le spectacle jusqu'à deux fois dans la même journée. On ne savait pas souvent à 5 heures du soir quelle pièce serait donnée, ni quels artistes chanteraient. C'est ainsi que le troisième début de Mlle Pack, dans *les Huguenots*, était reculé de jour en jour et ne put avoir lieu que le 16 décembre.

Les nouveautés à l'étude, *Ascanio*, *Zaïre*, se traînèrent aux répétitions. Les derniers jours de l'année voyaient le commencement de la brouille de l'auteur de *Zaïre*, M. Véronge de la Nux, avec MM. Ritt et Gailhard, et que l'année suivante devait achever.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pendant l'année.
Faust	5 a. 9 t.		22
Roméo et Juliette			64
Les Huguenots	5 a. 6 t.		18
Rigoletto	4 a.		13
La Korrigane, ballet	2 a.		2
Robert le Diable	5 a. 7 t.		4
L'Africaine	5 a. 6 t.		17
Guillaume Tell	4 a. 5 t.		9
Coppélia, ballet	2 a.		8
La Juive	5 a.		11
La Favorite	4 a. 5 t.		1
Aïda	4 a.		9
Hamlet		8 mai.	1
Patrie	5 a. 6 t.	29 mai.	5
Le Prophète	5 a.		8
**La Tempête*, ballet	3 a. 6 t.	26 juin.	20
Henri VIII	4 a.	19 juillet.	9
Le Cid	4 a. 10 t.	7 août.	3
Lucie de Lammermoor	4 a.	9 décembre.	4

Trois matinées ont été données : le 5 mars, *les Huguenots;* le 23 avril *Faust* et le 14 juillet *l'Africaine*.

* Ce signe indique les ouvrages nouveaux représentés dans l'année.

COMÉDIE-FRANÇAISE

Nous répèterons pour ce théâtre ce que nous avons déjà dit pour l'Opéra. Année fructueuse quant aux recettes, médiocre au point de vue dramatique. Le bilan accuse deux petites pièces nouvelles de peu de succès et une grande, *la Bûcheronne*, qui fut un four noir. Un deuil domine cette année, il fallait voiler de crêpe le buste d'Émile Augier, mort au mois d'octobre. Bien que retiré de la vie active depuis *les Fourchambault*, le célèbre écrivain restait l'auteur favori de la Comédie, à la gloire de laquelle il avait contribué par tant de chefs-d'œuvre. N'est-ce pas, en effet, rue Richelieu qu'il avait donné *Gabrielle*, *l'Aventurière*, *Diane*, *la Pierre de touche*, *Paul Forestier*, *Lions et Renards*, *Jean Thomeray*, *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, *Maître Guérin*, *les Fourchambault ?* La Comédie même n'avait-elle pas été chercher au Gymnase *le Gendre de M. Poirier*, qui n'est plus sorti du répertoire depuis son entrée dans la Maison de Molière, et *Philiberte* et *le Mariage d'Olympe ?* Avec Dumas fils et Sardou,

2.

Augier planait sur la production dramatique du siècle. D'un génie très français, d'une robuste honnêteté, franc, loyal, spirituel, railleur, il avait peint beaucoup plus les hommes que les femmes, les conséquences morales d'une action que des types. Émile Augier restera une des gloires de notre théâtre contemporain.

Dès le commencement de janvier, la Comédie nous conviait à la première de la reprise d'*Henri III et sa Cour* [1], drame en cinq actes, en prose, d'Alexandre Dumas père. C'était une rentrée, car le Théâtre Français avait eu le premier l'honneur, en 1829, à l'aurore étincelante du romantisme, de lancer la pièce. Depuis, *Henri III* avait vagabondé un peu sur toutes les scènes, d'abord avec son glorieux père au Théâtre Historique, puis à la Porte-Saint-Martin, enfin à la Gaîté. Il revenait après soixante ans à son berceau, qu'il ne quittera plus.

C'est Mlle Mars qui créa la duchesse de Guise. Elle ne s'y résigna pas tout de suite. Célimène s'accommodait mal de cette prose nerveuse appelée à révolutionner la langue de la comédie classique.

1. Distribution. — Duc de Guise, M. *F. Febvre.* — Saint-Mégrin, M. *Mounet-Sully.* — Henri III, M. *Worms.* — Ruggieri, M. *Silvain.* — Bussy d'Amboise, M. *Baillet.* — D'Epernon, M. *Le Bargy.* — Crussé, M. *Martel.* — Brigard, M. *Roger.* — Saint-Paul, M. *Villain.* — Saint-Luc, M. *H. Samary.* — Georges, M. *Clerh.* — La Chapelle-Marteau, M. *Hamel.* — Du Halde, M. *Gravollet.* — Bussy-Leclerc, M. *Laugier.* — Antraguet, M. *Leitner.* — Joyeuse, M. *Cocheris.* — Villequier, M. *Royer.* — Catherine de Médicis, Mlle *Pierson.* — Mme de Cossé, Mlle *Montaland.* — Duchesse de Guise, Mlle *Brandès.* — Marie, Mlle *Nancy Martel.* — Arthur, Mlle *Bertiny.* — Un page d'Antraguet, Mlle *Laurence.*

Au dire de ceux qui l'ont vue, elle y fut admirable. Mlle Brandès, qui reprenait le rôle, n'avait en rien à redouter le souvenir de sa devancière, souvenir qui n'existait plus qu'à l'état de légende dorée. Les duchesses de Guise, de la Gaîté et de la Porte-Saint-Martin étaient absolument oubliées. Mlle Brandès avait donc carte blanche pour se mesurer avec cet héritage redoutable. C'était une grosse partie qu'elle jouait et qu'elle ne gagnait qu'à moitié. Mlle Brandès composait avec art, avec un certain style même, mais cela ne sortait pas ; au dernier acte seulement, elle se montrait supérieure à elle-même et y gagnait tous les suffrages. M. Febvre, qui s'entend à composer les personnages historiques, à les habiller avec une science consommée, à les faire revivre et marcher sous nos yeux, rendait superbement toute la rudesse du Balafré. M. Worms ressuscitait Henri III ; la physionomie, le costume, le parler doucereux, le regard hypocrite, tout y était. M. Mounet-Sully nous semblait un peu marqué pour le jouvenceau Saint-Mégrin, mais il y mettait une telle conviction, une telle chaleur, des accents d'une si juvénile tendresse qu'on oubliait l'homme pour ne songer qu'aux exquises qualités du comédien. Mlle Bertiny était fort goûtée en page, et Mlle Pierson faisait une Catherine de Médicis tout à fait imposante. Tous les rôles étaient supérieurement tenus. On ne pouvait reprocher à tous ces excellents comédiens qu'un peu trop de solennité.

De riches décors encadraient cette interprétation hors ligne somptueusement habillée.

Les matinées classiques du jeudi continuant à obtenir la faveur du public, l'administrateur en organisait une nouvelle série. Ces matinées venaient fort à propos au secours du classique bien délaissé. De plus en plus, on néglige nos grands auteurs rue Richelieu ; d'année en année, nous constatons avec peine une diminution sensible du nombre des représentations.

Pour l'anniversaire de Molière, qui tombe le 15 janvier, on remontait *l'École des maris*, qui avait quitté l'affiche depuis plus de quinze ans.

De Féraudy remplaçait Thiron ; Le Bargy, Delaunay ; Mme Bartet, Mlle Croizette; Mme J. Samary, Mme Dinah Félix. Le même soir, M. Laroche récitait *le Remerciement au roi*, de Molière. A la même date, MM. Garaud et Leloir étaient nommés sociétaires : on récompensait dans l'un les services rendus, dans l'autre les services à rendre.

M. Got, le doyen de la Comédie, qu'une longue indisposition avait retenu loin du théâtre, reparaissait sur la scène le 1er février dans *le Flibustier* de M. Richepin.

Le 10 février, M. Claretie nous rendait *Philiberte*, cette aimable comédie d'Émile Augier, disparue de l'affiche parce qu'on n'avait personne pour remplacer M. Thiron, qui abandonna peu à peu, par suite de la maladie et de la fatigue, les rôles de son emploi. M. Leloir s'essayait en sa place et montrait de la tenue et de l'esprit dans le duc de Chamarante. Mmes Legault et Broisat paraissaient un peu marquées pour jouer Julie et Philiberte. Ce n'était qu'une représentation con-

venable, faite, du reste, à petit bruit, sans qu'on eût convoqué la presse. Le 26, on célébrait l'anniversaire de Victor Hugo par une représentation de *Ruy Blas*.

En avril, le 4, on remontait *le Mariage de Figaro*, qui n'avait pas été repris depuis deux ans. On fêtait la rentrée de Thiron, absent depuis plusieurs mois, et qui endossait à nouveau la robe et la perruque de Brid'oison. Le public ne ménageait pas les ovations à l'excellent artiste. Mlle Bertiny s'essayait dans Chérubin, et Coquelin Cadet remplaçait son frère dans Figaro. Le 12 du même mois, une indisposition de Mme Lloyd forçait l'administration à remplacer *Ruy Blas* par *le Marquis de Villemer*.

Le 15 voyait la reprise de *Maître Guérin* [1], comédie en cinq actes d'Émile Augier. La pièce obtint il y a vingt-cinq ans, à la Comédie-Française, un incontestable succès, et, si elle ne fut pas reprise, c'est que le maître, en pleine veine de production, faisait succéder les excellentes pièces aux bonnes pièces. *Maître Guérin* est à la fois une comédie d'intrigue et une comédie de caractère. L'étude de ce notaire de province, retors, âpre, ambitieux, égoïste et même libertin, est d'un réalisme saisissant. Autour de lui gravitent le caractère chevaleresque de son fils, la simplicité naïve de sa femme, la coquetterie de Mme Le-

1. DISTRIBUTION. — Guérin, M. *Got*. — Desroncerets, M. *Laroche*. — Louis Guérin, M. *Worms*. — Arthur, M. *Baillet*. — Francine, Mme *Baretta*. — Mme Guérin, Mme *P. Granger*. — Mme Lecoutellier, Mlle *Pierson*. — Françoise, Mme *R. Boyer*.

coutellier, la folie généreuse de l'inventeur Desroncerets, le dévouement sublime de Francine, renouvelé d'Antigone, et enfin la suffisance de cet écervelé Arthur Lecoutellier. Tous ces personnages, mettant en relief la figure principale, nous conduisent, à travers les différentes intrigues de cette pièce, à un dénouement d'une haute moralité : l'abandon du vieux notaire par les siens, et sa vie désormais livrée aux convoitises d'une gouvernante. Et cependant ce notaire avait une raison — presque une excuse — pour se livrer aux affaires véreuses. Il travaillait à la grandeur de son fils, et l'on trouvait celui-ci bien sévère d'oser juger son père. Quoi qu'il en soit, malgré la diversité d'intrigues, qui déroutent souvent le spectateur, la pièce est attachante. Elle est surtout écrite dans une bonne langue de théâtre, belle, sobre, élégante. Il y a des scènes de premier ordre.

Got restait seul de la distribution primitive. Quand il créa le rôle, il sortait de la redingote râpée de Giboyer, et on trouva qu'il ne l'avait pas assez complètement dépouillée pour entrer dans le gilet du tabellion enrichi. Il nous présentait un maître Guérin trop âpre et trop sec. Il a accepté cette fois le côté comique surtout du personnage, interprétation qui lui était tout indiquée par le rétablissement du rôle de la savante maîtresse qui apparaît à la fin. M. Worms se montrait très ému et très dramatique dans le rôle de Louis Guérin ; mais son costume, celui des artilleurs de la garde impériale, tout chamarré d'or, dans lequel il ap-

paraissait au dernier acte, nuisait plutôt à l'effet de la condamnation sévère qu'il prononçait contre son père. M. Lafontaine, le créateur du rôle, s'était contenté de la ligne, dont le costume simple faisait mieux ressortir le caractère du jeune officier. M. Laroche avait bien composé la figure du vieil inventeur. Quant à M. Baillet, il n'avait malheureusement ni l'élégance, ni la jeunesse, ni la finesse de Delaunay. Mlle Pierson se montrait coquette, raffinée sous les traits de Mme Lecoutellier. Il n'y avait qu'une voix pour louer le jeu simple et touchant de Mme Pauline Granger et le talent si sympathique et si charmant de Mme Barretta.

M. Maubant ayant quitté la Comédie-Française, M. Silvain s'emparait peu à peu de ses rôles. C'est ainsi que, le 25 avril, il jouait, dans *Hernani*, le vieux Ruy Gomez, et y réussissait.

Le 5 mai, en l'honneur du Centenaire, soirée gratuite composée d'*Horace*, du *Chant du siècle*, à-propos en vers de M. Émile Blémont, et du *Médecin malgré lui*. Le 11, M. Thiron reprenait, après deux années d'interruption, le rôle du marquis de la Seiglière. A cette date, l'administrateur avait prévenu les sociétaires et pensionnaires qu'à l'occasion de l'Exposition il ne serait pas accordé de congé pendant l'été, ce qui n'empêchait point Mlle Reichenberg et bien d'autres d'aller jouer dans tous les coins de la France... et de l'étranger.

Coquelin donnait, le 15, sa représentation de retraite. Les incidents de sa brouille avec la Comé-

die-Française appartiennent à l'année précédente. Bien que les places fussent fixées à un prix très élevé, la salle était comble. On applaudissait vigoureusement le célèbre comédien, que les Parisiens n'avaient pas vu depuis plusieurs mois.

On était surtout curieux de savoir si le talent de Coquelin n'avait point perdu, à l'exemple de tant d'autres, à ce cabotinage d'un an à travers les deux Amériques. On constatait seulement chez le célèbre comique une tendance à grossir légèrement certains effets et à prendre des temps trop longs.

Spectacle coupé le 20 mai, par suite de la réception de plusieurs pièces en un acte. Constatons en passant que ces soirées composées de plusieurs petites pièces jouissent de moins en moins de la faveur du public qui se porte de préférence aux grands morceaux. On commençait par *le Premier Baiser* [1], un acte en prose de M. Emile Bergerat. Dans une intrigue de mélodrame, condensée en un acte, l'auteur encadrait une étude de jeune fille, très curieuse peut-être, mais dont la vérité pouvait être suspectée.

Mme Amélie de Razbel, veuve et ruinée, est venue chercher un asile, avec sa petite fille, alors âgée de trois ans, auprès d'un sien cousin, Camille des Yvettes, gentilhomme campagnard, qui a recueilli la mère et la fille. Mme de Razbel s'est laissée aller à aimer un voisin de campagne, marié lui-

1. Distribution. — Henri de Mortagne, M. *Laroche*. — Alban de Mortagne, M. *Le Bargy*. — Camille des Yvettes, M. *Leloir*. — Violette, Mlle *Reichenberg*. — Amélie de Razbel, Mlle *Pierson*.

même et pas du tout heureux en ménage. L'enfant a grandi ; quand elle a eu atteint l'âge de sept ans, M. de Mortagne, cédant à des scrupules qui lui venaient bien tard, s'est éloigné pour que Violette n'eût pas à rougir un jour de sa mère. Dix ans se sont passés et Violette reconnaît dans l'oncle du jeune homme qu'elle va épouser celui qui avait remplacé auprès de Mme de Razbel le père dont on a entretenu le culte dans son cœur d'enfant élevée dans les principes d'une morale austère. Violette n'admet pas qu'un homme ne soit pas l'époux de la femme dont il a des enfants. Le jeune Alban de Mortagne est tout prêt à se rebiffer devant cet aveu dont il ne comprend pas tout d'abord la portée. Mais il se rassure bien vite en voyant en présence de quelle honnêteté il se trouve. Violette a tout compris, tout deviné. Troublée jusqu'au plus profond de son être, elle se refuse à devenir la femme d'Alban, et ce n'est que lorsque celui-ci s'est servi de son amour même pour chasser du cœur de sa fiancée les doutes qui étaient venus l'assaillir, qu'elle lui laisse prendre le baiser, gage des fiançailles. Alban épousera Violette, et M. de Mortagne, devenu veuf à son tour, deviendra l'époux de Mme de Razbel. Par malheur, on ne comprenait pas bien ce que l'auteur avait voulu prouver par ce petit conte dialogué, teinté de noir, égayé seulement par le frais sourire de la jeune fille. Tout y était indécis. L'auteur s'en prit à la critique, qui répondit par la raillerie. Une légende courut sur la pièce. La « *Moi non plus, je n'ai pas compris !* » répété par

les journalistes et les interprètes, fit bientôt le tour du théâtre.

Mlle Reichenberg donnait à Violette la physionomie chaste et douce qui lui convient. M. Laroche faisait preuve de sensibilité sous les traits de l'oncle d'Alban. M. Leloir jouait très convenablement le rôle du cousin. M. Le Bargy était un amoureux toujours un peu transi. Enfin Mlle Pierson montrait, dans la mère coupable, beaucoup de dignité et de mesure.

Le vicomte de Borrelli, l'auteur d'*Alain Chartier* [1], la pièce en un acte, en vers, qui suivait *le Premier Baiser* est un soldat. Il se présentait sous les auspices de M. Dumas. L'idée qu'il avait mise au théâtre était plus lyrique que dramatique. Sollicité par Marguerite d'Écosse, qui fut dauphine et jamais reine, le poète Alain évoque le souvenir des combats auxquels il a assisté sous les murs d'Orléans, alors qu'il combattait aux côtés de l'héroïque Jeanne d'Arc. C'est là le prétexte à un superbe morceau d'une poésie lyrique exquise, d'une élévation patriotique, émue et qui a transporté toute la salle. Il faut dire aussi que M. Mounet-Sully, bien qu'il ait manqué un peu de mémoire, a dit ces beaux vers avec un accent et une foi qui pénétraient jusqu'au cœur même du public. La pièce était toute dans ce morceau. Quand le poète, qui, dans sa témérité, a sollicité un baiser de la reine, cède au conseil d'Agnès Sorel et fait

1. DISTRIBUTION. — Alain Chartier, M. *Mounet-Sully*. — Marguerite, Mlle *Bartet*. — Agnès Sorel, Mlle *Maria Legault*.

semblant de dormir pour recevoir le baiser, que celle-ci exhorte la dauphine à lui accorder, c'est au tour de Marguerite de reprendre le thème patriotique qu'Alain Chartier a développé tout à l'heure et de broder sur lui des variations brillantes et d'un souffle entraînant.

Le public faisait un très chaleureux accueil à cette piécette sans prétention. On était transporté par l'éclat de ces beaux vers qui exhalaient des sentiments aussi généreux.

M. Claretie avait monté ce petit acte avec infiniment de goût. M. Mounet-Sully faisait un Alain Chartier très inspiré. Mlle Bartet, avec sa haute coiffure et sa toilette enluminée, ressemblait à une gravure du temps. Mlle Legault était moins bien partagée, mais il est vrai qu'elle nous quittait définitivement pour la Russie.

Le spectacle était terminé par un bien spirituel petit acte de M. Abraham Dreyfus. *Le Klephte* [1], joué jadis à l'Odéon, réussissait non moins bien de ce côté de la rivière. Il y a bien de l'esprit et de l'observation dans cette comédie, et il y a, de plus, la main habile d'un écrivain qui sait son métier, et à qui nous voudrions voir aborder la scène avec une pièce d'importance plus considérable. *Le Klephte* était délicieusement joué par M. de Féraudy et Mlle Céline Montaland, par cette dernière surtout. Mlle Muller se montrait gracieuse et jolie; M. Berr était très suffisamment comique.

1. DISTRIBUTION. — Praberneau, M. *de Féraudy*. — Philippe, M. *H. Samary*. — Antoine, M. *Georges Berr*. — Amélie, Mlle *Muller*. — Claire, Mlle *C. Montaland*.

Quant à M. Henry Samary, il paraissait bien médiocre comédien.

M. Claretie prenait une excellente mesure, en vue de son public d'Exposition, c'était d'afficher d'avance, le 1er et le 15, le spectacle de la quinzaine. M. Bodinier, le secrétaire général du théâtre, se retirait, afin de se consacrer tout entier à son petit théâtre de la rue Saint-Lazare, après douze années de service. Les comédiens de la maison de Molière, reconnaissants, organisaient bientôt à son profit une matinée au Trocadéro.

Le musée de la Comédie-Française s'enrichissait du portrait de Florent Carton Dancourt par le peintre Gence. Avec juin arrivaient les grasses recettes. Tous les soirs, le théâtre faisait le maximum.

Le 6, on célébrait le 283e anniversaire de la naissance de Corneille par un à-propos en un acte, en vers, de M. Augé de Lassus, *le Vieux Corneille* [1]. L'auteur mettait en scène la Duparc, la célèbre comédienne de la troupe de Molière, de son vrai nom Thérèse Marquise, qui s'attribuait à cause de cela les célèbres vers du vieux poète « à la Marquise » et venait en reprocher l'impertinence à l'auteur du *Cid*. Corneille s'en excusait, se réconciliait avec la jeune femme qu'il mariait à Duparc. Cette piécette était fort bien jouée par Silvain, Truffier et la jolie Nancy Martel. L'à-propos accompagnait *Horace*, qui n'avait jamais été si bien joué. Silvain paraissait pour la première fois sous

1. Distribution. — Corneille, M. *Silvain*. — Duparc, M. *Truffier*. — La Marquise, Mlle *Nancy Martel*.

la perruque du vieil Horace et s'y montrait excellent. *Le Menteur* complétait la soirée.

M. Alexandre Dumas, qui ne prend pas aisément son parti des insuccès de ses pièces, et qui aime à en appeler du public effarouché par ses audaces au public plus instruit par ses préfaces, tentait l'aventure, le 16 juin, d'une nouvelle apparition de *l'Étrangère*[1]. Mais, si sa ténacité lui a donné parfois raison, il n'en était point de même dans ce cas. Comme en 1876, les défauts de cette pièce étrange sautaient aux yeux. Le manque de vérité, des caractères invraisemblables, une action et un dénouement qui blessaient par leur illogisme, frappaient l'esprit du spectateur. Une légère nuance d'ennui se glissait dès le début. Les trois premiers actes paraissaient longs et froids. A tout cela, il fallait ajouter une interprétation certainement inférieure à celle de la création. Et malgré tout on se sentait pris, entraîné, par une force indéfinissable qui appartient à Dumas. L'intérêt se portait principalement aux interprètes qui avaient eu le courage de succéder aux créateurs de l'œuvre. Seuls, des primitifs, MM. Thiron et Febvre étaient restés. M. Le Bargy remplaçait Coquelin dans un rôle, le duc de Septmonts, qui avait valu

1. DISTRIBUTION. — Clarkson, M. *Febvre*. — Moriceau, M. *Thiron*. — Duc de Septmonts, M. *Le Bargy*. — Gérard, M. *A. Lambert*. — Rémonin, M *Garraud*. — Calmeron, M. *Joliet*. — Le commissaire, M. *Hamel*. — D'Ermeline, M. *Gravollet*. — De Bernecourt, M. *Berr*. — Guy, M. *Cocheris*. — Catherine, Mlle *Barretta*. — Mrs Clarkson, Mlle *Brandès*. — La Marquise, Mme *Pierson*. — Mme d'Ermeline, Mlle *Nancy Martel*. — Mme Calmeron, Mlle *Lainé*.

à celui-ci, un si légitime succès. Sans le faire oublier, le jeune sociétaire s'y faisait applaudir à son tour. M. Albert Lambert avait de la chaleur dans le rôle quelque peu ridicule de Gérard, que Mounet-Sully n'avait pu sauver. Mme Barretta, avec son talent fait de grâce et de charme, n'avait point la hautaine allure, la passion nécessaires au rôle de la duchesse de Septmonts et que Mlle Croizette avait su lui imprimer. Le type de mistress Clarkson convenait assez bien à la beauté étrange, à la voix rauque de Mlle Brandès, mais elle manquait de force et malheureusement le souvenir de Sarah Bernhardt, d'inoubliable mémoire, planait sur elle. Mlle Pierson se tirait à son avantage des quelques scènes de la marquise de Runières, créée par la regrettée Madeleine Brohan.

Paul Mounet faisait ses débuts, le 15 juillet, dans le rôle de Don Saluste de *Ruy Blas.*

L'émotion de M. Paul Mounet était manifeste à son entrée en scène. Aussi a-t-il balbutié les premiers vers, et ce n'est pas sans peine qu'il a retrouvé son équilibre. Mais, une fois en possession de lui-même, il retrouvait les ressources merveilleuses dont il avait fait preuve dans ses nombreuses créations à l'Odéon.

Des qualités, certes, M. Paul Mounet en possède, et de premier ordre. Il a surtout un talent de composition qui lui sied à merveille pour l'emploi auquel il semble s'être destiné dès le premier jour de son début à l'Odéon. Il est original dans sa manière d'établir un personnage en scène, et

nul ne sait mieux que lui l'habiller et le développer au cours de la représentation. En prenant possession du rôle de Don Salluste, dans le beau drame de Victor Hugo, M. Paul Mounet a voulu y être lui-même. Il l'a compris à sa façon. Peut-être en a-t-il quelque peu rapetissé la figure. Febvre en avait fait un grand seigneur, M. Mounet l'a ramené aux proportions d'un Rodin de cour. Mais, tel qu'il l'a placé, le rôle peut être compris de la sorte. Il en a fait ressortir l'astuce et la méchanceté, et au dernier acte, dans les imprécations qu'il adresse à la reine et qui coûtent la vie à Don Salluste, il a été tout à fait remarquable.

M. Mounet-Sully, complètement maître du rôle de Ruy Blas, soutenait Paul Mounet de scène en scène avec une émotion toute fraternelle. Rien n'est plus touchant, en effet, que l'affection profonde qui unit ces deux coryphées de l'art tragique.

Le 31 juillet reparaissait une petite pièce de M. Paul Ferrier, *la Revanche d'Iris*, disparue depuis longtemps de l'affiche,et qui n'avait certes pas besoin de revoir le jour. M. de Féraudy se montrait fort original dans le rôle de Diogène.

Deux matinées étaient offertes, les 9 et 11 août, par la Comédie, aux étudiants étrangers et aux instituteurs primaires. *Le Cid* faisait les frais de l'une ; *les Femmes savantes*, accompagnées du *Klephte*, étaient au programme de l'autre.

Le départ de Coquelin ayant laissé vacant le rôle de Mascarille de *l'Étourdi*, le jeune Georges

Berr s'en emparait : il y obtenait un grand succès. Le même soir, M. Paul Mounet, devenu, à la Comédie, Jean-Paul Mounet, continuait ses débuts dans *Horace*.

Le mois de septembre nous ramenait les matinées du dimanche, consacrées, ce mois, au classique, et voyait la reprise de *Jean Baudry* [1]; remonté spécialement pour le troisième début de Jean-Paul Mounet. La pièce se classait définitivement dans l'estime des connaisseurs par son austère simplicité, par la noblesse des sentiments et par un style simple et sobre. L'épreuve ne réussissait point aussi bien à M. Paul Mounet, trop jeune pour le rôle, et qui le rendait d'une façon trop sombre et trop dramatique. Il paraissait aux habitués du théâtre que le nouveau pensionnaire manquait de souplesse et de variété. MM. Le Bargy, Silvain, Mlle Montaland reprenaient les rôles de MM. Worms, Barré, de Mme Jouassain ; ils trouvaient le moyen, après ces excelents artistes, de donner à leurs personnages respectifs, d'Olivier, de Bruel et de Mme Gervais, une physionomie toute personnelle.

Le 20 septembre on reprenait les *Ouvriers* avec M. Dupont-Vernon dans le rôle de Morin, créé par M. Maubant.

Le mois d'octobre était plus mouvementé. Un

1. Distribution. — Jean Baudry, M. *Jean-Paul Mounet*. — Bruel, M. *Silvain*. — Olivier, M. *Le Bargy*. — Gagneur, M. *de Féraudy*. — Un commis, M. *Roger*. — Barentin, M. *Berr*. — Andrée, Mlle *Bartet*. — Mme Gervais, Mlle *Céline Montaland*. — Une servante, Mlle *Jamaux*.

différend, qui venait de s'élever entre l'administration et M. Jean Aicard, fit beaucoup de bruit à l'époque. Le comité de lecture avait reçu et M. Claretie avait mis en répétition une pièce en quatre actes de M. Jean Aicard, *le Père Lebonnard*. Au cours du travail préparatoire, l'administration demanda des changements auxquels se refusa l'auteur, qui, devant l'hostilité des comédiens, retira purement et simplement sa pièce. M. Aicard, très fier, n'accepta même pas les dédommagements que lui offrait M. Claretie. La pièce, portée devant le public du Théâtre-Libre, y obtenait un médiocre succès : jugement qui semblait donner raison aux comédiens de la rue Richelieu. Un prologue aristophanesque, où diverses personnes de la maison de Molière étaient mises en scène, précédait la comédie de M. Aicard. Les avis cependant furent très partagés quant au procédé de l'administration du Théâtre-Français.

Le second événement du mois était la rentrée de Coquelin aîné à la Comédie en qualité de pensionnaire, avec des appointements égaux à ceux des sociétaires à part entière. Rentrée mal vue des sociétaires et même de la presse. Des flots d'encre coulèrent à ce propos. Mlle Muller, la charmante ingénue, prenait à ce moment, sous prétexte de santé, la résolution de quitter le théâtre.

Le Mahomet de M. de Bornier, que l'on commençait à mettre en scène, éprouvait, lui aussi, des difficultés. Pauvres auteurs ! — La Sublime-Porte s'opposait à l'apparition du prophète de

l'Islam sur la scène. Il fallut mettre en branle toute la diplomatie au sujet de cette pièce.

C'est aussi dans ce mois que mourait Émile Augier, et le 28, jour de ses obsèques, la Comédie fermait ses portes en son honneur. La veille avaient eu lieu les débuts de M[lles] Lynnès et Malck. Celle-ci se présentait dans le rôle d'Œnone de *Phèdre*. On pouvait lui reprocher une certaine exagération de gestes ; on reconnaissait cependant à la débutante une diction juste et un tempérament de tragédienne. M[lle] Lynnès, venue, comme sa camarade, de l'Odéon, avait choisi le rôle de Lisette du *Légataire universel*. Elle montrait de l'aisance, de l'autorité, un geste et une diction justes, et, de plus, un don naturel pour les rôles comiques.

Le 5 novembre, on célébrait Émile Augier par la représentation de *Philiberte*, de *l'Aventurière*, et par de beaux vers de M. Jean Richepin dits par Got.

Nous arrivons enfin, le 13 novembre, à la première représentation de *la Bûcheronne* [1], drame en quatre actes, en prose, de M. Charles Edmond. La Bûcheronne, c'est la duchesse de Croix-Saint-Luc, fille d'un riche marchand de bois des Vosges, épousée pour sa fortune par un noble dont elle a redoré le blason. Restée veuve fort jeune,

DISTRIBUTION. — Sam, M. *Worms*. — Docteur Albin, M. *Silvain*. — Marquis de Montgivray, M. *Truffier*. — Prince de Musignan, M. *Leloir*. — Un garde-chasse, M. *Hamel*. — De Croix-Saint-Luc, M. *A. Lambert fils*. — Daniel, M. *P. Laugier*. — Un domestique, M. *Falconnier*. — Angèle, M[me] *Bl. Barretta*. — Gudule, M[me] *Amel*. — Edwige, M[lle] *Ludwig*. — Duchesse de Croix-Saint-Luc, M[lle] *Tessandier*.

avec un fils, elle s'est sacrifiée à cet enfant qu'elle a voulu noble et riche. Aristocrate pour lui, elle rêve de le marier à Mlle de Musignan, fille d'un vieil ami de la famille. Le jeune Philippe, élevé à la campagne, en chasseur, au milieu des bois, est resté simple de cœur. Il aime la jeune et jolie Angèle, fille du régisseur général du bien de la maison Daniel, et il en est aimé. Un vagabond, Sam, recueilli par Daniel, vivant en braconnier, adore, lui aussi, la jeune fille. Se sentant trop indigne, il tait son amour ; mais, jaloux comme une bête féroce, il ne veut pas permettre qu'un autre touche à son idole. Les deux hommes ne sont pas seulement rivaux d'amour, ils se sont plus d'une fois regardés avec haine dans les grands bois du duc, où Sam tue de temps à autre les sangliers poursuivis par Philippe. Celui-ci rendant visite à la jeune fille, dans la maison du père, et causant avec elle, Sam, qui le suivait, entre sans bruit et, fou de jalousie, saisit un fusil et va tuer son rival, quand Angèle l'aperçoit, se jette devant Philippe, en lançant un regard de haine au meurtrier qui se retire abattu. Cette scène muette, inaperçue du jeune duc, avait produit un grand effet que devait gâter la fin du second acte. La duchesse avait l'étrange idée de choisir la demeure de son régisseur pour annoncer à son monde et à son fils le mariage projeté avec Mlle de Musignan. Philippe refuse net, à la grande colère de sa mère. Il demande à réfléchir ; mais sa mère s'entête dans son mariage aristocratique. Son fils lui révèle alors son amour pour Angèle. Fureur de la duchesse,

qui s'oppose formellement à une mésalliance. Ceci nous rapproche du *Marquis de la Seiglière;* mais, autant la résistance du vieil émigré était compréhensible, autant celle de l'ex-roturière est peu naturelle. Tout ce que Philippe parvient à arracher à sa mère, c'est la permission d'aller passer un an en Afrique, comme soldat. En allant faire ses adieux à Angèle, une balle partie d'un buisson, tirée par un inconnu, le couche sanglant à terre. Il n'est pas mort, mais un miracle seul peut le sauver. Qu'un homme, par la transfusion, lui donne quelques gouttes de sang et il vivra; mais le valet choisi pour l'opération se récuse : c'est Angèle qui noblement offre son bras. Que peut répondre la mère à un pareil dévouement? Elle la reconnaît pour sa bru. Quant à Sam, pardonné par sa victime, il va se faire justice à lui-même.

Ce fut une chute retentissante, la plupart des scènes déplurent, aussi bien l'intransigeance de la mère que le manque de dignité du prince de Musignan. La transfusion faite en scène, loin d'émouvoir, fit sourire. Si la pièce avait pu être sauvée d'un désastre, elle l'aurait été par une mise en scène soignée et qui faisait honneur à M. Claretie, et par une interprétation hors ligne.

Les honneurs de la soirée furent pour M. et Mme Worms. Celui-là avait composé une figure fort originale de braconnier. Avec ses vêtements sordides, sa perruque rousse, son mouchoir noué autour du cou, il avait l'air d'un bandit. Mme Worms était simple, touchante ; sa grâce n'excluait ni la force, ni la passion contenue de

la candide et pure Angèle. Il était vraiment regrettable pour Mlle Tessandier d'avoir à débuter par le rôle énigmatique et faux de la Bûcheronne. Elle s'en tirait à son avantage. M. Albert Lambert représentait avec une sombre énergie le jeune Philippe. M. Silvain avait de la bonhomie dans le rôle du docteur. MM. Laugier, Leloir, Truffier, Mlle Ludwig se tiraient à leur avantage de leurs personnages respectifs.

La rentrée de Coquelin avait lieu avec solennité le 7 décembre. Il reparaissait dans *Gringoire* [1], un de ses plus grands succès, et dans Gros-René du *Dépit amoureux* [2], qui fut son rôle de début à la Comédie-Française vingt-neuf ans auparavant. Son succès était grand, et le public, en l'applaudissant, fêtait le retour de l'enfant prodigue.

L'influenza faisait aussi, fin décembre, ses ravages dans le personnel de la maison. On retirait *l'Été de la Saint-Martin* de l'affiche par suite de l'indisposition de M. de Féraudy. Le 19, Mlle Hadamard était obligée de lire en scène le rôle d'Émilie dans *Cinna*, Mlle Dudlay s'étant vue subitement dans l'impossibilité de jouer, et Mlle Brandès, dont c'est l'emploi, ne sachant pas le rôle. Mlle Bertiny se voyait à cause de cela, le lendemain, dans l'obligation de remplacer Mlle Reichen-

1. DISTRIBUTION. — Gringoire, M. *Coquelin*. — Louis XI, *Silvain*. — Simon Fournier, *Garraud*. — Olivier le Daim, *Laugier*. — Loïse, Mme *Reichenberg*. — Nicole Andry, Mme *Lynnès*.
2. DISTRIBUTION. — Gros-René, M. *Coquelin*. — Éraste, M. *Le Bargy*. — Valère, M. *H. Samary* — Mascarille, M. *Georges Berr*. — Marinette, Mme *Jeanne Samary*. — Lucile, Mlle *Muller*.

berg souffrante, dans la sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie*. Elle apprit le rôle en vingt-quatre heures. Il en était de même le 21, 250e anniversaire de la naissance de Racine. Mlle Hadamard remplaçait Mlle Dudlay dans Monime, de *Mithridate*. Dans *les Plaideurs*, Coquelin reprenait le rôle de l'Intimé, qui lui servit, dans le temps, de second début à la Comédie. Il y obtenait son succès accoutumé.

M. Paul Gaulot célébrait la mémoire de Racine, dans un à-propos, *A Racine*, en vers harmonieux, où il trouvait le moyen de mêler au panégyrique du poète les souvenirs du temps présent. Vers dits par M. Silvain, au défaut de Mlle Dudlay.

L'année, comme nous l'avons dit en commençant, avait été fructueuse. Dans son rapport de fin d'année au comité d'administration, M. Claretie fixait la part entière du sociétaire à 35,000 fr. M. Febvre, qui devait quitter la Comédie au 31 décembre, consentait, à la demande du comité et de tous ses camarades, à prolonger d'une année ses services à la Comédie.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de repres. pendant l'année Soir.	Matin.
L'Avare, comédie................	5		2	2
M. Scapin, comédie............	3		6	1
Les Brebis de Panurge, comédie.	1		6	2
Pépa, comédie...................	3		7	2
Les Femmes savantes, comédie..	5			2
Le Malade imaginaire, comédie.	3		4	2
Adrienne Lecouvreur, comédie..	5		12	1
*Henri III et sa Cour, drame...	5	5 janvier.	69	3
Vincenette, comédie.............	1		6	1
Il ne faut jurer de rien, comédie	3		1	1
Le Mercure galant, comédie.....	1		3	
Le Jeu de l'amour et du hasard, comédie......................	3		2	2
Le Barbier de Séville, coméd e..	4			1
Pendant le bal, comédie........	1		23	
Le Monde où l'on s'ennuie, com.	3		28	2
François le Champi, comédie....			2	1
Le Testament de César Girodot, c.	3		6	3
L'École des maris, comédie.......	3	15 janvier.	6	2
*Remerciement au Roi, à-propos	1	id.	2	
Le Passant, comédie............	1		12	2
Andromaque, tragédie..........	5		1	3
L'Aventurière, comédie en vers.	4		9	
Le fruit défendu, comé lie en vers	3		5	1
Ruy Blas, drame en vers.......	5		14	2
L'Invitation à la valse, comédie.	1		1	1
Francillon, comédie............	3		4	1
Le Cas de conscience, comédie...	1		10	1
La Souris, comédie.............	3		1	
Le Flibustier, comédie	3		10	2
Le Marquis de Villemer, com...	4		5	1
Horace, tragédie................	5		4	3
Les Plaideurs, comédie en vers..	3		1	2
Le Baiser, comédie en prose.....	1		3	1
Bajazet, tragédie.................	5			2
Philiberte, comédie en vers.....	3	10 février.	4	1
Chamillac, comédie en prose.....	5		6	1
Le Misanthrope, comédie en vers.	5		3	2
Les Honnêtes Femmes, comédie..	1		7	1
L'Ami Fritz, comédie..........	3	3 mars.	5	2
M. de Pourceaugnac, comédie..	3		2	4
Zaïre, tragédie..................	5		3	3
Le Legs, comédie................	1		1	2
L'Autre Motif, comédie.........	1		2	
Mithridate, tragédie...........	5		2	2
Le Menteur comédie en vers.....	5		1	1
Une Rupture, comédie en prose..	1		2	1
Mlle de la Seiglière, comédie.....	3		6	2
Le Dépit amoureux, comédie....	2		9	1
Le Luthier de Crémone, comédie.	1		1	1
Les Folies amoureuses, c. en vers	3			3
Le Médecin malgré lui, comédie.	3		4	2
On ne badine pas avec l'amour, c.	3		4.	1

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année Soir.	Matin
Oscar ou le Mari qui trompe sa femme, comédie..............	3		4	
Le Mariage du Figaro, comédie..	5	4 avril.	3	3
Les Précieuses ridicules, com...	1		5	1
Maître Guérin, comédie en prose.	5	15 avril.	39	1
Le Dernier Quartier, comédie....	1		5	
Hernani, drame en vers.......	5	25 avril.	2	1
Tartufe, comédie en vers	5	28 avril.	1	3
Le Chant du Siècle, à-propos en v.	1	5 mai.	1	
Le Mariage forcé, comédie......	1		3	1
Au printemps, comédie........	1	20 mai.	5	
**Alain Chartier*, comédie en vers	1	id.	9	
**Le Premier Baiser*, com. en pr.	1	id.	9	
**Le Klephte*, comédie en prose...	1	id.	15	
Un Mari qui pleure, com. en pr.	1	28 mai.	2	
Hamlet, drame en vers..........	5	5 juin.	27	1
**Le Vieux Corneille*, à-propos en v.	1	6 juin.	3	
L'Étrangère, comédie..........	5	15 juin.	22	1
Le Cid, tragédie.................	5	16 juin.	3	1
Souvent homme varie, comédie..	2		3	
Denise, comédie................	4	13 juillet.	10	1
Le Centenaire, vers.............		14 juillet.		
La Revanche d'Iris, comédie.....	1		5	1
Le Gendre de M. Poirier, com..	3		7	
La Coupe enchantée, comédie...	1		1	1
L'Étourdi comédie.............	5		2	
L'Aveu, comédie...............	1		1	1
Le Village, comédie............	1		2	
Antoinette Rigaud, comédie.....	3		2	
La joie fait peur, comédie......	1	4 sept.	6	
Jean Baudry, comédie..........	4	17 sept.	14	
Les Ouvriers, comédie..........	1		3	1
Le Feu au couvent, comédie.....	1		5	
L'Été de la Saint Martin, comédie.	1		7	1
Les Fourberies de Scapin, com .	3	18 octobre.		1
Phèdre, tragédie...............	5	27 octobre.	1	2
Le Légataire universel, comédie.	5		1	1
Mlle de Belle-Isle, comédie.......	4		2	
**A Emile Augier*, vers..........		5 nov.	1	
**La Bûcheronne*, comédie.......	4	13 nov.	6	
Gringoire, comédie.............	1	7 décembre.	7	1
Chez l'avocat, comédie	1			1
Cinna, tragédie	5			1
A Racine, à-propos en vers.....	1	21 décembre.	1	
Le Luthier de Crémone, c. en v.	1	27 décembre.	1	1

Le 15 mai, pour la représentation de retraite de Coquelin ; spectacle coupé composé des *Précieuses ridicules*, du 2me acte du *Dépit amoureux*, du 4me acte du *Légataire universel*, du 3me acte de *Tartufe*, et du 5me acte de *l'Etourdi*.

Le 5 mai, soirée gratuite, en l'honneur du Centenaire furent donnés : *Horace*, le *Chant du Siècle*, et le *Médecin malgré lui*. Au 14 juillet, *le Mariage de Figaro*, et une ode *le Centenaire*, firent les frais de la représentation.

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

Et l'Opéra-Comique était toujours place du Châtelet. Ni les pétitions ni la presse, qui demandaient la reconstruction de la salle Favart, ne parvenaient à secouer l'indifférence du gouvernement, bien plus occupé de politique que d'art, par suite des élections. M. Floquet d'abord, M. Tirard ensuite, donnaient de bonnes paroles; mais tout se bornait là. L'état des finances arrêtait aussi, il faut le dire, la bonne volonté ministérielle. Tout le mois de janvier se passait en conciliabules. M. Steenakers, qui avait pris cette question à cœur, déposait cependant sur le bureau de la Chambre une demande de crédit pour l'ouverture d'un concours ; puis la question restait enterrée jusqu'à l'hiver. Le mois de décembre voyait éclore un nouveau projet, ayant des chances cette fois d'aboutir, et qui consistait dans la reconstruction pure et simple du théâtre sur son ancien emplacement, sans façade sur le boulevard.

4.

Le Roi d'Ys, le grand succès de l'année précédente, franchissait allègrement la soixantième, et continuait sa marche triomphante.

La Traviata, qui devait reparaître le 2 février avec Mlle Sarolta, se voyait remplacée, par suite d'une indisposition de cette artiste, par *les Dragons* avec Mlle Deschamps. C'était un soir malheureux : un des tubes hydrauliques faisant fonctionner le rideau de fer se rompait, vers sept heures et demie, retardant le spectacle jusqu'à neuf heures un quart. Pour faire patienter les spectateurs, M. Danbé jouait l'ouverture des *Dragons de Villars* et celle de *Zampa*. Il passait à une troisième quand le rideau se leva.

La Cigale madrilène[1], opéra-comique en deux actes, paroles de M. Léon Bernoux, musique de M. Joanny Perronnet, était la première nouveauté de l'année (15 février).

Deux notaires de Madrid, les seigneurs Mendoce et Altabar, ont reçu mission de la noble comtesse de Las Vergas, de retrouver l'un une fille, l'autre un garçon, ses deux enfants, qui lui ont été enlevés autrefois par des Bohémiens et qui, d'après des renseignements récents, doivent être en ce moment au pouvoir d'un certain Biscaïen dont la conscience n'est pas précisément très nette. Épris d'une certaine Dolorès, qui le trompait pour un jardinier, il a, en effet, planté

1. Distribution.— Biscaïen, M. *Fugère*. — Mendoce, M. *Grivot*. — Altabar, M. *Bernaërt*. — Lazarillo, M. *Galland*. — Un alguazil, M. *Lonati*. — Carmélina, Mme *Degrandi*. — Ninès, Mlle *Pierron*. — Sabine, Mme *Bernaërt*.

son couteau entre les deux épaules du galant, et a réussi jusqu'à ce jour à dérouter les recherches de la police. C'est pourquoi les deux notaires ont de la peine à le découvrir. Cependant, en voulant les mettre sur une fausse piste, le Biscaïen se fait prendre sur la place même de Madrid où il venait de s'installer avec ses compagnons.

Ils sont au nombre de quatre, ces compagnons : un jeune garçon, de tournure élégante, qui répond au nom de Ninès, et montre des instincts belliqueux ; une jeune fille, appelée Sabine ; Lazarillo, le Don Juan de la troupe nomade, et enfin, Carmélina, surnommée la Cigale, parce qu'elle promène ses chansons, la guitare au dos, l'insouciance au cœur, le sourire aux lèvres, aux quatre coins de l'Espagne.

Des quatre Bohémiens, c'est la Cigale qui se montre vraiment désolée de l'arrestation du Biscaïen. C'est que Carmélina aime secrètement le Biscaïen, dont l'amour, qu'elle devine, pour l'indigne Dolorès la ronge et la tue. Aussi n'a-t-elle pas le moindre regret quand, après avoir cru un instant qu'elle était, avec Lazarillo, l'objet de la recherche des deux notaires, elle apprend que, tout au contraire, les deux enfants réclamés par la comtesse de Las Vergas sont ses camarades, Ninès et Sabine, dont les instincts, au cours de la pièce, avaient révélé une autre origine que celle de la Bohème. Carmélina aura pour se consoler l'amour du Biscaïen, dont la grande dame a obtenu la liberté en récompense de la restitution de ses enfants, et qui n'avait pas jusqu'à ce

jour osé faire à la Cigale l'aveu d'un sentiment discrètement partagé.

La partition que M. Joanny Perronnet a écrite pour cette bluette ne comporte pas moins de dix-sept numéros. M. Perronnet, dont *la Cigale madrilène* est le début au théâtre, n'en est pas moins un compositeur qui a déjà fait parler de lui. Il a le talent sympathique et distingué. Le livret, quoique un peu enfantin, est cependant adroitement coupé, et suffisamment intéressant pour ne pas détacher le spectateur de l'attention qu'il doit avant tout au musicien. La mélodie de M. Perronnet est d'une allure franche, sa phrase musicale est claire, son style distingué. C'est un compositeur qui a de l'orthographe et qui sait écrire. Dans son orchestration il y a des combinaisons ingénieuses, des sonorités recherchées. Mais jamais cette orchestration ne cherche à jouer le rôle principal. Elle se tient à sa place, et elle fait bien. Nous ne pouvons lui adresser de meilleur compliment.

Cette partition était très goûtée, particulièrement après les deux morceaux symphoniques qui précèdent les deux actes de la pièce, le chœur d'introduction du premier acte, qui est très varié et savamment écrit pour les voix. Après un duo bouffe, d'une excellente facture, l'arrivée des Bohémiens est le prétexte d'une quintette dont les détails mélodiques sont ingénieux, mais dont la coloration est malheureusement un peu terne. Le duo des muletiers de Murcie est une bonne page musicale. On appréciait moins une aubade

pour ténor, que le chanteur ne savait pas du reste faire valoir, mais qui, reprise par Mme Bernaërt, a été bissée. On n'avait pas assez d'éloges pour une valse chantée, d'un tour exquis, et qui est une perle dans l'écrin de cette partition.

En somme, il y avait dans cette partition des pages d'une heureuse inspiration, d'une savante écriture musicale et la main d'un instrumentiste adroit. Il y a, de plus, la promesse d'un compositeur d'avenir.

M. Paravey avait monté la pièce avec le plus grand soin. Décors et costumes, entièrement neufs, faisaient honneur à son goût et à sa prodigalité. Mme Degrandi se vengeait de son succès de jolie femme dans *l'Escadron volant de la Reine* en jouant très intelligemment le rôle de Carmélina. Après le duo avec Fugère, au premier acte, on les avait, l'un et l'autre, très chaudement applaudis, et la délicieuse valse du second acte lui valait un succès personnel de chanteuse bien franc et bien flatteur. Cette création faisait le plus grand honneur au talent de Mme Degrandi.

Fugère, sous les traits du Biscaïen, se montrait le comédien consommé, le chanteur adroit, apprécié de tous. Il était, lui aussi, admirablement costumé par le crayon de M. Bianchini, et, sous la veste du chanteur nomade, il montrait un sentiment très fin en même temps qu'il tirait de son rôle tout le parti comique qu'il en pouvait tirer.

Grivot et Bernaërt faisaient deux notaires très suffisamment divertissants. Ils détaillaient avec

beaucoup de finesse le duo bouffe du premier acte, qui est un pastiche très réussi. Le jeune ténor Galland était en progrès sensible. Mme Bernaërt conduisait avec habileté sa jolie voix. Au début du second acte, une petite gamme, qu'elle détaillait avec infiniment d'art et de goût, lui valait des applaudissements très mérités. Elle est, de plus, une comédienne intelligente. Quant à Mlle Pierron, elle portait crânement le travesti de Ninès.

Au bénéfice des choristes, on donnait, le 21 février, une matinée composée de l'ouverture du *Pardon de Ploërmel* et de *Mignon*. A la même date, M. Gandrey, administrateur du théâtre, envoyait sa démission, afin de pouvoir se consacrer entièrement aux représentations lyriques qu'il dirige au théâtre de Monte-Carlo. Il était remplacé par M. Rodet. Le mois de mars amenait un autre changement : M. Robert Kemp, secrétaire général du théâtre, se retirait. M. Edouard Noël, qui avait rempli ces fonctions sous la direction Carvalho, recueillait sa succession.

Mlle Nardi s'essayait dans le redoutable rôle de Carmen ; sans y réussir complètement, elle montrait de l'intelligence et du goût.

L'incendie de la salle Favart avait détruit nombre de partitions et de parties d'orchestre. Pour remonter *la Servante maîtresse* [1], on dut s'adresser à M. Gevaert, qui, en 1863 avait reconstitué

1. DISTRIBUTION. — Zerbine, Mlle *Samé*. — Pandolphe, M. *Taskin*. — Scapin, M. *Maris*.

l'orchestre du petit chef-d'œuvre de Pergolèse, pour le début de Mme Galli-Marié. Très obligeamment, le directeur du conservatoire de Bruxelles acceptait de remettre à nouveau la partition sur pied. *La Servante maîtresse* reparaissait devant le public le 13 avril. Mlle Samé et M. Taskin s'y faisaient applaudir.

Profitant du chômage des jours saints, l'Opéra-Comique organisait deux concerts spirituels dont le programme était tout particulièrement intéressant. L'ouverture du *Freischütz* était enlevée avec une maestria superbe. Il était impossible de rêver une exécution plus parfaite. L'hymne célèbre d'Haydn, par tous les instruments à cordes, n'obtenait pas moins de succès, et M. Taskin nous faisait apprécier, dans un air d'église de Stradella, sa méthode et son style de chanteur.

L'andante de la symphonie en *ut* mineur de Beethoven terminait la première partie du programme.

Mais le morceau capital de ce concert était la Messe solennelle de Rossini, qu'on n'avait pas entendue depuis 1869, époque où elle avait été exécutée au Théâtre-Italien, sous la direction de M. Bagier. Cette messe est la dernière œuvre sortie de la plume de l'auteur de *Guillaume Tell*. Il la composa après plus de trente ans de silence. Ce fut comme le chant du cygne. Aussi la curiosité était-elle grande autour de cette partition qui avait pour beaucoup l'attrait d'une véritable nouveauté. Il serait superflu de la comparer avec la Messe de Verdi. Ce sont deux œuvres absolument

dissemblables. Elles portent l'une et l'autre l'empreinte de ces deux génies, dont les noms rayonnent avec éclat dans l'histoire musicale de ce siècle.

C'est donc, pour ainsi dire, la restitution d'une œuvre que l'Opéra-Comique a faite en nous offrant l'audition de la Messe de Rossini. L'exécution en a été au-dessus de tout éloge.

Il n'y avait pas assez d'applaudissements pour la belle voix de Mlle Deschamps, pour le gracieux soprano de Mlle Simonnet, pour le talent de chanteur du ténor Mouliérat, pour le bel organe de la basse Fournets.

Les *soli* confiés à ces quatre excellents artistes ressortaient en un puissant relief de cette partition compacte, qui est d'une belle architecture musicale. Une mention particulière aux chœurs, qui contribuaient puissamment au succès de cette exécution. Quant à l'orchestre, sous l'habile direction de M. Danbé, nous n'avons plus à faire son éloge. C'est sans contredit un des meilleurs orchestres de Paris, pour ne pas dire le meilleur.

Les Amoureux de Catherine, de M. Henri Maréchal, un des plus délicieux petits actes du répertoire, touchaient la centième le 28 avril. Cette aimable pièce date de 1876; elle était chantée alors par Mlle Chapuy, MM. Nicot et Thierry, à qui ont succédé Mlle Chevalier, MM. Thierry et Galland.

Une jeune artiste, Mme Bouland, débutait, le 30 avril, dans *le Postillon de Longjumeau*. Son émotion ne l'empêchait point de se montrer comé-

dienne intelligente et chanteuse adroite. M. Dupuy chantait et jouait avec beaucoup d'adresse le rôle de Chapelon. Mais le succès de la soirée était pour M. Fugère toujours excellent.

Nous arrivons le 14 mai à l'événement capital de l'année, à la première représentation d'*Esclarmonde* [1], opéra romanesque en quatre actes et huit tableaux, paroles de MM. Alfred Blau et Louis de Gramont, musique de M. Massenet.

Après *Hérodiade*, après *le Cid*, après *Manon*, une œuvre nouvelle de M. Massenet devait être un événement artistique. La soirée n'était pas au-dessous des espérances qu'on avait pu légitimement fonder d'après la renommée du compositeur. Elle était superbe, cette soirée. Elle pouvait se résumer en quelques mots : un livret d'une originalité attrayante, une partition d'une beauté toute magistrale, une mise en scène somptueuse, artistique, pleine de goût et comme jamais on n'en avait vu à l'Opéra-Comique, enfin une exécution supérieure jointe à une interprétation de premier ordre.

A peine les trois coups étaient frappés derrière le rideau que la salle entière était plongée dans l'obscurité la plus complète, et en même temps éclataient les accords de l'orchestre, auxquels succédaient presque immédiatement ceux du grand orgue. A ce même moment, la lumière inonde la

1. Distribution. — Roland, comte de Blois, M. *Gibert*. — Phorcas, M. *Taskin*. — L'évêque de Blois, M. *Bouvet*. — Enéas, M. *Herbert*. — Le roi Cléomer, M. *Boudouresque*. — Un envoyé sarrasin, M. *Troy*. — Un héros byzantin, M. *Cornubert*. — Esclarmonde, Mlle *Sibyl Sanderson*. — Parséis, Mlle *Nardi*.

salle et la scène. La toile est levée. Le public a devant lui, représenté par un magnifique décor, l'intérieur de la basilique de Byzance, avec l'iconostase au fond, dont les portes d'or sont fermées. L'empereur Phorcas est sur son trône, entouré de toute sa cour. Cette apparition subite est ingénieuse. Elle a produit parmi tous les spectateurs réunis un sentiment de surprise et d'admiration.

Dans un long récit, qui rappelle de très près, par la forme et par le fond, celui du début de *Lohengrin*, l'empereur Phorcas explique au peuple assemblé les volontés du ciel. Pour avoir approfondi les mystères de la magie, il se voit contraint de renoncer aux grandeurs, de se retirer dans une solitude ignorée de tous, et d'abdiquer entre les mains de sa fille Esclarmonde.

Ayant ainsi parlé, Phorcas fait ouvrir les portes d'or de l'iconostase. Esclarmonde apparaît voilée, tiare en tête, constellée de pierreries comme une idole. Lentement, elle descend vers son père. Sur son passage tous se prosternent. Une dernière fois, Esclarmonde, soulevant son voile laisse voir son radieux visage au seul Phorcas. Puis le voile retombe et la jeune impératrice remonte vers l'iconostase, au milieu des acclamations de la foule. A ce moment les tendances du compositeur sont nettement formulées. Il est manifeste que M. Massenet a cherché à s'approprier la manière de Wagner, tout en voulant conserver sa propre personnalité, en fondant pour ainsi dire l'une dans l'autre, sans méconnaître pourtant le génie national. Depuis la première note

de sa partition jusqu'à la dernière, ces influences diverses se font sentir, produisant quelquefois des effets d'une puissance extraordinaire, d'une science indiscutable.

L'apparition d'Esclarmonde est accompagnée par un joli dessin persistant des violoncelles, auquel succède une des phrases typiques de l'ouvrage, dite par les premiers violons, qu'on n'a pas encore entendus. Le chœur « O divine Esclarmonde ! » est gracieux et charmant. Il est accompagné d'abord piano par l'orchestre, qui arrive à un crescendo formidable, et le rideau tombe sur la phrase typique accompagnée par les harpes.

Le second tableau représente une terrasse du palais de l'impératrice donnant sur la campagne de Byzance. Esclarmonde avoue à sa jeune sœur, Parséis, son amour pour un chevalier français, Roland, comte de Blois. Cet amour est traduit, au début de ce tableau, dans une cantilène pleine de caresses et de passion, dont une des phrases revient ensuite en duo. Puis, une petite marche, d'un très joli caractère, annonce le retour du chevalier Enéas, le fiancé de Parséis. Dans son voyage à travers le monde, il a connu Roland, qui est devenu son frère d'armes, et va épouser la fille du roi de France, Cléomer.

A cette révélation, Esclarmonde n'y tient plus. Elle est résolue à user des pouvoirs magiques qu'elle tient de son père pour arracher Roland à cette union, et l'enchaîner à elle par des liens tout-puissants. Elle évoque la blonde Astarté, qui lui laisse voir, dans une série d'apparitions, celui

qu'elle aime, chassant avec le roi Cléomer dans la forêt des Ardennes, puis attiré vers elle par une force surnaturelle contre laquelle, d'ailleurs, il ne cherche pas à se défendre. Cette évocation, avec accompagnement de trémolo de violoncelles, est une belle page musicale. La chasse fantastique qui vient après, avec le dessin agité des cordes, les sonneries bruyantes des cuivres, produit un effet étrange et tout à fait nouveau sur un public que ces deux premiers tableaux ont déjà gagné à la cause du héros de cette soirée.

Au troisième tableau, nous sommes transportés dans une île magique, où les esprits s'ébattent au milieu de fleurs enchantées; c'est là le prétexte d'un délicieux ballet, sur lequel planent des chœurs invisibles et d'où se détache une très jolie phrase lente dite par la flûte dans le grave. Nous le répétons volontiers, ce ballet est exquis et merveilleusement réussi.

Roland apparaît. Les esprits l'entourent et le couchent sur un banc de gazon où il s'endort bercé par les bruissements du feuillage, les murmures de la mer que l'on aperçoit dans le lointain, les soupirs des fleurs. Tout cela est rendu, par l'orchestre de M. Massenet, avec une poésie musicale d'une richesse infinie. La phrase typique dite par le violon solo se détache gracieusement de cet ensemble instrumental. Un baiser d'Esclarmonde tire Roland de sa torpeur. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, et il en résulte un duo d'amour de toute beauté, dont la progression est tout à fait trouvée.

Mais les branches des arbres s'abaissent et enveloppent les deux amants enlacés. Ils disparaissent sous les fleurs, pendant que l'orchestre, dans une page symphonique d'une rare puissance, traduit les sentiments qui les agitent. Cette page est magistrale. Elle est savamment combinée et développée avec un art merveilleux. L'effet produit a été immense, et M. Danbé, pour qui ce morceau a été l'occasion d'un véritable triomphe, a dû la faire répéter à ses musiciens.

Le retour de l'aurore rappelle Roland aux sentiments du devoir. Les feuillages se sont dissipés, les fleurs se sont évanouies, et les deux amants réunis dans une chambre d'un palais magique ne peuvent se résoudre à se séparer. C'est Esclarmonde qui, aux échos lointains de la trompette, apprend à son bien-aimé que la ville de Blois est assiégée par l'infâme Sarwégur, que le roi Cléomer est en péril et qu'il doit le délivrer. Elle lui donne l'épée de saint Georges, au moyen de laquelle il sera invincible, mais qui se briserait s'il venait à révéler le secret de leurs mystérieuses amours. Elle lui promet, en outre, en quelque lieu du monde qu'il se trouve, d'aller le rejoindre chaque nuit et se livrer aux étreintes de ses bras.

Le cinquième tableau représente un coin des remparts de la ville de Blois, avec les maisons incendiées, les tours écroulées, les murs renversés. Le sentiment de la désolation pèse sur cette décoration. Le peuple se lamente. Le roi Cléomer l'exhorte à la résignation, l'évêque l'encou-

rage à mettre en Dieu son dernier espoir. Un miracle pourrait sauver la ville.

Le libérateur se présente, en effet. C'est Roland, comte de Blois. Il provoque Sarwégur en combat singulier et le tue. Blois est délivré et, pour récompense, le roi Cléomer offre à Roland de devenir l'époux de sa fille Bathilde. A la surprise de tous, le héros refuse cette hymen glorieux et ne veut point donner la raison de son refus. Tandis que Cléomer, irrité, se retire, la foule lance d'enthousiastes acclamations autour de son sauveur. « Je saurai, murmure l'évêque, ce que Roland ne veut pas dire : il parlera. »

Ce tableau contient plusieurs pages musicales très remarquables. Il débute, à l'orchestre, par une phrase d'Esclarmonde à l'acte précédent : « Le chef des Sarrasins, Sarwégur l'implacable. » Les lamentations du peuple, le récit du roi, le *Kyrie*, chanté d'abord dans la coulisse par les enfants de chœur et accompagné à l'orchestre par la clarinette basse et le tuba, le récit de Roland, relevé par un joli dessin des instruments à cordes, la prière de l'évêque, les chants de victoire à travers lesquels reparaît la phrase typique sur le récit du roi, le grand finale, ce sont là des morceaux traités par un maître de génie, par un musicien savant et inspiré.

La nuit est venue. Roland, seul dans sa chambre, attend le retour de son inconnue. C'est l'évêque qui se présente et lui arrache son secret. Désormais Esclarmonde est perdue pour lui. Il a trahi son serment, il est parjure. L'épée de

saint Georges se brise entre ses mains et il est impuissant à protéger sa bien-aimée contre les menaces de l'évêque et des moines qui l'accompagnent. Enveloppée par les esprits du feu qu'elle appelle à son secours, Esclarmonde disparaît au milieu des malédictions de la foule et des supplications de son amant éperdu.

Des réminiscences musicales du duo de l'île magique sont habilement évoquées au milieu de la lutte que l'évêque engage contre Roland pour lui arracher le secret du mystère dont il s'enveloppe. L'apparition d'Esclarmonde est annoncée par des vocalises très hardies, sur le thème de la phrase du quatrième tableau : « Chaque nuit, » et qui se terminent par des contre-*fa* et des contre-*sol* d'un effet merveilleux. Signalons encore une délicieuse mélodie d'Esclarmonde, empreinte de tristesse, et accompagnée par un joli dessin de harpe.

Après cela, nous nous retrouvons dans la forêt des Ardennes, où un héraut byzantin vient proclamer le tournoi dont le vainqueur doit être l'époux d'Esclarmonde. Ce tableau, d'un bel effet décoratif, débute par un très joli ballet de sylvains et de nymphes, avec solo de hautbois ravissamment joué par M. Gillet. A ce ballet succède un duo bien venu entre Enéas et Parséis. Phorcas exprime sa colère dans un récit d'un beau style, et que M. Taskin détaillait avec art. L'apparition d'Esclarmonde, attirée dans ce lieu par le pouvoir magique de son père, sert de prétexte à un quatuor d'abord merveilleusement

écrit et ensuite à un duo avec Roland, duo très chaud, très expressif, accompagné par un dessin agité des premiers et des seconds violons. Ce duo est une trouvaille.

Au dernier tableau, nous nous retrouvons à Byzance ; Roland, vainqueur dans ce tournoi où il était venu chercher la mort, épouse Esclarmonde.

Mise en scène luxueuse et artistique, décors signés Lavastre, Carpezat, Amable et Gardy, costumes éblouissants de Bianchini, la direction n'avait reculé devant rien. Toute la presse était unanime à louer M. Danbé pour la façon magistrale dont il avait mené son orchestre. Une grande part du succès lui revenait personnellement.

Une des grandes curiosités de l'interprétation était le début à Paris de Mlle Sibyl Sanderson, une jeune cantatrice américaine dont on avait à l'avance beaucoup parlé, et qui n'est certes point au-dessous de la réputation qui l'avait précédée. La femme est séduisante. Et la cantatrice, chez Mlle Sanderson, n'est pas moins séduisante que la femme. Sa voix de soprano est d'une étendue merveilleuse, d'un éclat ravissant, d'une expression charmante. Mlle Sanderson est bien la magicienne du poème d'*Esclarmonde*. Elle a l'instinct théâtral, un sentiment dramatique très prononcé, c'est enfin une artiste dans la meilleure acception du mot.

Le ténor Gibert, qui venait de Rouen, après avoir passé par notre Conservatoire, où il fut un
élève, débutait par le rôle de Roland. Il a de
es notes, un excellent médium, et s'enlève dans

le registre supérieur sans la moindre peine, sans la moindre fatigue apparente. C'est le vrai ténor d'opéra. La soirée le mettait pleinement en lumière. Il contribuait largement pour sa part au bon effet de cette représentation, et il partageait le succès avec Mlle Sanderson.

La partie de l'évêque était fort bien chantée par M. Bouvet, et M. Taskin composait avec un art consommé la physionomie du père d'Esclarmonde, ce magicien couronné. Dans le petit rôle de Parséis, on appréciait beaucoup la jolie voix de mezzo-soprano de Mlle Nardi, qui chantait avec goût.

Au moment où *Esclarmonde* s'annonçait comme un immense succès, *le Roi d'Ys* arrivait, le 24 mai, à sa 100e représentation. Et cela en moins de dix mois. Cette date sinistre ramenait l'anniversaire de l'incendie de l'Opéra-Comique. Deux ans ! pour aboutir à la construction, sur l'emplacement de la place Boieldieu, des *Grands Concerts Favart.*

M. Paravey ne s'endormait pas sur ses succès. Il avait eu d'abord l'intention de donner à l'Exposition, dans la salle du Grand-Théâtre, une série de représentations historiques qui eussent été comme l'Exposition rétrospective de l'Opéra-Comique d'il y a cent ans. Mais, craignant qu'elles ne fussent point entourées là-bas de toutes les conditions nécessaires à une exécution absolument artistique, il les fit exécuter à son théâtre. C'est ce qui nous valut, place du Châtelet, le 27 juin, une représentation unique du *Barbier de Séville* [1] de Paisiello.

1. Distribution. — Almaviva, M. *Dupuy.* — Figaro, M. *Soula-*

Le Barbier de Séville de Paisiello fut donné pour la première fois au Théâtre-Italien de Saint-Pétersbourg, en 1780. Il ne vint en France que quatre ans plus tard, et ce fut la cour qui en eut la primeur, en 1784. Il ne devait arriver devant le vrai public parisien que plusieurs années après. Mais son apparition n'était pas plus tôt un fait acquis que sa réputation était faite, réputation fondée sur une valeur véritable, et qu'eut beaucoup de peine à contre-balancer, vers 1820, la brillante partition de Rossini.

Il serait oiseux de faire une comparaison quelconque entre ces deux œuvres. L'une et l'autre ont leur caractère propre, leur individualité très nettement dessinée. Toutes deux sont d'essence italienne et procèdent diversement, suivant l'époque à laquelle elles se sont produites. Elles portent, en tout cas, la marque de deux génies musicaux qui, devant l'histoire, peuvent revendiquer l'honneur d'avoir doté le monde musical de deux chefs-d'œuvre.

L'œuvre était écoutée avec attention et plaisir. Et d'ailleurs elle n'était pas ignorée de tout le monde, cette partition simple et savante à la fois. La romance de Lindor, avec son spirituel accompagnement de guitare, est presque populaire. Bressan l'a chantée à la Comédie-Française avec sa jolie voix de ténorino. D'autres morceaux sont aussi très connus. Nous ne parlons pas de

croix. — Bartholo, M. *Fugère.* — Bazile, M. *Fournets.* — La Jeunesse, M. *Barnolt.* — L'Eveillé, M. *Bernaërt.* — Le notaire, M. *Davoust.* — L'alcade, M. *Bernard.* — Rosine, M[lle] *Marcolini.*

l'air de la Calomnie. Celui de Rossini est d'un éclat tout particulier. Et cependant il procède manifestement de celui de Paisiello. Rossini l'avait évidemment dans l'oreille lorsqu'il écrivit le sien. Mais qui ne connaissait le trio si joliment découpé de *la Jeunesse* et de *l'Eveillé*, au second acte ? Et le quatuor final du troisième acte, qui est une véritable merveille ? Il n'en faut pas davantage pour préserver de l'oubli cet ouvrage, qui contient encore, du reste, bien d'autres pages remarquables.

Dupuy était un charmant Almaviva, jeune, amoureux, élégant et distingué. Bartholo avait trouvé dans Fugère un interprète hors ligne. Soulacroix chantait avec beaucoup de goût le rôle de Figaro, et on constatait les sérieux progrès de M. Fournets. Mlle Marcolini était une langoureuse Rosine.

Au *Barbier de Séville* succédait, le 5 juillet et pour une soirée également, *Raoul de Créqui*[1] comédie lyrique en trois actes, paroles de Monvel, musique de Dalayrac, et *la Soirée orageuse* [2], opéra-comique en un acte, musique du même, sur les paroles de Radet.

A son retour de la Terre-Sainte, où il est allé guerroyer contre les Sarrasins, le sire de Créqui

1. Distribution. — Raoul, M. *Dupuy*. — Ludger, M. *Maris*. — Gérard, M. *Troy*. — Landri, M. *Bernaërt*. — Bathilde, Mme *Molé*. — Craon, Mme *Bernaërt*. — Eloi, Mlle *Auguez*. — Adèle, Mlle *Perret*.

2. Distribution. — Carlos, M. *Taskin*. — Roberto, M. *Bertin*. — Angelino, M. *Barnolt*. — Georgino, Mlle *Chevalier*. — Constance, Mme *Bernaërt*. — Inès, Mme *Molé*.

est enfermé dans une tour obscure par les soins de son voisin et rival, le seigneur Baudoin, qui convoite son bien et sa femme. Il est délivré par les enfants du geôlier préposé à sa garde, et se retrouve au milieu d'une forêt, dans les bras de sa fidèle épouse et de son jeune fils. C'est tout. Il n'y a pas autre chose. Et là-dessus Monvel a bâti trois actes d'opéra-comique ou plutôt de comédie à ariettes si vous voulez.

Mais sur cette donnée naïve, Dalayrac a écrit une partition qui est un réel chef-d'œuvre. Il y a des morceaux de cette partition qui sont populaires. L'air du ténor, dans le cachot, qui est d'un beau style, et que M. Dupuy a détaillé avec un art véritable, une science consommée, est de ceux-là ; puis le petit rondeau d'Eloi, qui se termine en quatuor. L'ouvrage était joué et chanté dans la perfection par la troupe de l'Opéra-Comique.

Autre chef-d'œuvre, *la Soirée orageuse*. Le livret en est peut-être un peu plus compliqué. Il est, en tout cas, moins naïf. *La Soirée orageuse* est une bouffonnerie dans le goût des *Rendez-vous bourgeois*. Pour se débarrasser d'un rival qui lui dispute le cœur de Constance, Roberto ne trouve rien de mieux que de le noircir aux yeux du frère de cette jeune personne. Mais il en est puni. Ce frère arrive au milieu des apprêts de la noce, trouve Georgino aux pieds de sa sœur et les marie, pendant que Roberto donne à l'alcade des explications sur les coups de bâton que lui a valu sa sérénade.

Il y a dans la partition de Dalayrac une ouver-

ture qui est une page classique et développée avec un goût exquis. Elle était admirablement exécutée par l'orchestre de l'Opéra-Comique. Peu s'en fallut qu'on ne la bissât. Citons encore un terzetto d'une facture excellente, une sérénade d'un joli tour mélodique, et des couplets comiques dont l'effet est très réussi.

Excellente interprétation, comme pour *Raoul de Créqui*. M. Taskin jouait avec beaucoup de verve le rôle du marin Don Carlos. Mlle Chevalier, tout à fait à son aise, dans le travesti de Georgino, chantait et jouait très agréablement.

M. Bertin se tirait avec adresse du mauvais rôle de Roberto et M. Barnolt faisait rire sous les traits du valet Angelino. Mme Molé était une soubrette très vive et très alerte, Mme Bernaërt une ingénue charmante.

En l'honneur de la délégation hongroise, le consul municipal louait toute la salle pour la 25e d'*Esclarmonde*.

Le 16 août, autre soirée officielle, offerte aux maires venus pour le fameux banquet; spectacle composé de *la Dame blanche* et des *Noces de Jeannette*.

L'Opéra-Comique n'avait pas souffert un instant de la chaleur ni de la concurrence de l'Exposition. Les trois succès d'*Esclarmonde*, du *Roi d'Ys* et de *Carmen* lui faisaient encaisser chaque soir le maximum. Aussi les mois d'été sont-ils calmes de nouveauté. A signaler seulement, dans les premiers jours de septembre, le grand concert donné par l'orchestre de l'Opéra-Comique, con-

duit par M. Danbé, et par la troupe, au Trocadéro, pour faire entendre les principaux morceaux des chefs-d'œuvre du répertoire.

M. Bouvet, n'ayant pas renouvelé son engagement, était remplacé dans son rôle de l'évêque dans *l'Esclarmonde* par M. Cobalet, et dans celui de Karnac, du *Roi d'Ys*, par M. Soulacroix.

Le mois de septembre ramenait les matinées et une charmante petite pièce en un acte, *le Café du Roi*, de M. Meilhac, musique de M. Louis Deffès, qui avait disparu de l'affiche pendant un certain temps, et qu'on redonnait le 25, à la grande joie des connaisseurs.

M. Paravey renforçait sa troupe d'une excellente recrue, Mme Landouzy, qui nous venait de Bruxelles. La jeune artiste avait choisi pour débuter le rôle de Rosine du *Barbier de Séville*. Elle plaisait dès l'abord par une figure souriante. En dépit d'une émotion très visible, elle faisait applaudir une jolie voix de soprano élevée, forte, souple, et d'un timbre agréable.

Le rôle de Rosine ne contient que deux morceaux un peu importants, la cavatine du second tableau et le duo qui suit. La leçon de musique est variable au gré de la cantatrice. Mme Landouzy y avait choisi les variations de Proch et l'air de la *Reine de Topaze*. La débutante réussissait pleinement dans les trois épreuves. Comme actrice, on constatait sa vivacité et son aisance scénique. La représentation était, dans son ensemble, remarquable. M. Fugère était exquis dans Bartholo ; M. Soulacroix nous montrait un Figaro

plein de verve et de jeunesse. M. Fournets avait des effarements bien comiques sous le chapeau de Basile. M. Delaquerrière retrouvait son succès de l'année précédente dans le rôle d'Almaviva. Plus n'est besoin de faire l'éloge de l'exécution orchestrale.

La fin du mois (le 30) voyait la rentrée triomphale de *Mireille* [1], drame lyrique en trois actes et cinq tableaux de M. Michel Carré, musique de M. Charles Gounod.

A la création, le livret comportait cinq actes et six tableaux. A la reprise en 1874, on avait déjà supprimé le sinistre tableau du Rhône avec le ballet des Trêves. Une troisième et dernière transformation nous était soumise. Cette fois, Mireille ne mourait plus, mais épousait son Vincent.

Le premier acte, l'Enclos des mûriers, avec la délicieuse scène des magnanarelles, et la rencontre de Vincent et de Mireille, demeurait tel qu'autrefois. Le second acte se présentait entier avec les Arènes, la farandole et la chanson de Magali. Le troisième acte comportait trois tableaux. Le Val d'Enfer avec le duo dramatique d'Ourias et de Vincent, qui se termine par la malédiction de Taven. Ici étaient supprimés le tableau du Rhône et celui de la ferme. — C'est dans la Crau que le petit berger chantait sa délicieuse chanson, et que Mireille lui répondait par la cavatine : « Heureux

1. Distribution. — Vincent, M. *Clément* (début). — Ourias, M. *Taskin*. — Maître Ramon, M. *Fournets*. — Ambroise, M. *Maris*. — Mireille, Mlle *Simonne*. — Taven, Mlle *Chevalier*. — Andreloun, Mlle *Auguez*. — Clémence, Mlle *Leclercq*.

petit berger ....» Enfin le drame se dénouait à l'église des Saintes-Maries par le pardon du père de Mireille et le mariage des amoureux.

Ces coupures pouvaient faire craindre certains accrocs dans la trame musicale. Mais une main adroite avait replacé dans les tableaux conservés les bons morceaux. Ainsi resserrée, la partition affirmait son unité de poésie amoureuse et descriptive d'une manière plus décisive que par le passé. Cette musique, qu'aucun théâtre ne nous avait donnée depuis quinze ans, était plus populaire, plus aimée, plus goûtée que telle autre qui ne quittait pas la scène. Aussi quel plaisir et quel enthousiasme soulevait au passage le chœur des Magnanarelles ; le duo « Oh ! ce Vincent » ; l'ariette : « Oh ! légère hirondelle », la délicieuse chanson de Magali, bissée et même trissée, et enfin cet air d'une inspiration géniale : « Mon cœur ne peut changer », qui est imprégné d'une tendresse à la fois si profonde et si touchante. Mais c'est surtout le puissant finale de la malédiction paternelle, traversé par la phrase déchirante de Mireille, qui produisait l'impression la plus profonde. C'est une page de grand opéra. C'est peut-être à cause de cette page magistrale que Gounod fut, en 1874, traité de wagnérien. Gounod wagnérien ! A la sincérité du sentiment, 'a vérité théâtrale, s'alliait toute la spontanéité e inspiration bien personnelle. C'était pour stre auteur de *Faust* l'occasion d'une écla- revanche et d'un triomphe personnel.

.a pièce était montée avec le plus grand soin,

décors neufs, costumes de Bianchini. L'interprétation était excellente. Mlle Simonnet, qui avait accepté la redoutable tâche de chanter Mireille après Mme Carvalho, savait plaire à la fois comme femme et comme chanteuse. Elle était mieux que correcte, elle se montrait savante artiste. Le rôle de Vincent était échu à un jeune débutant, M. Clément, sorti la même année du Conservatoire. Il avait du goût, de la chaleur juvénile, et il maniait sans effort une jolie voix. M. Taskin était un superbe Ourias. Mlle Chevalier, qui n'avait pas craint de coiffer ses jolis cheveux du bonnet de linge et des cheveux blancs de la bonne sorcière Taven, se taillait un succès personnel dans les couplets : « Voici la saison, mignonne », ensuite dans le grand duo avec Mireille. La charmante Mlle Auguez, un joli berger Watteau, faisait bisser la chanson du Désert. MM. Fournets et Maris complétaient un excellent ensemble.

Mlle Simonnet et Mlle Sibyl Sanderson payaient l'une et l'autre leur tribut à l'horrible influenza. L'indisposition de cette dernière empêchait seule *Esclarmonde* d'atteindre à la centième dans l'année même.

M. Paravey méritait encore cette année l'éloge des amateurs et des artistes pour l'intelligente façon dont il dirigeait son théâtre.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année. Soir.	Matin.
Richard Cœur-de-Lion, op. c...	3		2	3
La Dame blanche, op. c........	3		12	7
Le Baiser de Suzon, op. c.......	1		4	
Zampa, op. c.................	3		15	1
Carmen, op. c.................	4		42	6
Mignon, op. c.................	3		45	4
Le Barbier de Séville, op. c.....	4		12	7
Le Caïd, op. c.................	2		7	6
Le Roi d'Ys, drame lyrique.....	4		62	
Les Amoureux de Catherine, op.c.	1	5 janvier.	8	3
Les Dragons de Villars, op. c..	3		12	9
Le Pré aux Clercs, op. c.......	3		15	8
La Fille du régiment, op. c.....	3		2	7
Le Chalet, op. c...............	1		8	6
La Nuit de Saint-Jean, op. c....	1		17	1
Le Domino noir, op. c..........	3		5	
Le Maître de chapelle, op. c.....	1		3	
L'Amour médecin, op. c........	1		4	1
Les Diamants de la couronne, op.c	3		3	
La Traviata, opéra.............	4	2 février.	5	1
Le Postillon de Longjumeau, op. c.	3		6	2
**La Cigale madrilène*, op. c.....	2	15 février.	14	2
Les Rendez-vous bourgeois, op. c.	1		14	12
L'Ombre, op. c.................	3	23 mars.	2	1
Fra Diavolo, op. c.............	3	25 mars.	4	2
Les Noces de Jeannette.........	1	3 avril.	23	4
Philémon et Baucis, op. c......	2	6 avril.	3	2
La Servante maîtresse, op c....	1	13 avril.	2	
Galatée, op. c.................	2	11 mai.	2	
**Esclarmonde*, op. romanesque..	4 a. 8 t.	15 mai.	91	
**Le Barbier de Séville*(de Paisiello)		27 juin.	1	
**Raoul de Créqui*.......		5 juillet.	1	
**La Soirée orageuse*, op. c.......	1	id.	1	
Le Café du roi, op. c...........	1	29 sept.	2	
**Mireille*, drame lyrique.........	3 a. 5 t.	29 nov.	13	

La Fille du régiment, accompagnée *des Rendez-vous bourgeois* et des *Amoureux de Catherine*, faisait les frais de la représentation gratuit du 14 juillet. Le 5 mai, à l'occasion du Centenaire, soirée gratuite, composée des *Noces de Jeannette*, de *la Marseillaise* et du *Barbier de Séville*.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE FRANÇAIS)

Le 1er janvier 1889 trouvait l'affiche occupée par *Germinie Lacerteux*. La pièce de M. de Goncourt, malgré l'échec retentissant de la première représentation, avait obtenu devant le public un certain succès qui lui permit de se maintenir jusqu'au 7 février. Elle n'était interrompue que par les soirées classiques où parurent *le Bourgeois gentilhomme*, avec la musique de Sully, orchestrée par M. Weckerlin ; *Turcaret*, *George Dandin*, *Athalie*, *Andromaque*, *Bérénice*. Le chef-d'œuvre de Le Sage n'avait pas été donné depuis plus de trente ans sur le théâtre de la rive gauche. Le 15 janvier, l'anniversaire de Molière était célébré par l'à-propos traditionnel. M. Gustave Zidler donnait en l'honneur du grand comique une piécette en vers, *le Baiser à Molière* [1].

1. DISTRIBUTION. — Pierrot, M. *Numa*. — Toinette, Mlle *Kesly*

Quelques représentations de *Macbeth*, avec Mme Segond-Weber dans Lady Macbeth, et où la jeune tragédienne ne fit pas oublier sa devancière, Mlle Tessandier, permirent d'attendre que *Fanny Lear* fût prête à passer.

La première eut lieu le 14 février. La comédie [1] en cinq actes, en prose, de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, datait du mois d'août 1868. Elle fut ainsi donnée en pleine canicule. On n'y regardait pas de si près alors. Quel est l'auteur, de nos jours, qui accepterait d'être joué dans ces conditions ?

Il y a deux pièces dans *Fanny Lear*, une comédie et un drame. La comédie occupe les deux premiers actes; puis, dès le début du troisième, la pièce tourne au sombre, et le drame entre avec l'héroïne au château des Charmerettes, en Normandie, où se jouait depuis le lever du rideau, l'éternel *Dépit amoureux* de Molière. Mais cette fois, ce sont deux époux, M. et Mme de Frondeville, qui interprètent les rôles de Valère et de Marianne.

Voyons maintenant la part du drame. Fanny Lear, courtisane enrichie, a voulu être marquise. Elle paye les dettes du marquis de Noriolis qui devient son époux. L'état mental de ce mari ne

1. Distribution. — De Frondeville, M. *Dumény*. — Le marquis de Noriolis, M. *Paul Mounet* — Birheim, M *Colombey*. — llières, *M. Candé*. — Brédif, M. *Duparc*. — Risley, M. *Colettes*. — Pierre, M. *Gauthier*. — Turquet, M. *Numa*. — La rquise de Noriolis, Mlle *Tessandier*. — Marie de Frondeville, *Sizos*. — Geneviève de Nariolis, Mlle *Panot*. — Niquette, *Leturc*. — Mme Brédif, Mlle *Dheurs*.

lui permettant pas de se présenter à son bras dans la haute société parisienne dont elle a résolu de forcer les portes, elle compte pour arriver à son but sur la petite-fille du marquis, Geneviève. M. de Callières, qui aime la jeune fille et la demande en mariage, refuse d'accéder à cette condition. C'est pour arracher cette jeune fille à l'odieuse tyrannie d'une peu respectable marâtre que les hôtes des Charmerettes entreprennent le siége du château des Roches-Blanches et finissent par l'emporter d'assaut. Malgré le point de soudure très visible entre le drame et la comédie, en dépit de l'unité d'action manifestement méconnue, cette pièce est intéressante. Les deux premiers actes sont de la comédie bien fine et bien spirituelle. Les trois derniers n'ont rien à leur envier.

Le quatrième acte était tout entier le lot de M. Paul Mounet. Son entrée en scène, sous les traits du gentilhomme ruiné et vieilli par la débauche, faisait frissonner toute la salle. Puis sa lutte avec la marquise, ses éclairs de raison, ses sens un moment réveillés, tout cela était composé avec un art consommé. Mme Tessandier donnait à Fanny Lear la physionomie froide et compassée qui convenait à cette courtisane emmarquisée. Elle prouvait, aussi bien que son camarade Dumény, excellent dans le rôle de Frondeville, qu'elle était digne de la Comédie-Française où elle était appelée à débuter l'hiver suivant. M. Colombey faisait du viveur Birheim une caricature bien amusante. M. Candé se montrait dans un rôle

d'amoureux froid et compassé. Mlle Sizos, qui créa d'une façon si charmante une de ces exquises Parisiennes de Meilhac dans *Gotte*, retrouvait le même succès dans Mme de Frondeville. Mlle Panot prêtait à l'ingénue sa douce et mélancolique figure.

Les matinées classiques du jeudi continuaient leur cours. Le 24 janvier, M. Eugène Talbot présentait *Bérénice* au public; le 21 février, c'était le tour de M. Henri Chantavoine avec *Horace* et *George Dandin;* le 28, M. Edmond Haraucourt parlait sur *Macbeth;* le 12 mars, M. Lintilhac sur le *Cid*.

Mme Marie Laurent, la grande et noble artiste qui a incarné tant de rôles divers, qui a laissé dans le drame une trace si profonde, désirait se retirer du théâtre. Elle voulait faire ses adieux au public dans une des pièces où elle avait laissé le plus beau et le plus tragique souvenir. M. Sorel, allant au-devant de son désir, remontait pour elle *les Erinnyes* de M. Leconte de Lisle, avec la musique de M. Massenet. Tous les artistes de l'Odéon tenaient à honneur de paraître auprès de leur camarade. Et Mme Tessandier, Mme Segond-Weber, M. Paul Mounet, et M. Garnier qui acceptait un des moindres rôles.

Les Erinnyes [1], drame en deux parties, en vers,

1. Distribution. — Agamemnon, M. *A. Lambert*. — Orestès, M. *Paul Mounet*. — Falthyrios, M. *Duparc*. — Eurybatès, M. *Jahan*. — Le veilleur, M. *Garnier*. — Le serviteur, M. *Damoye*. — Klytemnestra, Mme *Marie Laurent*. — Kassandra, Mlle *Tessandier*. — Electra, Mme *Segond-Weber*. — Kallirhoé, Mlle *Fleur*.

de M. Leconte de Lisle, musique de M. Massenet, reparurent sur la scène le 16 mars. Ce drame, dans lequel le poète a condensé sous le titre des *Erinnyes* les deux premières parties de *l'Orestès* d'Eschyle, intitulées : *Agamemnon* et les *Koëphores*, fut représenté à l'origine, sur la scène de l'Odéon, le 6 janvier 1873. Ce fut l'occasion d'un éclatant succès pour M. Massenet, déjà connu par son *oratorio de Marie-Magdeleine* et qui depuis.... Grâce à l'excellent orchestre de M. Lamoureux, la musique retrouva les mêmes applaudissements qu'autrefois. Quant à la sombre composition d'Eschyle, elle produisait sur le spectateur de 1889 la même impression qu'en 1873 et 1876 : celle d'une indicible horreur, mélangée de quelques touches d'ennui, au premier acte, pendant les lamentations du double chœur des vieillards. M. Leconte de Lisle a, en effet, plutôt forcé qu'adouci les couleurs de cette farouche épopée.

Mme Marie Laurent, qui créa le rôle de Klytemnestra, retrouvait la sauvage grandeur tragique du début. C'était noblement finir sa carrière. Mlle Tessandier traduisait le deuil farouche et le désespoir de Kassandra avec une profondeur de pensée et une intensité de coloris tout à fait admirables. M. Paul Mounet se montrait son digne partner dans *Orestès*. Le rôle d'Electra ne réussissait pas beaucoup à Mme Segond-Weber. M. Philippe Garnier, dans les quelques lignes du veilleur, se faisait remarquer.

Fanny Lear et *les Erinnyes* alternèrent pendant

que les auditeurs du lundi et du vendredi entendaient *Amphitryon*, *le Célibataire* et *l'Homme marié*, *Charles VII et ses grands vassaux*; que ceux du jeudi écoutaient les conférences de MM. Parigot, Jules Lemaître, Henri de La Pommeraye et Francisque Sarcey.

Le 9 avril paraissait, attendue avec la plus vive curiosité, *Révoltée* [1], comédie en quatre actes en prose de M. Jules Lemaître. Le jeune critique abordait pour la première fois le théâtre. Nous ne pouvons point dire que son début fût un coup de maître, bien que sa pièce comptât de sérieuses qualités.

Hélène Rousseau, c'est la révoltée que M. Jules Lemaître s'est proposé de peindre. Sans fortune, orpheline de naissance mystérieuse, et qu'Hélène se figure volontiers illustre, elle fut élevée dans un couvent jusqu'au jour où Mme de Voves, une amie de sa mère inconnue, l'en fit sortir pour la marier à l'honnête et laborieux Pierre Rousseau, savant professeur de mathématiques. Hélène s'est laissé faire, pour quitter le couvent et pour satisfaire des rêves indéterminés de liberté et de plaisir. Mais dès le lendemain de son mariage la désillusion est venue; elle se débat dans la réalité comme dans une prison; le luxe, que ne peut lui donner la modeste profession de son mari, la blesse

1. Distribution. — Pierre Rousseau, M. *Candé*. — Jacques de Brétigny, M. *Calmettes*. — André de Voves, M. *Duměny*. — Barillon, M. *Cornaglia*. — La comtesse de Voves, Mlle *Tessandier*. — Mme Hermont, Mme *Samary*. — Hélène Rousseau, Mlle *Sizos*. — Réville, M. *Daltour*. — Gontran, M. *Gauthier*.

comme une offense. Cette autre Mme Bovary, aigrie dans son orgueil de petite bourgeoise envieuse, se dit pessimiste. Une telle femme est bien près de la chute. Le profil de l'amant se dessine déjà. C'est celui du jeune comte de Brétigny. L'intérêt passionné que Mme de Voves attache à sa jeune amie éveille la curiosité de son fils André, qui sondant, interrogeant sa mère, finit par deviner ce secret qu'elle tenait tant à cacher. Hélène est sa fille née d'une faute. Cette scène pénible, amenée d'une façon factice, avait le grand tort de se passer au milieu d'un bal. André accepte de veiller sur sa sœur; de Brétigny devenant trop pressant, il le provoque. Cette tutelle exaspère Hélène, qui demande à Mme de Voves de quel droit elle se permet ainsi d'intervenir dans sa vie. La comtesse se dévoile enfin, elle supplie sa fille d'écouter la voix du devoir et de ne pas rendre inutile le sacrifice d'André qui va se battre pour elle. Cette maternité ne dit rien à la jeune femme, et ce manque d'émotion était assez naturel. Qu'a-t-elle connu de sa mère ? A-t-elle reçu ses caresses ? Pourquoi l'aimerait-elle ? Le quatrième acte tout mélodramatique nous faisait assister à la réconciliation générale accomplie par le généreux André, blessé en duel par de Brétigny.

L'interprétation était excellente et une des meilleures que nous ait jamais offertes l'Odéon. Mlle Tessandier dessinait avec beaucoup de dignité pathétique le personnage de la mère repentante ; M. Dumény était plein de charme et de grâce sous les traits d'André de Voves. M. Candé donnait

une physionomie très vraie au personnage sympathique de Pierre Rousseau. M. Calmettes jouait avec beaucoup d'élégance froide et d'incisive raillerie le jeune Brétigny. Mlle Raphaël Sizos se montrait séduisante dans le rôle d'Hélène. MM. Cornaglia, Numa et Mme Marie Samary complétaient cet excellent ensemble.

Le 5 mai, à l'occasion du centenaire de la réunion des Etats généraux, l'Odéon donnait en soirée gratuite *le Mariage du Figaro*. Le 6 avait lieu l'ouverture de l'Exposition. Les fêtes magnifiques du Champ de Mars, les fontaines lumineuses, un temps splendide et chaud, qui se maintint jusqu'en fin septembre, firent bientôt le vide dans la salle du théâtre.

Mme Jeanne Samary, le 7, abandonnait son rôle de Mme Hermont dans *Révoltée* à Mlle Jeanne Kesly. M. Jules Lemaître éprouvait le besoin de remanier son quatrième acte, et de le rendre plus sentimental encore. Le 9, *l'Arlésienne* alternait avec *Révoltée*, qui définitivement quittait l'affiche le 23 pour faire place à une reprise de *Charlotte Corday*.

Charlotte Corday [1], drame en sept tableaux, en vers, de François Ponsard, avait eu, à l'origine, un grand succès. Vaincue par la chaleur, elle n'eut que sept représentations et le 31 mai l'Odéon

1. DISTRIBUTION. — Danton, M. *Garnier*. — Marat, M. *Damoye*. — Barbaroux, M. *Candé*. — Robespierre, M. *Calmettes*. — [illegible] vieux gentilhomme, M. *Cornaglia*. — Sieyès, M. *Duparc*. — [illegible]vet, M. *Segond*. — Vergniaud, M. *Gerval*. — Buzot, M. *Gau*[illegible]r. — Charlotte Corday, Mme *Segond-Weber*. — Mme de Bret[illegible]ille, Mme *Crosnier*. — Une vieille dame, Mme *Raucourt*. [illegible] Roland, Mlle *Dheurs*. — Albertine Marat, Mlle *Cogé*.

fermait ses portes. L'interprétation n'était que suffisante. Mme Segond-Weber paraissait grêle et mièvre dans le rôle de Charlotte Corday; M. Candé mettait de la chaleur dans le personnage de Barbaroux, MM. Albert Lambert (Marat), Philippe Garnier (Danton), malgré leur talent de composition, ne représentaient qu'imparfaitement leurs personnages.

Une représentation extraordinaire avait lieu le 25 juin au bénéfice de Mlle Tessandier, qui devait bientôt quitter l'Odéon pour entrer à la Comédie-Française. Le 12 juillet, M. Porel rouvrait son théâtre. Il pensait que les jours plus courts, la grande quantité d'étrangers attirés par l'Exposition et *la Marchande de sourires*, qu'il remontait avec de nouveaux décors, lui ramènerait le public.

Le drame de Mme Judith Gautier, interrompu après une belle carrière de 70 représentations, était bien le spectacle qui convenait à la foule exotique qui envahissait Paris. Sa simplicité, ses décors, ses costumes en faisaient la vraie pièce d'exposition. Mlle Tessandier, M. Albert Lambert, M. Calmettes, Mlle Sanlaville gardaient les rôles qu'ils avaient créés; Mlle Léry débutait sous les traits de la nourrice Tika, mais n'y faisait pas oublier la créatrice, Mlle Antonia Laurent; M. Jahan remplaçait M. Paul Mounet dans le rôle du prince de Maëda. Le drame japonais fournissait une nouvelle course fructueuse de 70 nouvelles représentations.

Dès le milieu du mois d'août, M. Porel dressait

le programme d'hiver des matinées et soirées classiques, qui commençaient le dimanche 1er septembre par *Phèdre* et *les Femmes savantes*. La tragédie de Racine servait de rentrée à Mme Marie Defresnes dans Phèdre, de début à M. Cabel dans Thésée. Dans la comédie de Molière débutaient MM. Maury, Mondos, qui n'était pas parvenu à se maintenir au Palais-Royal, Mlles Manvel et Marty. La représentation était troublée par un lamentable incident. Le jeune Marquet, très affecté déjà par des chagrins conjugaux, donnait en scène de telles marques de démence qu'on dut le conduire le soir même dans une maison de santé [1].

Le 20 septembre, l'Odéon nous redonnait *la Famille Benoiton*[1] de Sardou. La pièce, créée en 1865, au Vaudeville, reprise en 1867, n'avait pas reparu à la rampe depuis 1871. C'est qu'aussi le succès prodigieux de cette pièce, toute d'actualité, avait été en diminuant à chaque apparition. Cela justement montrait les qualités et les défauts de la pièce. L'auteur avait voulu railler les mœurs de cette bourgeoisie enrichie de la fin du second empire. Mais le temps avait défloré cette observation superficielle, cette caricature amusante,

1. Guéri depuis d'un trouble tout passager, cet acteur a repris son service à l'Odéon.

2. DISTRIBUTION. — Champrosé, M. *Dumény*. — Benoiton, M. *Michel*, puis M. *Cornaglia*. — Formichel, M. *Montbars*. — Didier, M. *Candé*. — Prudent, M. *Numa*. — Stephen, M. *Duard*. — Muller, M. *Mondos*. — Clotilde, Mlle *Réjane*. — Marthe, Mlle *Régine Martial*. — Jeanne, Mlle *Déa*. — Camille, Mlle *Suzanne Bertrand*. — Adolphine, Mlle *Raucourt*. — Fanfan, *Petite Paume*. — Julie, Mlle *Kesly*.

spirituelle, du ton, des toilettes, de la manière de vivre des Parisiens d'avant la guerre. Cet insuccès devant le public lettré fut accentué encore par une interprétation réellement insuffisante. Les créateurs de 1865 avaient laissé un souvenir inoubliable. Seul, M. André Michel, *emprunté au Vaudeville*, sut donner une physionomie intéressante à M. Benoîton. Mlle Réjane manquait absolument de l'autorité indispensable à une raisonneuse comme Clotilde. M. Dumény, dans Champrosé, n'avait pas le mordant nécessaire; M. Candé avait de la tenue et de la chaleur dans le rôle très mal venu du mari de Marthe. Cette dernière était représentée par Mlle Régine Martial, venue du Théâtre-Libre. La charmante fille de Dieudonné débutait, sortant du Conservatoire, dans Jeanne Benoîton. M. Sardou, sous prétexte de longueur, avait jugé à propos de couper le rôle de Théodule, cependant si amusant. La pièce y avait perdu un de ses éléments de gaieté. Le public, étranger pour la plupart, ne parut pas partager le jugement de la critique, puisque la comédie se maintint jusque dans le milieu de décembre avec plus de 80 représentations.

Aux abonnés du lundi et du vendredi, on donnait le 7 octobre *le Mariage de Figaro* [1], avec la

1. DISTRIBUTION. — Figaro, M. *Dumény*. — Bartholo, M. *Carnaglia*. — Antonio, M. *André Michel*. — Le comte, M. *Calmettes*. — Brid'oison, M. *Montbars*. — Grippe-Soleil, M. *Chautard*. — Doublemain, M. *Numa*. — Basile, M. *Mondos*. — Pédrille, M. *Duard*. — Suzanne, Mlle *Réjane*. — La comtesse, Mlle *Dheurs*. — Marceline, Mlle *Raucourt*. — Chérubin, Mlle *Déa-Dieudonné*. — Fanchette, Mlle *Dulac*.

partition de Mozart exécutée par Lamoureux et son orchestre. La joyeuse et spirituelle Suzanne, le mordant Figaro trouvaient dans Mlle Réjane et M. Duměny des interprètes insuffisants, manquant d'ampleur, réduisant la belle comédie de Beaumarchais aux proportions d'un vaudeville moderne. Puis, *Théodore vierge et martyre*, une tragédie de Pierre Corneille, qui n'eut que cinq représentations au XVIIe siècle et que la seule curiosité était allé chercher dans l'oubli. La série des conférences du jeudi reprenait le 14 novembre avec MM. Brunetière, Chantavoine, Jules Lemaître, Francisque Sarcey.

M. Porel se décidait enfin à écouler tout un stock de pièces en un acte, reçues depuis longtemps et qui dormaient dans les cartons de l'Odéon. Il commençait, le 4 novembre, par *Jeunes Amours* [1], comédie en un acte en vers de M. Henri Chantavoine, dont voici le sujet. Le jeune peintre Andréa Cavalcanti est amoureux sans espoir de son modèle, la jolie et vertueuse Stella. Taquiné par son ami Tomaso, qui dirige vers Stella des œillades enflammées, pourchassé par une ancienne maîtresse, l'altière Impéria, Andréa se décide à offrir à Stella sa main en même temps que son cœur. Il brave en face la colère d'Impéria, qui n'a plus qu'à battre en retraite. Mais Stella n'est autre que la propre cousine d'Andréa, qui s'était juré de l'arracher à une vie de désordre, aidée du galant Tomaso.

[1] ISTRIBUTION. — Andréa Cavalcanti, M. *Gerval*. — Tomaso M. *Gauthier*. — Giuseppe, M. *Paumier*. — Impéria, *nvel*. — Stella, Mlle *Sanlaville*.

Gerval, plein de chaleur dans Andréa; Gauthier, élégant dans Tomaso; Mlle Sanlaville, toute charmante dans Stella, et Mlle Manvel, Impéria, jouaient cette aimable berquinade.

Puis venait le tour de *l'Embarras du choix* [1], comédie en un acte en prose de M. Alfred Bonsergent.

Rien de plus simple en apparence et de plus chimérique au fond que le sujet de cette petite pièce. Une jeune fille, Agathe, riche, orpheline, vit dans la société de deux quadragénaires, Jacques et Raymond. Celui-ci la demande en mariage. A ce moment, la jeune fille s'aperçoit de l'amour profond que Jacques ressent pour elle et qu'elle-même éprouve pour lui. Elle rompt son mariage et pour ne point faire de malheureux, elle restera l'amie de ces deux hommes. Cette piécette, fort bien interprétée par MM. A. Lambert, Calmettes et Montbars, et Mme Raucourt, servait de début à Mlle Fériel, jolie, mais sans organe. *L'Embarras du choix* précédait le *Barbier de Séville*, non la version classique, mais le texte primitif en cinq actes, retrouvé dans les papiers de Beaumarchais par M. Lintilhac, et qui fut sifflé en 1775 à la Comédie-Française. M. Dumény s'essayait dans le rôle du comte Almaviva; il y était élégant, mais un peu sec et étriqué.

Il nous fallut attendre jusqu'au 17 décembre la première nouveauté sérieuse de la saison, *Shy-*

1. DISTRIBUTION. — Jacques de Tersac, M. *Albert Lambert*. — Raymond, M. *Calmettes*. — Tardif, M. *Montbars*. — Ursule, Mlle *Raucourt*. — Agathe, Mlle *Fériel*.

lock [1], comédie en vers, d'après Shakespeare, par M. Edmond Haraucourt. Du *Marchand de Venise* si touffu, si découpé, le poète français avait tiré trois actes et sept tableaux. C'était une adaptation bien plutôt qu'une traduction. Il y a plusieurs sujets dans cette pièce dont voici le principal. Un riche marchand de Venise, Antonio, a emprunté d'un usurier juif, nommé Shylock, la somme de trois mille ducats et s'est engagé, faute de paiement à l'échéance, à laisser le juif prendre sur son corps une livre de chair. Ruiné par le naufrage des navires qui portaient sa fortune, Antonio résigné va se livrer à la cruauté du juif; mais le doge de Venise porte la cause devant le Sénat. Celui-ci accepte les conclusions du juif; il prendra une livre de chair, mais rien de plus; c'est-à-dire sans une goutte de sang; s'il en répand une seule, il sera pendu. L'usurier abandonne sa créance, ses biens sont confisqués par l'Etat, dont moitié au profit d'Antonio, qui la remet à Jessica, la fille du juif, enlevée et épousée par le Vénitien Lorenzo. Ceci est le drame; voici la féerie. Antonio n'a emprunté les trois mille ducats que pour obliger son ami Bassanio. La générosité d'Antonio est le ressort principal de l'action, Shakespeare a voulu opposer l'âpreté du juif à la

1. Distribution. — Antonio, M. *Candé*. — Shylock, M. *Albert Lambert*. — Bassanio, M. *Jancey*. — Gratiano, M. *Calmettes*. — Lorenzo, M. *Maury*. — Solanio, M. *Gauthier*. — Salarino, M. *Krauss*. — Tubal, M. *Cabel*. — Le doge, M. *Jahan*. — Lancelot, M. *Duard*. — L'enfant d'Aragon, M. *Gerval*. — Le prince du Maroc, M. *Daltour*. — Portia, Mlle *Réjane*. — Nérissa, Mlle *Marty*. — Jessica, Mlle *Déa*.

générosité du chrétien. Bassanio aime Portia, et c'est pour faire belle figure près d'elle qu'il a besoin d'argent. La riche héritière, très courtisée, appartiendra, par la volonté de son père, au prétendant qui choisira la bonne entre trois cassettes mystérieuses, l'une d'or, l'autre d'argent, la troisième de plomb. Deux prétendants choisissent les deux premières, Bassanio prend la plus modeste et il gagne le contenu, c'est-à-dire le portrait de Portia et par conséquent Portia elle-même. C'est la charmante jeune femme qui, déguisée en avocat tire Antonio des mains du juif. M. Haraucourt en vrai poète, avait écrit des vers élégants, corrects, souvent spirituels.

Il n'était pas possible de monter la pièce avec plus de goût que n'avait fait le directeur de l'Odéon ; décors et costumes, étaient de tout point ravissants. Seule l'interprétation laissait quelque peu à désirer. Mlle Réjane, gênée par la majesté des costumes, paraissait faible, étriquée. Le moderne seul convient à cette charmante comédienne, dont le seul tort était de vouloir forcer son talent. Albert Lambert, toujours correct et convenable, ne donnait pas tout le relief nécessaire à cette originale figure de Shylock. Candé, trop uniformément mélancolique, Jancey, élégant, plein de chaleur, manquant cependant de poésie, laissaient aussi l'interprétation dans une teinte grise. Seule, Mlle Déa, vive et sémillante, Calmettes, plein de désinvolture se tiraient à leur honneur des rôles de Jessica et de Gratiano.

L'anniversaire de Racine était célébré le 21

décembre par la comédie en un acte en vers de M. Jules de Marthold, *Esther à Saint-Cyr* [1], qui obtenait un certain succès.

1. Distribution. — Racine, M. *A. Lambert.* — Boileau, M. *Jahan.* — Louis XIV, M. *Calmettes.* — Moreau, M. *Chautard.* — Mme de Maintenon, Mlle *A. Laurent.* — Mlle de Caylus, Mlle *Panot.* — Mlle de Maisonfort, M *Duhamel.*

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année Soir.	Matin.
Les Précieuses ridicules, c. en p.	1		121	
Germinie Lacerteux, c. p.	5 6 t.		24	
Athalie, tragédie................	5		1	1
Le Lion amoureux, drame en v.	5		1	
Tartuffe, comédie en vers........	5			3
Le Malade imaginaire, comédie.	3		4	3
Andromaque, tragédie..........	5			2
Le Légataire universel, comédie.	5			2
Le Baiser à Molière, à-propos...	1	15 janvier..	1	
Turcaret, comédie..............	5	20 janvier..	4	2
George Dandin, comédie.......	3	id.	4	3
Bérénice, tragédie...............	5			1
Les Surprises de l'amour, com.	3			1
Macbeth, drame	5	3 février....	5	4
Le Jeu de l'amour et du hasard, c.	3			1
Le Bourgeois gentilhomme, com.	3		8	2
**Fanny Lear*, comédie..........	5	14 février..	28	5
L'Ecole des vieillards, comédie..	5	18 février..	4	
Cynthia, comédie en vers.......	1		4	
Le Beau Léandre, comédie en v..	1		4	
Horace, tragédie................	5			2
Amphitryon, comédie en vers...	5		4	
Le Célibataire et l'Homme marié.	3	4 mars.	4	
Le Dépit amoureux, comédie....	3		15	1
Le Cid, tragédie................	5			1
Les Erinnyes, drame en vers....	3	16 mars.	14	6
Charles VII chez ses grands vassaux, drame en vers......	5		4	1
Le Médecin malgré lui, comédie.	3		8	
**Révoltée*, comédie en prose.......	4	9 avril.	32	3
Le Mariage de Figaro, comédie.	5		6	2
L'Arlésienne, comédie...........	5	15 avril.	8	
Le Barbier de Séville, c. en prose.	4		4	1
L'Avare, comédie en prose.......	5			1
Les Plaideurs, comédie,.........	3		1	2
Charlotte Corday, drame en vers.	5	15 mai.	7	
La Marchande de sourires, pe. p.	5	12 juillet.	69	1
Phèdre, tragédie	5		4	1
Les Femmes savantes, comédie..	5			1
Les Folies amoureuses, comédie.	3			2
La Famille Benoiton, comédie..	5	20 sept.	68	13
Théodore, tragédie	5	7 octobre.	4	1
**Jeunes Amours*, com. en vers..	1	4 nov.	4	
Les Enfants d'Edouard, drame.	3	id.	4	
**L'Embarras du choix*, c. prose.	1	18 nov.	4	
Les Deux Philibert, comédie...	3	2 déc.	4	
Les Ricochets, comédie..........	1	17 déc.	14	
**Shylock*........................	3 7t.	id.	14	3
Mithridate, tragédie............	5		1	
Esther à Saint-Cyr, com. en v..	1	21 déc.	1	

N.-B. Les astériques marquent les ouvrages nouveaux représentés dans l'année.

GYMNASE DRAMATIQUE

L'année 1889 est pour le théâtre une année heureuse. Les débuts en avaient cependant été traversés d'incidents malencontreux. Pour permettre de monter *l'Officier bleu* à loisir, *Jalousie*, de M. Vacquerie, n'ayant guère tenu l'affiche, on avait repris tout d'abord *l'Abbé Constantin*, providence des braves gens et de la direction, puis, le 14 janvier, *les Femmes nerveuses* [1]. Le 20 éclatait un coup de foudre sur la maison : le gouvernement interdisait *l'Officier bleu* pour cause politique. *L'Officier bleu*, c'était le fameux chef de la police secrète russe. Nos ministres craignaient de déplaire à la Russie, notre seule alliée. Les journaux officiels paraissaient offensés qu'on eût osé toucher à la sainte Russie, dont le gouvernement nous est cher et sacré. L'ambassadeur avait demandé lui-même l'interdiction, qu'il motivait par la présence sur la scène d'un grand-duc. L'avenir devait montrer l'inanité de ces crain-

1. Avec la même distribution qu'à la création, à l'exception de Mme Duclauzas, remplacée par Mme Villiers dans le rôle d'Eloïse.

tes. La pièce jouée à Bruxelles, sans grand succès, du reste, n'avait rien d'offensant pour nos amis. Elle n'était dangereuse que pour le directeur.

Pris de court, M. Koning songeait à mettre en répétition *la Dame aux Camélias*, avec Mlle Marsy dans le rôle de Marguerite Gautier, qu'il abandonnait bientôt pour remonter *M. Alphonse* [1], dont la première eut lieu le 6 février. La pièce de M. Alexandre Dumas n'avait pas reparu sur la scène depuis la création, en 1873. Elle retrouvait son succès d'antan, soulevant, mais d'une manière moins aiguë, les mêmes griefs, les mêmes polémiques. Fortement pensée, bien écrite, portant en elle une leçon d'une haute portée sociale, cette comédie vive, alerte, semée de mots à l'emporte-pièce, fascinait son public par l'intérêt puissamment soutenu de ces trois actes reliés par une logique imperturbable. L'interprétation était loin d'être irréprochable. M. Devaux était bon dans Montaiglin, bien qu'il lui manquât ce je ne sais quoi de mystique qu'avait naturellement Sujol, le créateur du rôle. M. Achard nous présentait un M. Alphonse brun, beau et vigoureux, dont on comprend que Mme Guichard soit éprise ; il le jouait avec beaucoup de mesure. Mme Desclauzas manquait d'éclat et Mlle Brindeau de force dramatique dans leurs rôles respectifs.

M. Alphonse était accompagné sur l'affiche

1. Distribution. — Montaiglin, M. *Devaux*. — Octave, M. *Romain*. — Dieudonné, M. *Paul Plan*. — Remy, M. *Tony Seiglet*. — Raymonde, Mlle *J. Brindeau*. — Mme Guichard, Mme *Desclauzas* — Adrienne, *petite Sarah Duhamel*.

d'une pièce en un acte de M. de Porto-Riche, *la Chance de Françoise* [1], qui obtint un franc succès à l'une des soirées du Théâtre-Libre. M. Koning se l'appropria. C'est une charmante et fine comédie, qui ne retrouva malheureusement pas, boulevard Bonne-Nouvelle, l'excellente interprétation des Menus-Plaisirs. M. Achard parut trop petit garçon dans un rôle de viveur sur le retour, et Mlle Depoix, bien que charmante, un peu trop mignonne, pour la sérieuse Françoise.

Le Gymnase perdait le 6 mars son régisseur général, M. Paul Callais, qui, entré à la Renaissance avec M. Koning en 1875, l'avait suivi dans sa nouvelle direction.

M. Alphonse, malgré son succès de presse, n'eut que 35 représentations. Il cédait la place le 15 mars à *Belle-Maman* [2], comédie en trois actes, de MM. Victorien Sardon et Raymond Deslandes, dont voici le sujet. Le jeune Thévenot, notaire à Paris, rue des Petits-Champs, vient d'épouser Mlle Suzanne, fille d'une jeune et jolie veuve, Mme Noirel. Les jeunes mariés partent pour le voyage traditionnel au pays du soleil. Belle-maman a hâte de

1. DISTRIBUTION. — M. Marcel Desroches, M. *P. Achard.* — Guérin, M. *Briant.* — Françoise, Mlle *Julia Depoix.* — Madeleine, Mlle *Sylviac.*

2. DISTRIBUTION. — Thévenot, M. *Noblet.* — Boudinois, M. *Lagrange.* — Renaud, M. *Numès.* — Bérard, *P. Achard.* — Barsac, M. *P. Plan.* — Rosemonde, M. *Bréant.* — Davenay, M. *Berny.* — Richardin, M. *Chomé.* — Bertot, M *Girard.* — Commandant Poulot, M *Libert.* — Victor, M. *Seiglet.* — Joseph, M. *Torin.* — Bériquin, M. *Boudier.* — Adhémar, M. *L. Debray.* — Un médecin, M. *Demas.* — Mme Noirel, Mme *M. Magnier.* — Suzanne, Mlle *Darlaud.* — Mme Filoche, Mme *Grivot.* — Mme Rosemonde, Mlle *Sylviac.* — Euphémie, Mlle *Cheirel.* — Petit clerc, Mme *Dalmeira.* —

se trouver seul pour pouvoir s'amuser un brin — honnêtement s'entend — elle qui, dans sa maison de l'île Saint-Louis n'avait d'autre plaisir que de faire le piquet d'un mari un peu âgé. Elle veut apprendre le baccara, voir la mer, révolutionner la plage de Trouville par ses toilettes. Elle veut joyeusement mener ce qu'elle appelle sa vie de garçon. Quand le rideau se relevait sur le second acte, nous voyons de quelle façon belle-maman a mis le temps à profit.

Elle a transporté, tout d'abord, l'appartement de son gendre dans un hôtel de la rue Saint-Georges, meublé à la dernière mode, décoré de statues et de tableaux de nudités. Pour ne pas troubler la lune de miel des amoureux, elle s'est bien gardée d'envoyer à Thévenot les télégrammes et lettres reçus en son absence. D'où réclamations, plaintes, demandes d'indemnités des clients lésés dans leurs intérêts. Ce n'est pas tout : à

Olympe, Mlle *Yves Rolland*. — 1re dame, Mme *Lind*. — 2me dame, Mme *Davenay*.

La saison d'été donna lieu aux changements suivants.

1er juin, Mme Magnier est remplacée par Mme Thibault, Mlle Darlaud par Mlle Cheirel, M Chomé par M. Borell, Mlle Cheirel par Mlle Pastelot.

Le 5 juin, M. Plan est remplacé par M. Romain, M. Achard par M. Girard, Mlle Sylviac par Mme Guertet, Mlle Rolland par Mlle Briot.

Le 27 juin, Mme Guertet joue Mme Noirel.

Le 1er juillet, Mlle Bertholly joue Suzanne.

Le 17 juillet, M. Devaux joue Boudinois pendant huit jours. M. Lagrange reprend le 25.

Le 25 juillet, M. Numès joue Thévenot ; M. Noblet reprend le 7 août.

Le 25 juillet, M. Borell joue Renaud ; M. Numès reprend le 17 août.

Le 1er septembre, toute la création reprend, sauf Mmes Magnier et Darlaud, qui sont remplacées par Mmes Thibault et Bergeot.

Trouville, dans une partie de canot, Mme Noirel s'est affreusement compromise avec un vicomte de Bardac, à qui Thévenot, pour sauver l'honneur de sa belle-mère, demande réparation par les armes. Voilà donc Thévenot avec un duel sur les bras, négligeant de plus en plus ses affaires. La jeune Mme Thévenot, qui croit que son mari se bat pour une ancienne maîtresse, Mme de Rosemonde, demande le divorce. Thévenot, sorti vainqueur de son duel, s'explique avec belle-maman. Celle-ci avoue ses torts, et se décide, pour couper court à toute fredaine, à accorder sa main à l'excellent Boudinois qui soupire depuis dix-neuf ans après cette bonne aubaine. Tout cela constituait un joli vaudeville, sans prétention ni haute portée, mais vraiment divertissant, admirablement joué d'ailleurs par Mlle Magnier, plus jeune et plus belle que jamais; par Noblet, étourdissant de verve et d'entrain; par Mlle Darlaud, une bien jolie Suzanne; par Lagrange, un Boudinois d'une émotion naturelle et vraiment attendrissante; par Numès, très drôle en maître-clerc; par Paul Plan, Pierre Achard, Mme Grivot, d'une gaieté communicative dans Mme Filoche; par Mlle Sylviac, une Mme de Rosemonde pleine de tact.

Escortée de *le Château-Yquem*, comédie en un acte de M. William Busnach, fort bien accueillie par le public, *Belle-Maman* devait intrépide-

1. Distribution. — Gontran de Sergy, M. *Bréant*. — Joseph, M. *Torin*. — Mme d'Aigrefeuille, Mme *Guertet*. — Mme d'Estrell, Mlle *Marie Augé*. Première représentation le 24 mars.

ment traverser les chaleurs de l'été et doubler en octobre le cap de la 200e. Rien ne devait ternir ce beau ciel. A peine un petit nuage vite dissipé. M. Aurélien Scholl réclamait une priorité d'idée. Le différend fut apaisé par une simple déclaration de M. Deslandes.

La place d'administrateur de la scène, occupée par ce pauvre Landrol, mort l'année d'avant, était toujours inoccupée ; M. Koning choisit pour la remplir M. Charles Masset, qui obtint de grands succès à l'Odéon. Le 9 mai une matinée extraordinaire était donnée, avec le concours des principaux artistes de Paris, au bénéfice d'un ex-artiste de la Comédie-Française. Pendant l'été les créateurs de *Belle-Maman* sauf Noblet et Lagrange, qui restèrent constamment sur la brèche, passaient la main à leurs camarades et allaient aux champs se remettre de leurs fatigues. Mlle Jeanne Bugeot, une ingénue, débutait le 16 juin dans le rôle de Suzanne, où elle remplaçait Mlle Darlaud.

Au 14 juillet, le Gymnase était compris dans la liste officielle des théâtres chargés de donner des matinées gratuites.

Pour trouver du nouveau, il fallait attendre le 15 octobre. *La Tartine* [1], comédie en un acte de M. Henri Sans, annonçait le réveil de la saison d'hiver, qui s'ouvrait le 30 par la première de *la Lutte pour la vie* [2], drame en cinq actes et

1. DISTRIBUTION. — Suzanne *Mlle Lecuyer*. — Mme Darras, *Mlle Arbel*. — Henri, *M. Pierre Achard*.
2. DISTRIBUTION. — Vaillant, *M. Lafontaine*. — Paul Astier, *M. Marais*. — Chemineau, M. *Noblet*. — Comte Adriani, *M. Paul Plan*. Antonin *M. Burguet* (début). — Lortigue, *M. Hirch* (début). — Heur-

six tableaux de M. Alphonse Daudet. L'affiche portait un sous-titre un peu prétentieux de *Struggle for life*, et le héros Paul Astier était couramment désigné, au long des tableaux de *Strugle-for lifer* qui indiquaient les tendances philosophiques de l'auteur. M. Daudet avait voulu flétrir le matérialisme de ses jeunes contemporains, pour qui la jouissance est le but suprême, la fortune un moyen que tous les procédés sont bons pour acquérir. C'était la suite, en action, de son roman de *l'Immortel*, pris au moment où Paul Astier marié, après avoir ruiné la duchesse, sa femme, ayant en vue une riche et belle juive de vingt ans, dont il s'est fait aimer, voudrait reprendre sa liberté. Il lui faut pour cela le consentement de la duchesse. C'est pour l'amener à le donner qu'il s'est montré dédaigneux de cette femme amoureuse, qu'il l'a envoyée vivre au château de Mousseaux, alors qu'il restait à Paris ; qu'il a introduit dans le domicile conjugal sa maîtresse, la fille du père Vaillant, un obligé de la duchesse. Mais la fière Maria Antonia se refuse avec hauteur à cet ignoble compromis. Ne pouvant enlever l'obstacle, Paul Astier pense à le tourner. Il emmène sa femme à Paris, l'étourdit de fêtes. La malheureuse affolée le sent tourner autour du crime qu'une occasion lui four-

tebise, *M. Lagrange.* — Le notaire, *M. Riquier.* — Duc de Brétigny, *M. Seiglet.* — Stenne, *M. Girard.* — 1er chasseur, *M. Torin.* 2e chasseur, *M. L. Debray.* — Un commissionnaire, *M. Boudier.* — Maria Antonia *Mme Pasca.* — Maréchale de Sélény, *Mme Desclauzas.* — Esther de Sélény, *Mlle Rosa Bruck.* — Lydie Vaillant, *Mlle Darlaud.* — Mme de Rocanère, *Mlle Varly* (début). — Mme de Foder, *Mme Marielle.*

nira un jour ou l'autre. La jeune Lydie Vaillant, abandonnée par son amant, s'empoisonne, Paul Astier arrive à temps pour l'arracher à la mort; pour plus de sécurité, il emporte la fiole qui contenait le poison. La vue du petit flacon lui donne l'idée du meurtre. Le soir même, dans une fête donnée dans leur hôtel, la duchesse demande à boire un verre d'eau que son mari lui apporte lui-même après y avoir versé le contenu de la bouteille. La duchesse l'a vu et lentement elle porte le breuvage à sa bouche. C'est Paul Astier lui-même qui la retient. Et alors chez cette femme meurtrie, insultée dans ce qu'elle a de plus cher, se produit un revirement bien peu compréhensible. D'épouse devenant mère, elle pardonne, et ce que celle-là avait refusé, l'autre l'accorde. Pour éviter un nouveau crime, elle divorce. Paul Astier triomphe, il va épouser Esther de Sélény : c'est à ce moment, en plein bonheur, comme dit l'auteur dans sa préface, que le père Vaillant, apprenant qu'il est le séducteur de sa fille morte de chagrin, le tue.

C'était un sujet bien amer, bien cruel, que celui de la nouvelle pièce de M. Daudet. En dépit de l'habileté de l'écrivain pour arriver au dénouement qui contient le châtiment nécessaire, le spectateur éprouvait comme une sorte de malaise et ne se montrait pas absolument satisfait. C'est que le coup de pistolet final ne justifiait pas la morale que l'auteur avait voulu mettre au bout de son œuvre, et que le pauvre Vaillant n'y paraissait pas comme le plus fort.

La Lutte pour la vie était montée avec le soin que M. Koning apporte à tout ce qui le touche. M. Marais montrait, dans la composition du rôle ingrat et difficile de Paul Astier, de très grandes qualités ; il en avait le cynisme mordant, la facilité hautaine, et il jouait, certaines scènes en grand comédien. Mme Pasca, une duchesse de Padovani devenue Mme Paul Astier, de grande autorité, avait des accents déchirants, des cris de douleur contenue qui faisaient tressaillir. Elle sauvait par ses remarquables qualités de comédienne ce que le rôle avait de dangereux, de ridicule. Lafontaine était d'une bonhomie touchante sous les traits du père Vaillant. M. Paul Plan baragouinait très agréablement un jeune garde noble. MM. Noblet et Lagrange étaient moins bien partagés. Mlle Rosa Bruck se tirait assez bien d'un rôle odieux. Mlle Darlaud faisait une touchante Lydie Vaillant, et Mme Desclauzas esquissait spirituellement la caricature d'une maréchale héroï-comique. MM. Hirch et Burguet, frais éclos du Conservatoire, se tiraient à leur honneur de deux rôles épisodiques ; ce dernier surtout montrait un réel talent de composition. En résumé, la pièce tenait peut-être bien du mélodrame, par sa donnée, par ses développements ; mais c'était du mélodrame littéraire, intéressant par plus d'un côté.

Le 30, Mlle Demarsy remplaçait Mlle Rosa Bruck dans le rôle d'Esther de Sélény.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représ. pendant l'année Soir.	Matin.
Silence dans les rangs, comédie.	1		81	12
L'Abbé Constantin, comédie......	3		13	4
Les Femmes nerveuses, comédie.	3	14 janvier.	25	2
**La Chance de Françoise*, com..	1	7 février.	35	5
M. Alphonse, pièce..............	3	id.	35	5
**Belle-Maman*, comédie..........	3	16 mars.	229	12
**Le Château-Yquem*, comédie...	1	id.	204	11
**La Tartine*, comédie............	1	15 octobre.	79	8
**La Lutte pour la vie*, pièce.....	5 et 6 t.	30 octobre.	63	8

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Au Vaudeville, tout le mois de janvier et quelques jours de février étaient pris par la comédie de M. Valabrègue, *la Sécurité des familles*, qui devait disparaître de l'affiche de la Chaussée-d'Antin, après a... atteint le chiffre trop modeste de soixan... représentations.

M... , comédie en 3 actes de M. Victorien Sa... emparait aussitôt. Il eût été bien diffic... er quoi que ce fût à la suite de cette ... février où le nom de l'auteur de ... reparais... r une affiche qu'il ... uvent et ... eusement occupée. ... ait rien ... e craignons pas de

... *Saint-Germain*. — Olivier, ... *Michel*. — Balivon, M. *Courquenot*, M. *Bernès*. — Cas... u, M. *Moisson*. — Collinet, ... *petit Pellerin*. — Lydie Garous... *C. Caron*. — Marcelle, Mlle *Ver*... *udon*. — Itoline, Mlle *Monchar*... — Delphine, Mlle *Ferney*. — La ..., M. *Vaillant*. — Le maître d'hô-

le dire, à la grande et légitime réputation de Sardou. Sardou n'avait pas besoin de cela pour nous prouver qu'il était un maître en l'art de conduire une intrigue et d'y intéresser douze cents spectateurs réunis. Mais, en choisissant un sujet scabreux, en faisant naître sous sa plume des situations risquées, en posant sur cet échiquier de la scène, qui n'a pas de secrets pour lui, des personnages d'un monde interlope, il avait fait beau jeu à ses adversaires.

Et pourtant le premier acte avait admirablement disposé la salle. Il est charmant d'un bout à l'autre, ce premier acte, plein de ces mots mordants dont Sardou a le monopole, écrit dans cette langue incisive où l'on retrouve le peintre de *Nos bons Villageois!* On était en même temps surpris et défiant, mais on ne songeait pas à le laisser voir et l'on donnait carte blanche à l'auteur, malgré les répugnances qu'inspiraient certains de ses personnages, en dépit de quelques audaces de langue qui, après tout, étaient bien en situation. Quand je pense que Sardou a été taxé d'immoralité à propos de la fable des *Diables noirs* et de certaines scènes de *Maison neuve*; je me demande ce qu'on eût dit, il y a vingt-deux ans, si *Marquise* avait été jouée, à cette époque, à la place de ces deux ouvrages. Il y a fort à parier que la censure, alors, ne lui eût pas donné son passeport. Nous en avons vu bien d'autres depuis. La littérature a singulièrement donné tête baissée dans ces travers, et le Théâtre Libre de M. Antoine s'est chargé de par-

faire notre éducation de ce côté. Les directeurs du Vaudeville, l'auteur lui-même, disait-on, n'étaient pas sans inquiétude sur l'accueil que le public ferait à la pièce nouvelle. Ils ont dû bien vite être rassurés. L'attitude générale a été des plus correctes, des plus courtoises même, et Saint-Germain, qui pinçait les lèvres et semblait vouloir sonder les intentions de la salle, en venant nommer l'auteur, ne se rendait évidemment pas compte que l'effet heureux produit par le premier acte dominait encore sur les deux autres, et qu'on était constamment demeuré, pendant toute cette soirée, sous l'impression charmante des premières scènes.

Qu'est-ce donc que *Marquise?* Connaissez-vous *Fanny Lear*, une comédie de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, représentée pour la première fois, il y a vingt ans, au Gymnase? *Fanny Lear* est une courtisane enrichie qui s'est avisée un beau jour de vouloir cacher les hontes de son passé sous la couronne d'une marquise, et elle a épousé le marquis de Noriolis, un gentilhomme ruiné qu'elle a cueilli dans un bouge où il traînait une existence misérable. MM. Meilhac et Halévy ont tiré de cette donnée hardie des situations dramatiques d'un poignant intérêt. Sardou s'est à son tour emparé de la donnée que les auteurs de *Fanny Lear* ne songeaient pas le moins du monde à monopoliser à leur profit, et il l'a transportée du cadre du drame dans celui d'une comédie.

Lydie Garousse est une bonne fille. Elle est venue à Paris, en sabots, comme on disait autre-

fois, échappée d'une ferme de Caudebec où son père travaillait en qualité de simple maraîcher. Elle avait seize ans alors et était jolie comme un cœur. Elle a fait, rue de Clichy, la rencontre d'un peintre nommé Olivier... et ils se sont aimés... Quelques années après, combien au juste, je n'en sais rien, nous retrouvons Lydie, aux environs de Rouen, à Marville, dans une superbe résidence, qu'un prince russe ou polonais lui a achetée en lui laissant en même temps cent ou deux cents bonnes mille livres de rente, avant de retourner dans son pays, épouser la femme que sa famille lui destinait.

— Pauvre prince, dit Lydie à Olivier, avec un soupir... je l'ai bien regretté, — quoiqu'il fût très ennuyeux... N'importe, il avait de bons moments.

— Les fins de mois... riposte l'artiste.

Bref, Lydie serait tout à fait heureuse, n'était certaine comtesse de Boisgainville, qui habite le château, de l'autre côté de la rivière, et ne lui marchande pas ses dédains. Elle a mis à ses pieds, après quelques résistances, le maire, le curé, la force armée en la personne du capitaine des pompiers, et cette pimbêche lui résiste. Qui pis est, dans un exploit qu'elle lui adresse, elle l'appelle dédaigneusement la fille Garousse. Lydie n'y tient plus, et à tous ses amis réunis pour la pendaison de la crémaillère, à son vieux père qui cherche à lui tirer encore quelques carottes, elle déclare qu'elle veut avoir un nom. Elle est assez riche pour acheter un époux titré, elle

l'achètera. Elle fait part de ses résolutions matrimoniales à un jeune provincial qui l'a complaisamment aidée dans son installation de Marville, mais qui n'a que le nom de Piquenot à lui offrir. Ce n'est pas assez. Elle fait la grimace, lorsqu'un employé de la compagnie d'assurances *la Salamandre* se présente pour faire l'estimation des objets d'art. Il fait un peu de tout, cet employé. Il connaît tout et apprécie choses et gens avec une sûreté qui ne laisse pas que de surprendre Lydie. De fil en aiguille, la conversation tombe sur le mari désiré par elle. Le nouveau venu déclare que rien n'est plus facile. Avec une note habilement rédigée et publiée dans les journaux, les candidats ne tarderont pas à affluer. On discute les conditions. On lui fera une pension, à ce mari, qui apportera, bien entendu, un beau titre, et, après le mariage et ses dettes payées, s'en ira vivre où il voudra, en laissant Lydie étaler les plumes du paon sous les yeux de la comtesse sa voisine. L'employé d'assurances se nomme. Il est le marquis de Campanilla, et après avoir dissipé plusieurs fortunes, réduit à une situation modeste, il ne demande qu'à faire dans ces conditions le bonheur de Lydie.

— Marquise ! je serai marquise, s'écrie Réjane dans le ravissement ; la vieille en crèvera de dépit.

Le marché est conclu. Jusque-là, il n'y avait rien à dire, et, du reste, ce premier acte était tellement pétri d'esprit, et du meilleur, qu'il n'y avait pas place pour la moindre protestation. On

était littéralement sous le charme. La scène du bedeau qui vient demander à Lydie, de la part du curé, de vouloir bien, le dimanche suivant, offrir à la paroisse le pain bénit, avait tout particulièrement amusé. Elle est, du reste, faite de main de maître, et Mlle Réjane la jouait avec des mines ravies, des élans contenus qui ont fait la joie de toute la salle. Puis, la scène dans laquelle le Napolitain Campanilla, parlant de ses ancêtres, rappelle la fin tragique de Murat...

— Ah! oui, Murat... la baignoire, fait Lydie avec une assurance des plus comique.

La méprise était une trouvaille, et il n'y avait personne à ce moment dans la salle pour ne pas rire de bon cœur. Tout cela était du comique de bon aloi, de bonne et saine comédie. Ce n'est qu'au moment où le marquis de Campanilla offre son titre et son blason à la cocotte enrichie, qu'il a couru dans toute la salle comme un frisson d'inquiétude, qu'on a fait tout au monde pour ne pas laisser voir. Le personnage était dévoilé et la répugnance qu'il inspirait, bien qu'il vînt de prêter le flanc à la plus franche gaieté, ne laissait pas que de jeter le spectateur dans une certaine anxiété. On se demandait ce qui allait arriver.

Il nous faut ici faire entrer en scène un nouveau personnage. En même temps que des dettes criardes, le marquis de Campanilla a fait à la future marquise l'aveu d'une maîtresse, mais une maîtresse sans consistance, comme il sied à sa modeste situation. Elle s'appelle Augusta et est piqueuse de bottines de son état. Attention, main-

tenant : cette Augusta va devenir le rouage principal des deux derniers actes de la comédie de M. Sardou. Au lever du rideau, sur ce second acte, le mariage vient d'être célébré, et la nouvelle marquise a voulu que ce grand jour laissât des traces dans l'histoire de la commune de Marville. Messe en musique, couronnement de rosières, feu d'artifice, danses dans le parc, rien ne manque à ces réjouissances matrimoniales. Lydie triomphe et elle ne regarde pas sans orgueil de l'autre côté de la rivière. Le marquis savoure en espérance la nouvelle existence qu'il va mener. Il est même quelque peu épris de sa femme, et ne songe pas sans regret à la séparation du lendemain. Il ne sait pas ce qui l'attend, le malheureux ! Une jeune ouvrière se présente et apporte de Rouen des bottines à madame. Vous avez deviné, n'est-ce pas ? que c'est Augusta, que la marquise, tout à la joie de son nouveau titre, autorise à demeurer jusqu'au soir, à dîner avec sa femme de chambre et à voir le feu d'artifice. Campanilla et Augusta se trouvent, bien entendu, en présence, et les moyens que le marquis va employer à la cacher ne serviront qu'à le perdre. Il la conduit dans la chambre qui lui a été assignée, et comme elle meurt de faim, il lui apporte sur un plat d'argent un morceau de pâté de foie gras. Ce plat d'argent sera sa perte. Il a été vu le dissimulant sous son manteau par une bonne amie de Lydie qui ne manque pas d'en répandre le bruit. Voilà le marquis soupçonné d'être un voleur. La marquise veut le contraindre

à prendre dès le même soir le train pour Paris. Il s'y refuse et réclame ses droits de mari. Lydie éclate et réclame le divorce. Elle l'accable d'injures pour l'amener au soufflet indispensable à cette extrémité et c'est elle qui le gifle. Cette scène est très amusante. Le coup serait manqué, si Augusta, traquée dans la maison, n'était forcée de se réfugier dans la chambre de Campanilla et si elle n'y était surprise par les invités de Lydie et par Lydie elle-même, qui font au marquis de Campanilla, la conduite de M. de Pourceaugnac. Il sort avec dignité.

— Ah ! marquise, dit-il sur le seuil de la porte, il n'y a que vous que je regrette.

Tout cela était-il réellement comique ? Je ne le crois pas, pour ma part, il m'a semblé, en effet, que la salle acceptait mal cette situation, et qu'elle éprouvait un sentiment pénible au développement et au dénouement de cette situation. Je ne m'arrêterai pas au peu de vraisemblance des faits en eux-mêmes. C'est le droit de l'auteur dramatique de combiner entre elles les choses les plus invraisemblables que son imagination puisse lui servir. Mais, quand la répugnance s'en mêle, la protestation n'est pas loin. Eh bien, il est absolument répugnant, ce marquis de Campanilla, et la façon dont il est berné le rend encore moins intéressant, si c'est possible. L'auteur s'est donné beaucoup de mal pour tourner la chose au comique et il a fallu toute son habileté pour encore n'y réussir qu'à moitié. C'est qu'en effet, rien de cela n'est comique, et il n'était par consé-

quent pas possible d'en tirer des conclusions comiques. Cette critique faite, il faut louer sans réserve l'adresse avec laquelle la pièce est conduite, l'esprit dont elle est pleine. Mais cela ne suffit pas.

MM. Raymond Deslandes et Albert Carré avaient superbement logé la marquise de Campanilla, ou la fille Garousse, si vous aimez mieux. Le décor des deux premiers actes était d'un goût parfait, d'un art exquis, et la chambre à coucher du troisième était fort coquette. Passons à l'interprétation. M[lle] Réjane faisait une Lydie adorable. Les mots de Sardou, en passant sur ses lèvres, avaient une saveur délicieuse. C'était une création qui lui faisait honneur et dont elle avait, par un tact de comédienne consommée, sauvé les côtés dangereux. D'elle on avait tout accepté. Elle était, de plus, ravissamment costumée, ce qui ne gâtait rien. On serait allé voir *Marquise!* rien que pour l'entendre, la voir et l'applaudir.

Il a fallu toute l'habileté de Saint-Germain pour que le rôle du marquis de Campanilla ne fût pas attrapé, comme on dit dans la langue du théâtre. Les premières scènes allaient encore, mais le reste du rôle pesait sur ses épaules. Il y a été noir. Mais après tout, ce n'est peut-être pas sa faute ! Même après cette création, Saint-Germain demeurait l'excellent comédien que l'on regrette de ne pas voir assez souvent à la scène. M[lle] C. Caron a joué fort gentiment et fort intelligemment le rôle d'Augusta. Les autres rôles étaient peu importants. Ils étaient cependant tous

joués très convenablement par MM. Dieudonné, Michel, Courtès. Mlles Verneuil et Montcharmont étaient pour le moment de bien jolies femmes, qui seront peut-être un jour d'excellentes comédiennes.

Marquise! fut jouée, précédée de *l'Ecureuil*, comédie en un acte du même auteur, représentée jadis aux Variétés. Saint-Germain n'alla pas jusqu'au bout des représentations. Le 2 avril, il abandonnait son rôle de Campanilla à Boisselot. Dans le courant du mois de mars, *le Voyage de M. Perrichon* fut donné plusieurs fois en matinée, le public spécial des représentations diurnes dominicales n'ayant pas mordu à la fable quelque peu délicate de *Marquise*.

Un nouveau spectacle s'imposait. Le choix des directeurs du Vaudeville se porta sur *Mensonges!* [1] pièce en cinq actes, tirée du roman de M. Paul Bourget, par MM. Léopold Lacour et Pierre Decourcelle, dont la première présentation eut lieu le 18 avril.

Le roman de *Mensonges!* avait eu quelque

1. Distribution. — Le baron Des Forges, M. *Dieudonné*. — Claude Larcher, M. *Duflos*. — Le docteur Noirot, M. *Michel*. — René Vincy, M. *Volny*. — Fresneau, M. *Courtès*. — Salvany, M. *Peutat*. — De Hère, *M. Mangin*. — Paul Moraines, M. *Bernès*. — De Crucé, M. *Jancy*. — Mosé, M. *Moisson*. — Jean, M. *Vaillant*. — Un domestique, M. *Cottet*. — Suzanne Moraines, Mlle *Cerny*. — Mme Offarel, Mlle *Grassot*. — Rosalie Offarel, Mlle *Caron*. — Colette Rigaud, Mlle *Deschamps*. — *Mme* de Sermoises, Mlle *Darly*. — Comtesse Komof, Mlle *Debay*. — Françoise, Mlle *Claudia*. — Mélanie, Mlle *de Géraudon*. — Antoinette de Hère, Mlle *Verneuil*. — Émilie Fresneau, Mlle *Rolland*. — Mme Ethorel, Mlle *Vernoch*. — La mariée, Mlle *Daubray*. — Julie, Mlle *Englebert*.

succès en librairie. Il était évident qu'on en ferait un jour ou l'autre une pièce de théâtre. Cela allait de soi. La pièce n'a cependant pas immédiatement suivi le roman, et il s'est écoulé au moins deux années entre la publication, par la *Nouvelle Revue*, de l'œuvre du romancier et l'apparition, sur la scène du Vaudeville, de la réduction en cinq actes que deux écrivains téméraires avaient tentée de cette œuvre. Il est des livres qui ne sont pas faits pour l'optique de la scène. Tel nous semblait être le cas du roman de M. Bourget, dont le principal mérite réside avant tout dans les détails de style, dans l'étude psychologique du sujet. Mais ce sujet n'a rien en soi que de banal. C'est le lieu commun du roman contemporain. L'auteur en a recueilli les morceaux à droite et à gauche, dans les œuvres des uns et des autres, et il ne s'est pas donné la peine de créer des personnages. Il a cependant prétendu peindre, et avec vérité même, un coin de cette vie parisienne qui touche à la fois au monde littéraire et au monde élégant. Ce sujet, vous le connaissez? Oui? Non? Je vais essayer, pour vous, de vous le remémorer en quelques lignes; pour vous autres, de vous en donner une idée exacte. Un bon jeune homme débute dans la littérature sous le patronage d'un journaliste à la mode. Il obtient d'emblée quelque succès et devient presque aussitôt le point de mire des grandes dames assoiffées de vices. Malgré les avertissements de Claude Larcher, le poète René Vincy se laisse prendre aux sourires d'une coquine de salon, Mme Moraines, qui mène dès lors en partie

triple la vie avec son mari, avec son amant le baron Des Forges, et lui, jusqu'au moment où, désabusé de l'amour, il se loge une balle dans la tête. C'est du moins ainsi que la chose se passe dans le roman. Au théâtre, ce dénouement avait d'abord été adopté par les auteurs. Mais entre la répétition générale et la première représentation, on a changé tout cela, et Mme Moraines, sagement raisonnée par cet homme pratique qui s'appelle le baron Des Forges, renonce à la fuite que René lui proposait et s'éloigne avec le baron pour aller souper en sa compagnie et celle de quelques autres dames de sa connaissance qui ne valent sans doute pas mieux qu'elle. Si le poète se tue, son suicide du moins nous a été épargné et nous nous éloignons sans avoir l'impression d'un coup de pistolet qui n'aurait rien dénoué du tout.

Ce sont ces amours mensongères, traversées par celles du journaliste Larcher et de la comédienne Colette Rigaud, qui ont fait l'objet de l'étude du romancier. Le livre comporte plus d'analyse que d'action. C'est pourquoi le théâtre ne semblait pas son affaire. MM. Lacour et Decourcelle ne l'ont pas entendu ainsi, et ils nous l'ont servi tout vivant sur la scène, découpé en cinq actes qui ne retracent qu'imparfaitement les détails compacts du livre.

Le premier acte nous introduit dans le salon de la comtesse Komor. C'est là que René se laisse prendre au piége que lui tend Mme Moraines, dont le mari pourrait s'appeler M. Benoîton, attendu qu'on ne le voit pas du tout pendant la

pièce et qu'on entend peu parler de lui. C'est là aussi que la comédienne Colette Rigaud abandonne Larcher, qui l'ennuie, pour Salvanec, qui l'amuse. C'est un tableau mondain avec ses commérages, ses coquetteries, ses jalousies féroces, ses envies furieuses. Ce tableau est, dans le livre, curieusement étudié et fouillé; il était fidèlement reproduit à la scène. Le second acte nous transporte aux environs de la gare Montparnasse, dans l'intérieur modeste et bourgeois du professeur Fresneau. C'est à cette vie paisible et laborieuse, entre son beau-frère et sa sœur, que Mme Moraines vient arracher le poète dont elle a entrepris de briser le cœur. Nous retrouvons tous ces personnages au troisième acte, à la Comédie-Française, dans la loge de Colette Rigaud, pendant une représentation des *Sigisbé*, l'œuvre nouvelle de René Vincy, et avec laquelle il a conquis tout de suite une réputation enviée. A ce moment, le drame bat son plein.

Les deux amants jouent au quatrième acte, chez le poète, la comédie du dépit amoureux que vient de jouer Claude Larcher dans une scène admirablement faite et que M. Raphaël Duflos a rendue en grand comédien. Nous avons dit déjà le dénouement. Nous n'y reviendrons pas. Nous constaterons simplement, pour finir, l'accueil glacial que le public a fait à une pièce qui, pendant quatre heures, avait absorbé son attention sans l'intéresser directement. Il n'en pouvait, du reste être, autrement, et les auteurs ont payé leur erreur d'un insuccès au-devant duquel ils cou-

raient inévitablement. *Mensonges !* pouvait être une étude attachante par les détails psychologiques, attrayante par l'éclat du style, ce n'était point une pièce de théâtre. L'épreuve l'a surabondamment démontré.

La pièce avait été montée par la direction du Vaudeville avec un soin et un goût dont elle nous a donné l'habitude. Rien de plus élégant que le salon de la comtesse Komof; rien de plus réussi que l'appartement du ménage Fresneau, rien de plus coquettement somptueux que la loge où Colette trône au milieu de ses admirateurs. Nous avons dit le succès de M. Duflos. Ce jeune artiste, qui acquiert toujours plus d'autorité sur le public, a fait une création très vivante et très sentie du personnage de Claude Larcher. Il y a été très apprécié. M. Dieudonné avait en partage celle du baron Des Forges, qui s'est fait un intérieur dans celui du ménage Moraines et le rattrape au dernier acte, juste au moment où il allait lui échapper. M. Dieudonné est, dans ce rôle, parfait de tenue, de correction et d'impertinence insouciante. Mlle Cerny semble vouée décidément aux coquines du théâtre contemporain. Après Iza Clémenceau, Suzanne Moraines. Elle n'a eu qu'à se rappeler la première pour mettre la seconde au point et obtenir à nouveau un véritable succès.

Le rôle de Colette a mis en relief, chez Mlle Deschamps, la femme et l'artiste. Enfin, après M. Courtès, plein de bonhomie et de sincérité sous les traits du professeur Fresneau, il nous faut plaindre M. Volny, pour ses débuts au

Vaudeville, de n'avoir pas rencontré un meilleur rôle que celui du héros de cette pièce, René Vincy, qu'il a joué avec talent, mais sans conviction. Les plus petits rôles étaient très bien tenus. Tout ce travail ne devait pas aboutir à grand résultat. La pièce se traîna péniblement devant ce public pendant quelques représentations. Le 9 mai, elle était remplacée par une reprise des *Faux Bonshommes* [1], comédie en quatre actes, de Théodore Barrière et Ernest Capendu, que venait de dédaigner le comité du Théâtre Français.

Elle n'était, certes, point indigne d'un tel honneur. Quelques traits d'un esprit un peu trop boulevardier, peut-être, pouvaient être assurément adoucis, quelques expressions un peu triviales encore pouvaient disparaître aisément. *Les Faux Bonshommes* furent lus au comité par un des artistes de la maison qui s'intéressait personnellement à l'ouvrage. Mais ils ne furent point du goût de ces messieurs. Théodore Barrière, mort, fut blackboulé comme un simple vivant, et le Vaudeville y gagna de conserver à son actif une des pièces qui font le plus d'honneur à son répertoire. Nous ne voulons pas croire, comme on le dit

1. Distribution. — Edgard, M. *Dieudonné*. — Péponnet, M. *Jolly*. — Bassecourt, M. *Boisselot*. — Dufouré, M. *A. Michel*. — Lecarbonnel, M. *Courtès*. — Octave Delcroix, M. *Laroche*. — Raoul, M. *Peutat*. — Anatole, M. *Mangin*. — Vertillac, M. *Bernès*. — Germain, M. *Moisson*. — Auguste, M. *Gouget*. — Mme Dufouré, Mme *Dyanes-Grassot*. — Eugénie, Mlle *B. Dharcourt*. — Emmeline, Mlle *Montcharmont*. — Suzanne, Mlle Dolci. — Julie, Mlle Englebert.

alors, que les caractères des *Faux Bonshommes* effarouchèrent les sociétaires du Théâtre-Français ; que leur présence sur la scène de Molière eût gêné surtout l'un d'entre eux ; que cette pièce était comme un miroir où quelques gens de la maison peut-être auraient pu se reconnaître. Si la chose est vraie pour la Comédie-Française, elle l'est également pour tous les théâtres. Il y a partout de faux bonshommes. Le monde en est peuplé. Il faudrait ne jouer cette pièce nulle part si l'on craignait de froisser certaines susceptibilités, ou de se heurter à des ressemblances regrettables.

Les *Faux Bonshommes* sont donc demeurés l'apanage du Vaudeville qui, ayant formé le projet, à l'occasion de l'Exposition, de passer en revue les pièces principales de son répertoire, a ouvert la série par la comédie de Th. Barrière et Ernest Capendu.

Certes, par plusieurs côtés, cette pièce a vieilli. L'intrigue est d'une insignifiance presque absolue. Mais ce n'est point à l'amour d'Octave pour Emmeline que le spectateur s'intéresse, pas plus, du reste, qu'aux scènes de dépit amoureux entre Edgard et Eugénie. Ce qui est resté debout, ce sont les caractères que les auteurs ont tracés d'une plume sanglante, d'un crayon bien divertissant. Le bourgeois Péponnet, le financier Lecarbonnel, le compère Bassecourt, le grotesque Dufouré demeurent des types inoubliables. Ils sont taillés tout d'une pièce, dans le cœur même de l'humanité. Si dans cette comédie il y a des scènes qui

sont aujourd'hui démodées, chose qu'on se laisse trop facilement dire, il y en a qui sont écrites de main de maître et d'une haute portée comique. Tout le début de la pièce, par exemple, est savamment exposé et combiné. Les silhouettes se dessinent dans un relief saisissant. Mais la scène capitale, celle qui vaut à elle seule toute la pièce, est la scène du contrat, au troisième acte. C'est là de bonne, de haute comédie. Je ne me rappelle plus exactement quelle en était la mise en scène autrefois. Il m'a semblé que cette mise en scène avait été modifiée pour cette reprise et à son avantage, du reste, je m'empresse de l'ajouter. Les effarements de Péponnet sont d'un comique achevé et l'ordre dans lequel sont rangés autour de lui les autres acteurs est vraiment très bien imaginé. Cela fait honneur à la direction du Vaudeville. L'interprétation était pour beaucoup dans l'attrait de cette reprise, et la prise de possession par Jolly du rôle de Péponnet était presque un événement. Cet artiste est sans contredit, à l'heure qu'il est, un des premiers comédiens de Paris. Ses diverses créations au Vaudeville, en ces dernières années, en ont fait l'idole du public. Celle de Duval, dans *les Surprises du divorce*, surtout. Pendant longtemps, il n'y aura pas de bonne pièce au Vaudeville sans Jolly, et je sais plus d'un auteur comique tenté de lui écrire un rôle. Un comédien de cet acabit est la fortune d'un théâtre. Tous les écrivains dramatiques ont l'œil sur lui ; tous le rêvent pour leurs pièces. Les directeurs n'ont que l'embarras du choix.

Jolly n'a pas trompé la confiance du public. Il a joué en grand comédien le personnage de Péponnet. Il l'a même créé pour ainsi dire, car le type qu'il nous a présenté ne ressemble en rien à celui de ses devanciers. C'est vraiment un artiste précieux. Il est toujours en scène, attaché aux moindres détails, vivant son rôle et en rendant tous les côtés. Il faut le voir dans la scène du contrat. Il est étourdissant de verve comique, de feu et d'éclat. On l'a très justement et beaucoup applaudi. Nous le constatons bien volontiers.

Tous les artistes du Vaudeville ne nous avaient pas semblé dans le mouvement de cette pièce. A part M. Boisselot, qui faisait un excellent Bassecourt, l'homme qui trouve le moyen de dire à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal des gens, et dont les *seulement* sont légendaires ; à part M. Michel, qui faisait de Dufouré une bonne caricature, les interprètes n'avaient plus le sens de cette comédie. Dieudonné lui-même manquait d'éclat dans la composition du rôle d'Edgard. Il n'avait pas, dans la voix, le mordant de Félix, le créateur. M. Courtès n'était pas bien placé sous les traits du financier Lecarbonnel, qui est, je le reconnais, un bien mauvais rôle. M. Laroche dépensait beaucoup de bonne volonté pour faire ressortir celui d'Octave Delcroix ; il n'y réussissait pas toujours. Il est plutôt un acteur de drame qu'un acteur de comédie.

De tous les autres, je n'excepterai que M. Peutat, qui joue gentiment le petit rôle de Raoul, et j'en aurai fini avec l'ensemble de l'interprétation

quand j'aurai ajouté que Mme Daynes-Grassot est une excellente duègne, Mlle Montcharmont une bien jolie jeune femme et Mlle Dharcourt une intelligente ingénue.

A ce moment, l'Exposition venait d'être inaugurée et, il faut le reconnaître, ses débuts furent loin d'être favorables au théâtre. Le Champ de Mars absorbait toutes les curiosités. Quelques théâtres prirent peur et fermèrent leurs portes. Le Vaudeville fut de ceux que découragea l'indifférence des visiteurs de l'Exposition. Le 31 mai, il faisait, comme tous les ans, sa clôture annuelle.

Le 16 août, revenus enfin de leur commune erreur, MM. Deslandes et Carré se décidaient à rendre au public leur théâtre et *les Surprises du divorce*, dont c'était la 214e représentation. L'amusante pièce de MM. Bisson et Mars devait dépasser le chiffre de 300. Entre temps, quelques petits actes apparaissaient sur l'affiche du Vaudeville, quelques-uns inédits, comme l'*Indécis* [1] (16 novembre) de Mme Florence Bell et M. Paul Delair, ou *Arlequin séducteur* [2] (26 septembre), que M. Raymond Deslandes avait rapporté de ses villégiatures de Dieppe, où un jeune magistrat, qui prenait au programme le pseudonyme transparent de Paul Sonniez, s'était amusé à la rimer ; d'autres déjà joués : *En partie fine*, de M. Henri Bocage, et *Toujours !* de M. Ch. de Courcy.

1. Distribution. — Paul Imbert, M. *Mangin* — Aline Desroches, Mlle *Vernock*. — Louison, M. *Englebert*.
2. Distribution. — Arlequin, M. *Corbin*. — Fracasse, M. *Mayer*. — Violette, Mlle *Moncharmont*. — Colombine, Mlle *Verneuil*.

Cela nous conduisait au 21 novembre, jour où *les Respectables* [1], comédie en trois actes de M. Ambroise Janvier de La Motte, supplantèrent une comédie de MM. Ordonneau et Valabrègue que l'on répétait depuis plusieurs semaines déjà, et dont l'acteur Jolly découragea ses directeurs [2], pour s'être découragé du rôle qui lui avait été distribué dans cette pièce, et qu'il avait accepté. M. Alexandre Dumas avait hautement patronné *les Respectables* auprès de la direction du Vaudeville. Celle-ci dut regretter d'avoir cédé aux pressantes sollicitations de l'éminent académicien. La *respectability* faisait le fond de cette pièce. M. Ferdinand Verrier, le savant membre de l'Institut, est, depuis dix-huit ans, au vu et au su de tout le monde, l'amant en titre de la séduisante baronne Clara de Fermanville. Quant au baron, un mari fait sur commande, les cinq conseils d'administration dans lesquels on l'a soigneusement fourré lui donnent, Dieu merci, assez de tintouin pour qu'il ne songe à s'occuper d'autre chose que de marier la fille de vingt ans que lui a donnée la baronne, deux ans avant le commencement de sa liaison avec le grand homme dont elle est devenue l'Égérie.

1. Distribution. — Ferdinand Verrier, M. *Dieudonné.* — Le baron de Fermanville, M *André Michel.* — Jacques, M. *Laroche.* — Fontaine M. *Tarride.* — Un monsieur, M. *Saint-Aubin.* — Clara de Fermanville, Mlle *Marie Magnier.* — Thérèse Paul, Mlle *Cécile Caron.* — La comtesse de Chataincourt, Mlle *Nori.* — Marie, Mlle *Reyé.* — Mme Fontaine, Mme *de Géraudon.*

2 Cette pièce s'appelait *la Coquille* Les auteurs la portèrent au Palais-Royal, où elle fut jouée sous le titre de : *les Boulinard.*

Voici précisément qu'un excellent parti se présente : le jeune Bertinet, très aristocratiquement apparenté, a demandé la main de Mlle de Fermanville, non sans avoir préalablement rompu avec la petite Thérèse Paul, une affriolante dégrafée à qui l'entremise de Verrier a fait allouer pour la peine une rente de 6,000 francs pendant cinq ans. Ce mariage de haute convenance irait donc sur des roulettes, comme on dit, hormis que Mlle Marie en tient plutôt pour M. Jacques de Torne, le propre neveu de l'académicien, si la petite Thérèse Paul n'avait la lumineuse idée d'échouer à Villers-sur-Mer, *quærens quem devoret*, et d'y arborer un joli petit costume de bain, bien fait pour allécher notre savant, tout prêt à lâcher son grand ouvrage sur la prescription pour monter en *sleeping-car* dans le train de Biarritz en tête-à-tête avec la délicieuse cocotte. Thérèse a bien une amie qui a un sénateur inamovible avec lequel elle va se promener : pourquoi ne s'offrirait-elle pas à un membre de l'Institut ?

Le malheur est que l'arrivée de la donzelle a été signalée sur la plage, et qu'en sa qualité de vieux limier le baron entreprend une sérieuse enquête sur les tenants et aboutissants de l'ex-maîtresse du petit Bertinet, son futur gendre. C'est en vain que Verrier a forgé une histoire qui va lui permettre de filer en compagnie de Thérèse. Le prétexte est un voyage avec son collègue Courtin-Lanceneur à la recherche de l'homme préhistorique dans le Sud-Ouest, devant aboutir à une preuve certaine de l'existence de Dieu.

Courtin-Lanceneur rend volontiers de pareils services à ses collègues mariés, pourvu qu'ils soient spiritualistes ! Patatras ! le pot aux roses est découvert ! Clara sait tout. Et comme Verrier essaie de faire croire qu'il n'avait d'autre but que de briser définitivement la liaison de Thérèse avec le marquis de Bertinet : — « Si encore, dit Clara, vous aviez à me donner un motif tant soit peu honorable ! »

En dépit d'une dernière et héroïque sortie de la baronne et de Verrier au bras l'un de l'autre, sous une averse qui chasse d'ailleurs tout le monde de la plage, le potin, clamé par la voix de champ de bataille du baron gaffeur, a fait un chemin de tous les diables. Il suffit qu'on croie à la rupture de Verrier pour que, du même coup, le mariage Bertinet soit cassé. Seule, l'annonce du mariage de Mlle Marie de Fermanville avec le neveu de M. Verrier, de l'Institut, peut tout remettre en état. L'amour de la famille l'emporte : Verrier renoncera à ses velléités cascadeuses et restera l'amant de la baronne et l'ami du baron ; ainsi le veulent les convenances sociales avec lesquelles on ne transige jamais.

Cette pièce avait du moins une excuse. Elle fournissait à Mme Marie Magnier, pour son début au Vaudeville, un rôle merveilleusement approprié à sa nature d'agitée. Ajoutons que sa beauté est toujours resplendissante et que ses toilettes étaient des merveilles d'élégance et de goût. M. Dieudonné composait avec infiniment de tact

et de talent sa tête et son rôle de savant clérical, et M. André Michel était un mari parfait...

Le 10 décembre, on reprenait *Tête de linotte* [1]. Mlle Cerny s'y essayait, dans le joli rôle de Céleste, créé par Mlle Legault. Elle n'y satisfit pas tout le monde, bien qu'elle apportât dans la composition de ce personnage le charme de ses qualités personnelles. Mais le souvenir de sa devancière planait sur ce rôle et, du reste, *Tête de linotte* ne retrouva pas son succès d'antan. On la flanqua, quelques jours après, le 24 décembre, de *la Poudre aux yeux* [2], cette délicieuse comédie de Labiche et Edouard Martin, spectacle qui ne devait exciter que peu de curiosité. A la veille du jour de l'an, le Vaudeville revenait encore une fois au *Voyage de M. Perrichon* [3], dans l'espoir d'entrer dans la nouvelle année avec une affiche qui eût le don d'attirer davantage le public.

1. Distribution. — Grimoine M. *Boisselot*. — Champanet, M. *A. Michel*. — Carpiquel M. *Corbin*. — Don Stefano, M. *Peutat*. — Joseph, M. *Moisson*. — Céleste, Mlle *Cerny*. — Olympia, Mlle *C. Caron*. — Cécile, Mlle *Dharcourt*. — Elmire, Mlle *Verneuil*. — Le trottin, Mlle *Netty*. — Justine, Mlle *Gillette*.

2. Distribution. — Malingear, M. *Boisselot*. — Robert, M. *André Michel*. — Frédéric, M. *Laroche*. — Ratinois, M. *Tarride*. — Un maître d'hôtel, M. *Gouget*. — Un tapissier, M. *Saint-Aubin*. — Un petit nègre, *le petit Pellerin* — Un chasseur, M. *Cottet*. — Un domestique, M *Vaillant*. — Blanche Malingear, Mme *Daynes-Grassot*. — Constance Ratinois, Mlle *Claudia*. — Emmeline, Mlle *Montcharmont*. — Sophie, Mlle *Netty*. — Alexandrine, Mlle *Ferney*. — Joséphine, Mlle *Englebert*.

3. Distribution. — Perrichon, M *Jolly*. — Majorin, *Boisselot*. — Le commandant Mathieu, M. *Michel*. — Daniel, M. *Corbin*. Armand, M. *Mangin*. — Joseph, M. *Peutat*. — Jean, M. *Gouget*. — Un aubergiste, M. *Moisson*. — Un employé du chemin de fer, M. *Pellerin*. — Un commissionnaire, M. *Vaillant*. — Un guide, M. *Cottet*. — Mme Perrichon, Mme *Claudia*. — Henriette, Mme *Montcharmont*.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL

Le 17 janvier avait eu lieu la 100me du *Parfum;* le 11 mars, la 155me et dernière de l'amusante pièce de MM. Ernest Blum et Raoul Toché, suivie de quelques représentations de la *Cagnotte*.

Les heureux auteurs du *Parfum* et des *Femmes nerveuses* ont célébré le 5 avril le grand succès de leurs deux pièces par une fête de nuit très brillante et très originale. MM. Blum et Toché avaient réuni à l'Auberge des Adrets les artistes du Gymnase, du Palais-Royal, et de quelques autres théâtres ; le cliché fameux : *les plus jolies femmes de Paris*, était devenu une réalité. Toutes les femmes étaient en paysannes ; tous les hommes en habit noir. Dans l'assistance : tous les interprètes du *Parfum*, des *Femmes nerveuses*, du *Royaume des femmes*, les artistes des principaux théâtres, puis les amis et, parmi eux, un certain nombre de peintres, dont les quadrilles impressionnistes ont émerveillé tout le monde. Un excellent souper — servi par petites tables

— a terminé cette fête on ne peut plus agréablement réussie.

18 MARS. — Première représentation de *Mes Aïeux*, comédie en trois actes de MM. Charles Clairville et Ernest Depré [1]. Le style d'Adhémar, — le jeune gommeux parlant argot couramment, comme, vous et moi, nous tâchons de parler français, — a positivement déteint sur nous, ce soir en sortant de la première du Palais-Royal. Aussi vous dirai-je que le comte des Ardoises « nous en monte une bonne » avec ses aïeux, dont il a toujours plein la bouche. Oh ! le joli raseur !... Cet enragé du blason a surpris Saint-Frac embrassant sa femme — entre nous, c'est le baiser d'adieu de deux amoureux platoniques — il en a conclu qu'il était... ce qu'il ne veut pas être... « Qu'eussent fait mes aïeux en pareille occurrence ? » se demande-t-il en consultant l'histoire de ses ancêtres, et l'histoire lui répond qu'un des Ardoises, demeurant « moult estomiré » en voyant sa femme douillettement pâmée entre les bras d'un galant, lui ouvrit toutes grandes les portes de son castel où oncques ne la revit jamais. — « Allez, madame, dit-il à Marcelle, je ne vous cognois plus » ! Chassée — c'est la situation dramatique qui clôt le premier acte — Mme des Ardoises accepte provisoirement la clef du petit

1. DISTRIBUTION. — Des Ardoises, M. *Daubray*. — De Saint-Frac, M. *Calvin*. — Chamberlan, M. *Milher*. — Adhémar, M. *Galipaux*. — Constant, M. *Monval*. — Derby, M. *Maudru*. — Hippolyte, M. *Mondos*. — Marcelle, Mlle *Davray*. — Mme Leprince, Mme *Fournier*. — Mme Beaucastel, Mlle *Froment*. — Florine Mlle *Renaud*. — Juliette, Mlle *E. Georges*.

entresol que Saint-Frac a fait meubler pour sa maîtresse, et c'est au 17 *bis* de la rue de Turin qu'au second acte nous trouvons, aussi fous qu'ils doivent l'être, les divers personnages du joyeux imbroglio, y compris Mme Leprince (gouvernante fournie, avec les meubles, par la maison Lawn Tennis and C°) prenant Mme des Ardoises pour la cocotte qu'elle doit servir, et Chamberlan, père de Marcelle, surgissant inopinément pour voir son gendre qu'il ne connaît pas encore, mais auquel il a télégraphié d'Amérique: « Donne 800,000 fr. de dot. Souhaite bon ménage. Surtout pas de melon ! » Ce marchand de bœuf salé a, en effet, un melon dans son existence: le chapeau aux initiales inconnues qu'il a trouvé un jour dans la chambre de sa femme, et qui n'était, comme on le lui a dit plus tard, qu'une erreur de son chapelier. Vous avez deviné que Chamberlan prenait le galant pour le gendre, et réciproquement. Vous pensez aussi que la folie s'accentue au dernier acte, où il les prend pour les deux frères — « Se ressemblent-ils assez ! » s'écrie-t-il — les deux frères, un instant fâchés et que Mme des Ardoises a réconciliés. Le comte — c'est encore une chose que vous avez devinée — a repris sa femme non coupable, et Saint-Frac est bien heureux d'être débarrassé d'une liaison aussi collante que platonique. De pièce, il n'y en a pour ainsi dire point dans la comédie de MM. Clairville et Depré — deux jeunes que je suis avec intérêt depuis leur modeste début au Cercle Volney, où je devinai

en eux le don du théâtre — mais de la verve, de l'entrain, de la gaieté, en veux-tu, en voilà ! Et un dialogue étincelant de mots drôles et neufs, de réparties plaisantes et fines. Nous avons ri sans discontinuer depuis le premier acte jusqu'au dernier de *Mes Aïeux*. Rire pendant toute une soirée ; n'est-ce donc rien que cela !... Félix Galipaux — honneur à Galipaux, triomphateur de la soirée ! — a composé avec une étonnante vérité et joué avec une étourdissante fantaisie le gommeux Adhémar, l'un des plus étonnants produits de la génération spontanée qui fait la gloire de cette fin de siècle. Il a trouvé un frétillement de jambe pour dire : « A nous, la femme de l'astronome ! » et une canne de boudiné — oh ! la belle dent d'éléphant — qui ont mis la salle en une joie immense. Il n'en a pas été tout à fait de même pour notre ami Daubray, dont on avait chaleureusement applaudi l'entrée — il a très correctement grimé et habillé le comte des Ardoises — mais par la suite, il a pris un ton monotone et ennuyé ; pour un peu, il aurait compromis le succès de la pièce. D'où vient cette lubie de l'excellent comédien? Milher en père distrait, mais affairé, est amusant : « J'ai trente mille chevaux, dit-il ; c'est avec ça que je fais du bœuf, que l'on prend pour du mouton !... » M. Calvin est un Saint-Frac très plaisant et Mlle Davray une belle comtesse. Citons encore M. Mondos en maître d'hôtel, que le joyeux Adhémar appelle un « avocat d'office », et Mlle Froment dans le bout de rôle de Lucy Beau-

castel. — « Ce serait drôle qu'un cancre comme moi, dit Adhémar, apprît quelque chose à la femme d'un professeur de la Faculté ! » Quel dommage que Mme Suzanne Lagier ou que l'amusante Mathilde n'ait pu créer le personnage de cette Mme Leprince « qui connaît tous les trucs », et dont Mme Fournier a souligné les effets de manière à nous faire voir qu'ayant joué Frosine à la Comédie-Française, elle connaissait son métier. Trop de zèle, madame ! — *Mes Aïeux* auront vingt-six représentations.

13 AVRIL. — Première représentation de *Monsieur ma femme*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Adrien Barbusse [1]. — Connaissez-vous Barbusse ? Qu'est-ce que Barbusse ?... Un de nos meilleurs confrères du *Siècle* et l'auteur d'un drame *l'Affaire Coverley* (Tichborne), joué à l'Ambigu il y a quatorze ans, où l'on voyait le traître écrasé en scène par une vraie locomotive... Tel est l'ami Barbusse, Barbusse, busse qui s'avance, tout seul, sans collaborateur avoué, puisque celui qu'il s'était choisi a jugé bon de garder de Conrart le silence prudent. Après le gros « potin » causé au sein de la commission des auteurs dramatiques par l'affaire dite de *la Sécurité des familles*, M. Albin Valabrègue (pour ne pas le

1. DISTRIBUTION. — Malenbrèche (rentrée), M. *Dailly*. — Bougival, M. *Pellerin*. — Montbouillard, M. *Galipaux*. — Lucien, M. *Hurteaux*. — Campeyrol, M. *Charpentier*. — 1er commissaire, M. *Garon*. — Jean, M. *Bouchet*. — 2me commissaire, M. *Renard*. — Mme Malenbrèche, Mme *Mathilde*. — Mme Pommard, Mlle *Descorval*. — Cécile, Mlle *Berny*. — Restitue, Mlle *Desoder*. — Mme Bougival, Mlle *Régine*.

nommer), a demandé lui-même et par un sentiment de modestie qu'on appréciera à sa valeur, à ne point signer *Monsieur ma femme*. « Monsieur ma femme », c'est ainsi que M. Malenbrèche présente Mme Malenbrèche, qui est pour son mari pire qu'une femme : une belle-mère ! Aussi Malenbrèche, trop vieux maintenant pour lutter lui-même, rêve-t-il un gendre qui le vengera. S'il a un bon caractère, il n'en faut pas... Grincheux, il sera le mari de Cécile. — « Ma femme est un taureau, dit Malenbrèche, mon gendre sera le toréador, et moi le riche Espagnol qui jugerai les coups. » Montbouillard se présente, Montbouillard a la main leste et soufflette Malenbrèche. — « Une gifle ! s'écrie-t-il ; je vous donne ma fille ! » Et la toile tombe sur un premier acte très enlevé. Le second acte nous rappelle les *Trois Chapeaux* d'Hennequin. Aimez-vous encore, aimez-vous toujours le quiproquo ? M. Barbusse en a mis partout... C'est ainsi que pour sauver Achille, le gendre-toréador, Malenbrèche cache sous sa redingote un chapeau de femme — dont les brides le trahissent, et que les autres personnages se collent successivement sur l'estomac de façon identique, — puis se laisse attribuer deux maîtresses qu'il n'a jamais eues... Deux commissaires de police dressent le procès-verbal d'un double délit imaginaire et une double gifle (les deux font la paire) sur la joue de Malenbrèche clôt le second acte, à l'instar du premier. Montbouillard avance ses affaires : Cécile est à lui. C'est de la bonne et grosse folie qui fait rire, en

dépit qu'on en ait. Don Juan Malenbrèche aura, vous pouvez le croire, une explication des plus chaudes avec sa femme ; mais ce que vous ne pouvez vous imaginer, c'est la drôlerie du récit, fait par Galipaux, des événements qui se sont passés au second acte. Pour plus de simplicité, la conclusion se fait en style nègre, et en attendant les reprises d'œuvres réputées, le Palais-Royal a ses œufs de Pâques. Dailly a mis toute sa rondeur au service du rôle de Malenbrèche, et dans celui de Mme Malenbrèche, bonne au fond (une femme pour plongeur), Mme Mathilde reparaissait, heureusement pour elle et pour nous, sur le théâtre de ses succès : la voilà guérie de la manie des excursions. Les voyages ont, paraît-il, on ne peut mieux réussi à M. Galipaux, qui n'a jamais paru plus amusant que depuis qu'il est rentré au Palais-Royal : le voilà désormais un des premiers de la maison. Mmes Berny, Descorval et Dezoder, MM. Hurteaux, Pellerin et Charpentier encadrent très agréablement le trio Dailly, Mathilde et Galipaux. — *Monsieur ma femme* a eu vingt représentations.

1er MAI. — Le théâtre vient d'inaugurer la série de ses reprises de l'Exposition par celle de *Durand et Durand*, l'une des pièces les plus amusantes qu'il ait jouées depuis longtemps. La comédie de MM. Ordonneau et Valabrègue, dont le succès s'est affirmé déjà par près de cent cinquante représentations, nous a plu de nouveau par sa constante gaieté, par sa bonne humeur, exempte de gravelures et par l'invention de quel-

ques épisodes d'un comique irrésistible comme celui du bègue chantant, que représente M. Milher avec une étourdissante fantaisie. Le personnage et l'acteur sont d'une telle drôlerie qu'ils provoquaient ce soir jusque dans l'orchestre des musiciens, de véritables convulsions de fou rire. Comme à l'origine l'interprétation a d'ailleurs joyeusement collaboré dans son ensemble au succès de *Durand et Durand*. M. Dailly est parfait dans sa personnification du vaniteux Cocardier. M. Calvin, l'épicier et M. Huguenet, l'avocat (remplaçant ce pauvre Numa récemment décédé) ; Mlle Alice Lavigne, ébouriffante comme toujours dans le rôle de la cocotte Pâquerette et Mme Mathilde, dessinant une caricature très fine, Mme de la Haute-Tourelle, Mme Berny succédant à Mlle Bergé, et Mlle Descorval, dans la scène où la bonne n'ose pas grossir son livre de dépenses devant les portraits de magistrats qui semblent la menacer, tous ont eu une bonne part dans le gros effet de cette heureuse reprise.

27 MAI. — Reprise de *Ma Camarade*. — [1] Oh ! l'essence d'esprit parisien ! Oh ! la charmante pièce que celle de MM. Henri Meilhac et Philippe Gille qu'a reprise ce soir, après un succès de près de deux cents représentations, le théâtre du Palais-

1. DISTRIBUTION. — Cotentin, MM. *Daubray*. — André, M. *Pellerin*. — Boistulbé, M. *Huguenet*. — Des Platanes, M. *Galipaux*. — Augustin, M. *Monval*. — M. Eugène, M. *Garon*. — Adrienne, Mlle *Réjane*. — Mme Eugène, Mme *Mathilde*. — Sidonie, Mlle *Lavigne*. — Mélie, Mlle *Bonnet*. — Berthe, Mlle *Dezoder* — Isaure, Mlle *Clem*. — Victorine, Mlle *Froment*. — Léonie, Mlle *Delbernardi*. — Juliette, Mlle *Renaud*. — Emma, Mlle *Giverny*.

Royal! Vous en connaissez le sujet. Gaston de Boistulbé et sa femme Adrienne, mariés depuis dix-huit mois, vivent en camarades. Où il y a de la gêne, dit un proverbe, qui trouve trop souvent son application dans la vie moderne, il n'y a pas de plaisir. Chacun va de son côté et s'amuse comme il veut. Bons amis d'ailleurs, et le contrat qui les unit n'a pas encore reçu de coup de canif sérieux. Gaston aime Adrienne, mais Adrienne n'aime pas Gaston, ou du moins elle ne sait pas qu'elle l'aime. Le jour où elle apprend que son mari cherche, dans le monde des cocottes, les distractions qu'il n'a pas trouvées dans son ménage, elle court après lui, le rattrape et la camarade devient une femme. C'est bien simple, comme vous voyez. Mais l'idée de comédie sur laquelle repose la pièce est son moindre mérite. Sa valeur réelle est dans la bonne humeur, dans les mots qui partent imprévus et avec un effet irrésistible ; dans la réelle observation des détails et dans la forme concise et rapide du dialogue, donnant une valeur littéraire à cette pièce qui, sous la plume d'autres auteurs, fût devenue une simple farce. C'est, dans l'ordre d'idées de la comédie bouffonne, une des plus jolies choses qu'on ait jamais jouées sur la scène du Palais-Royal. Deux actes surtout — le deuxième et le troisième — restent des chefs-d'œuvre de gaieté. Le second est celui de la tireuse de cartes. Au troisième, la rupture entre Cotentin et Sidonie, puis l'insomnie que procure à Cotentin cet abandon, sont d'excellente et profonde comédie. On a carrément coupé le quatrième

acte — celui du raout chez Adelaïde de Valgeneuse — pour passer brusquement au cinquième, où Des Platanes arrive au rendez-vous d'Adrienne pour être témoin des tendresses qu'échangent entre eux les deux camarades, corrigés de la camaraderie. La jolie pièce de MM. H. Meilhac et Ph. Gille ne se porte que mieux après cette amputation reconnue nécessaire. Ajoutons que *Ma Camarade* est jouée dans la perfection par Daubray, absolument épique dans les scènes de la rupture et de l'insomnie; par Mlle Réjane, une charmante Adrienne d'un parisianisme exquis; par Mlle Lavigne, une cocotte d'une drôlerie achevée; par Mme Mathilde, une tireuse de cartes admirable (on ne saurait pousser plus loin le comique dans l'exactitude); par Galipaux, un désopilant gommeux; par Huguenet, excellent dans Gaston, et Pellerin, très amusant en vieux portier. Bref, auteurs et acteurs ont triomphé sur toute la ligne. Le Palais-Royal peut désormais lutter avec l'Exposition.

20 Aout. — Reprise de *Divorçons,* comédie en trois actes de MM. Victorien Sardou et Émile de Najac [1]. — Un succès sans nuage, une acclamation unanime, un éclat de rire d'un bout à l'autre de la soirée, une fête de belle humeur et de

1. Distribution. — Desprunelles, M. *Daubray.* — Adhémar, M. *Huguenet.* — Jamarot, M. *Pellerin.* — Bafourdin, M. *Luguet,* — Joseph, M. *Hurteaux.* — Calvignac, M. *Maudru.* — Bastien. M. *Bouchet.* — Le concierge, M. *Renard.* — René. M. *Paulet.* — Cyprienne, Mme *Céline Chaumont.* — Mme de Brionne, Mlle *Bonnet.* — Mlle de Lusignan, Mlle *Marie Leroux.* — Josépha, Mlle *Elven.* — Mme de Valfontaine, Mlle *Delbernardi.*

bel esprit, un feu d'artifice qui se renouvelle depuis la levée jusqu'au baisser du rideau : tel était le bulletin de la première, tel est encore celui de la reprise de ce soir. Jamais Sardou n'a été plus gai dans la farce, plus fin dans la comédie, plus habile dans l'emploi des malices théâtrales dont son sac est plein. *Divorçons,* on le sait, est la question du divorce, présentée d'une façon scénique et spirituelle, sans autre thèse que celle de faire rire le public avec les situations découlant tout naturellement de la position d'un ménage de province qui n'attend que la nouvelle loi (elle n'était pas encore votée au moment où Sardou a fait représenter sa pièce) pour craquer définitivement sur toutes les coutures. *Divorçons* n'a pas vieilli le moins du monde depuis bientôt dix ans. Oh ! la jolie comédie ! comme elle court rapidement vers son but sans un moment d'arrêt ! Que cette action est donc conduite par un maître ouvrier du théâtre ! Quel esprit, et du meilleur, celui qui cache une ironie sous un éclat de rire et qui soutient une thèse sous une bouffonnerie ! Que de scènes délicieuses, pleines d'observation et d'humour ! Mais aussi quel succès ! Nous avons fêté jadis la 300e de *Divorçons :* voilà la pièce repartie pour une longue et fructueuse série de représentations. Deux rôles absorbent la part des acteurs ; tous les autres interprètes font escorte à M. Daubray et à Mme Chaumont. Celle-ci apporte dans Cyprienne la plus amusante fantaisie guidée par un art étonnant. Nous permettra-t-elle de lui reprocher quelques exagérations, quelques

grimaces et quelques éclats de rire aigu et nerveux qui détonent et dont elle a tort d'abuser ? Quand elle aura supprimé tout cela — même si *cela* plaît au public — elle sera parfaite selon nous. Je n'ai pas, je pense, à vous apprendre que Mme Chaumont est une « comédienne » dans toute l'acception du mot. Daubray rend le personnage si doucement railleur et si spirituellement raisonnable de M. Henri des Prunelles en comédien plein de finesse, de mesure et d'autorité. C'est l'un des plus grands et des meilleurs succès de sa carrière d'artiste. Sans avoir l'originalité de Raymond, M. Huguenet se tire à son honneur du rôle d'Adhémar, le dernier qu'il doit jouer au Palais-Royal. M. Luguet, le doyen de la maison, est toujours un amusant Bafourdin. La façon dont Mlle Leroux a joué Mlle de Lusignan nous fait croire qu'elle réussirait dans l'emploi des duègnes, comme Mlle Elven réussit dans celui des femmes de chambre accortes et piquantes. — La 50e représentation de la reprise de *Divorçons* se donnait le 16 octobre.

21 NOVEMBRE. — Reprise du *Train de plaisir*, vaudeville en quatre actes d'Alfred Hennequin, Arnold Mortier et M. Albert Saint-Albin [1]. — *Le*

1. DISTRIBUTION. — Cassegrain. M. *Daubray*. — Bordighieri, M. *Milher* — Chennevis, M. *Galipaux*. — Brochon, M. *Luguet*. — Ravioli, M. *Pellerin*. — Tancrède, M. *Hurteaux*. — Lorge, M. *Garon*. — Pompignac, M. *Maudru* — Mme Pinchard, Mme *Mathilde*. — Agathe, Mlle *Lavigne*. — Ophélie, Mlle *Leturc* (début). — Virginie, Mlle *Clem*. — Lady Boxwell, Mlle *Marie Leroux*.

Le 15 décembre M. Deschamps (venant de Bruxelles) remplaçait au pied levé M. Milher, indisposé.

Train de plaisir a été, il y a cinq ans, un des grands succès du Palais-Royal. C'était une reprise indiquée au moment de l'Exposition : il faut s'en prendre à *Divorçons* si elle n'arrive qu'après coup. Ce n'est point là, à dire vrai, une comédie, mais un vaudeville. Nous versons en plein dans la charge et dans la bouffonnerie. Mais qu'importe si la charge est bonne et la bouffonnerie amusante ! Je n'ai pas à vous apprendre que *le Train de plaisir* est taillé sur le patron du *Chapeau de paille d'Italie* et de *la Cagnotte*, ces célèbres modèles d'un genre souvent exploité. Les bons bourgeois de la Ferté-sous-Jouarre venaient manger leur cagnotte à Paris ; ce sont, cette fois, des Parisiens qui prennent le train de Marseille et courent dans la principauté de Monaco les aventures que leurs prédécesseurs ont courues dans la capitale. Le *Train de plaisir* avait cela de particulier, et de bien rare en ces sortes de vaudevilles, c'est que le dernier acte était certainement le plus amusant des quatre. Il eût réussi, dans le principe, à affirmer le succès de l'ouvrage, si les trois premiers actes n'avaient pas tout aussi bien porté pour leur propre compte... Daubray est plus vrai que nature dans le rôle du boucher Cassegrain. Celui du chef de la police monégasque reste une des meilleures créations de Milher. Mlle Lavigne est toujours bien amusante. Mme Mathilde ne paraît qu'au premier acte ; mais elle y dessine avec un naturel parfait le rôle d'une portière qui parle le français comme la « dame aux six petites chaises ». Luguet est excellent dans le chef de gare

qui n'admet pas les voyages. Il en est de même de Pellerin, dans l'aubergiste qui en conte à toutes ses bonnes. Galipaux est tout simplement étourdissant dans le rôle de Chennevis, créé par Raymond. Enfin, la jolie Mlle Leturc, qui vient de l'Odéon, a fait, dans Ophélie, un gentil début au Palais-Royal. Ainsi composé, *le Train de plaisir* conduira gaiement le Palais-Royal jusqu'à la première représentation de la pièce nouvelle, *le Cadenas*, qu'ont écrite, en vue de Mme Chaumont, MM. Blum et Toché, les heureux auteurs du *Parfum*.

20 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Cadenas*, comédie en trois actes de MM. Ernest Blum et Raoul Toché [1]. — Micheline des Moquettes s'appelle, depuis deux heures seulement, Mme Chalendon. Ce n'est pas sans peine, du reste; elle en tenait — oh ! mais là, fortement ! — pour son professeur de piano, Anatole Cléophas, qui est parti pour Buenos-Ayres, et qui, l'ingrat ! s'est marié là-bas, ainsi qu'il appert d'une lettre de faire-part qu'on a pris soin de lui adresser. Sans cette lettre, attestant le manque de parole de son fiancé, serait-elle jamais devenue la femme de l'avoué Chalendon ?... Mariage de convenance, approuvé de tout point par le baron des Moquettes. La tenue et la correction : telle est la devise du baron, protecteur en

1. DISTRIBUTION. — Le baron des Moquettes, M. *Daubray*. — Aristide Chalendon, M. *Calvin*. — Anatole, M. *Colombey* (début). — Baptiste, M. *Monval*. — Micheline, Mme *C. Chaumont*. — Justine, Mme *Aciana* (début).

titre de la petite Anita Potard, du corps de ballet de l'Eden. Le baron vient de partir pour l'Italie, et la nuit de noces se prépare, quand surgit, sous un invraisemblable mac-farlane, un homme aux longs cheveux : c'est Anatole Cléophas, retour du Brésil, avec 3 francs 75 dans sa poche, et célibataire comme devant. La lettre de faire-part, sortie des presses de Jinglard, imprimeur de la Chambre des avoués, n'était qu'une invention, d'un goût douteux, de Chalendon, désireux d'annihiler tout obstacle à son mariage. — « Grâce à Dieu, dit Micheline, vous allez pouvoir me rendre intacte à monsieur (elle désigne le pianiste). Le rideau n'est pas encore tombé et la scène à faire n'est pas faite. Attendons le divorce. Voici ma chambre et voilà la vôtre. Mais, comme une des Moquettes ne saurait faillir jusqu'au retour de mon bon oncle, Anatole sera, entre nous deux, la sentinelle de mon honneur. Voici le globe sous lequel j'enferme mon bouquet de fleurs d'oranger. Pour plus de sûreté, j'y ferai mettre un cadenas. » Telle est la situation emblématique, sur laquelle tombe la toile, au premier acte de la pièce de MM. Blum et Toché.

Elle se relève, quinze jours après, sur un touchant ménage à trois, formé par le mari, la femme et son fiancé. Le mari prend son mal en patience: pour se distraire, il fait des armes... Le fiancé compte bien sur ce qu'on lui a promis: la dot est, d'ailleurs, ce qui l'intéresse le plus... La femme espère obtenir le divorce par ce motif qu'un mariage non consommé est considéré comme nul.

C'est une offense que les des Moquettes ne pardonnent pas. — « Vous retrouvez votre nièce, dit-elle au baron fort étonné, telle que vous l'avez laissée. Vous nous croyiez en pleine lune de miel : il y a eu éclipse ! » Chalendon, tancé d'importance par des Moquettes — un pareil affront dans notre famille ! — met sur le compte de la distraction cette inexplicable discrétion : tout plutôt que d'avouer le coup de la lettre de faire-part ! Le baron, de son côté, envisage avec un certain effroi les longs délais d'une instance en divorce qui, lui laissant sa nièce sur les bras, l'empêchera de faire à son aise toutes ses fredaines. — « Du sang-froid et de l'initiative, et je réponds de tout », dit-il à Chalendon, et il l'enferme à double tour dans le boudoir de sa femme... Et pendant qu'Anatole — la sentinelle ! — ronfle sur un canapé du salon, Mme Chalendon ne résiste que pour la forme à la pressante étreinte de son mari, dont le baiser ne lui paraît plus si « bourgeois » qu'il en avait l'air. — « J'y avais pourtant mis un cadenas ! » s'écrie Micheline avouant humblement sa défaite. L'acte est accompli ; rien au monde ne peut faire que ça ne soit pas, et, si Micheline se regarde encore comme la fiancée d'Anatole, elle n'est plus, ô horreur ! qu'une fiancée adultère !... La première représentation a eu lieu : le dit Anatole ne pourrait plus être convoqué qu'à la reprise. Comment le pianiste va-t-il avaler la pilule ?... Beaucoup mieux qu'on ne l'espérait : nous avons dit que la dot était sa principale préoccupation. Aussi, accablé par les mauvais renseignements qu'on a

réunis sur son compte, tant à l'étranger, où il a dû en effet se marier, qu'à Paris, où il trompe avec Anita le baron des Moquettes, il déchire sans difficulté l'engagement (cet engagement n'est vraiment pas sérieux) que lui avait signé, à la pension, Mlle Micheline, et se trouve trop heureux de rester — cela sera son indemnité — l'amant de cœur de la petite danseuse. Anita a su persuader au baron que le pianiste venait chez elle pour lui apprendre la danse du ventre !

La fin, si grivoise, du second acte reste la partie la plus amusante du *Cadenas*. Pièce spirituellement faite, dont le tort est de rouler sur une situation qui n'est pas gaie et qui, toujours la même, devient monotone et agaçante. Un peu plus, elle pourrait être tournée au drame... Parlez-moi de l'imbroglio du *Parfum*, une joyeuse pièce, celle-là, où l'on riait d'un bout à l'autre, et qui obtint, on s'en souvient, un succès franc et mérité ! Dans *le Cadenas*, en dépit de leurs efforts, ou peut-être même à cause de leurs efforts, MM. Blum et Toché ne nous ont procuré qu'une hilarité intermittente et factice. Si une actrice était capable de faire accepter au public la scabreuse et invraisemblable donnée qui fait le fond de la comédie de ces messieurs, c'était bien Mme Céline Chaumont, qui jamais, entendez-vous bien, jamais n'a montré plus de talent que dans ce long — trop long — monologue genre *Divorçons*. Daubray est purement exquis dans le baron des Moquettes. Colombey (pour ses débuts au Palais-Royal) et Calvin ont joliment composé

l'un le rôle du pianiste-bohème, l'autre celui du mari triomphant, comme il triomphe toujours en ce théâtre, très moral, quoi qu'on en dise.

L'année 1889 se résume dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
Le Parfum	3		72
Le Bain de la mariée............	1		14
Un duel en chambre............	1	14 janvier.	147
Les Petites Godin	3	13 janvier.	5
La Cagnotte..................	5		44
* *Mes Aïeux*...................	3	18 mars.	26
Le Bibelot	1		19
* *Monsieur ma Femme*	3	13 avril.	20
Durand et Durand.............	3	1er mai.	26
Ma Camarade................	5	27 mai.	60
Le Fétiche...................	1		76
Divorçons	3	20 août.	83
* *Mon Associé*	1	20 août.	120
Le Train de plaisir............	4	11 nov.	45
Le Cadenas	3	20 décemb.	11
Le Gazier	1	20 décemb.	11

THÉATRE DES VARIÉTÉS

Après quelques représentations de *Mam'zelle Nitouche*, avait lieu le 12 janvier la première représentation de *l'Affaire Édouard*, vaudeville en trois actes de MM. Maurice Desvallières et Georges Feydeau. — *Tailleur pour dames* était, il y a deux ans, le début au théâtre de M. Georges Feydeau, le fils du fameux romancier Ernest Feydeau, le beau-fils de notre éminent confrère Henry Fouquier. M. Georges Feydeau avait alors vingt ans, ou peu davantage, et nous n'avions jamais vu si jeune auteur faire aussi gaiement son premier pas sur les planches. Ce débutant avait certainement le don du théâtre, un tempérament réel d'écrivain comique et une véritable entente de la scène. M. Georges Feydeau fut moins heureux, depuis, avec la *Lycéenne*, aux Nouveautés, avec *Chat en poche*, à Déjazet, avec les *Fiancés de Loches*, à Cluny, où, comme pour *l'Affaire Édouard*, il avait déjà pour collaborateur M. Maurice Desvallières, l'auteur applaudi de *Prête-moi ta femme*. Qu'est-ce que cette *Affaire Édouard*, dont

les études ont subi de telles péripéties qu'on la croyait définitivement enterrée à la fin de 1888, alors qu'elle n'était que remise à quinzaine, quinze jours séparant ainsi la première de la repétition générale?... C'est une gentille pochade, facilement, trop facilement écrite, mais vraiment trop dépourvue d'originalité. Qu'on en juge par ces quelques lignes de compte-rendu. Édouard Lambert est un jeune médecin, amoureux de sa cousine Gabrielle Charençon — femme de M. Charençon avocat à la cour. Il a obtenu de la dame qu'elle dînât avec lui en cabinet particulier, chez Bignon, et les voilà tous deux surpris par un commissaire de police qui se trompe de porte. Furieuse, Gabrielle gifle le commissaire : d'où une citation en police correctionnelle à M. Édouard — le médecin, c'est bien invraisemblable, n'a donné que son prénom — et à Mme Edouard : c'est ainsi que s'est fait appeler Mme Charençon. Cependant le mari a fait la connaissance d'une écuyère venue pour donner une représentation extraordinaire dans la commune — surburbaine — dont il est maire, et a emprunté, pour la recevoir, à Paris, le petit entresol de son ami Édouard. C'est dans cette garçonnière qu'il est lui-même surpris par sa femme, venant avec Édouard pour arranger l'affaire avec le commissaire, et la compliquant, au contraire, en giflant de nouveau son frère Caponot — ce frère du commissaire est évidemment issu de la censure. Le troisième acte — le troisième acte pour lequel est fait la pièce — nous représente, comme

dans le *Conseil judiciaire*, l'audience du tribunal où Me Charençon, en quête d'une cause qui prouve à sa femme qu'il hante vraiment le palais de Justice, plaide *l'Affaire Édouard*, sans savoir que la délinquante n'est autre que Gabrielle. Il y avait — je n'en disconviens pas — une idée spirituelle en ce *Roger la Honte* pris au comique, en ce fait d'un mari plaidant pour sa femme surprise avec son amant, et la faisant acquitter. La pièce de M. Georges Feydeau n'a qu'un défaut — ses meilleurs amis le lui ont dit — c'est qu'elle n'est pas faite, brochée seulement à la diable et à la « va comme je te pousse ». Le rôle de Charençon a, nous le comprenons, tenté Baron, bien amusant en son colloque avec la jeune écuyère, qui lui a télégraphié : « Ma mère est à la mort ; peux pas venir dîner, viendrai déjeuner ; » et qui l'appelle « petit dissipé ». Son plaidoyer est une excellente bouffonnerie. Lassouche, dans un rôle de domestique, que M. Georges Feydeau, a je ne sais pourquoi, appelé Samuel ; Cooper, dans Édouard ; la jolie Rosa Bruck, dans Mme Édouard, c'est-à-dire Mme Charençon [1] ; Barral, dans le personnage du frère du commissaire giflé, lui aussi, et ne pouvant expliquer au tribunal qu'il y a eu deux gifles ; Duplay, qui sort de Cluny et qui joue au naturel un rôle d'abruti, sans oublier une débutante venant de l'Eldorado, Mlle Diony, dans le rôle de l'écuyère, tous ont

1. Le 14 janvier Mlle Rosa Bruck, indisposée, était remplacée au pied levé par Mlle Lender.

défendu du mieux qu'ils le pouvaient la cause des deux jeunes auteurs. Le public, admettant des circonstances atténuantes, les a condamnés à vingt jours. — *L'Affaire Édouard* aura dix-sept représentations.

28 JANVIER. — Reprise de la *Belle Hélène*. — Les Variétés n'ont, dit-on, affiché la *Belle Hélène* que pour garder la pièce au répertoire, et voici qu'en jouant un fort mauvais tour aux Bouffes-Parisiens, qui s'apprêtent à donner un ouvrage du même genre : le *Retour d'Ulysse*, il se pourrait que MM. Bertrand et Baron n'eussent pas fait là une reprise absolument perdue. La salle était pleine, et tout le monde y semblait beaucoup se divertir, à commencer par Mlle Granier : la diva se repose de ses fatigues du *Petit Duc* à l'Eden jusqu'à la nouvelle opérette de MM. Meilhac et Lecocq, qu'elle doit créer au boulevard Montmartre. Mlle Granier n'avait jamais vu jouer la *Belle Hélène*. Nous qui l'avons vue maintes fois, nous nous sommes encore amusé des cascades de Dupuis — pauvre Dupuis, quand il ne chantera plus (et il ne chante plus guère que la tyrolienne), il restera un excellent comédien — de Christian, à qui Baron avait repassé, pour la circonstance, le rôle de Calchas ; de Léonce, le toujours très amusant « mari de la reine », et de Guyon, « le bouillant Achille », le seul de la création avec Dupuis. Nous craignions que, excité par la présence du rédacteur en chef d'un journal ultra-boulangiste, M. Christian ne fît quelques allusions à la triste élection de la veille ; il a eu le

bon goût de s'abstenir de politique. Mais, en revanche, il ne nous a épargné ni les jeux de mots, ni les calembours, parlant *Argos* — je veux dire *argot*, — n'oubliant aucun des anachronismes traditionnels sur la dernière dépêche de l'Havas, la lumière électrique, le cortège qui sort de l'Hôtel de Ville, le faubourg du Temple, etc., disant à Léonce qu'il lui rappelle Maubant, et appelant Mme Judic par son prénom : Anna. Mme Judic n'a pas la verve de Schneider, c'est convenu ; mais elle a le charme et... de bien beaux diamants. Elle a joliment chanté : « Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu ? », sa partie dans le duo : « C'est un rêve » et ses couplets du *Roi Carotte*, intercalés au troisième acte.

13 FÉVRIER. — Reprise des *Jocrisses de l'amour* comédie en trois actes de Théodore Barrière et Lambert Thiboust [1]. — On a comparé quelquefois Théodore Barrière et Victorien Sardou : il n'y a pas de comparaison à faire entre ces deux auteurs, d'un genre de talent aussi différent que leur nature personnelle, leurs habitudes et leur caractère. Sardou se distingue par une grande habileté et par beaucoup d'adresse, par une souplesse rare et une facilité manifeste. Il possède un don d'assimilation merveilleux, et c'est un arrangeur admirable. Moins lettré que son émule, Barrière était plus inventif et incomparablement plus créa-

1. DISTRIBUTION. — César Moulinier, M. *Dupuis*. — Marocain, M. *Baron*. — Théophile Goulu, M. *Lassouche*. — Armand Goulu, M. *Raimond*. — Achille Bouvenot, M. *Deltombe*. — Le père Eloi, M. *Lamy*. — Athalie Bouvenot, Mme *Daynes-Grassot*. — Léontine Crochard, Mlle *Lender*. — Blanchette, Mlle *Durand*.

teur. Sardou ne manque ni de hardiesse ni même d'audace: il le prouvait encore hier dans *Marquise;* mais c'est le plus souvent une hardiesse dans le genre de Scribe; celle de Barrière était plus militante et plus originale, de même que son esprit était plus vif et plus mordant, mordant jusqu'à l'âpreté. Sa raillerie était brave sans être impertinente, elle était amère aussi; il possédait, comme tous les vrais artistes, un fond de mélancolie. Il avait de l'orgueil — une vertu! — et point de vanité — un vice! Pour concevoir il regardait au dedans de lui-même, et pour composer il se martelait l'âme et l'esprit, et forgeait son œuvre de toutes pièces. Il était moins artiste que Sardou — ne bondissez pas — il était plus auteur dramatique. Quand il tenait une idée, il la menait jusqu'au bout sans gauchir, sans transiger, et la forçait par son énergique volonté et grâce à son sens droit, à sa logique, à ses instincts scéniques, à sa loyauté professionnelle, à lui livrer sa conclusion vraie, son dénouement intrinsèque. Nous ne disons pas que ses procédés fussent les meilleurs et les plus faciles: nous croyons qu'un certain défaut d'ordre dans l'esprit, qu'un manque de méthode dû à l'insuffisance de son éducation première, lui faisaient faire plus de chemin qu'il n'aurait fallu et dépenser plus d'efforts qu'il n'était nécessaire: mais l'imperfection même de son système, de son travail, lui faisait aussi trouver parfois ce qu'il n'eût pas rencontré dans les voies ordinaires. Aussi, chez lui, pas de ces banalités courantes qu'on ren-

contre même chez certains écrivains de talent. Les expédients où la « poudre aux yeux » joue son rôle n'étaient pas son fait, et il n'a jamais tenté de « faire avaler » au public des faiblesses ou des énormités que sa sincérité et sa probité d'auteur réprouvaient. Dans tout ce qu'il faisait, il y avait beaucoup de lui-même, cela se sent; de là une grande vitalité dans ses ouvrages et une portée plus grande aussi. Il était passionné: c'était sa plus grande force. Le vaudeville tient une large place dans cette œuvre. Son esprit n'était pas toujours chargé de mitraille, il le bourrait souvent de gros sel gaulois. Le Palais-Royal lui dut quelques-uns de ses plus francs et joyeux succès. Dans ces pièces gaies, montées parfois à la plus folle bouffonnerie, il eut longtemps Lambert Thiboust pour collaborateur habituel. Du contraste de leurs esprits si divers résultaient des pièces d'une saveur piquante, mêlées de belle humeur joviale et d'« humour » rageur. Tels sont les *Jocrisses de l'amour*. Au sortir de cette farce cruellement joyeuse, Roméo douterait de Juliette, et Paul croirait que Virginie le trompe avec un nabab de la colonie. On y voit deux coquins de neveux, Armand et Théophile Goulu, hébétés d'amour pour deux drôlesses du quartier Bréda. Armand, qui croit à la vertu de Léontine, nous représente un oiseau plumé par un ange. Théophile, qui n'a plus d'illusions sur sa maîtresse surnommée le « Caïman égyptien », ne se sent pas d'aise d'être grugé tout vif par ce joli monstre. L'oncle Moulinier lui-même

tombe dans les panneaux cousus de fils blancs d'une soubrette grimée en grisette qui lui fait croire qu'elle l'adore «parce qu'il ressemble à sa mère!» Chatteries traîtresses, larmes de crocodile, vocalises séraphiques, chantages au sentiment, grands airs de bravoure, poses à la Madeleine, toutes les fourberies et toutes les roueries de la volière féminine sont là, prises sur le fait, calquées sur le vif, avec une imagination surprenante des ravages de l'amour vénal et de l'amour dupe. Il y a du rire et du ricanement, de la belle humeur et de l'amertume dans cette comédie à deux voix, où la gaieté franche, qui était le don de Lambert Thiboust, tempère l'ironie acide de Théodore Barrière. Jamais peut-être on n'a serré dans un plus étroit espace plus de situations plaisantes, de volte-faces ingénieuses et rapides. C'est un feu ininterrompu de mots comiques, qui tous partent du fond même de la donnée : quel chef-d'œuvre ! Les *Jocrisses de l'amour* furent créés en 1865, au Palais-Royal, par ces parfaits bouffons qui s'appelaient Geoffroy, Lhéritier, Gil-Pérès, Priston, Hyacinthe et Mme Thierret : pas un ne survit aujourd'hui. Aux Variétés, Dupuis nous a paru encore un peu hésitant dans l'emploi de Geoffroy. Mais Baron est un bien étonnant Marocain et Lassouche très amusant dans Théophile. M. Raimond et la belle Mlle Lender ont joué à ravir la grande scène du second acte, et je vous recommande les conseils de Mme Daynes-Grassot à ses filles, qui ouvrent le troisième acte de l'adorable comédie de Barrière et Thiboust.

22 MARS. — Première représentation de *Mes Anciennes*, folie-vaudeville en trois actes de MM. Hippolyte Raymond et Jules de Gastyne[1]. — Est-ce un vaudeville — folie serait plus juste — bâclé à la diable, « tripatouillé, » selon l'usage, par le directeur Baron, et destiné à boucher un trou avant l'entrée en scène de Sarah Bernhardt ?... Est-ce une pièce déjà présentée au Palais-Royal, et pour laquelle, moins exigeants que M. Bisson qui a retiré son *Anguille*, les auteurs des *Petites Voisines* se sont, d'avance, humblement contentés d'un succès de quinze ou vingt représentations ? Pas une de plus : M. Maurice Grau, arrivant d'Algérie, était ce soir modestement placé au balcon ; dès les premiers jours d'avril, il sera le maître et seigneur des Variétés. Que ce soit ceci ou cela, — peu nous importe ici la genèse de la pièce, — *Mes Anciennes* ne sont pas un « four noir. » et, bien que leurs jours soient comptés, elles rempliront aisément et même assez gaiement leur aimable carrière. Nous avons vu rire de très honnêtes gens... à la fin du second acte. — Bien vide et bien plat le premier, qui nous présente la situation d'où découlera l'imbroglio vieux-jeu, dont s'est divertie, encore une fois, une salle de première. A Trouville, sur le fond du décor de *Niniche*, M. de Bois-

1. DISTRIBUTION. — Chapoulot, M. *Christian*. — De Boiscorbin M. *Raimond*. — Champbernard, M. *Deltombe*. — Saint-Florent, M. *Barral*. — De Marly, M. *Roche* (début). — Antonin, M. *Duplay* — Mme de Boiscorbin, Mlle *B. Legrand*. — Rosine, Mlle *Lender*. — Juliette, Mlle *Crouzet*. — Berthe, Mlle *J. Cléry*. — Antoinette, Mlle *Laporte*.

corbin, marié sur le tard — il faut bien faire une fin — à une femme qui, si je l'ai bien compris, la lui fait à la Claire de Beaulieu du *Maître de forges*, retrouve l'une après l'autre ses anciennes maîtresses mariées, elles aussi : Rosine est devenue Mme Chapoulot ; Juliette s'appelle maintenant Mme Saint-Florent : c'est là, à vrai dire, une de ces rencontres de tous les jours, et qui, vous en avez comme moi fait l'expérience, n'est pas de nature à embarrasser une femme qui sait se retourner... Mais ce qui aggrave le cas de Boiscorbin se trouvant nez à nez avec ses anciennes, c'est qu'il leur a imprudemment laissé à chacune, en rompant, son portrait dans un médaillon. — « C'est mon frère ! » a dit Rosine à son mari. — « C'est mon père naturel, » a dit au sien Juliette. — « Vous n'avez donc pas été dévoré par les Canaques ? » demande Chapoulot en reconnaissant Boiscorbin. — « Vous voilà donc enfin sorti de prison ! » s'écrie Saint-Florent en apercevant le même Boiscorbin. Et l'on s'embrasse. — « Une sœur, une fille : ça se corse ! » dit très drôlement, ma foi ! Raimond, de plus en plus ahuri devant cette poussée de famille inattendue. Mais ce n'est point tout encore. Chapoulot ne va-t-il pas donner son fils à Mlle Saint-Florent ! Vous voyez d'ici la parenté qui s'accentue en un méli-mélo inénarrable. C'est la fin du second acte qui a provoqué la bruyante hilarité dont j'ai parlé. Le troisième acte (ah ! le troisième acte) est assez inutile, puisque Boiscorbin a déjà dénoué lui-même l'imbroglio en

déclarant qu'il n'est en réalité ni le frère de Rosine ni le père de Juliette. Cet acte est fait pour donner des explications à Mme de Boiscorbin, et n'est rempli, en somme, que par une série de coups de pistolets tirés à la cantonade et provoquant une course folle des divers personnages de la pièce qui, tous se croient la poitrine trouée de balles. Il est évident que, tant de tués que de blessés, il n'y a personne de mort ; mais il y a un fou — Boiscorbin se fait passer pour fou : c'est là le dénouement ; il est faible ! — auquel pardonnent les maris trompés. Le public, lui aussi, a pardonné à deux jeunes auteurs qui ont déjà fait leurs preuves (Raymond n'a-t-il pas signé, avec Burani, le *Cabinet Piperlin*, et avec Boucheron *Cocart et Bicoquet*), et il a applaudi Christian venant proclamer leurs noms. Raimond — ici c'est le nom de l'acteur — porte à peu près à lui tout seul le poids de cette folie, gentiment interprétée par la petite troupe : Deltombe, Barral, Roche (du Vaudeville), la belle Lender et la jolie Crouzet, des « anciennes », dont chaque spectateur ferait volontiers ses « actuelles ». — Sept représentations.

1er AVRIL. — Reprise de la *Femme à papa*, comédie-vaudeville en trois actes d'Alfred Hennequin et M. Albert Millaud, musique de M. Hervé, avec MM. Dupuis, Baron, Cooper ; Mmes Judic et Berthe Legrand. — Quatre représentations.

5 AVRIL. — Reprise de *Lili*, comédie-vaudeville en trois actes d'Alfred Hennequin et M. Albert Millaud, jouée par MM. Dupuis, Baron, Lassou-

che, Edouard Georges, Cooper ; Mmes Judic, Mériany, Guilbert, etc.

16 AVRIL. — Première représentation de *Léna*, pièce en quatre actes, tirée du roman de M. Philips par M. Pierre Berton et Mme Van de Velde [1]. Le drame aux Variétés, sur cette scène illustrée par le vaudeville, et où se donnèrent les célèbres opérettes d'Offenbach, l'innovation était curieuse et de nature à dérouter bien des Parisiens. Frederick Lemaître y joua jadis le *Kean* d'Alexandre Dumas : nous pouvions bien y venir pour Sarah Bernhardt ; où n'irait-on pas pour elle, qui est allée au bout du monde et qui en est revenue ?... Mais quel dommage que la rentrée de la toujours grande artiste se soit faite — disons-le tout de suite — dans une si médiocre pièce ! *Comme dans un miroir* est le titre d'un intéressant roman de M. Philips que nous avons lu avec plaisir dans la traduction qu'en a faite de l'anglais Marie-Anne de Bovet, et dans la jolie édition que nous en a donnée Mme Adam à la librairie de la *Nouvelle Revue* : roman écrit sous forme de journal intime, carnet autobiographique, où l'héroïne a noté un à un les battements de son cœur. Un de nos confrères le racontait en peu de lignes : nous nous per-

1. DISTRIBUTION. — Fortinbras, M. *P. Berton*. — Ramsay, M. *Valbel*. — Dromirof, M. *Montigny*. — Fairfield, M. *Paul Reney*. — Gage, M. *Barral*. — Bois Chenay, M. *Roche*. — Slumberton, M. *C. Berton*. — Dicks, M. *Railer*. — John, M. *Charles*. — Un domestique, M. *Thierry*. — 2e domestique, M. *Millaud*. — Léna, Mme *Sarah Bernhardt*. — Béatrice, Mlle *Saryta*. — Lucie, Mlle *de Pontry*. — Lady Gage, Mlle *Grandet*. — Lady Damer, Mlle *Vallet*. — Mistress Brouadway, Mlle *Génat*.

mettons de lui emprunter ce résumé, très succinct, mais très net en sa concision : Mistress Léna Despard est une femme qui a dépassé la trentaine. Elle a été mariée deux fois, mais ses maris sont morts, ne lui laissant que de très minimes revenus. Au début du volume, Léna fait un retour sur sa vie, elle a sottement gaspillé son existence, elle veut « bien finir ». Pour cela, elle se remariera, mais avec un homme qui lui apportera une grosse fortune. Le gentleman rêvé se présente sous les traits d'Algy Balfour, un Écossais plusieurs fois millionnaire. Malheureusement, ce Balfour est fiancé à miss Vyse, une jeune personne qui l'adore. Léna n'hésite pas à faire rompre — par un stratagème déloyal — le mariage projeté. Elle raconte (ce qui est faux) qu'Algy Balfour lui a fait la cour, et qu'après s'être engagé vis-à-vis d'elle il l'a délaissée pour miss Vyse. Cette dernière, toute jeune et très confiante, croit entièrement le récit de Léna et envoie à Algy une lettre où, sans s'expliquer sur les motifs qui la déterminent à agir ainsi, elle lui signifie son congé. Sans perdre de temps, Léna mande le capitaine Fortinbras, un type curieux de déclassé qui triche au jeu, vit des femmes, s'emploie à des courtages d'affaires plus ou moins suspectes, sert la police russe pour la renseigner sur la police anglaise, et trompe les deux, bref, un parfait escroc caché sous de belles manières. Fortinbras a été longtemps l'amant de mistress Despard, qui ne l'a jamais avoué, mais il la tient complètement sous

sa domination, et elle ne conclut pas une affaire sans lui donner la majeure partie de ses bénéfices, si ce n'est le tout. En cette circonstance, Léna complote ceci : tandis qu'elle essayera de prendre dans ses filets Algy Balfour, Fortinbras tentera à son tour de compromettre la petite Vyse. Ce sera coup double et les deux compères trouveront, chacun dans un bon mariage, l'aisance et le repos auxquels ils aspirent depuis si longtemps. Après une foule de péripéties, où Léna déploie une astuce remarquable, celle-ci arrive à ses fins ; elle se fait épouser par Algy Balfour. Mais le capitaine Fortinbras, lui, n'a pas eu la même chance avec miss Vyse. Cette dernière n'a pas répondu à la cour qu'il lui faisait. Fortinbras, dépité, va trouver Léna, il lui demande de l'argent, sans quoi il dévoilera à Algy Balfour tout ce qu'elle a fait jadis, qu'il l'a eue comme maîtresse et qu'elle a trompé miss Vyse. Léna Despard résiste. Fortinbras n'hésite pas alors à tout raconter au mari. En voyant que ce dernier sait tout, mistress Despard tombe anéantie. Elle s'est prise à aimer Algy Balfour, ce garçon qu'elle épousait seulement pour sa fortune. Vivre méprisée par Algy lui semble impossible. Et elle, l'Anglaise sèche, calculatrice, superbe de rouerie et d'égoïsme, meurt d'amour, en ingénue de vingt ans. *Léna Despard* a été jouée à Londres, le 16 mai 1887, et l'auteur a dédié son livre « en témoignage d'estime et d'admiration » à Mme Fanny *Bernard*-Beere qui créa avec le plus grand succès le rôle de Léna. Ce rôle ayant séduit notre

Bernhardt, M. Pierre Berton, de concert avec Mme de Velde, a fait à son tour, d'après le roman original de M. Philips, la pièce qui a été représentée ce soir. Le sujet est le même que celui de *Fanny Lear* et de *Marquise*. Comme Fanny Lear, Léna Despard s'est juré d'effacer le passé, de devenir une honnête femme, de vivre enfin dans la paix et la considération. Comme Lydie Garousse, elle voudrait bien le mariage sans le mari, estimant d'ailleurs, que quand on n'est pas honnête, il faut être riche. Son passé est trouble, elle veut l'effacer, et voilà comment, à l'aide d'un mensonge infâme, elle réussit à épouser lord Ramsey (Algy Balfour dans le roman), aidée contre Fortinbras, « la canaille » et le traître, par Dromiroff (le policier russe devenu diplomate), un ami désintéressé. Dans la pièce, Léna ne meurt point d'amour, mais par l'amour, en s'empoisonnant avec de la morphine. Que de longueurs pour arriver à cette mort qui, suivant le cliché habituel à Sarah Bernhardt, ferait courir tout Paris! Sa terreur à l'arrivée de Jack; le bouleversement de sa physionomie au terrible moment de ses révélations; ses supplications et son désespoir — on sait qu'elle excelle dans les larmes (n'excelle-t-elle point en tout?) — la scène muette du poison et son impuissance, sous l'influence de la morphine, à ouvrir à l'appel de son mari qui lui pardonne, la porte qu'elle a fermée : tout cela a été rendu d'une façon nouvelle (tout est là !) par la merveilleuse artiste que le public a remerciée de ses émotions par des acclamations chaleu-

reuses et unanimes. A côté de Mme Sarah Bernhardt (il était évident qu'on ne viendrait que pour elle),il faut citer, dans une troupe prise de ci, de là : M. Pierre Berton, qui donne du caractère au personnage de Fortinbras ; M. Valbel, qui n'est peut-être pas le Bressant attendu par la Comédie-Française, mais qui a joué avec correction le rôle de Ramsey (ah ! s'il y mettait seulement un peu de cœur !); M. Montigny qui traduit avec intelligence la physionomie de Dromiroff; M. Paul Reney, qui a mis de la chaleur à un récit d'amour qui nous intéresse faiblement ; M. Claude Berton (digne fils de son père) qui a su se faire écouter dans le bout de rôle d'un jeune snob un peu niais ; M. Barral, le vieil amoureux comique ; Mme Renée de Pontry,qui a crânement rendu le rôle de Lucie, la femme de chambre de Léna ; Mlle Saryta (fille de Jeanne Bernhardt et nièce de Sarah) qui a dit très juste les quelques couplets de l'ingénue ; Mmes Marie Vallot,Fanny Génat et Grandet, qui complètent agréablement l'ensemble féminin de cette pièce d'exportation. — Dix-neuf représentations.

18 MAI. — Reprise de la *Dame aux Camélias*, drame en cinq actes, de M. Alexandre Dumas [1].

1. DISTRIBUTION. — Armand Duval, M. *Damala*. — Georges Duval, M. *Montigny*. — De Varville, M. *Angelo*. — Gaston, M. *Paul Reney*. — Saint-Gaudens, M. *Barral*. — Le comte, M. *Deschamps*. — Gustave, M. *Roche*. — Le docteur, M. *Joliet*. — Un commissionnaire, M. *Giron*. — Un domestique, M. *Thierry*. — Id. M. *Millaut*. — Marguerite Gauthier, Mme *Sarah Bernhardt*. — Nichette, Mlle *Saryta*. — Olympe, Mlle *Vallot*. — Nanine, Mlle *Marie Durand*. — Prudence, Mlle *Heyman*. — Arthur, Mlle *Simonson*. — Anaïs, Mlle *Laporte*. — Adèle, Mlle *Marius*.

— Nous venons de l'entendre encore une fois attentivement, d'un bout à l'autre, cette *Dame aux Camélias* vingt fois entendue, et je déclare y avoir pris de nouveau un plaisir extrême. C'est qu'en ce drame plein de jeunesse, de passion, d'esprit, où la vocation innée du théâtre éclate, pour ainsi dire, à chaque scène, la sincérité de l'auteur est évidente, et il n'y a de durable que les œuvres sincères. Les autres s'écaillent vite, comme le fard sur les joues les plus savamment accommodées. Il n'y a plus à blâmer la *Dame aux Camélias*, c'est un empire acquis et qu'il faut subir. La pièce n'a pas vieilli, en ce sens que les sentiments qu'elle exprime demeurent éternellement jeunes. Mais le monde qu'elle peint a changé ses allures, ses chiffres et ses fleurs. L'histoire contemporaine est devenue de l'histoire ancienne. Les sommes d'argent que remuent Marguerite Gauthier et ses amis des deux sexes paraissent aujourd'hui dérisoirement minuscules, et puis le camélia est démodé : cette fleur monotone et inodore a été déclarée bête par les oracles, de même que, dans le *Caprice*, Mme de Léry prononce pareille sentence contre le bleu. Le rôle de Marguerite Gauthier, que Sarah Bernhardt a promené dans les deux mondes et joué cent fois de suite, il y a cinq ans, à la Porte-Saint-Martin, est resté un des meilleurs de la grande artiste. C'est au troisième acte que la pièce commence pour elle. Elle a des silences éloquents, des poses désespérées, et des vraies larmes coulent de ses yeux dans la scène où Duval père lui impose le sacrifice de renier

son amour. Quant au dernier tableau, il constitue un spectacle incomparable. Ce n'est pas l'agonie de convention que nous montre l'admirable tragédienne : elle est réellement mourante ; son corps émacié par une implacable maladie est sans force ; mais son âme, plus vivace au moment de s'éteindre, éprouve en quelques instants l'ivresse intense du bonheur retrouvé, la joie enfantine des rêves d'avenir, la consolation cruelle des derniers baisers. Marguerite Gauthier meurt enfin debout, subitement. Elle penche son front sur l'épaule d'Armand, comme pour appeler une caresse, et elle s'endort pour toujours sur ce cœur qui ne bat que pour elle. Personne ne pressent sa fin. Un geste de son amant l'écarte une seconde ; elle retombe dans la même pose amoureuse. Armand s'étonne de son silence. Il veut lire sa pensée dans ses yeux. Il lui prend la main et recule d'un pas en arrière, Horreur ! le corps de Marguerite, n'ayant plus d'appui, vacille et se renverse dans un demi-tour pour tomber lourdement à terre. Rien de plus saisissant, rien de plus puissamment dramatique ! Que dire de la reprise de M. Damala ?... Le beau « maître de forges », visiblement malade et péniblement amaigri, n'est plus aujourd'hui que l'ombre de lui-même : l'incertitude de son jeu et la faiblesse de sa diction laisseraient supposer que, sans force et sans vigueur, il a commis une imprudence en rentrant au théâtre avant d'être complètement rétabli. Où est, hélas ! cet Armand Duval qui, sous le pseudonyme de Jacques Darall, se montra il y a quelques

années pour la première fois à la Gaîté dans une brillante représentation organisée par nos confrères du *Figaro* au bénéfice de la veuve de Chéret, le célèbre peintre-décorateur? L'apparition du mari de Sarah Bernhardt (le mariage venait d'être célébré à Londres, et les époux étaient encore sous l'influence de la lune de miel) fut, sans contredit, une des curiosités de cette soirée. Après la grande scène du quatrième acte, que le débutant avait rendue avec une passion vraie, la salle entière lui fit une triple ovation. Il fallut relever le rideau cinq fois de suite. Je suis sûr que M. Damala se rappelle mélancoliquement ce succès triomphal, comme nous nous le rappelons nous même ce soir. (M. Damala est mort dans les derniers mois de l'année 1889.)

11 JUILLET. — Première représentation de la *Fille à Cacolet*, pièce en trois actes et cinq tableaux de MM. Chivot et Duru, musique de M. Edmond Audran [1]. — Est-ce, comme le demandait notre spirituel confrère Hector Pessard, une restitution, à l'occasion du Centenaire, de l'ex-vaudeville sentimental taillé sur le patron de ces *Canotiers de la Seine* qui eurent jadis tant de vogue aux anciennes Folies-Dramatiques? Est-ce tout simple-

1. DISTRIBUTION. — Le baron Cordesco, M. *Baron*. — Gumblot, M. *Lassouche*. — Paul Didier, M. *Cooper*. — Adhémar, M. *Barral*. — Cacolet, M. *E. Georges*. — François, M. *Courcelles*. — Gustave, M. *Mire*. — Un peintre, M. *Prika*. — Un domestique, M. *Millaud*. — Rosette, Mlle *Jeanne Garnier*. — La baronne Cordesco, Mlle *Lender*. — Amanda, Mlle *Crouzet*. — Florestine, Mlle *Laporte*. — Anita, Mlle *Barthélemy*. — Herminie, Mlle *Delys*. — Alice, Mlle *Georgette*. — Carmen, Mlle *Alchain*. — Juliette, Mlle *Marius*. — Gabrielle, Mlle *Langlois*.

ment une pièce, et même une sous-pièce d'été? C'est ce que décidera, mieux encore que la critique, le public qui, retenu par la fête du palais de l'Industrie, voudra bien apporter son argent aux guichets des Variétés... Le voudra-t-il? Tout est là. Eh! mon Dieu, pourquoi pas? Jeanne Granier n'est-elle pas toujours vaillante, et Baron n'est-il pas toujours amusant? Voyez-les dans leur séguidille à deux voix, le clou du troisième acte et aussi de la pièce. Mais voyez aussi l'intrigue, inspirée de Berquin à deux auteurs qui se sont parfois donné plus de peine. Un jeune peintre, Paul Verdier, est accusé d'avoir volé un collier de diamants à une belle dame, la baronne Cordesco, dont il faisait le portrait. Les apparences sont contre lui. Seule, Rosette, un *modèle*... de vertu (*sic*), dont il veut faire sa femme, Rosette Cacolet, qui a dans ses veines du sang de policier — il paraît que MM. Chivot et Duru se sont également adressés à MM. Meilhac et Halévy — Rosette Cacolet, dis-je, affirme que Paul Verdier n'est point un voleur, et jure de le prouver avant quarante-huit heures. Quarante-huit heures bien employées, je vous assure... En digne fille de son père, Rosette Cacolet se travestit en mousse, en grande dame espagnole, etc., et parvient à faire la preuve de la parfaite innocence de son peintre. Le coffret contenant le collier de quatre-vingt mille francs a été volé par un ex-valet de chambre de la baronne et sur les ordres du baron, dont le seul but était de mettre la main sur trois lettres compromettantes. Et l'œu-

vre de Rosette est encore plus morale que vous ne pouvez vous l'imaginer : elle « blanchit » l'excellent Paul et remet ensemble la baronne et le baron, qui paraît-il, ne demandait que ça. Si le public est aussi bon enfant que l'ont pensé les directeurs et les auteurs des Variétés, il se contentera des quelques flonflons écrits par M. Audran, parmi lesquels nous citerons la chanson du Mousse, qu'a dû bisser Mlle Granier, et la séguidille chantée et dansée par ces deux étonnants Espagnols qui s'appellent Jeanne Granier, la verve même, et l'inimitable Baron. M. Cooper, toujours adroit, M. Lassouche, toujours drôlement « arsouille », et Mlle Lender toujours élégante, font un aimable cadre à cette pochade un peu lâchée... Et, comme je finissais la soirée (on fait ce qu'on peut, n'est-ce pas ?) au palais de l'Industrie, je ne pouvais m'empêcher de sourire, tout en causant avec une exquise jeune femme qui promenait dans la fête son trop heureux mari. — « Qu'avez-vous donc à rire ? » me demande ma charmante amie. — C'est que je pense à un « mot » de la *Fille à Cacolet :* un des personnages de la pièce, s'adressant, à des peintres qui dansent autour d'un bol de punch : « Je parie que vous aspirez tous à être *pris de rhum !* » — Alors, on dit ça aux Variétés ? — Oui, madame, on dit cela. » — *La Fille à Cacolet* aura dix-sept représentations, et sera suivie d'une reprise du *Fiacre 117*.

16 AOUT. — Reprise de la *Fille de madame Angot*, opéra-comique en trois actes de Clairville, Siraudin et M. Victor Koning, musique de

M. Charles Lecocq. — Encore une opérette qui a fait le tour du monde. La *Mascotte*, dont nous parlions ces jours derniers, a été donnée jusqu'à la Terre de Feu. Où n'a-t-on pas vu la *Fille de madame Angot*, depuis sa première représentation à Bruxelles, puis à Paris, aux Folies-Dramatiques, où elle fut donnée plus de mille fois ? Et l'on se souvient encore de la brillante réouverture de l'Eden avec l'opérette populaire de M. Lecocq, où M. Bertrand avait eu l'idée lumineuse d'offrir à Mme Judic le rôle de Lange, préalablement distribué à Mlle Lender. Voici maintenant la célèbre *Fille de madame Angot* aux Variétés, où elle se fait mieux entendre que dans la vaste salle de la rue Boudreau, — avec la belle Mlle Lender, reprenant le rôle qu'elle avait d'ailleurs déjà joué à l'Eden, avec l'adroit Cooper, promenant dans Ange Pitou son enrouement toujours sympathique, et surtout avec Jeanne Granier, l'adorable Clairette. Vous connaissez la verve originale et endiablée de Granier, sa gaminerie primesautière, sa mutinerie charmante, sa façon de chanter, de jouer, si enlevante... Que dire qui n'ait pas déjà été dit, de sa manière tout en dehors, de son jeu souvent un peu gros, alors même qu'il est le plus spirituel, et de cette voix qui porte autant par la netteté de l'articulation que par la sonorité du timbre ? On lui a redemandé les couplets du premier acte, toujours actuels : « Ce n'était pas la peine assurément de changer de gouvernement ! » qu'elle dit d'une façon si amusante, et

on a voulu entendre deux fois, au troisième, le fameux duo de l'engueulement, où vraiment on peut trouver qu'elle en met un peu trop... Mais puisque le public aime ça...

18 SEPTEMBRE. — Reprise de la *Vie parisienne*, opéra-bouffe en quatre actes, paroles de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach [1]. — La direction des Variétés, qui a laissé partir Mme Judic et gardé Mlle Granier a repris avec elle la *Vie parisienne*, d'Offenbach, et ce nous a été une occasion d'applaudir encore une fois la musique du maître, que beaucoup de gens ont longtemps affecté de traiter avec mépris. N'est-ce donc rien que d'avoir égayé toute une génération, d'avoir fourni des mélodies aimables et faciles à tous les théâtres de genre, des polkas, des valses et des quadrilles à tous les bals de l'univers? Musiquette tant qu'on voudra, cette musiquette est charmante : la *Vie parisienne* est populaire depuis vingt-trois ans. Vingt-trois ans! Et je vous assure que la pièce n'a point vieilli. Elle est encore et toujours amusante, cette fantaisie signée par MM. Meilhac et Halévy, — au temps où les deux auteurs ne songeaient guère à l'Académie, — écrite d'un bout à l'autre dans la langue des honnêtes gens, sans un mot d'argot, semée de couplets agréables, et qui, même

1. DISTRIBUTION. — Gondremarck, M. *Dupuis*. — Bobinet, M. *Baron*. — Gardefeu, M. *Cooper*. — Le Brésilien, Frick, Prosper, M. *Barral*. — Urbain, M. *Raiter*. — Gabrielle, Mlle *Jeanne Granier*. — Métella, Mlle *Lender*. — Pauline, Mlle *Crouzet*. — La baronne, Mlle *Bonnal* (début).

dépouillés du charme de la musique, sont agréables à la lecture. Ajoutons qu'il y a là de l'esprit et du plus fin. Que veut-on de plus dans une bouffonnerie? On a souvent raconté que le théâtre qui joua primitivement la *Vie parisienne* ne comptait pas du tout sur cet ouvrage. Directeurs et auteurs du Palais-Royal en avaient une peur horrible, et déclaraient que la pièce ne passerait pas le troisième acte. Ces erreurs sont communes au théâtre, et elles se comprennent mieux encore dans ces sortes de folies qui échappent aux lois de la logique ordinaire, et n'ont d'autre règle que le succès. Or, vous savez quel a été celui de la *Vie parisienne!* Il est vrai de dire qu'elle était merveilleusement interprétée, à l'origine, par Mmes Zulma Bouffar, Honorine, Paurelle, Montaland et Massin, sans oublier Mme Thierret, et par Gil-Pérès, Brasseur, Hyacinthe, Priston et Lassouche. Mme Thierret (dont le rôle est supprimé). Gil-Pérès, Hyacinthe et Priston sont morts; Mme Zulma Bouffar semble avoir renoncé à la scène, Mmes Paurelle et Massin sont définitivement retirées du théâtre. Honorine est, à l'Ambigu, la Chouette des *Mystères de Paris*, et Céline Montaland a pris, au Théâtre-Français, l'emploi des mères. Où est le Brésilien, le major de table d'hôte et le bottier que Brasseur, aujourd'hui directeur des Nouveautés, représentait si drôlement? M. Barral a des traditions et n'a que cela... Mlle Jeanne Granier, est, du moins, une spirituelle gantière, disant avec sa malice et sa verve accoutumées toutes les jolies choses qu'Of-

fenbach a mises dans le rôle de Gabrielle. Elle a dû bisser la tyrolienne du second acte. Mlle Lender est une belle Métella, et Mlle Crouzet une adorable Pauline. Une débutante, Mlle Bonnal, est chargée du rôle de la baronne, réduit à sa plus simple expression. Baron, un Bobinet épique, et Cooper, un élégant garde-feu, amusent même ceux qui ont vu Gil-Pérès et Priston. Mais le héros de cette reprise est encore Dupuis, réellement impayable dans le rôle du baron de Gondremarck, qu'il joue en véritable artiste, dans le ton du genre de comique exigé par la pièce : un délicieux Suédois d'opérette. Et voilà la *Vie parisienne* qui va faire les derniers beaux soirs de l'Exposition de 1889, comme elle a fait ceux de l'Exposition de... 1867 !

20 NOVEMBRE. — Première représentation de *Paris-Exposition*, revue en trois actes et dix tableaux de MM. Blondeau et Monréal. M. Brown-Séquard ne pouvait pas plus échapper à la plume acérée de nos « revuistes » qu'au fin crayon des caricaturistes en renom. C'est dans l'inévitable laboratoire du savant que se passe le prologue de *Paris-Exposition*, où l'on voit une commère « bien en jambes », Mlle Lender, prendre pour gai partenaire Compère Loriot (Foire Saint-Laurent, 1728) transformé en gommeux à la mode au jour, grâce au procédé de rajeunissement qui donne à l'excellent Raymond l'instinct et... même les mollets d'un coq. En route pour le boulevard ! Nous voici à la terrasse du Café Riche, où défilent les actualités parisiennes : l'Hôtel Terminus masquant

avec insistance la nouvelle gare Saint-Lazare; Lassouche, tout à fait drôle en ophicléïde : « Ne raillez pas la garde républicaine, » dont, tant est grande la force de l'habitude, l'instrument joue tout seul la *Marche indienne ;* puis l'*Angelus* de Millet, en tableau vivant; la querelle des journaux « s'engueulant » à qui mieux mieux ; les marchands d'abat-jour verts destinés à protéger contre la lumière électrique les yeux de nos contemporains ; le souvenir à « Bœuf à l'eau, Bœuf à l'huile, » sur l'air qu'enlevait si crânement Mlle Valti, de l'Alcazar d'été; les beaux toreros, représentés par MM. Lassouche et Germain, obligés de remettre à trois mois (ils sont sur les dents !) les rendez-vous que sollicitent leurs ardentes admiratrices... Inénarrable, Lassouche ! Le second acte nous transporte à l'Exposition; vingt sous pour voir M. Eiffel; dix sous seulement pour voir son gendre! Voici Mlle Gilberte en ballon captif: « Voulez-vous monter dans ma nacelle... où l'on voit... » Et la belle Gilberte fait de sa propre personne une description si polissonne que nous avons vu poindre le joli coup... de crayon de notre ami Gauné, l'aimable censeur. Impossible d'être plus raide. Quels sont ces quatre joyeux drilles entonnant un des plus entraînants refrains du *Chat noir ?* — « Qu'avons-nous mis de gai, disent-ils, autour de l'Exposition : des bals, des concerts ?... Pas du tout, nous avons construit des prisons... Voulez-vous visiter la Bastille, le Châtelet, le Temple, la Tour de Nesle ?.. .» L'idée critique

est ici très heureuse. Très amusante aussi, celle du palmier de Nice emmitouflé, mais « enrhubé » par le climat parisien. Très drôle, M. Germain (la distinction même, n'est-ce pas ?) en ânier de la rue du Caire, transformé, au moyen d'un foulard rouge et d'une casquette à pont, en « riche désœuvré » du soir. Très jolie, Mlle Crouzet sous le mignon bonnet de police et le monocle du Petit Guide Bleu. Mais une scène tout à fait supérieure, selon nous, c'est la spirituelle parodie de la Maccarona, par Mlle Jeanne Granier. Chant, danse, maquillage et coiffure : c'est des pieds à la tête, la piquante gitana, très exactement copiée, mais infiniment plus amusante que l'original. *Ollé !* Voyez Granier dans son *flamenco :* quelle adorable Espagnole ! quel superbe clou ! Le troisième acte s'ouvre sur une chambre du Terminus-Hôtel, dont les voyageurs sont à tout moment réveillés dans leur lit par l'entrée successive d'employés du chemin de fer — une prévenance de l'administration ! — apportant des bouillottes d'eau chaude ou sonnant le départ de la ligne de Normandie. Un immense disque au-dessus de la porte (Clairville n'eût pas trouvé mieux) indique au voyageur pressé de se recueillir au fond du couloir si... *la voie est libre.* Un autre intrus qui se trompe de porte, c'est Baron, arrivant avec une cravate énorme, dénouée, le gilet entr'ouvert, la démarche un peu chancelante, un bout d'écharpe tricolore pendant hors de sa poche. Il explique qu'il vient de s'en flanquer jusque-là au banquet des 15,000 maires,

qu'il a servi fidèlement et successivement tous les régimes que la France s'est donnés, et qu'en sa qualité de maire il n'a pas raté un banquet politique ; du reste, ce qu'il a fait, il est prêt à le refaire encore et à assister à tous les banquets futurs. Puis il explique (Baron chantant !), sur l'air de la *Boiteuse*, que le repas était splendide, mais qu'il manquait de femmes, et comme il n'y en avait pas davantage dans le Jardin de Paris, où on les avait conduits au sortir de table, il fallait bien licher...

Il faudrait voir oùs qu'on peut boire un verre ?
Boit-on par devant ?
Boit-on par derrière ?

Est-il besoin de dire qu'on a trissé le désopilant Baron. Après un brillant finale, représentant une fête de nuit au Champ de Mars, avec de *vraies* fontaines lumineuses, la salle est plongée dans l'obscurité, comme au début d'*Esclarmonde*, puis on nous montre un curieux rideau de publicité *animé ;* enfin, nous assistons à l'acte des théâtres : la scène de rupture et de raccommodement de Coquelin (Tervil) et de la Comédie (Gilberte) ; la *Lutte pour la vie*, avec MM. Guyon, imitant Lafontaine dans la perfection, et Roche, jouant très drôlement le *Struggler for life ;* le duo de *Mireille* raccourcie, avec ses interprètes *idem ; Tartufe* à la Scala, c'est-à-dire Molière, entremêlé de refrains de café-concert, — sans oublier Germain, revenant à diverses reprises sous l'uniforme du général Malet, interdit, puis autorisé

par la censure. — Bref, il y a vraiment de quoi se divertir aux Variétés, et *Paris-Exposition* méritera de rester comme un des plus francs succès de l'année 1889, qui se résume pour les Variétés, dans le tableau que voici :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pendt. l'année.
Mam'zelle Nitouche comédie....	3		4
L'Air de la mer, vaudeville......	1		55
Niniche, comédie-vaudeville.....	3	5 janvier.	8
**L'Affaire Edouard*, vaudeville..	3	1[illegible] janvier.	17
C'est la faute au Ministère, c...	1		117
Brouillés depuis Wagram, v....	1	18 janvier.	11
La Belle Hélène, op.-bouffe.....	3		15
Les Jocrisses de l'amour, c.....	3	13 février.	43
Epernay 20 minutes d'arrêt, c..	1		34
**Mes Anciennes*, folie-vaud......	3	22 mars.	7
Mal aux cheveux, com.........	1		65
Les Charbonniers, com..........	1		4
Un Chapeau de paille d'Italie, c-v.	5		6
La Femme à Papa, com.-vaud..	3		4
Lili. com.-vaud................	3	5 avril.	2
**Léna*, pièce.....................	4	16 avril.	33
La Dame aux Camélias, drame.	5	17 mai.	48
**La Fille à Cacolet*, pièce.......	3	11 juillet.	17
Le Fiacre 117, com..............	3		5
Chalet à vendre com.,..........	1		5
La Fille de Mme Angot, op.-c...	3	16 août.	32
La Vie Parisienne, op.-bouffe...	4	18 sept.	60
Paris-Exposition, revue........	3 10 t.	20 nov.	48

THÉATRE DE LA GAITÉ

Les trois premiers mois de l'année qui nous occupe sont remplis par le grand succès de la *Fille du tambour major;* le rôle de Stella, abandonné le 18 février par Mme Simon-Girard, indisposée, est confié pendant quelques jours à Mlle Jeanne Leclerc; puis, il revient, le 23 février, à Mme Thuillier-Leloir, et la pièce se joue tout d'abord jusqu'au 16 avril.

20 AVRIL. — Ouverture de l'Opéra italien par la première représentation de *I Pescatori di perle* (*Les Pêcheurs de perles*), opéra en trois actes et quatre tableaux de Michel Carré et M. Cormon (traduction de M. Zanardini), musique de Georges Bizet. — On assure qu'après avoir payé d'avance et rubis sur l'ongle à M. Debruyère, le loyer pour deux mois de la salle de la Gaîté M. Sonzogno aurait exprimé ce vœu : « Pourvu que je ne perde pas plus de cent cinquante mille francs ! » *Si non e vero, e bene trovato.* Voilà qui

prouverait tout au moins que le riche et sympathique éditeur ne s'est fait aucune illusion sur les chances de sa tentative d'une saison italienne dépourvue de l'étoile de première grandeur: la Patti (en son beau temps) — ou Gayarré, aussi bien que de l'œuvre à sensation : *Otello*, de Verdi, par exemple, interprété par les artistes qui l'ont créé à Milan. Dix-huit représentations : tel est le chiffre jadis atteint à grand'peine, à l'ancien Théâtre-Lyrique, par le premier opéra de Bizet, qui, depuis lors, n'a jamais été repris à Paris. Il y avait des promesses de talent, rien de plus, dans cet ouvrage d'un écolier cherchant encore sa voie et dont l'audition, au bout de vingt-six ans, n'offre aujourd'hui qu'un intérêt relatif. Un joli premier acte, contenant le beau duo de Nadir et de Zurga, que nous a déjà fait connaître M. Colonne; une agréable romance de ténor, au second acte; une certaine couleur dans l'instrumentation : c'est tout ce qu'on peut louer dans la partition de début de l'immortel auteur de l'*Arlésienne* et de *Carmen*. Après avoir créé don José, Lhérie a pris, comme on sait, l'emploi des barytons. Nous avions déjà eu occasion de l'applaudir, il y a quelques années, au théâtre de la Scala de Milan dans le roi Alphonse de la *Favorite*. C'est lui, Zurga, plein de chaleur et d'autorité, qui a eu le succès d'une soirée où nous avons été heureux de retrouver Talazac (Alessandro) triomphant encore dans la demi-teinte, et la jolie Mlle E. Calvé, dont la voix au timbre charmant laisse parfois à désirer sous le rapport de la justesse. Les chœurs ont fait

comme la belle Leïla et n'ont pas toujours chanté juste : ces choses-là ne se voient pas, d'ailleurs qu'à l'Opéra-Italien.

30 AVRIL. — Reprise d'*I Puritani* de Bellini. — On ne peut pas dire de la reprise des *Puritains* — pardon : *I Puritani* — que le besoin s'en faisait absolument sentir. Si ce fut le chant du cygne de Bellini, ce ne fut certes pas le meilleur opéra du compositeur de la *Somnambule* et de *Norma*. Mais nous comprenons qu'une virtuose aussi habile que Mme Repetto-Trisolini — la créatrice du *Richard III* de MM. Blavet et Salvayre à Saint-Pétersbourg — ait voulu se présenter au public parisien dans le rôle d'Elvire qui lui convient à tous égards. Elle a merveilleusement dit le célèbre air à vocalises « Vieni Arturo » et a chanté le duo final « Nel mirarti » avec le ténor Marconi — un superbe cavalier, je vous en réponds — avec un tel élan dramatique que le public a voulu l'entendre deux fois. Par contre, et en dépit d'une coutume qui remonte à Lablache et à Tamburini, c'est-à-dire à une belle cinquantaine d'années, le fameux duo fanfare « Suona la tromba » n'a pas été bissé. Il a pourtant été fort bien enlevé par MM. Cotogni et Lorrain, — l'ex-lauréat du Conservatoire, que nous avons applaudi à l'Opéra dans Méphistophélès de *Faust*, et dans Saint-Bris des *Huguenots*. M. Cotogni tenait avec une conscience extrême le personnage de Ricardo ; il a pu dire, comme autrefois Pandolfini dans les coulisses du théâtre Ventadour : « Zé m'ennouie dans ce rôle, zé trahis touzours, et quand z'ai

trahi, zé n'ai plous rien à faire... Mais ça m'est égal : le poublic, il maime touzours! »

9 MAI. — Reprise d'*Orfeo* de Gluck. — C'est au théâtre italien de Vienne, en présence de Marie-Thérèse et de toute sa cour, que l'opéra d'*Orfeo* fut représenté pour la première fois le 5 octobre 1762. Le rôle d'Orfeo fut écrit pour Guadagni, un castrat qui possédait une belle voix de *mezzo-soprano*, l'un des plus admirables chanteurs de la seconde moitié du dix-huitième siècle, et qui n'a été égalé que par Pacchiarotti. La signora Marianna Bianchi était chargée du rôle d'Eurydice et une demoiselle Lucia Clavaran de celui de l'Amour. Le succès fut immense et lorsque, deux ans après, en 1764, *Orfeo* fut chanté à Parme par les mêmes virtuoses, toute l'Italie proclama un chef-d'œuvre. Arrivé à Paris, Gluck, après le succès d'*Iphigénie en Aulide*, arrangea la partition italienne d'*Orphée*, y ajouta de nouveaux morceaux, et la fit représenter à l'Académie de musique le 2 août 1774. Transposé pour la voix de ténor, le rôle d'Orphée fut chanté par Legros, celui d'Eurydice par la célèbre Sophie Arnould, et l'Amour par Rosalie Levasseur. Le succès d'*Orphée* ne fut pas moins éclatant à Paris qu'à Vienne, et se maintint au théâtre jusqu'en 1830. La reprise d'*Orphée* au Théâtre Lyrique en 1859 fut entourée de soins pieux : l'orchestre et les chœurs avaient été renforcés d'une partie du personnel du Théâtre-Italien ; les décors très saisissants et d'un charme tout virgilien, étaient signés des grands artistes Cambon et Thierry ; Berlioz

avait été engagé pour surveiller les répétitions, notamment pour rétablir le rôle d'Orphée suivant le texte chanté à la création par le sopraniste Guadagni. Mlle Saxe (Marie Sasse) jouait le rôle d'Eurydice et Mlle Marimon celui de l'Amour. Mlle Moreau se faisait apprécier dans un petit air que l'on avait pris à la partie d'Eurydice. Mais c'est à Mme Pauline Viardot, interprète du rôle capital d'Orphée, c'est à l'intelligence et à la force tragique qu'elle y déploya, qu'on peut surtout attribuer la vogue du chef-d'œuvre de Gluck pendant plus de cent cinquante représentations : il fut donné quarante-neuf fois de suite au milieu de l'été. L'éminente artiste obtint dans cet ouvrage un succès d'enthousiasme, le plus grand peut-être de sa carrière théâtrale. Mme Hastreiter qui a de l'expérience et l'autorité d'une chanteuse dramatique a obtenu dans l'air célèbre : *Che faro senza Euridice* une ovation méritée. Déjà à l'acte des Champs-Elysées elle avait admirablement mimé la scène d'Orphée cherchant Eurydice, et là avait commencé son succès. Mentionnons aussi les bravos qu'a valus, au maëstro Mugnone l'exécution de la partie symphonique qui joue un si grand rôle dans le chef-d'œuvre de Gluck, et remercions sincèrement M. Sonzogno de cette intéressante restitution archaïque. Il est assez curieux que cette reprise d'*Orphée*, qui nous avait été promise au théâtre lyrique du Château-d'Eau, avec Mme Yveling Ram Baud, et même à l'Opéra avec Mlle Richard, nous ait été donnée par l'entrepreneur d'une éphémère saison italienne.

14 mai. — Reprise de *Linda di Chamounix*, de Donizetti. — M. Sonzogno, directeur de l'Opéra italien de la Gaîté, n'a pas craint de placer ce soir entre la répétition générale et la première d'*Esclarmonde* la reprise de *Linda di Chamounix*, qui, certes, ne pouvait passer pour une soirée à sensation. Cette partition de Donizetti n'est pas, d'ailleurs, l'une des plus accomplies qui soient sorties de la plume du maître, qui en a composé de charmantes. Le grattoir que le musicien tenait de son père et qu'il avait toujours sur sa table en écrivant ne paraît pas avoir joué un grand rôle dans cet opéra, griffonné en toute hâte beaucoup plus qu'écrit. Dans le genre sérieux, on doit lui préférer *Lucia* et *Lucrezia Borgia;* dans le genre bouffe, *Don Pasquale* et l'*Elisire d'amore*. Au reste, *Linda* est une œuvre de *mezzo carattere*, dans laquelle l'élément bouffe côtoie l'élément sérieux, et qui n'est pas sans quelque analogie avec notre opéra-comique. A la dernière reprise qui en fut faite à la salle Ventadour, les rôles principaux de *Linda* étaient tenus par Mmes Albani et Sanz, MM. Marchisio, Pandolfini et Nouvelli, et nous nous souvenons d'avoir vu autrefois la Patti dans Linda, la Grossi dans Pierrotto, Zucchini dans le marquis et Agnesi dans Antonio. Linda était jadis l'un des meilleurs rôles de la Patti. Non seulement elle le chantait merveilleusement, ce qui va de soi, mais elle le jouait avec une intelligence remarquable et y trouvait parfois des effets saisissants. Nous nous rappelons surtout, au troisième acte, tandis que se déroule à l'orchestre un mélo-

drame expressif, la belle scène mimée qu'elle jouait en descendant de la montagne avec Pierrotto, alors que la pauvre folle, revoyant après tant de malheurs le pays qui l'a vu naître, est brisée par l'émotion, par la fatigue et par la douleur. La Patti avait trouvé là un jeu de scène prolongé dont l'effet était vraiment remarquable. Mme Musiani joue le rôle avec intelligence : il est fâcheux que la chanteuse ne soit pas toujours à la hauteur de la comédienne : la vocalise est faible et la voix chevrotante. Mme Paolichi-Mugnone s'est montrée excellente dans le rôle de Pierrotto, qui se compose à vrai dire d'une chanson et de l'andante d'un duo, où nous avons pu apprécier quelques belles notes de contralto. M. Fagotti, un ténor sûr de lui, a fait applaudir son duo avec la chanteuse, et M. Frigiotti est un *buffo* plein d'entrain. Mais le gros succès de la soirée a été pour le baryton Cotogni, très remarquable dans le personnage d'Antonio : il a joué surtout la grande scène du second acte, celle où il reconnaît sa fille sous le costume d'une grande dame, avec un rare sentiment pathétique. L'interprétation a fait passer l'ouvrage.

31 MAI. — Reprise de *Maria di Rohan*, un opéra ingrat s'il en fut, autrefois chanté par Ronconi et la Grisi. Le livret est l'exacte reproduction d'un drame en trois actes, mêlé de couplets, de MM. Lockroy (le père de M. Edouard Lockroy) et Edmond Badon, intitulé *Un duel sous le cardinal de Richelieu*, représenté au Vaudeville en 1832. En réalité, Châlais ne se tira pas un coup de

pistolet pour donner satisfaction au mari qu'il avait indignement trompé ; mais il fut condamné à mort pour crime de lèse-majesté. Les amis de Châlais, à force d'argent et de menaces, obligèrent le bourreau à se cacher : ils n'y gagnèrent que de rendre plus cruel le supplice du condamné ; on tira de prison un malfaiteur qui allait être pendu et à qui l'on offrit sa grâce, afin qu'il remplaçât le bourreau. Ce maladroit exécuteur donna à Châlais plus de trente coups d'épée et de hache avant de pouvoir lui séparer la tête du corps. On prétend qu'au vingtième coup Châlais se plaignait encore... Le duo de Marie et de Châlais, la prière de Marie, l'air de Chevreuse, au troisième acte, et le trio final sont les meilleures inspirations de l'ouvrage. Mais l'aimable secrétaire du Théâtre-Italien m'avait placé derrière les cuivres, et je vous réponds qu'ils font rage dans l'opéra de Donizetti. Il n'est pas de fanfare foraine qui puisse « piger » avec eux ! Notons du moins les ovations méritées par notre compatriote Lhérie, toujours excellent acteur, et par Mme de Cepeda, une chanteuse italienne d'expérience.

6 JUIN. — Premier concert de musique italienne, ancienne et moderne. — « Je croyais bien perdre de l'argent, mais pas dans cette *mesoure*», disait dernièrement M. Sonzogno. — Mais alors à quoi bon cette entreprise ? demanderez-vous.— Dans le seul but d'emb... nuyer Crispi. — Voilà certes un noble sentiment dont nous ne pouvons que féliciter le puissant directeur du *Secolo*, qui est en même temps le chef de la plus grande

maison d'édition d'Italie... C'est donc pour emb... nuyer le signor Crispi (nous n'y voyons, pour notre part, aucune espèce d'inconvénient) que M. Sonzogno donnait ce soir devant un auditoire un peu trop clairsemé, son premier concert de musique vocale et instrumentale, militairement dirigé par le maëstro Mugnone. Les succès ont été pour Mlle Calvé (toujours délicieusement jolie sous ses bandeaux noirs, en un temps où le blond seul est à la mode), qu'on a rappelée deux fois après la cavatine d'*Ernani*, chantée d'une voix très pure, et pour la basse Navarrini, qui s'est fait applaudir dans le *Confutatis maledictis* de la messe de *Requiem* de Verdi. On a redemandé à l'orchestre une gavotte de Lulli, encore qu'elle ait été jouée dans un mouvement bien bizarre... N'insistons pas !

8 JUIN. — Reprise de la *Sonnambula*, de Bellini. — J'attendais le coup, et j'y étais préparé dès le début de la saison de M. Sonzogno. Tant que nous aurons à Paris un Théâtre Italien, on nous servira cette idylle surannée qui a fait couler plus de larmes, vers 1830, qu'une fontaine Wallace ne débite d'eau dans le cours d'une année. Ce n'est pas que j'ignore les mérites de cette pauvre partition et que je méconnaisse la valeur de quelques belles pages, telles que le grand finale du deuxième acte, mais cet art est vraiment trop conventionnel et trop décrépit pour nos oreilles modernes. Musset adorait Bellini : peut-être viendra-t-il un temps où Wagner sera tout aussi démodé ! La *Sonnambula* a vécu plus de cinquante

ans : c'est un âge respectable pour un opéra italien. Je dirai comme mon ami Wilder : qu'on lui rende les honneurs funèbres dignes de sa glorieuse carrière, et qu'on l'enterre dans les bibliothèques. Si nous n'avons pu échapper encore une fois à cette reprise, c'est avant tout la faute de Mme Sembrich. Elle sait que le rôle d'Amina convient merveilleusement à la nature de son talent, et elle a voulu se montrer à nous avec tous ses avantages. Telle nous avions applaudi l'étoile polonaise il y a cinq ans, quand M. Maurel nous la fit entendre au Théâtre Italien de la place du Châtelet, dans *Lucia*, dans la *Traviata* et dans *Il Barbiere*, telle nous la retrouvons aujourd'hui à l'Opéra Italien de la Gaîté, où elle nous promet encore pour changer, *Il Barbiere* et *Lucia di Lammermoor*. Mme Marcella Sembrich est certainement l'une des virtuoses les plus remarquables que je connaisse, et depuis la Patti — en sa belle époque — il ne me souvient pas d'avoir entendu une cantatrice douée d'un mécanisme plus parfait. Avec la Patti, c'était plutôt affaire d'instinct ; la nature l'avait formée plutôt que l'étude. Chez Mme Sembrich c'est l'inverse : on sent que l'artiste a conquis ses qualités, une à une, par un travail opiniâtre et par un labeur intelligemment dirigé. Quoi qu'il en soit, Mme Sembrich, est une virtuose hors ligne. Sa voix est d'un timbre charmant et sa vocalisation est surprenante de souplesse et de précision. A la manière dont elle conduit la phrase on sent la parfaite musicienne et l'artiste sûre de la docilité de son organe. L'am-

pleur de sa respiration lui permet de développer et de nuancer la période avec un art plein de goût. Pour produire sur le public tout l'effet qu'elle pourrait en attendre, Mme Sembrich manque peut-être de charlatanisme ; elle ne prodigue pas assez les notes piquées et ne laisse pas apercevoir l'effort dans l'exécution des difficultés. Ce n'est pas moi qui songerais à m'en plaindre, et je la trouverais parfaite, absolument parfaite, si sa voix et son art me touchaient autant qu'ils m'enchantent. Je ne crois pas que l'air du troisième acte de la *Sonnambula* ait jamais été, — même par la Pasta ou par la Patti — plus délicieusement chanté qu'il ne l'a été ce soir par Mme Sembrich.

13 JUIN. — *Lucia di Lammermoor*, avec le Sembrich, MM. Lhérie, Fagotti, Grossi, Lorrain.

19 JUIN. — Clôture de l'Opéra italien au bénéfice de la société de bienfaisance italienne de Paris, avec le concours de MM. Lhérie, Fagotti, Lorrain, de Mmes Sembrich, Calvé et Jodici.

1er AOUT. — Réouverture du théâtre de la Gaîté par la reprise de la *Fille du Tambour-Major*. — Voilà pour le coup une heureuse reprise d'Exposition : spectacle charmant et brillant, aussi attrayant pour les grandes personnes que pour les enfants. La *Fille du Tambour-Major* reste une amusante pièce, dont le cadre militaire est superbe, en ce paysage d'Italie rempli de soleil et de gaieté. Puis, Centenaire ou non, je vous défie de n'être point ému quand, sous la porte de Milan, véritable arc-de-triomphe placé

au sommet du faubourg en pente, apparaît, sapeurs, tambours et musique en tête — jouant le *Chant du départ* — l'armée française de la première République. Défilé patriotique et magnifique; après les grenadiers, voici les hussards et leur claire fanfare, les artilleurs et leurs lourds canons. Et les troupes se déploient et se rangent d'une façon invraisemblable dans un décor qui est une merveille de pittoresque. Et les femmes agitent leurs petits drapeaux tricolores. Et les spectateurs y vont de leur petite larme... Car, en vérité, le tableau est grandiose et... remuant. De même qu'un régiment d'infanterie, avec sa musique et son drapeau, est toujours accompagné de trois ou quatre cents personnes qui marquent le pas — nous en étions encore témoin l'autre jour, sur les boulevards, après l'arrivée du Shah, — de même l'entrée des Français à Milan, soulève à la Gaîté, un enthousiasme qui tient du délire. Le public ne se lasse pas de voir relever la toile sur un spectacle qui vaut toutes les revues de Longchamp. Mais le dernier tableau n'est pas le seul *great attraction* de la *Fille du Tambour-Major :* il y a la pièce elle-même — une des meilleures de la raison sociale Chivot et Duru ou Duru et Chivot; — il y a surtout la musique d'Offenbach. On a fêté la rentrée de Mme Simon-Girard, qui plus jeune que jamais (c'est affaire à elle), a repris avec une verve et une crânerie adorables son rôle de Stella (sa création d'il y a dix ans) ; on a fort applaudi la fantaisie du tambour-major Vauthier, l'élégance

du lieutenant Alexandre, la gentillesse de la vivandière Gélabert. Mais je dois le dire, le gros succès de rire revient à Simon Max, le petit tapin Griollet, qui a vraiment la masse du public pour lui, et à Mesmaker, qui fait de cette ganache myope du duc della Volta, le plus singulier fantoche qui se puisse imaginer. Etrangers, provinciaux et Parisiens, tous sont allés voir la *Fille du Tambour-Major*, ses « petits Français », ses jolis ballets et son étonnant défilé militaire. La 800e représentation de la pièce avait lieu le 7 octobre.

22 NOVEMBRE — Reprise du *Grand Mogol*[1]. — La pièce de MM. Chivot et Duru a paru, ce soir, fort amusante encore, et la musique de M. Audran plus aimable que jamais. Il est vrai de dire qu'elle avait pour interprète la plus fringante, la plus fine, la plus distinguée, la meilleure chanteuse parmi les divettes d'opérette : Mme Simon-Girard, qui joua pour la première fois à Paris le rôle d'Irma le 17 octobre 1888. Le public lui a fait le chaleureux accueil qu'elle méritait : tous ses morceaux ont été bissés, voire trissés, et la soirée n'a été pour elle qu'une longue suite d'ovations. Grâce à l'entrain de MM. Alexandre, Mesmaker et Scipion, joint à la grâce de Mlle Conchita Gélabert, la représentation a, d'ailleurs, fort bien marché ; le nouveau petit ballet composé par M. Audran a

1. DISTRIBUTION. — Mignapour, M. *Simon-Max*. — Nicobar, M. *Mesmaker*. — Joquelet, M. *Alexandre*. — Crakson, M. *Scipion*. — Madras, M. *Durieu*. — Un marchand, M. *Schmidt*. — Irma, Mme *Simon-Girard*. — Bengaline, Mlle *Gélabert*. — Kioumi, Mlle *Faille*. — Une marchande, Mlle *Lebrun*. — Un officier, M. *Launay*. — Le grand Brahmane, M. *Martel*.

La pièce s'ordonne et se dispose au hasard; elle est décousue, étant faite de dix volumes déchirés; elle se déroule, au lieu de se concentrer; les épisodes enjambent sur l'action, les parenthèses coupent à chaque instant le lien de l'intrigue. Mais une verve constante relie et soutient ses tableaux épars; un mouvement de scène qui ne faiblit pas remplit leurs lacunes. Que de contrastes et de personnages! Le roi dans son Louvre et le bourreau dans son bouge; Catherine de Médicis dans son officine et Marguerite de Navarre dans son « retrait » voluptueux. Ici on conspire, là on aime: on passe et repasse de l'alcôve au pilori, et de la fête au massacre. En parlant de la première représentation de la *Reine Margot*, qui avait commencé assez tôt pour que les spectateurs n'eussent pas le temps de dîner, Théophile Gautier disait: « Grâce à Dieu, on n'a eu à déplorer aucun crime d'antropophagie; mais, pour l'avenir, quand on donnera des drames en quinze tableaux précédés de prologue et suivis d'épilogue, il faudra ajouter sur l'affiche: *Entremêlés de collations*... » La pièce servit de spectacle d'ouverture au Théâtre-Historique, bâti sur l'emplacement de l'hôtel Foulon et du fameux estaminet de l'*Épi Scié*. Lacressionnère et Bignon (La Môle et Coconnas), Mélingue et Rouvière (Henri de Navarre et Charles IX); Mmes Périer et Person (Marguerite et Catherine de Médicis) interprétaient à l'origine le drame de Dumas et Maquet. Il y a de cela plus de quarante ans, et ce répertoire est souvent aussi jeune, aussi frais qu'autrefois. Il ne brille point, je le répète,

par un grand amour de la vérité historique, et ce masque de Catherine de Médicis, ce poison versé dans un livre nous paraissent sujets à caution, en dépit des pamphlets du temps où l'on est allé chercher sans doute des imaginations aussi saugrenues. Non : ce qui fait vivre la *Reine Margot,* c'est la bonne humeur, c'est le sans-façon des personnages. Ils ont tous de l'esprit. Les premiers tableaux de la *Reine Margot* nous promènent à travers la cour des Valois et sous les murs du cimetière des Innocents, au milieu de la foule des bourgeois parisiens précédant de trois cents ans les électeurs de Jacques et de Boulanger, et dans la compagnie des grands seigneurs décrits par Brantôme ; ces tableaux sont pleins de mouvement et d'entrain ; ils nous emportent si vite que nous avons à peine le temps de respirer. La scène de l'empoisonnement, si peu authentique qu'elle soit, nous donne le frisson : lorsque le malheureux roi approche son doigt de ses lèvres pour décoller les feuilles du volume imprégné d'une mixture d'arsenic, on est tenté de lui crier : — « Arrêtez-vous, sire!... » — et nous supposons bien qu'à l'époque où les spectateurs étaient plus naïfs, mieux disposés aux émotions dramatiques, on a dû entendre des avertissements de ce genre. La fin du drame est moins bonne en ce sens que les impressions ne sont pas assez variées. Ainsi nous sortons de la scène de la torture — moins épouvantable cependant que celle de la *Tosca* — pour assister à l'agonie de Charles IX : en voilà assez, n'est-ce pas ? Au lieu de mêler le plaisant

au sévère, Dumas et Maquet ont uni l'horrible à l'atroce. Nous savons bien que nous ne sommes pas toujours là pour nous amuser : mais tant de supplices, tant de coliques, tant de chevalets, nous soulèvent le cœur. Plusieurs scènes de la *Reine Margot* sont d'une grande allure et d'un intérêt saisissant: l'exposition enlevée et lancée comme un coup de main, la fuite de la Môle aux abois, traqué par les égorgeurs, et se réfugiant dans la chambre de Marguerite, l'intermède tragi-comique de Coconnas feignant de crier et de se débattre sous les coins de cuir rembourrés dont le bourreau, reconnaissant de sa poignée de main, fait semblant de meurtrir ses jambes ; — le tableau du livre surtout, de ce livre empoisonné par la mère, qui se trompe d'adresse, et que la fatalité fait ricocher de mains en mains jusqu'à celles de son propre fils. On a encore applaudi tout cela comme au premier jour. La pièce est très convenablement remontée. On a remarqué, parmi les décors, le Carrefour du premier tableau, le Cimetière des Innocents, et la perspective verdoyante de la forêt de Saint-Germain, traversée par la chasse royale. De plus le Châtelet n'ayant dans ses magasins aucune garde-robe du temps, les costumes sont tout battant neufs. Passons à l'interprétation. Mlle Deschanps met sa blonde chevelure et son talent blond au service de la reine Marguerite ; mais de passion vraie, de sensibilité persuasive, de larmes sincères, il ne faut pas trop lui en demander. Dans Catherine de Médicis, la charmante et coquette Antonia Laurent n'a qu'un défaut — joli défaut,

ma foi! — c'est de paraître infiniment trop jeune pour être la mère de M. Brémont, qui n'est pourtant pas vieux. M. Laray, que nous vîmes, il y a douze ans, à la Porte-Saint-Martin, jouant le rôle effacé du bourreau, fait aujourd'hui Coconnas. Il n'y est peut-être pas aussi gascon qu'il le faudrait, *mordi !* Mais il a de l'entrain, une bonhomie sympathique. M. Volny est tendre et chevaleresque, le La Môle rêvé par les modistes et accepté par la tradition; il a déclaré son amour avec une simplicité qui nous a plu tout-à-fait. M. Brémont rend avec beaucoup d'expression et de sobriété l'agitation, l'incertitude et le trouble de Charles IX, tout en lui maintenant le sentiment de son autorité. Ce fut un des meilleurs rôles de Taillade; Rouvière, qui le créa, le jouait, paraît-il, en chacal épileptique. M. Paul Reney, enfin, artiste intelligent et modeste, dessine avec tact la figure d'Henri IV jeune; il en a le nez: c'est déjà beaucoup. — En somme, un ensemble d'exécution fort satisfaisant, dans un temps où les artistes de génie ne courent pas les rues, fait de cette attrayante *Reine Margot* une heureuse reprise. Honneur à Dumas et à Maquet!

2 MARS. — Reprise du *Tour du monde en 80 jours*, de MM. Adolphe d'Ennery et Jules Verne [1]. — Encore une reprise : trop de reprises! MM. Clèves et Floury ont remonté à la diable, en

1. DISTRIBUTION — Philéas Fogg, M. *Brémont*. — Corsican, M. *Laray*. — Passepartout, M. *Cooper*. — Fix, M. *Lérand*. — Cromarty, M. *Chameroy*. — Aouda, Mlle *A. Moreau*. — Néméa, Mlle *Destrées*. — Nakahira, Mlle *J. Marie*. — Margaret, Mlle *Miroir*. — Une Malaise, Mlle *Guéret*.

quelques jours, et à l'intention des collégiens en congé des jours gras, le célèbre drame géographique, dont ils avaient, pour s'en être servis il y a moins de deux ans, le matériel et les artistes. Ce n'est pas le *Tour du monde*, c'est le *Re-Tour du monde*. M. Laray et Mlle Angèle Moreau ont pour leur part interprété plus de sept cents fois les rôles de Corsican et d'Aouda. M. Brémont est le jeune et séduisant Philéas Fogg de la dernière reprise. Le rôle de Fix convient fort bien à M. Lérand. Celui de Passepartout, qui fut créé par Alexandre (le brave artiste qui était ce soir dans la salle nous contait qu'il l'avait joué de suite quatorze mois à la Porte-Saint-Martin, puis, après une interruption de quinze jours, sept mois encore au Châtelet), Passepartout, dis-je, est passé aux mains de M. Cooper. Notons le succès de Mlle Stichel, qui a dansé avec grâce et énergie tout ensemble un pas hérissé de difficultés. Des fanatiques — seraient-ce des claqueurs? — ont même voulu lui faire bisser cette variation hardie et neuve, sans égard pour la fatigue de la charmante ballerine. Cette féerie qui se promène aux Indes et des Indes à San-Francisco est toujours amusante pour les yeux et pour l'esprit. Il n'y a pas moyen de s'ennuyer un instant avec ces gens moins excentriques que bons — en dépit de leurs affirmations réitérées — de ces gens qui passent leur temps à mériter toutes les médailles de sauvetage de la terre, de ces gens qui se dévouent sans arrière-pensée, qui sont honnêtes, qui courent les aventures les plus étranges, et qui s'ai-

ment et s'attachent les uns aux autres un peu plus, à chacune de leurs nombreuses étapes. C'est, on le sait, le chef-d'œuvre du genre. La critique dramatique, convoquée au Châtelet, brillait ce soir par son absence ; mais le public paraissait s'amuser franchement. Le *Tour du monde* se jouera pendant quatre mois.

11 JUILLET. — Première représentation du *Prince Soleil*, pièce à grand spectacle en quatre actes et vingt-deux tableaux de MM. Hippolyte Raymond et Paul Burani, musique de M. Léon Vasseur [1]. — Il s'agit, si vous tenez absolument à le savoir, d'un prince indien, le prince Soleil, dont le royaume a jusqu'à présent échappé à la domination anglaise. Ce que la perfide Angleterre n'a pu obtenir par la force, elle tâche de l'avoir par la ruse, et décide le rajah récalcitrant à envoyer son fils voyager en Europe, où il s'éprend d'une jeune blanche, Elléna, la fille du savant professeur suédois Piberboom. Misaour, l'envoyé du rajah, qui a « débiné le truc » du gouvernement anglais, se charge de ramener le jeune prince en ses États. Mais que faire contre l'amour? Il est évident qu'après les péripéties tragiques et comiques, émouvantes et amusantes, pittoresques et

1. DISTRIBUTION. — Piberboom, M. *Francès.* — Chips, M. *Lérand.* — Jonas, M. *Peutat.* — Misaour, M. *Fraizier.* — Le regidor, M. *Chameroy.* — Le roi Soleil, M. *Claimont.* — Capitaine du prince Albert, M. *Ossart.* — Chef des Brahmanes, M. *Boéjat.* — Chef de police japonais, M. *Darcey.* — Gouverneur de Gibraltar, M. *Pontalès.* — Chef de cuisine, M. *Jacquier.* — Officier anglais, M. *Legrenay.* — Le pilote, M. *Doubleau.* — Le prince Soleil, Mlle *Lantelme.*

burlesques, d'un long voyage autour du monde (voire même un rêve au pays du Soleil), les deux jeunes gens se retrouveront enfin et s'épouseront, et... c'est ainsi que sera consacrée l'alliance de la barbarie et de la civilisation. Il nous faudrait un stock d'adjectifs louangeurs que nous n'avons pas actuellement à notre disposition, pour dire toutes les merveilles de mise en scène accumulées dans cette pièce-pantomime, géographique et féerique, chantée et dansée. Les ballets sont chatoyants, et jamais le Châtelet ne s'était mis en tels frais pour nous plaire ; la musique de M. Vasseur en est vive et entraînante ; les décors sont superbes, et je noterai d'une façon toute particulière, celui du *Mont aux Singes* ; le décor à transformations de l'engloutissement du *Prince-Albert* ; l'éblouissant pays du Soleil, où nous avons revu avec plaisir miss Ænéa, la mouche d'or, si légère et si gracieuse, et enfin le Jardin des fleurs de Yokohama, cet original café-concert où s'est donné rendez-vous le high-life japonais, accompagnant à la façon de nos gommeux des Ambassadeurs, mais à coup d'éventails, les refrains des divettes. Nous décernerons au comique de MM. Francès, Peutat et Lérand, à la plastique de Mlle Lantelme, à la gentillesse de Mlle Aga et à l'exubérance de Mme Toudouze, le juste tribut d'éloges qu'ils méritent ; mais nous serons l'écho de la salle archicomble du Châtelet, en disant que la verve originale et la curieuse fantaisie des Lauri Lauri's, ces clowns spirituels, ont été la joie et l'émerveillement de la soirée. — Le *Prince Soleil* se

jouera pendant la durée de l'Exposition avec d'énormes recettes.

Le Châtelet a ajouté le 13 décembre une nouvelle attraction à sa brillante féerie, le *Prince Soleil*, il a engagé Mlle Préciosa, une deuxième mouche d'or, russe cette fois, qui laisse bien loin derrière elle sa devancière ; cette charmante danseuse est d'une gracieuseté et d'une légèreté merveilleuse dans ses exercices ; en la voyant voltiger ainsi on croirait réellement que les lois de la pesanteur ne sont pas faites pour elle. Une surprise était ménagée au public, qui a été charmé davantage, lorsqu'à l'appel de leur maîtresse dix colombes blanches sont arrivées de l'amphithéâtre, se sont posées sur sa tête et ses bras étendus, puis ont disparu avec elle dans les airs. Le *Prince Soleil*, grâce à ce clou nouveau, continuera plus glorieusement encore sa splendide carrière, qui ne finira qu'en 1890.

Revue de l'année 1889.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
Cendrillon, féerie...............	4 30 t		24
La Reine Margot, drame........	5 12 t	26 janvier.	30
Le Tour du Monde en 80 jours d.	5 15 t	2 mars.	124
'Le Prince Soleil, pièce..........	4 22 t	11 juillet	173

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN

Le *Chevalier de Maison-Rouge* s'est joué jusqu'au 26 février. Le 1er mars, avait lieu la reprise de *Robert Macaire*, drame burlesque en quatre actes, précédé de l'*Auberge des Adrets*, prologue en deux parties, par Saint-Amand, Benjamin Antier, Frédérick Lemaître et Paulyanthe, remanié par MM. Philippe Gille et William Busnach[1]. — On a maintes fois conté l'histoire ou la légende de ce mélodrame honnêtement inepte, écrit dans le style primitif du Boulevard du Crime. Il tombait à la seconde représentation dans un ennui plat, lorsque Frédérick Lemaître qui croyait le jouer pour la dernière fois, s'avisa de

1. Distribution. — Bertrand, M. *Dailly*. — Robert Macaire, M. *Léon Noël*. — Baron de Wormspire, M. *Francès*. — Roger M. *Herbert*. — Pierre, M. *Angely*. — Pot-de-vin, M. *Perrier*. — Charles, M. *Violet*. — Le brigadier, M. *Delisle* — Rémi, M. *Mallet*. — Germeuil, M. *Gaspard*. — Dumont, M. *Jégu*. — Gogo, M. *Darlès*. — Jacquot, M. *Prévost*. — Gigonnet, M. *Samson*. — Eloa, Mlle *Jane Evans*. — Mme Pot-de-vin, Mme *France*. — Clémentine, Mlle *Lamart*. — Nanette, Mlle *Lacroix*. — Mme Rémi, Mlle *Boulanger*.

prendre au grotesque le rôle de brigand qu'il y remplissait. A l'instant, les bâillements tournèrent au fou rire ; succès inouï, cent représentations comme entrée de jeu. Mais le type n'était encore qu'à l'état d'ébauche sous cette première forme ; il prit plus tard son haut vol dans une sorte de féerie perverse sans foi ni loi, « blagueuse » à outrance, qui finit au dénouement (placé maintenant à la foire de Neuilly), par l'apothéose en ballon du crime vainqueur des gendarmes, et libéré dans l'azur. La pièce est restée curieuse et immoralement amusante en bien des endroits. On sait l'effet de scandale qu'elle produisait, il y a près de cinquante ans. Nous sommes blasés aujourd'hui sur les bandits loustics et les crimes bouffes : Robert-Macaire a fait école et ses élèves ne se comptent plus. Mais alors c'était pour la première fois que la philosophie du vice s'étalait sur la scène avec ce cynisme. Le bagne plaisantait, l'assassinat faisait des calembours. Le « traître », jusque-là voué aux tirades ronflantes et aux remords caverneux, pirouettait sur sa savate éculée comme sur un talon rouge de marquis. Il bafouait la paternité, jonglait avec le vol, plaisantait avec le meurtre, narguait et bâtonnait la Justice, comme fait le commissaire de Polichinelle, sur le théâtre de Guignol. Plusieurs scènes de la pièce ont gardé leur force comique et leur vérité proverbiale. Certes, l'escroquerie financière s'est étrangement perfectionnée depuis cinquante ans, et l'express de Bruxelles a commodément remplacé la patache d'autrefois. Les jeux de l'argent étaient

alors à ceux d'à présent ce qu'une cagnotte de café borgne est à la grosse partie d'un grand cercle. La spéculation, à l'état d'enfance, s'amusait aux hochets de la commandite et de l'invention. Robert Macaire fondant, au capital de quelques centaines de mille francs, la société d'assurance contre les voleurs, nous paraît un ci-devant financier. Mais le type domine les circonstances médiocres au milieu desquelles il est déclassé, il est complet dans son petit cadre. Étendez l'échelle de ses opérations, Robert Macaire sera à la hauteur des gigantesques faiseurs de nos jours, La scène de l'assemblée des actionnaires reste admirablement vraie dans ses traits saillants. L'honnête M. Gogo, réclamant humblement, au milieu des cris de fureur de ses associés, une distribution de dividendes, la demande encore aujourd'hui du même ton plaintif et remporte le même succès de huées prolongées. — « Mais c'est un homme d'argent ! » s'écrie Bertrand indigné. — «Ah ! Monsieur, c'est comme cela que vous entendez les affaires ! » reprend Robert Macaire d'un ton de supériorité sévère et de dignité offensée. « A la porte ! A la porte ! » et on l'expulse ignominieusement de la salle. Haro sur M. Gogo ! — Sur quoi Robert Macaire, se rasseyant majestueusement sur son fauteuil en maroquin vert : — « Messieurs, dans huit jours, nous reprendrons la discussion au point où nous l'avons laissée ; je vois avec plaisir que nous nous entendons parfaitement, à peu de chose près... Demain matin, la caisse sera ouverte... — Chœur d'ac-

tionnaires : — « Ah ! ah ! pour toucher?... » — « Pour recevoir les fonds des nouveaux actionnaires » ! Un autre intermède de haute bouffonnerie, qui nous a encore beaucoup amusé ce soir quoique un peu long, c'est la fameuse partie d'écarté entre le baron de Wormspire et son futur gendre, où les deux filous annoncent le roi avant d'avoir retourné la carte, et défilent à chaque coup des rangées d'atouts. — « Voyez-vous, beau-père, nous jouerions comme cela jusqu'à la fin du monde que nous n'en serions pas plus avancés ». La scène d'avant, en rédigeant le contrat, ils se jettent à la tête, dans un assaut de générosité frénétique des rentes imaginaires et des châteaux en Espagne, des vignes apocryphes et des mines de charbon fictives. C'est le « Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler, — « Si tu ne bois jamais que de mon vin ! » — « Si tu ne te chauffes qu'avec mon charbon ! » — C'est l'aparté final de deux aigrefins se dupant et s'escroquant en famille. L'esprit de Molière a passé par là. Ce baron de Wormspire faux général de la grande armée, vous représente encore un personnage bien plaisant avec sa filouterie placide et sa canaillerie vénérable. Père noble de table d'hôte et vétéran de tripots: une constellation de croix exotiques crible sa poitrine et l'on peut dire que l'épée qui lui a valu cette quincaillerie bizarre a dû jadis extirper les dents sans douleur. Tout est raillé, conspué, mystifié dans ce *Robert Macaire*, mais la plus spirituelle et la plus juste de ces parodies est celle du drame fatal et hystérique de l'époque où l' « antonysme »

sévissait comme une fièvre chaude, où l'enlèvement était si fort à la mode. L'épilepsie prétentieuse semblait alors l'idéal de la grande passion, et l'on prenait pour la nature vive une convulsion inspirée de l'amour. — Robert-Macaire n'eut qu'à contrefaire cette phraséologie boursouflée pour l'aplatir sous le ridicule. — « J'arrive à toi pour venir te dire : Je t'aime ! L'univers tout entier se serait trouvé là que je l'aurais broyé, pulvérisé, pour venir te dire : Je t'aime ! Eloa ! Si ton père t'eût refusé ma main, oh ! que d'épouvantable catastrophes il en serait résulté ! » — Ainsi parle notre bandit. Eloa répond : « Moi j'aurais, voulu que mon père t'eût refusé ma main. Que dis-je ? j'aurais voulu que mon mari vécût encore ; et alors, fille dénaturée, épouse criminelle et adultère, je serais venue à toi comme l'ange déchu. » — Et Robert gémit dans un sanglot qui glousse : — « Oh ! oh ! oh ! ç'aurait été charmant ! » — On ne pouvait mettre dans la charge plus d'esprit et de ressemblance. Et, à vrai dire, c'est à peine une charge. Ouvrez au hasard un des drames hurleurs de ces années-là, vous y trouverez des dialogues sérieusement montés au même diapason. Bertrand est inséparable de Robert-Macaire, il le double et il le complète, plus comique encore ; étant plus naïf. « Jocrisse du mal et du vice, disait Paul de Saint-Victor, sorte d'animal à queue rouge, presque irresponsable, tant l'instinct le mène. Il est disciple et doublure, compère et *famulus* de naissance. Où iraient les coups de pied de Robert, si Bertrand n'était pas là pour les re-

cevoir ? Avec quelle admiration béante il gobe ses axiomes et ses aphorismes ! Jamais pître forain n'avala plus complaisamment les étoupes et les boniments de son maître. Ce qui le subalternise tout à fait, plus encore que sa servilité native et que sa bêtise, c'est son inaptitude à se transformer avec la fortune. Promu caissier d'une société financière, pouvant voler de grosses sommes, il continue à *faire* le foulard. En pleine moisson il grappille ; tous les larcins lui sont bons. Sa poche a la capacité et l'indifférence de l'estomac de l'autruche : elle engloutit et elle digère tout ; elle avale avec le même appétit les sacoches et les petites cuillères, les billets de banque et les paires de gants. — Le patron est en train de dévaliser une compagnie d'actionnaires ; il opère sur des capitaux, il travaille en grand. Pendant ce temps, et au risque de faire manquer l'entreprise, Bertrand vole à M. Gogo sa tabatière en corne et son mouchoir à carreaux : il n'est pas jusqu'à son étui à lunettes, qui vaut bien deux sous, qu'il ne finisse par lui dérober. C'est dans le sang, c'est plus fort que lui ; et le rire, qui est immoral, applaudit aux éclats chacun de ses tours... » On a souvent plaisanté M. Duquesnel sur ses reprises : celle-ci, du moins, est vraiment intéressante ; elle ravive des types oubliés dont il ne restait plus guère que des lithographies et des noms ; elle remet en lumière deux ou trois scènes de haute comédie, fourvoyées dans une parade divagante, faite de hoquets et de grimaces, de cris de tabatière et de coups de pieds. Au lendemain de son

remarquable Rocher du *Chevalier de Maison-Rouge*, M. Léon Noël a composé le rôle de Robert Macaire avec une extrême finesse, une étonnante science du détail et une incontestable sûreté d'effets. Il a été superbe dans son duo d'amour avec Eloa, qui reste la grande scène de la pièce, et qui lui a valu un énorme succès. M. Léon Noël a, paraît-il, eu l'honneur de jouer, tout jeune alors aux côtés de Frédérick Lemaître. — « C'est étonnant comme vous me ressemblez, lui disait le grand comédien, mes enfants me ressemblent moins. » Voyez-le, en effet, à son entrée en scène, c'est Frédérick descendu de son cadre. Mais M. Léon Noël ne s'est pas contenté de nous rappeler, sous le costume dessiné par M. Thomas, d'après Daumier, l'illustre comédien qui créa le rôle de Robert Macaire, il nous a montré qu'il était, lui aussi, un artiste, et un *vrai*. Encore que son embonpoint travestisse le rôle, — un Bertrand gras ne se comprend pas plus qu'un Sancho-Pança efflanqué — Dailly est gai, très gai, excessivement gai, et puisque la salle pouffe de rire à toutes ses cascades qui sont des traditions (ne touchons pas aux traditions !) tout est bien dans la meilleure des parades. Nous trouvons, pour notre part, assez peu comique sa façon de répéter les dernières phrases de Robert Macaire; mais nous le félicitons sur la manière dont il a joué le vol de la sonnette : cela est tout à fait charmant. Après Robert Macaire et Bertrand, il faut citer encore M. Francès, excellent dans le baron de Wormspire; M. Herbert, amusant dans le gen-

darme Ramollot, adorablement composé jadis par Courtès (aujourd'hui au Vaudeville); Mlle Jane Evans, qui nous a fait grand plaisir dans la romantique Eloa, et Mme France, infiniment plus à son aise dans Mme Pot-de-Vin, du tableau des élections — si joyeusement écrit par MM. Philippe Gille et William Busnach — que dans la mère du Raphaël des *Filles de Marbre* aux Menus-Plaisirs.

20 Avril. — Reprise de la *Closerie des Genêts*, drame en cinq actes et sept tableaux de M. Frédéric Soulié. — La *Closerie des Genêts* est un de ces drames qu'on reprend souvent et qu'on reprendra longtemps encore, toujours avec raison ; car c'est dans l'espèce un véritable modèle, comme qui dirait une façon de chef-d'œuvre. Frédéric Soulié est fort injustement aboli aux yeux de la génération présente. C'est une imagination puissante et sombre. Il avait même de la littérature et de la meilleure. Les premiers chapitres des *Mémoires du Diable* contiennent des pages de bonne et forte prose qui méritent d'avoir une place dans le musée de la langue française. Encore qu'elle ait un peu vieilli dans la forme, étant vigoureusement machinée, avec des péripéties humaines et des caractères vivants, la *Closerie des Genêts* reste une œuvre. Je n'ai pas, Dieu merci ! à en faire ici l'analyse. La pièce est plus que connue. Elle est quasi-légendaire. L'intérêt de la reprise actuelle est tout dans l'interprétation. M. Dumaine est à peu près le seul artiste aujourd'hui qui ait les épaules assez fortes pour porter le rôle superbe

deKérouan. Il s'y montre plein d'émotion. M. Bouyer a toute la dureté qui convient au comte d'Estève, et M. Léon Noël, cet excellent artiste, toujours sûr de lui, tout le pittoresque que demande le type de Dominique. M. Romain, prêté par le Gymnase, est un beau marquis de Montéclain ; Mlle Jeanne Malvau est touchante dans Louise et Mlle Julia Depoix (toujours le Gymnase), est charmante dans Lucile. Ainsi montée (Mlle Antonine n'a pas dédaigné de jouer Léona) la *Closerie des Genêts* permettra d'attendre la pièce nouvelle en cours de répétition.

31 MAI. — Première représentation de *Mam'zelle Pioupiou*, pièce militaire à spectacle en cinq actes et huit tableaux, de M. Alexandre Bisson, musique de scène de M. William Chaumet [1]. — Pièce d'Exposition, pièce d'été, si vous voulez ; grand vaudeville sans prétention, mais non sans gaieté, qui demanderait peut-être à être resserré davantage et qui gagnera sûrement à être « brûlé » comme il le sera dans quelques jours ; mais qui, tel qu'il est, nous a tous amusés ce premier soir, grands enfants que nous sommes. Le premier tableau nous montre, sur la Place du Marché de Falaise, en Normandie, la baraque des saltimban-

1. DISTRIBUTION. — Papillon, M. *Vauthier*. — Camille, M. *Lamy*. — Caboche, M. *Herbert*. — Trincart, M. *Bouyer*. — Trumeau, M *Angély*. — Ben-Soudias, M. *Darmont*. — Le Kadi, M. *Boulard*. — Maloisel, M. *Perrier*. — Nathan, M. *Mallet*. — Ben-Safi, M. *Delisle*. — Le Briskri, M. *Prévost*. — Bou-Zébel, M. *Jégu*. — Courtois, M. *Darlès*. — Le Claouch, M. *Samson*. — Abdallah, M *Charles*. — Mme Papillon Mlle *Desclauzas*. — Marcelle, Mlle *Félicia Mallet*. — Laïde, Mme *France*. — Nérida, Mlle *Lamart*.

ques ; M. et Mme Papillon leur fille Marcelle et leur clown Caboche. En dépit des boniments les mieux sentis et des roulements de tambour les plus drôlement accompagnés par les ronds de jambe de la petite Papillon, qui promet de danser le « pas du substitut », le métier ne va plus guère, il ne va même plus du tout ; les saltimbanques, la politique les a tués !... Aussi le patron prend-il une décision suprême : il ira tenter la fortune chez un peuple neuf, et nous le retrouvons, au tableau suivant (l'audience du Kadi) étonnant par ses tours d'illusioniste les arabes qui le regardent comme un dieu : il y a, chez ces gens-là, une fortune à faire. Mme Papillon, de son côté, a prospéré au point qu'elle dirige maintenant un superbe cirque ambulant et s'offre le luxe de deux domestiques : un cocher qui ne sait pas conduire mais qui se présente tout de même « pour apprendre », et sa tante Laïde « qui a fauté avec l'adjoint » et veut être cuisinière « de toute son âme, pour avoir le sou du franc ». Un couple bouffon tout à fait désopilant... Mais en voici bien d'une autre : de par son extrait de naissance, Marcelle a été déclarée « du sexe masculin », et comme elle n'a pas froid aux yeux, elle s'arrange pour suivre à l'armée de la guerre, habillée en pioupiou, son amoureux Camille Maloizel, pris, lui aussi, par le sort impitoyable. Mme Papillon et ses gens feront les étapes : en route pour la Tunisie. Le quatrième tableau nous transporte au pays des Kroumirs, où Papillon, héritier des biens d'un vieux cheik séduit par sa magie, est devenu

le seigneur Ya-Baba, en lutte avec le neveu du mort, le farouche Ben-Soudias, et triomphant toujours au moyen de ses tours de physique amusante. Puis, voici la première faction de Mam'zelle Pioupiou, à l'avant-poste de l'armée française, et son duel forcé (ainsi le veulent les règlements militaires) avec son amoureux Camille, qu'elle a traité de lâche. Voici le camp français, et le départ du 125e de ligne en tenue de campagne, colonel et état-major en tête précédé des tambours et clairons. Vous pensez qu'on n'a pas manqué d'applaudir le défilé... Mais il faut nous hâter d'arriver à la conclusion, drôlatique et patriotique, du vaudeville de M. Alexandre Bisson, taillé sur le patron des anciennes pièces militaires des Labrousse et des Laloue. Ya-Baba n'a-t-il pas chargé des marchands juifs de lui recruter un sérail, et ces dignes procureurs n'ont-ils pas jeté leur dévolu sur Mme Papillon, qu'ils ont enlevée de force à la suite de l'armée, et qu'ils présentent au pacha voluptueux sous le titre de la Belle Espagnole. — « C'est Fifine ! — C'est ce gredin de Papillon ! » Vous voyez l'étonnement et la reconnaissance... Enfin la toile se relève et se baisse sur la *Prise de Sfax* (d'après de très exacts croquis de M. Jambon), où Mamzelle Pioupiou gagne bravement ses galons de caporal. Nul doute pourtant qu'après s'être ainsi couverte de gloire, elle ne quitte l'armée, car, ainsi que le dit fort justement madame sa mère, la place d'une fille bien élevée n'est pas dans un régiment d'infanterie. *Mamzelle Pioupiou* — et ce sera l'une des

raisons de son honorable succès — est jouée à ravir, à ravir je vous dis, par Vauthier-Papillon, si vrai, en son exubérance, qu'on jurerait qu'il a fait jadis le métier de saltimbanque ; par Mlle Desclauzas, d'une fantaisie charmante en Mme Papillon; par Mlle Félicia Mallet, si souple en danseuse de corde, si crâne en petit soldat ; par Mme France, qui a fait de la paysanne Laïde une inoubliable caricature, la joie de la soirée ; par MM. Lamy et Herbert (Camille et Caboche), Angély (Trumeau), etc. ; tous sont exellents, je le répète, et nous n'avons que des compliments à faire aux artistes, comme à l'auteur (pour qui M. W. Chaumet a écrit une entraînante marche militaire et une très jolie musique de ballet oriental) et au directeur, qui a monté convenablement ce vaudeville, aux péripéties émouvantes et variées.

Le 2 septembre avait eu lieu la 100e et dernière représentation de *Mamz'elle Pioupiou*. Le 4 septembre nous avions, pour la rentrée de Mme Sarah Bernhardt, la reprise de la *Tosca*, drame en cinq actes de M. Victorien Sardou [1]. — C'est à la

1. DISTRIBUTION. — Le baron Scarpia, M. *Berton*. — Mario Cavaradossi, M. *Dumény*. — Cessare Angelotti, M. *Rosny*. — Le marquis Attavanti, M. *Herbert*. — Eusèbe, M. *Lacroix*. — Spoletta, M. *Bouyer*. — Vicomte de Trevilhac, M. *Thefer*. — Caprélola, M. *Darlès*. — Trivulce, M. *Deneubourg*. — Schiarrone, M. *Piron*. — Le prince d'Aragon, M. *Delisle*. — Paisiello, M. *Mallet*. — Ceccho, M. *Georges*. — Colometti, M. *Jegu*. — Général Froelick, M. *Cartereau*. — Le procureur Siscal, M. *Samson*. — Un sergent, M. *Besson*. — Un huissier, M. *Deserque*. — Floria Tosca, Mme *Sarah-Bernhardt*. — Reine Marie Caroline, Mlle *Méa*. — Princesse Orlonia Mlle *Saryta*. — Gennarino, Mlle *Seylor*. — Luciana, Mlle *Avocat*. — Un monsignor, Mlle *Dumont*.

M. Rebel a repris le rôle de Mario Cavaradossi quand M. Dumény a été rappelé à l'Odéon par la reprise de la *Famille Benoiton*.

170ᵉ qu'on reprenait, — en attendant *Théodora* — ce mélodrame de Sardou, qui fut, il y a deux ans, si vertement, si justement critiqué. La *Tosca* a du moins ce mérite, et nous fûmes des premiers à le lui reconnaître, qu'elle présente une interprétation hors ligne, un rôle fait pour Sarah Bernhardt et où l'on voit que l'auteur connaissait à fond la nature et le tempérament de cette artiste géniale. Est-il besoin de rappeler l'action saisissante qui se passe en un cadre historique où se font jour de nombreuses marques de sympathie pour la France : Rome au lendemain de la bataille de Marengo, et à une époque qui n'était point encore usée au théâtre au point de vue des costumes : les modes Louis XVI s'alliant à celles du Consulat ? Le premier acte, qui nous a paru, ce soir un peu bien long, sert à poser les personnages et à établir l'action mélodramatique, qui ne se déroulera que plus tard. Ravissante est la scène d'amour et d'aimable jalousie entre le jeune peintre italien Mario Cavaradossi et sa maîtresse, la délicieuse Tosca, l'étoile de l'*Argentine*. Il est vrai de dire qu'elle est jouée en toute perfection par Sarah Bernhardt, qui dès son entrée en merveilleuse du Directoire, et dès les premiers mots tombés de sa bouche d'or, a déjà conquis son public — un public de tout pays et de toute couleur (le nègre domine) qui fait songer à l'exposition du Blanc et du Noir. L'acte suivant est de pure mise en scène. Le troisième, ah ! le troisième est celui de la torture : frémissez, charmantes spectatrices, et pleurez vos beaux yeux, car nulle

mieux que Sarah n'est capable de leur tirer des larmes. Au quatrième acte, on s'en souvient, la Tosca vient implorer Scarpia, qui, nouveau Laffemas, lui propose le honteux marché de Marion Delorme. Qu'elle se donne à lui, et Mario est libre! Voici le sauf-conduit qui servira à protéger sa fuite, après le simulacre d'une exécution par les armes. La Tosca, qui d'abord a bondi sous l'outrage, se résout enfin à accomplir l'acte d'infamie qu'exige d'elle le sadique Scarpia. Mais, les ordres une fois donnés devant elle au capitaine qui commandera le peloton d'exécution, seule en présence du scélérat qui croit toucher au but de ses désirs, elle s'empare d'un couteau qu'elle ramasse sur la table du souper, et le lui plonge en plein cœur. C'est dans cette scène que Sarah Bernhardt peut être appelée *la grande* Sarah. Depuis le moment où elle aperçoit le couteau sur la table, et où l'on voit germer dans sa tête l'idée de poignarder le traître, jusqu'à la mise à exécution de son projet de vengeance, elle est absolument, incomparablement belle. Le Paris cosmopolite de ce soir le lui a dit, en la rappelant d'acclamation. Admirable de passion, de nervosité, de pathétique, Sarah Bernhardt a été cette fois encore on ne peut mieux secondée par MM. Berton et Dumény. Le premier nous offre une physionomie saillante et vraiment typique de l'odieux policier Scarpia, ce cruel à froid. M. Dumény donne la réplique à Mme Sarah Bernhardt avec une aisance, une promptitude, un naturel qui, dans un drame aussi noir, ont un rare mérite. La justesse de ces moyens déli-

cats produit des effets parfois plus puissants que ceux de la force. — M. Duquesnel avait promis au public de l'Exposition une dizaine de représentations de la *Tosca*. Vu le succès de la pièce, il en donne vingt-neuf.

7 OCTOBRE. — Reprise de *Théodora*, drame en cinq actes et sept tableaux de M. Victorien Sardon [1], partie musicale de M. J. Massenet. — *Théodora* a été jouée trois cents fois de suite à la Porte Saint-Martin : cela dit tout, et cela nous dispense de nous arrêter longuement ici sur un succès qui ne fait que recommencer. L'Occident grave, pur, courageux et naïf, représenté par un Gaulois à la cour de Byzance ; l'ancienne Grèce, fine et nerveuse, enthousiaste d'art simple, de littérature sobre et de liberté, figurée par un Athénien « hellénisant », entre ces deux mondes, la Byzance subtile, ergoteuse, dépravée, violente et détraquée, portraicturée dans cet empereur théologien et cette impératrice courtisane, dans le cadre des hippodromes gigantesques et des palais monstrueux : ce tableau de maître a fait ce soir, comme il y a cinq ans, une profonde et universelle impression. L'intrigue — vous la con-

1. DISTRIBUTION. — Justinien, M. *Philippe Garnier*. — Andréas, M. *Jean Sarter* (début). — Euphratas, M. *Léon Noël*. — Marcellus, M. *Rosny*. — Faber, M. *Bouyer*. — Cariber, M. *Angélo*. — Agaton, M. *Darlès*. — Nicéphore, M. *Deneubourg*. — Bélisaire, M. *Hattier* (début). — Eudemon, M. *Darmont*. — Tribonien, M. *Rohdé*. — Mundus, M. *Piron*. — Styrax, M. *Decori* — Timoclès, M. *F. Rebel*. — Constantiolus, M. *Delisle*. — Lycostrate, *Lacroix*. — Théodora, Mme *Sarah Bernhardt*. — Tamyris, Mme *Marthold* (début). — Antonine, Mlle *Jane Méa*. — Callirhoë, Mlle *A. Prévost*. — Parthenis, Mlle *J. Avoat*. — Iphis, Mlle *Lamart*.

naissez — n'a jamais passé pour très nouvelle. Il y a deux partis à Byzance. Une conspiration s'organise. Théodora déjoue la conspiration, et, tout en la déjouant, trouve parmi les conspirateurs un homme qu'elle aime (ce n'est pas la première fois que vous voyez cela sur la scène, n'est-il pas vrai? mais qu'importe!). Pour sauver l'homme qu'elle aime, il faut qu'elle tue, de sa main, un des conjurés, qui, sous l'effort des tortures, nommerait ses complices. Scène très puissante, détaillée avec un art savant, d'une conduite merveilleuse, d'un effet toujours extraordinaire, et jouée par Sarah en toute perfection! Théodora croit avoir tranché la conjuration. Elle l'a transformée en une sédition. Un parti immense veut venger la mort du martyr. La foule injurie l'empereur au théâtre. Théodora reconnue pour être l'impératrice par son amant, et insultée par lui, se le fait livrer, le sauve, se compromet pour lui, puis finit par le tuer en voulant lui verser un philtre d'amour et par être étranglée sur son cadavre. Voilà tout, et l'on a pu trouver que c'était peu... Mais les beaux tableaux que l'empereur assiégé dans sa loge, ou bloqué, pâle, lâche et tremblant, dans son palais! La curieuse et patiente et ingénieuse reconstruction historique! Quel art amusant et charmant! Bravo, Sardou! Bravo, Sarah! La superbe étude de caractère que celle de Théodora! Les traits fort divers qui composent sa physionomie, la cabotine, l'*Augusta*, la maîtresse de César, la conspiratrice ou contre-conspiratrice, l'amoureuse, sont fortement accusés

et reliés entre eux sans se confondre, de manière à former une de ces figures demi-sympathiques ou, pour mieux dire sympathiques, par l'effet de la vérité qu'elles contiennent, destinées par-dessus tout à réussir au théâtre. *Théodora* restera une des meilleures, la meilleure peut-être des créations de Sardou. Décoration toujours inouïe et costumes éclatants. Très pittoresque musique de Massenet. Philippe Garnier, César de la décadence, merveilleux. Un amoureux plein de chaleur et doué d'une bonne voix, M. Jean Sarter (à l'Odéon, M. Collin) dans le rôle d'Andréas, crée par Marais. Et dans Théodora, Sarah Bernhardt, plus belle que jamais ! — Voilà ce qu'on peut appeler une heureuse reprise. *Théodora* se jouera jusqu'au 22 novembre.

Voici le résumé de l'année :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
Le Chevalier de Maison-Rouge, drame	5 10 t.	—	66
Robert Macaire, drame burlesq.	4	1er mars.	55
La Closerie des Genêts, drame	5 7 t.	20 avril.	36
Mam'zelle Pioupiou, p. milit.	5 8 t.	31 mai.	100
La Tosca, drame	5 6 t.	4 sept.	30
Théodora, drame	5 7 t.	7 oct.	79

THÉATRE DE L'AMBIGU

A *Roger la Honte* de MM. Jules Mary et Georges Grisier, succédait, le 11 janvier, la *Porteuse de pain*, drame en cinq actes et neuf tableaux de MM. Xavier de Montépin et Jules Dornay [1]. — *Roger la Honte* n'a pas dit son dernier mot : cent vingt représentations n'en ont point épuisé la vogue, qui — M. Rochard y compte bien — reprendra de plus belle pendant l'Exposition. En attendant cette bien heureuse époque, le roman mis en pièce a de nouveau triomphé avec la *Porteuse de pain*, de M. Xavier de Montépin, l'un des rois du feuilleton. Aidé de M. Jules Dornay, l'auteur a transformé son énorme roman en un

1. Distribution. — Paul Harmant, M. *Montal.* — L'abbé Laugier, M. *Gravier.* — Lucien Labroue, M. *Fabrègues.* — Ovide Soliveau, M. *Péricaud.* — Cricri, M. *Fugère.* — Étienne Castel, M. *Pouctal.* — Georges Darier, M. *Walter.* — Tête-en-Buis, M. *D. Pougaud.* — Chef de la Sûreté, M. *Goutchalde.* — Lebret, M. *Dermez.* — Le maire de Chevry, M. *Frumence.* — Jeanne Fortier, Mlle *Lerou.* — Lucie, Mlle *Gallaix.* — Clarisse Darier, Mlle *Pauline Moreau.* — Marianne, Mlle *Bardy.* — Mère Vertbois, Mme *Morin.*

drame vieux jeu qui était certes de nature à intéresser le public ordinaire de l'Ambigu. Il faut le constater tout d'abord : la *Porteuse de pain* fut un succès. Neuf tableaux, dont un prologue, où l'on voit une pauvre femme se présenter mourant de faim elle et l'enfant qu'elle a dans ses bras, au presbytère de l'abbé Laugier, le jour même où l'on vient d'apprendre l'incendie d'une usine d'Alfortville et l'assassinat de l'ingénieur Labroue qui la dirigeait. C'est un misérable, Jacques Garaud, qui a fait le coup, promettant la fortune à Jeanne Fortier si elle veut le suivre ; Jeanne a refusé ; l'assassin a fui, et tout accuse la pauvre femme, que l'on vient arrêter. L'abbé Laugier recueillera son jeune fils Georges, et l'Assistance publique se chargera de sa petite fille. Vingt-deux ans se sont écoulés entre le prologue et le second tableau, où nous nous trouvons dans un bel hôtel de la rue Murillo, chez M. Paul Harmant, un riche industriel qui a gagné des millions en Amérique. Cet homme — vous devinez qu'il n'est autre que Jacques Garaud — a une fille phthisique, hélas ! qu'il adore, et dont il est prêt à satisfaire tous les caprices. Et, pour commencer, il attache à son usine de Courbevoie le jeune ingénieur qu'elle lui recommande et qu'elle aime à première vue. Or, quel est ce jeune homme ?... Lucien Labroue, le fils de sa victime ! On est très gai au « Rendez-vous des boulangers » ; mais on n'y chante pas seulement la *boulange* — la vraie — on y embauche comme porteuse de pain, sous le nom de Lise Perrin, une

brave femme aux cheveux gris,en qui nous retrouvons Jeanne Fortier qui a été condamnée aux travaux forcés à perpétuité, est devenue folle, et s'est évadée de Clermont, à la recherche de ses deux enfants. Voici — sans qu'elle s'en doute — sa fille Lucie, jeune couturière, aimée de Lucien Labroue, qui lui a promis le mariage, et n'attend que d'avoir une position pour tenir loyalement sa promesse. Il a compté sans M. Paul Harmant ; celui-ci, pour le donner en mariage à sa fille, de plus en plus malade et plus hystérique que jamais, ira jusqu'à lui montrer l'acte de naissance de Lucie—fille de la condamnée Jeanne Fortier — que lui apporte un bandit de son espèce, Ovide Soliveau, dont il a fait son complice. C'est à « maman Lison » que Lucie Fortier est venue dire sa peine — et c'est ainsi que la « porteuse de pain », retrouvant sa fille, est réduite au silence devant le désespoir de la pauvre enfant qui apprend que sa mère est une criminelle. « Maman Lison » lui promet du moins son aide et s'en vient consulter un avocat, Georges Darier, camarade de Lucien Labroue. Or, cet avocat — elle ne le saura que plus tard — c'est son fils, recueilli par l'abbé Laugier et protégé par un peintre-sauveur, Etienne Castel, ami du brave curé. Vous voyez que, si les situations manquent de vraisemblance, elles abondent, en cette pièce compliquée. Courons vite au dénouement. Chez l'avocat même, Harmant a reconnu Jeanne Fortier, et a résolu de s'en débarrasser, toujours aidé de cette canaille d'Ovide Soliveau. La maison

en construction, avec l'échafaudage qui doit écraser la porteuse de pain dans l'exercice de ses fonctions, est même un des plus émouvants tableaux du drame. Jeanne Fortier a miraculeusement échappé au guet-apens ; elle survit de même à la tentative de strangulation opérée par Harmant, en présence de sa fille. Celle-ci meurt de honte, au moment où l'on arrête son père, reconnu comme le véritable voleur, incendiaire et assassin d'Alfortvitle. La preuve est fournie par les pièces renfermées dans un cheval de carton — le cheval du petit Georges — qu'a promené pendant toute la pièce le peintre Castel, à la recherche d'un sujet de tableau. Il va sans dire que, grâce à l'éventrement du dada, il n'y a plus de doute dans l'esprit de personne, pas même dans celui de la justice aveugle. La pauvre mère étant enfin réhabilitée, Lucien Labroue épousera Lucie Fortier. Succès de pièce et d'artistes. A défaut de l'interprète qu'on rêvait, Mlle Aimée Tessandier, retenue à l'Odéon et promise au Théâtre-Français, le rôle de la « porteuse de pain » a été joué par Mlle Lerou avec une sobriété de gestes, une simplicité et une justesse de diction qui ont, à plusieurs reprises, soulevé les applaudissements de la salle de l'Ambigu, où presque inconnue la veille, elle est, en un soir, passée étoile. C'est pour elle la revanche, si longtemps attendue, de sept ans passés au Théâtre-Français, où après avoir débuté dans *Athalie* et remarquablement joué Jocaste dans *Œdipe-Roi*, elle n'a plus jamais été utilisée. « Je me rappelle encore son « entrée » au

Conservatoire — disait un de ses jeunes camarades de la classe de Delaunay, qui a fait d'elle un portrait fort ressemblant. — Ce fut un « ah » ! de surprise, suivi d'un « oh » ! de réprobation, modulés par toutes ces petites flûtes que contenait à peine le diapason plus grave, mais toujours mélodieux du maître. Que pouvait-elle bien jouer, celle-là, et qu'allait-elle *vendre* au public ? comme on dit à l'école de la rue Bergère. En effet, elle avait l'air de sortir d'un autre monde, du monde antique, peut-être. Haute sur jambes, sèche et maigre, enveloppée, comme une veuve, dans les plis d'une robe noire étriquée aux épaules, elle avait l'allure martiale, pour ne pas dire masculine. A la voir arpenter la classe, on hésitait entre un juge, à la salle des Pas-Perdus, et l'enfant poussiéreux de toutes les Auvergnes. Mais le masque, le masque surtout, confondait les futures jeunes premières : « Elles ne voyaient pas *ça* à la lumière de la rampe ». Elles ne voyaient rien, d'ailleurs. Il est certain qu'une fatalité pesait sur cette jeune femme, aggravait les plis de sa robe, émaciait sa silhouette et imprimait à son visage un cachet farouche, plus saillant encore au milieu de ces jeunes visages. Lerou, c'était l'intrusion d'un fusain dans une collection de pastels. Ecrasez beaucoup de noir sur la page, tracez avec le pouce un ovale imparfait, charbonnez deux yeux ronds comme ceux de la chouette, mais aussi allumez ces yeux-là à l'éclair d'un vers cornélien ; faites-lui le nez camard de la Pythonisse et la bouche d'une Euménide : vous aurez une médaille vio-

lente, d'un charme indéfini, frappée par Melpomène pour servir son art, aux grands jours, car elle lui a transmis le feu de ses veines, l'âpreté de sa voix et le quart au moins de tous ses dons tragiques »..... MM. Montal et Pouctal ont changé leurs rôles de *Roger la Honte :* le premier fait l'assassin — l'assassin qui aime sa fille — avec son expérience ordinaire ; le second nous a paru excellent dans le peintre Castel qui se dévoue à la découverte du coupable. Citons en bloc, avec éloges, MM. Walter (Georges), Fabrègues (Lucien Labroue), Péricaud (Ovide Soliveau), et donnons une mention toute particulière à la partie comique — vraiment très comique — menée par le jeune Fugère, dit Cricri, et M. Pougaud (Tête-en-Buis). Ce duo bouffe — y compris la ronde de la *Boulange* déjà nommée — n'a pas peu contribué à l'agrément d'une soirée bien remplie.

1er JUIN. — Reprise de *Roger la Honte*, avec ses interprètes de la création. La deux-centième représentation du drame de MM. Mary et Grisier, aura lieu le 20 août. Le 4 octobre, il se jouera pour la deux cent cinquantième et dernière fois.

4 OCTOBRE. — Reprise des *Mystères de Paris*, version nouvelle, en cinq actes et six tableaux, tirée du roman d'Eugène Süe par M. Ernest Blum [1]. — L'Ambigu varie son répertoire. A la

1. DISTRIBUTION. — Le Maître d'école, M. *Montal*. — Le Chourineur, M. *Gravier*. — Rodolphe, M. *Fabrègues*. — Pipelet, M. *Péricaud*. — Cabrion, M. *Fugère*. — Tortillard, M. *Pougaud* — Ferrand, M. *Walter*. — Van Seyton, M. *Dalleu*. — Germain, M. *Bacquié* (début). — Martial, M. *Bernay*. — Le docteur Noir,

Porteuse de pain et à *Roger la Honte* il fait succéder ce soir les *Mystères de Paris*, qui termineront l'Exposition. On sait qu'avant la version que nous en donna M. Blum, il y a deux ans, les *Mystères de Paris*, d'Eugène Süe n'avaient jamais été réellement mis à la scène. Feu Dinaux avait pris le titre, quelques-uns des personnages du roman, quelques-unes de ses situations, en laissant de côté les horreurs qui eussent semblé trop épouvantables à une génération moins aguerrie que la nôtre à tout voir, à tout supporter. Le Maître d'école, la Chouette, Tortillard, ne paraissent pas dans ces *Mystères de Paris* corrigés et atténués. Autant vaudrait faire une salade japonaise sans truffes et sans moules. M. Ernest Blum a taillé au contraire, en plein roman, cette nouvelle transcription dramatique ; il n'a rien retranché, rien oublié, se bornant à resserrer très habilement et à choisir les scènes les plus propres à égayer ou à émouvoir le spectateur. Il a pleinement réussi dans cette tâche, nous l'avons déjà dit. Nous nous bornerons à constater qu'on a bien ri ! — oh oui ! on a bien ri ! — avec Pipelet et Cabrion, en l'honneur desquels était ajouté un nouveau tableau; qu'on a frémi avec le Maître d'école et ses deux monstrueux acolytes; que le prince Rodolphe n'a paru invraisemblable à personne, ni le Chourineur non plus, ni Fleur-de-Marie, ni la comtesse Sarah Mac-Grégor. Il y a si longtemps qu'on con-

M. *Dermez*. — La Chouette, Mme *Honorine*. — Rigolette, Mlle *Bardy*. — Fleur-de-Marie, Mlle *Bari* (début). — Sarah, Mlle *Lefebvre* (début). — Mme Pipelet, Mme *Morin*.

Hubert se ferait tuer pour elle — il reçoit même un fort mauvais coup du traître Gidor — et c'est Jean qu'elle aime, Jean qui ne vient à la ferme que pour la petite Brigitte. Un legs de six cent mille francs a subitement fait de la pauvre fermière le plus beau parti du pays. Aussi voyons-nous le vieux Toussaint déjà nommé, le percepteur et le médecin du village — voire le châtelain de l'endroit, ruiné par le baccarat, — courir après la forte dot de l'altière Catherine, qui leur répondra... le jour de la Saint-Merry. Elle répond même tout de suite au père Toussaint. — « C'est Jean qu'elle aime : va pour Jean !... L'argent ne sortira pas de la famille »... pense le vieil usurier. Et voilà que, pour forcer son fils à épouser la fermière aux écus, le père avare conçoit le projet de supprimer l'obstacle en empoisonnant la petite Brigitte, — heureusement sauvée par le berger Taloiseau, « qui connaît les simples ». A l'idée qu'on a pu la croire coupable du crime, Catherine abjure sa jalousie et bénit le mariage de « son Jean » et de sa cadette. Elle épousera le brave Hubert : c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux. Quant au vieux Toussaint, il mourra — victime de la vengeance de Gidor, qu'il avait dénoncé à la justice — il mourra juste à temps pour ne pas devenir le père de celle qu'il avait voulu « poisonner ». Tel est le mélodrame, d'une paysannerie un peu conventionnelle (en dépit des intentions des auteurs), merveilleusement encadré par M. Rochard dans une mise en scène réaliste qui eût dû en faire le succès. On irait à l'Ambigu

pour respirer la bonne odeur des foins, et voir le chariot traîné par deux grands bœufs à l'œil justement étonné; on irait pour voir sortir de l'étable le troupeau de moutons (bê! bê!) son berger et son chien, et pour admirer le Pré fourchu, sous le ciel étoilé : Millet eût signé cet effet de nuit, véritable chef-d'œuvre des décorateurs Rubé, Chaperon et Jambon. Le personnage de la fermière est un peu séchement rendu par Mlle Lefebvre, que nous avons vue au Conservatoire et à l'Odéon, à la Gaîté, dans *Myrtil*, de notre confrère Maurice Drack, et au Vaudeville dans la *Comtesse Frédégonde*, de Jules Amigues. Mais M. Péricaud a composé avec un vrai talent son rôle d'usurier de village, riche, avare et terrible; M. Montal est superbe dans le vieux berger, et M. Gravier aussi sympathique qu'il convient dans le bon Hubert. MM. Pouctal et Walter se sont fait vivement applaudir : le premier, dans le rôle du fils Toussaint; le second, dans celui du menuisier Gidor. M. Fugère, le percepteur, « jurisconsulte mâtiné d'un homme d'affaires », est un vivant portrait de M. Thiers, et M. Pougaud, le gommeux au monocle, nous a rappelé notre mordant confrère Edmond Lepelletier. — *La Fermière* n'aura guère plus de trente représentations.

14 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Policière*, drame en six actes et treize tableaux, de MM. Xavier de Montépin et Jules Dornay [1]. —

1. DISTRIBUTION. — Pierre Lartigues, M. *Montal*. — Paul de Gibray, M. *Gravier*. — Verdier, M. *Péricaud*. — Ivan Smoïloff,

La voilà bien, la pièce de l'Ambigu, obscure et compliquée, illogique et invraisemblable, curieuse pourtant et intéressante, renfermant avec une artiste hors de pair et un étonnant décor à sensation, de quoi satisfaire les délicats, ayant, en outre, ce qu'il faut pour empoigner les spectateurs des galeries supérieures, toujours sensibles à l'œuvre de la police. Mais ne nous attardons point au préambule... Nous en aurions long à raconter en très peu de mots, s'il nous fallait faire tenir ici, en une page de ce livre, la matière d'un roman de M. Xavier de Montépin, qui a rempli pendant plusieurs mois le feuilleton du *Petit Journal.* Un double crime a été commis en une seule soirée : une femme a été assassinée au Père Lachaise dans le tombeau des Kourawieff ; un homme a été poignardé dans un fiacre, pendant le trajet de la gare de Lyon à la rue Montorgueil. Tout indique que la même main a commis les deux meurtres. Quelle est-elle ?... On arrête d'abord par erreur, puis on relâche immédiatement comme parfaitement innocent le comte Ivan Smoïloff qui était précisément allé ce jour-là au cimetière porter une couronne sur la tombe de la famille Mourawieff, et que le cocher Cadet, trop évidem-

M. *Fabrègues.* — Maurice Vasseur, M. *Pouctal.* — Le cocher Cadet, M. *Fugère.* — Gabrielle Servet, M. *Walter.* — Pascal de Landilly, M. *D. Pougaud.* — M. Bressolles, M. *Meigneux.* — Galoubet, M. *Dalleu.* — M. Mass, M. *Bacquié* (début). — Aimée Joubert, Mlle *Lerou.* — Mme Bressolles, Mlle *Cogé* (début). — M rie Bressolles, Mlle *Laurence Bari.* — So hie Bisson, dite la Grenouille, Mlle *Descorval* (début). — Simone, Mlle *Lévy Leclerc.* — Une dame, Mme *Morin.* — Un gamin, Mlle *Lucy Delporte.*

ment gris, a pris un instant pour le voyageur du fiacre 8.113. Mais si ce n'est pas le comte, quel est alors le véritable assassin?... Un jeune gredin qui chasse de race étant, sans le savoir, le fils, du bandit Pierre Lartigues et d'Aimée Joubert, qui sous le nom de Mme Rozier et sous le sobriquet d'Œil-de-Chat, s'est faite policière par vengeance et par besoin de réhabilitation, et quelle policière! mes amis, le plus fin limier de la Sûreté ! Apprendre successivement au jeune homme sa filiation, et faire trouver l'assassin par sa propre mère: c'est à quoi tend en sa plus simple et principale expression le drame de l'Ambigu, où, nous devons le dire, il y a du bon et du médiocre, plus d'une scène amusante ou palpitante, quelques autres assez inutiles et beaucoup de remplissage. Au nombre des meilleurs épisodes nous citerons le récit de l'assassin « épatant » les plus vieux de la bande des Cinq ; l'interrogatoire du cocher Cadet par la policière; la visite du fiacre, où l'Œil-de-Chat découvre (précieux indice !) le bouton de manchettes en turquoises, sœurs de celles qu'on a trouvées dans le tombeau du Père-Lachaise ; le poignant aveu de la mère à son fils, qui la regardait comme une « bonne amie »; le prodigieux et dangereux tableau de la mort d'Octavie, où la maison du meurtre descend dans les dessous — elle et tous les personnages du drame — pendant que la police monte, et où le meurtrier est traqué sur les toits, au milieu d'un lumineux panorama de Paris ; le bureau de la poste restante, où Aimée Joubert découvre en son

fils l'assassin qu'elle recherche et qu'elle a promis de livrer à la justice ; le dernier tableau, enfin, où les preuves les plus accablantes contre Maurice sont corroborées par l'assertion de sa canaille de père, l'infâme Pierre Lartigues. Là, Mlle Lerou, la remarquable « Porteuse de Pain » que nous avons vue, s'est montrée superbe, en restant toujours sobre et admirablement simple, et a mérité d'être applaudie par la salle entière comme une véritable artiste qu'elle est. Nous avons dit les bons endroits... Est-il nécessaire de noter les points faibles d'une intrigue multiple et embrouillée, — tels que les amours du juge d'instruction et ceux de Mme Bressolles — la jolie Mlle Renée Cogé, transfuge de l'Odéon, est aussi bonne que possible en ce très mauvais rôle, auquel elle donne le prestige de sa physionomie expressive et originale — de Mme Bressolles, dis-je, délaissée par Maurice Vasseur, qui lui préfère sa jeune fille (l'argent excuse tout), héritière de douze millions. N'insistons pas sur un quatrième meurtre — il est vrai qu'il s'opère à la cantonade — celui de Simone, et puis gardons-nous bien de demander aucune explication : cela ne servirait qu'à allonger encore une soirée déjà trop longue. Tenez-vous à savoir (il était fort tard quand nous l'avons appris nous-même) qu'après avoir vu mourir son fils et tué sa femme, Pierre Lartigues est arrêté et promis à l'échafaud : rien de plus juste. Rien de plus juste également que de nommer en bloc MM. Montal, Gravier, Péricaud, Fabrègues, et surtout Fugère, qui concourent à un « bon ensem-

ble », et de donner une mention toute particulière à M. Pouctal, pour le tact et même le talent qu'il a mis dans sa composition de l'assassin gommeux, Maurice Vasseur, le fils prédestiné de la policière, — et aussi au couple de rôdeurs engagés dans la « rousse », très curieusement représenté par Mlle Descorval et M. Dalleu. — L'histoire de l'année 1889 se résumait dès lors dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la première ou de la reprise	Nombre de représentat. pend. l'année.
Roger la Honte, drame.........	5 10 t		140
La Porteuse de pain, drame....	5 9 t.	11 janvier.	157
Les Mystères de Paris, drame...	5 12 t	4 octobre.	39
**La Fermière*, pièce	5 7 t.	8 nov.	37
**La Policière*, drame...........	6 13 t	13 décemb	21

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

Joséphine vendue par ses sœurs, l'éternelle *Joséphine* se jouait jusqu'au 25 janvier. Le 1er février avait lieu la première représentation du *Retour d'Ulysse*, opéra-bouffe en trois actes de M. Fabrice Carré, musique de M. Raoul Pugno[1]. — Refaire le *Retour d'Ulysse*, déjà fait par Hervé, après la *Belle Hélène*, qui reste le chef-d'œuvre du genre : n'était-ce pas une tentative plus que téméraire? L'idée fort spirituelle d'appliquer sur un sujet ancien une action toute moderne et toute parisienne a fondé le succès de *Joséphine vendue par ses sœurs*. M. Fabrice Carré s'est contenté cette fois, de parodier l'*Odyssée* : c'est la blague de collège. La scène se passe donc véritablement : au premier acte, à Ithaque ; au second, dans l'île de Calypso, et au troisième, de nouveau à Ithaque. Ne faudrait-il pas qu'un opéra-bouffe soit triplement amusant

1. Distribution. — Calypso, Mlle *Mily Meyer*. — Pénélope, Mlle *Silly*. — Télémaque, Mlle *Jeanne Thibault*. — Eucharis, Mlle *Gilberte*. — Mentor, M. *Maugé*.— Ulysse, M. *Dekernel*.

pour amuser encore en ces conditions? Disons tout de suite que, si le premier acte a semblé mortellement ennuyeux, les deux autres, surtout le second, grâce à Mily Meyer, ont changé en succès d'estime — hum! hum! mettons « succès d'estime » — ce que, vu la chaleur étouffante du lieu, tout le monde, aux Bouffes, appelait déjà un four, un « four carabiné ». Pénélope attend ce lâcheur d'Ulysse qui, sous prétexte du siége de Troie, s'est arrêté à faire la fête — une fête qui dure depuis dix ans — dans l'île de Calypso : *nymphes*, alors !... Quand il est décavé — cette Calypso est une mangeuse de roi — le divin Ulysse en est quitte pour faire une fugue à Ithaque, d'où il rapporte la forte somme, la seule qui plaise à sa maîtresse. Cependant Pénélope se dessèche, et fatiguée d'attendre, la vertueuse reine est bien décidée à choisir dans le tas des prétendants. Aussi, Mentor et Télémaque — c'est le jeune homme qui est le sage et le précepteur qui est le fou! — partent-ils pour Calypso afin d'y relancer Ulysse; ils lui volent sa bourse; n'est-ce pas le plus sûr moyen de le faire lâcher par Calypso, désormais toute à Mentor « qui a le sac ». Tout s'arrange (c'est le cliché) au dernier acte, par le retour d'Ulysse, déguisé en vieux chanteur des rues attendant une subvention — annoncez Homère, tout simplement! — et par la bonne grâce de Calypso rendant à Pénélope l'amant qui a cessé de lui plaire. L'opérette aussi, l'opérette d'autrefois a décidément cessé de plaire : nous n'en voulons pour preuve que la façon glaciale dont on a reçu cette parodie banale et facile,

un peu grossière même par endroits, assez drôle pourtant, toutes les fois du moins que Calypso est en scène dans la personne de la spirituelle Mily Meyer. On lui a redemandé ses couplets du second acte : « C'est Calypso qu'il nous faut » et le duetto du troisième : « Auguste reine des amours » qu'elle dit finement en compagnie de Mlle Silly, l'ex-Oreste de la *Belle-Hélène*, la créatrice de la *Vénus aux Carottes*, il y a quelque vingt ans, n'est-ce pas? En y joignant les aimables couplets de Télémaque, joliment chantés, au second acte, par Mlle Jeanne Thibault, ces deux morceaux sont, avec la complainte d'Ulysse racontant à sa manière la guerre de Troie : « Y avait une fois une femme blonde », les pages les meilleures, sinon les plus originales de la partition de M. Raoul Pugno, un vrai musicien dont le seul tort est de n'être pas né pour l'opérette. Nous avons dit que Mily Meyer avait fait toute notre joie, et c'est autant pour la remercier du plaisir qu'elle lui causait, que pour la féliciter de son charmant costume, que le public a accueilli par un murmure flatteur son entrée du troisième acte. Disons, si vous voulez, que Mlle Gilberte est toujours belle, — mais qu'elle se méfie de l'embonpoint, — et que la pièce — le chant du cygne de la direction Chizzola — est très convenablement montée. On sait que M. Maugé a fait un procès (il l'a même gagné) pour ne pas jouer l' « opérette » à la Renaissance. Aussi s'est-il empressé de venir la jouer aux Bouffes : c'est logique. Il est d'ailleurs amusant, autant qu'il peut l'être, dans les cascades de Mentor, à peine contenues par Télémaque.

— Après trente-six représentations du *Retour d'Ulysse*, le théâtre fermait ses portes le 9 mars.

21 MARS. — Réouverture de ce théâtre par les artistes en société avec la reprise de la *Timbale d'argent* [1]. — En attendant qu'un acquéreur sérieux se présente, les artistes des Bouffes ont obtenu du syndic de la faillite — fi ! le vilain mot ! — la permission d'exploiter pendant un mois le théâtre, fermé depuis plus de quinze jours déjà. L'affiche a le tort de ne point dissimuler la triste situation et porte cet exergue, d'ordinaire peu engageant : « Les artistes en association ». Il ne pouvait être question ni de continuer les représentations du *Retour d'Ulysse* (Mlle Mily-Meyer s'étant retirée de la combinaison), ni de reprendre *Oscarine* (pour laquelle M. Victor Roger désirait l'engagement de Mlle Desclauzas); on s'est adressé à M. Vasseur, et on lui a demandé sa *Timbale d'argent* qui, se trouvant toute montée, ne nécessitait aucuns frais. M. Vasseur, également sollicité par M. Letombe, directeur de la Renaissance, a cru qu'il se devait aux Bouffes, le théâtre où il a heureusement débuté et si brillamment établi sa réputation, plutôt que de laisser cent quarante personnes sur le pavé; il a autorisé la reprise de la *Timbale*, qui sera suivie de celle du *Droit du Seigneur*. Je vous mentirais si je vous disais que c'est devant une salle comble et en présence d'un

1. DISTRIBUTION. — Raab, M. *Maugé*. — Pruth, M. *Gaussins*. — Wilhem, M. *Ducreux*. — Barnabé, M. *Hyacinthe*. — Müller, Mlle *J. Thibault*. — Molda, Mlle *Gilberte*. — Fichtel, Mlle *Monnet*. — Mme Barnabé, Mlle *Néry*.

vrai public de première qu'a eu lieu la représentation de ce soir. Elle n'a pourtant pas été mauvaise le moins du monde. Mlle Jeanne Thibault a retrouvé, sous le costume de Muller, son grand succès d'il y a quinze mois, et c'est avec la vaillance et la crânerie superbes d'un talent qui s'affirme de jour en jour, qu'elle a enlevé le *brindisi* du premier acte ; Mlle Gilberte, une bien jolie Molda , a rétabli la chanson du fouet « Clic-clac, » supprimée jadis comme trop indécente (nous en avons entendu bien d'autres!) et dont on lui a redemandé le dernier couplet. M. Maugé, enfin, est amusant dans le rôle du juge Raab, où nous nous rappelons Désiré. En somme, la reprise de la *Timbale d'argent* n'est pas une reprise triomphante. Une reprise très honorable, c'est déjà quelque chose.

La *Timbale d'argent* se joue jusqu'au 30 avril. La 500e représentation avait été fêtée dans les premiers jours du mois. M. Léon Vasseur, qui conduisait l'orchestre, portait un toast à ses collaborateurs et aux artistes. M. Maugé prononçait quelques paroles bien senties et buvait à la presse... Le 1er mai, relâche, M. Oscar de Lagoanère devient directeur de ce théâtre.

27 MAI. — Reprise du *Droit du Seigneur* [1], pour l'inauguration de la direction de M. Oscar de

1. DISTRIBUTION. — Bibolais, M. *Piccaluga*. — Le baron, M. *Montrouge*. — Le duc, M. *Désiré G*. — Berzélius, M. *Jeannin*. — Antoine, M. *Philippon*. — Lucinette, Mme *Théo*. — Catinou, Mme *Saint-Laurent*. — La baronne, Mme *Maurel*. — Un page, Mlle *Gora Bertie*.

Lagoanère. — Le *Droit du Seigneur* fit autrefois la fortune de M. Debruyère aux Fantaisies-Parisiennes, et fut repris, il y a quelques années, par le même M. Debruyère à la Gaîté. C'est une pièce des plus croustillantes et dans laquelle les auteurs n'ont ménagé ni le gros sel ni le piment. Avec un titre pareil, on voit tout de suite où le développement des situations peut arriver. MM. Burani et Boucheron ne se sont privés d'aucune des plaisanteries, quelque épicées qu'elles pussent être, que motivait leur sujet, et personne n'a songé à leur en faire un crime, tellement ils y ont mis de bonne humeur. Une action fantaisiste, où le droit galant des anciens barons est exploité avec adresse et donne lieu à des tableaux piquants, une interprétation intelligente, sinon brillante, tels sont les éléments de succès que nous sommes heureux de constater pour la troisième fois. La partition de M. Léon Vasseur n'est pas d'une excessive originalité ; il y a un peu de tout, c'est un pot-pourri de toutes les musiques légères ; on y trouve, à vrai dire, de l'Hervé, de l'Offenbach, du Strauss et même, au besoin, du Vasseur ! Mais tout cela est vif, sautillant, agréable et amusant. La partie bouffe est, d'ailleurs, joyeusement remplie par M. Montrouge (toujours plein de naturel et de finesse dans le rôle du Baron), Désiré, Jeannin, Mme Saint-Laurent et Mme Maurel. Le rôle de Lucinette (créé jadis par Mlle Humberta et repris à la Gaîté par Mlle Lardinois) convient on ne peut mieux à la toujours charmante Théo : il semble avoir été fait pour elle. On avait demandé à

M. Piccaluga (Bibolais, autrefois ténor, est devenu baryton) sa romance : « Adieu, bois touffus »; on a bissé les couplets de Mme Théo. Sous la conduite de M. de Lagoanère, les chœurs et l'orchestre des Bouffes ont marché comme un seul homme.

4 JUILLET. — Reprise du *Canard à trois becs*, opéra-bouffe en trois actes de M. Jules Moinaux, musique de M. Emile Jonas [1]. — La musique, l'élégante et aimable musique de M. Emile Jonas a fait le succès — succès d'été, entendons-nous — de cette reprise du *Canard à trois becs*, une bouffonnerie un peu grosse qui date de vingt ans, de l'année qui suivit l'*Œil crevé*. Il y a là des coureurs d'aventures, des femmes assez faciles, des matelots, de gais paysans, des rencontres nocturnes, une arrestation pour terminer le second acte par un finale à effet ; le capitaine de vaisseau qui n'a jamais navigué est même proche parent de certain brasseur proclamé un foudre de guerre, on ne sait comment. Il y a, dans la partition de M. Jonas, plus d'un morceau dont le public, un peu clairsemé, des Bouffes-Parisiens, a été agréablement surpris. Citons entre autres, le duo du premier acte, entre Marguerite et Spaniello, avec un charmant accompagnement de violon ; le quintette du second acte : « Allons, plus de bavardage..., » la sérénade bouffe des trois

1. DISTRIBUTION. — Spaniello, M. *Piccaluga*. — Van Ostebal, M. *Ginet*. — Van Bonnetronche, M. *Bartel*. — Souriant, M. *Jannin*. — Pasmetto, M. *Marin (début)*. — Chutentos, M. *Dupré*. — Moulagaufre, M. *Perrier*. — Pitot, M. *Philippon*. — Marguerite, Mme *Saint-Laurent*. — Sophronie, Mme *Rosine Maurel*. — Madeleine, Mlle *Van Daelen*. — Barbe, Mlle *Revil*.

Espagnols ; les couplets de *Cot, cot dète* qu'on a redemandés à Mme Saint-Laurent, etc., tout cela est fin et distingué, et l'on se demande comment il se fait que le compositeur de cet excellent opéra-bouffe n'ait jamais donné de pendant à son *Canard à trois becs.* Sans pouvoir être comparée en aucune façon à celle de la création, l'interprétation actuelle est convenable. Le baryton Piccaluga obtient toujours son succès de chanteur, auquel il ajoute cette fois quelques bonnes intentions comiques. M. Bartel est un Van Bonnetronche plein de naturel, et Mme Maurel est une amusante duègne. — En somme, et en bonne justice, si réchauffé qu'il soit, le *Canard à trois becs* est encore un mets très supportable en cette saison.

3 JUIN. — Première représentation de *Figarella*, opéra-comique en un acte, de MM. Charles Grandmougin et Jules Méry, musique de M. G. Clérice, gentiment enlevé par Mmes Lafontaine, Evel, par MM. Perrier, Dequercy, Valéry et Dupré. Le livret, signé de deux véritables poètes, est un aimable pastiche de Beaumarchais (Figarella, fille de Figaro, continue la tradition de son père en secondant les amants persécutés); le musicien, M. Justin Clérice, est un des meilleurs élèves d'Emile Pessard.

13 AOUT. — Reprise de la *Mascotte*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Chivot et Duru, musique de M. Audran. — Lorsqu'à la répétition générale de la *Mascotte* (il y aura neuf ans le 29 décembre 1889) nous entendîmes le fameux duetto du premier acte :

J'aim bien mes dindons,
J'aim bien mes moutons,
Quand ils font leur doux glou glou glou
Quand chacun d'eux fait bê...

nous flairâmes tout de suite un *clou :* quel flair! La pièce, pensons-nous, irait bien... une soixantaine de fois. Elle en était ce soir, à sa 1,245^{e} représentation. Aux Bouffes, elle a été jouée DEUX ANS de suite, et elle est allée partout, partout avec succès : jamais de guigne avec elle : c'est la *Mascotte!*... Le libretto de MM. Chivot et Duru, qui tient à la fois du conte de fée, du conte grivois et de l'opéra-comique, est fort adroitement combiné. La musique d'Audran est jolie, traitée avec verve et écrite avec soin : c'est incontestablement l'une des meilleures partitions de l'auteur du *Grand Mogol* et de *Gillette de Narbonne*. A côté de Morlet, le chanteur exquis que l'on connaissait, et d'Hittemans, un fin comique qui, depuis lors, nous a quittés pour la Russie, M. Cantin nous présentait, le premier soir de la *Mascotte*, plusieurs débutants : M. Lamy, un gentil ténorino qui arrivait de Bruxelles, et Mlle Dinelli, du Gymnase. D'après la légende que vous savez la Mascotte devait ignorer éternellement l'amour. — Si son cœur battait, si elle perdait le bouquet de fleur d'oranger symbolique qu'elle portait ou qu'elle avait le droit de porter à son corsage, bonsoir la compagnie !... Elle était privée du même coup de sa puissance « félicifère » et devenait tout à fait incapable de faire des heureux.

Donc, pour qu'il fût certain d'être préservé de tout malheur, M. Cantin se trouvait dans l'obligation de dénicher une jeune personne jouant le rôle « au naturel » et réunissant toutes les qualités nécessaires à une Mascotte. Après bien des recherches infructueuses il finit par mettre la main sur l'oiseau rare. Un jour, — ceci est déjà de l'histoire, — son régisseur, M. Haymé, se trouvait à Lyon. Il assista à une représentation des *Vieux Garçons*. Le rôle de l'ingénue était joué par une charmante jeune fille, nommée Mlle Montbazon. — « Sapristi! s'écria le fidèle Haymé, voilà une exquise comédienne! Quel malheur qu'elle ne chante pas! » Le lendemain, au même théâtre, on jouait le *Petit Duc*. Il y retourna, et quelle ne fut pas sa joie en découvrant que la Granier de l'endroit était précisément la même demoiselle Montbazon. La délicieuse comédienne était aussi une ravissante chanteuse : c'était là du bonheur, et M. Cantin n'hésita pas à signer un engagement qui comblait tous ses vœux. On sait la suite : le succès de la *Mascotte* et celui de Mlle Marie Montbazon, qui depuis a épousé (ce qui n'était pas si bête) notre confrère Grisier, l'un des heureux auteurs de *Roger la Honte*, et qui se fait applaudir tous les soirs, aux Folies-Dramatiques, dans la Serpolette des *Cloches de Corneville*. Je dirais à mon amie Théo qu'il y a en elle une vraie cantatrice, que j'en suis sûr, elle ne me croirait pas... Mais je ne tromperai personne en affirmant que, toute heureuse de se montrer aux Parisiens dans un rôle qu'elle a joué cinquante fois en Amérique,

elle a triomphé ce soir par la grâce et par le charme, par l'élégance et par la gentillesse, par la verve et par la fantaisie : toujours « en scène, » elle a parfois des trouvailles du meilleur comique, et toujours elle reste séduisante. Bref, elle a réussi sans conteste ; elle a été très chaleureusement et très sincèrement applaudie. Louise Théo, l'attraction du jour, est d'ailleurs on ne peut mieux entourée. Piccaluga n'est-il pas le digne successeur de Morlet, M. Montrouge un amusant Laurent XVII, Mme Saint-Laurent une sympathique Fiametta, M. Philippon (jeune transfuge de Cluny) un adroit Fritellini?... Quant à l'orchestre que tient si bien dans sa main M. de Lagoanère, il exécute merveilleusement (le qualificatif n'a rien d'exagéré) l'aimable partition que vous savez tous par cœur.

3 OCTOBRE. — Première représentation de *Monsieur Huchot*, vaudeville-opérette en un acte, de M. Jacques Teresand, musique de M. Justin Clérice, interprétée par MM. Huchot, Wolff, Valéry et Mlle Burty.

7 OCTOBRE. — La *Mascotte*, représentée pour la première fois le 29 décembre 1880, atteint aujourd'hui, sa 1300e représentation.

1er NOVEMBRE. — Reprise de *Joséphine vendue par ses sœurs*. — Les Bouffes ont réalisé aujourd'hui, matinée et soirée, deux excellentes recettes en donnant *Joséphine vendue par ses sœurs*, et l'on a lieu de s'étonner que cette reprise d'un des plus grands succès de ce théâtre — et du théâtre — en ces dernières années, n'ait pas eu lieu plus tôt, alors que l'Exposition battait son plein. Peu

importe, d'ailleurs! *Joséphine* a toujours fait de l'argent; elle en fera encore, n'en doutez pas, par delà la fermeture des galeries du Champ de Mars et le départ de leurs derniers visiteurs. Jamais succès ne fut mieux justifié que celui de cette opérette d'une fantaisie si moderne. L'idée première était drôle. L'esprit et la gaieté n'ont manqué, dans l'exécution, ni aux deux écrivains du libretto: MM. Paul Ferrier et Fabrice Carré; ni au musicien : M. Victor Roger. Ceux-là ont trouvé des mots qui font toujours éclater de rire toute la salle ; celui-ci, qui a non seulement l'instinct de la mélodie, mais aussi celui de la parodie, a trouvé des airs et des combinaisons de rythmes qui mettent le public en joie. Nous nous sommes amusé ce soir comme au premier jour. L'interprétation première était excellente : les artistes aujourd'hui sont dignes de leurs prédécesseurs. Mme Maurel (la nouvelle mère Jacob) a dit d'une façon bien amusante la vieille romance du Gondolier, et si nous n'avons pas Mme Macé-Montrouge, la portière de la création, nous avons Montrouge jouant avec beaucoup de naturel le rôle d'Alfred Pharaon, jadis établi par Maugé, le Gaspard actuel des *Cloches de Corneville*. M. Philippon est un très gentil Putiphar, et Mlle Théry (premier prix du Conservatoire de Lille, paraît-il) a fait un aimable début dans le rôle de Joséphine. Restent sur la brèche le baryton Piccaluga, chanteur plein de goût, et Mlle Mily Meyer, c'est tout dire. Ce petit bout de femme, ce chiffon merveilleux, ce brimborion radieux, n'est-il pas toujours le joujou favori

des Parisiens? Avouons qu'elle est charmante et sans précédent, avec ses grands gestes larges, ses hardiesses si fines, ses mines futées et son filet de voix très juste, qui soulève des tonnerres de bravos. Elle est à la fois très femme et très gamin ; aussi ce rôle de Gavroche lui allait-il comme un gant. Il lui allait si bien qu'il s'est attaché à elle comme le carrick de Chopard dit l'Aimable s'est attaché jadis à Paulin Ménier, au point qu'elle ne saurait plus en jouer d'autres...

18 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Mari de la Reine*, opérette en trois actes de MM. Grenet-Dancourt et Octave Pradels, musique de M. André Messager [1]. — Florestan (jeune rapin) a demandé la main de Mlle Justine Patouillard. Les Patouillard (restaurateurs, 18, rue Rambuteau), la lui ont impitoyablement refusée. Rebuté et découragé, Florestan s'en va chercher fortune au Kokistan (?), muni, pour la forme, d'une mission de M. Geoffroy Saint-Hilaire, qui désire exhiber à sa fidèle clientèle quelques naturels de ce lointain pays. En deux minutes de conversation, Tomba-Kopo, premier ministre, renseigne notre compatriote sur la situation. De par des lois inviolables la reine est tenue de divorcer annuellement, et de prendre pour époux (rien n'empêche

1. DISTRIBUTION. — Patouillard, M. *Montrouge*. — Florestan, M. *Piccaluga*. — Le roi Yacoub, M. *Tauffenberger*. — Tomba-Kopo, M. *Gailhard*. — Marchand d'esclaves, M. *Dupré*. — Le Nègre, M *Valery*. — Justine, Mlle *Mily Meyer*. — La Reine, Mlle *Aussourd* — Mme Patouillard, Mme *Montrouge*. — Maëva, Mlle *Lafontaine*. — Zetulbe, Mlle *Demareuil*. — Sophia Mlle *Derieu*. — Damar, Mlle *Flore*. — Isaelli, Mlle *Marion*. — Zulma, Mlle *De Nelsonn*. — Dinelha, Mlle *Clément*. — Djalma, Mlle *Meryem*.

les anciens de concourrir de nouveau) celui qui aura su attraper à la course le cerf sacré. Pourquoi cette bête emblématique? N'ayant pas d'autres occupations pour l'instant, Florestan se met sur les rangs au nombre des candidats à la main d'Asella, une jeune souveraine parfaitement « habitable ». L'époux sortant, Yacoub — dont Asella se déclare, d'ailleurs entièrement satisfaite — et Tomba-Kopo lui-même, qui l'a précédé sur le trône, sinon dans la couche royale, seront ses concurrents les plus sérieux, le premier par la force, le second par la ruse. C'est sur ces entrefaites que débarquent au Kokistan M. et Mme Patouillard, escortés de leur fille, — qui ne pouvait se consoler du départ de son bon ami, — et tout prêts, cette fois, à marier Justine avec Florestan. Florestan est retrouvé (comme ça se trouve!) et vous voyez d'ici la joie de Titine, qui bientôt se change en rage, au moment où elle apprend que son oublieux fiancé n'a rien eu de plus pressé que de se faire inscrire au nombre des prétendants à la main de la reine. De colère en dépit, les deux jeune gens se piquent d'amour-propre : Florestan tente la chance et tient la course. Vous devinez qu'il rentre vainqueur, et devient, de par la loi, le « mari de la reine ». Cela ne fait l'affaire ni d'Asella, qui, au contraire de bien des femmes, n'aime pas le changement, ni de Justine qui se met à *raimer* Florestan, dès qu'elle le sait le mari d'une autre. Aussi s'arrange-t-on, au moyen d'un bon petit complot bien naïf — tout ce qu'il y a de plus naïf! — pour casser le

mariage de la reine et lui rendre Yacoub et sa douce habitude, en même temps que Florestan pourra épouser Justine, puisque, au fond, bien au fond, il n'a jamais aimé qu'elle... Rien de plus simple, rien de plus puéril, allez-vous dire (et vous aurez raison), que ce livret de deux garçons d'esprit : Grenet-Dancourt, l'heureux auteur de *Trois femmes pour un mari*, et Octave Pradels, le jovial président du « Bon Bock », l'égrillard auteur de *Pour lire entre hommes*, connu du public par cet amusant *Barbassou*, qu'il dit lui-même encore mieux, si c'est possible, que Coquelin aîné. Quant à la partition du *Mari de la reine* — voilà, certes, un aveu qui me coûte — elle est l'œuvre, trop travaillée, d'un jeune compositeur de vrai talent, M. André Messager, qui nous permettra (on a des amis ou on n'en a pas !) de lui crier brutalement la vérité. Cette fois, comme on dit vulgairement, il n'a pas mis « dans le mille ». A l'exception peut-être de la complainte : « Quand vous verrez passer un ange dans vos rêves », venant un peu tard pour égayer l'auditoire, les chansons de Mily Meyer sont généralement manquées ; on lui a pourtant redemandé également ses premiers couplets : « S'il vous plaît, là où, là où, là où donc qu'il est ? » N'y a-t-il donc que M. Victor Roger qui sache travailler pour la désopilante Benjamine ?... Enfin, dans ces trois actes remplis de musique, c'est à peine si nous pouvons citer le gentil duetto : « A la feuille qui pousse » comme une des inspirations les plus délicates, sinon les plus neuves, du sympathique

auteur d'*Isoline*. Est-ce donc la fâcheuse *influenza* qui régnait en maîtresse sur la scène des Bouffes, où elle étreignait naguère à son pupitre de chef d'orchestre M. de Lagonaère, le vaillant directeur de ce théâtre? Toujours est-il qu'outre le ténor, M. Tauffenberger, dont la voix nous a semblé moins bien portante que la personne, le diamant de la charmante Mlle Aussourd paraît lui-même avoir reçu quelque atteinte. M. Piccaluga est toujours le chanteur de goût que vous connaissez, et le couple Montrouge est aussi drôle qu'il le peut être... Ce n'est certes point la faute de la famille Patouillard si elle n'a pas mieux réussi à nous dérider...

L'année 1889 se résumait dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
Joséphine vendue par ses sœurs, op.-bouffe....................	3		79
Le Chapitre des renseignements v.	1		100
**Le Retour d'Ulysse*, op.-bouffe..	3	1er février.	36
La Timbale d'argent, op.-bouffe.	3	21 mars.	41
Le Droit du Seigneur, op.-bouffe	3	27 mai.	36
**Figarella*. op.-comique.........	1	3 juin.	29
Le Canard à trois becs, op -b...	3	4 juillet.	27
Lola, vaudeville.................	1	9 juillet.	68
La Mascotte, op.-comique.......	3	13 août.	84
**Monsieur Huchot*, v.-opérette..	1	3 octobre.	45
Cornarino, vaudeville..........	1	18 nov.	40
**Le Mari de la Reine*, opérette..	3	18 déc.	17

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

C'est avec les représentations d'*Isoline* que le théâtre de la Renaissance (M. Letombe ayant repris la suite de M. Sylvestre, obligé de déposer son bilan), avait commencé l'année 1889. L'ouvrage de MM. Catulle Mendès et André Messager se donnait pour la dernière fois le 20 février, et le 4 mars, on reprenait *Giroflé Girofla* [1]. — Encore que le premier acte, déjà long par lui-même, ait été joué avec une insupportable lenteur, la pièce de Vanloo et Leterrier est restée ingénieuse et vraiment amusante. On y voit, vous vous en souvenez, le seigneur Boléro, gouverneur d'une bicoque andalouse, fort embarrassé entre ses deux gendres, le sensible Marasquin et le farouche Mourzouk, un moricaud exaspéré de naissance, tranquille comme le salpêtre et caressant comme

1. Distribution. — Marasquin, M. *Ch. Lamy*. — Mourzourk, M. *Chalmin*. — Boléro d'Alcarazas, M. *Germain*. — Chef des Pirates, M. *Crambade*. — Le Parrain, M. *Miller*. — Giroflé-Girofla, Mlle *Clara Lardinois*. — Aurore, Mme *Mathilde*. — Paquita, Mlle *Typhaine*. — Pédro, Mlle *Germaine*.

un hérisson. L'un doit épouser Giroflé, l'autre Girofla, ses deux filles jumelles qui se ressemblent au point qu'on est obligé, pour les reconnaître, de leur attacher un ruban bleu à l'une, et à l'autre une faveur du rose le plus vif. Mais le jour des noces, Girofla, la future du More, est enlevée à bras tendus par des pirates barbaresques.

Dans la galère capitane
Ils étaient quatre-vingts rameurs.

Mourzouk arrive affamé d'amour, et montrant deux rangées de dents formidables, roulant des yeux de nègre d'horloge dont le cadran serait détraqué, Boléro aux abois, conseillé par sa femme Aurore, imagine, en attendant que Girofla se retrouve, de lui substituer Giroflé. Mais Marasquin n'autorise ce changement d'infantes passant, comme des muscades, d'un mari à l'autre, qu'à la condition que cet Abencérage enragé n'aura pas « ça » de sa femme... Il faut donc apaiser Mourzouk, faire jeûner ce tigre, sevrer ce vampire. C'est à quoi la pièce emploie les stratagèmes les plus fous et les quiproquos les plus divaguats. Lorsque Girofla, délivrée par un amiral qui pourrait être Suisse, de la galère des pirates, rentre à la ménagerie conjugale, il n'est que temps. Mourzouk allait mordre, et Giroflé allait y passer. La partition de *Giroflé-Girofla* est restée l'une des meilleures de M. Lecoq. Cette musique est alerte, bien rythmée,

spirituelle, quelquefois même un tantinet rêveuse et sentimentale, et ce qui ne gâte rien, elle se distingue de celle des faiseurs ordinaires par la correction de la forme. Giroflé-Girofla, ce sont deux rôles sous la même et charmante figure de Mlle Clara Lardinois. Plutôt chanteuse d'opéra-comique par sa voix si joliment timbrée et si sûrement conduite, elle manque du diable-au-corps nécessaire à l'opérette, c'est un talent sérieux et que réclame le grand art. La façon dont elle a chanté le joli brindisi du second acte : « Le punch scintille en reflets bleus » lui a valu les applaudissements des connaisseurs. M. Ch. Lamy est un gentil Marasquin, plein d'adresse et de goût. M. Germain, moins outrancier que d'habitude, nous a encore amusé, mais nous voudrions que M. Chalmin fût moins lourd et d'un comique moins lugubre. Quant à Mme Mathilde, si drôle d'ordinaire, nous ne saurions la juger sur une représentation où elle ne jouait que par complaisance. Notons encore les jolies voix de Mlle Germaine (dans le travesti de Pedro) et de Mlle Typhaine (dans le petit rôle de Paquita), et adressons nos compliments au chef d'orchestre directeur qui a conduit soigneusement et crânement sa petite phalange d'instrumentistes.

29 mai. — Première représentation de la *Tour de Babel*, opéra-bouffe en trois actes de MM. Pierre Elzéar et Auguste Paer, musique de M. Paul Fauchey [1]. — Il n'y a pas que le *Premier Baiser*

1. Distribution. — Ephel, M. *Léonce*. — Olivier, M. *Larbaudière*. — Nemrod, M. *Dekernel*. — Noë, M. *De Beer*. — Mathusa-

de l'ami Bergerat — toujours « bougrement en colère » l'ami Bergerat ! — qui demeure une œuvre incomprise. Il y a aussi, dans un tout autre genre, l'inepte charentonnade représentée ce soir à la Renaissance. Que dire de la *Tour* — pardon ! du *tour* — que nous a joué le jeune, bien jeune directeur, M. Paul Letombe ? Babel signifie confusion : c'est bien cela... Et comme après le déluge (remonter au déluge !) s'est écroulée la construction des descendants de Noé dans la vallée de Sennaar, ainsi est tombée devant l'indifférence générale l'opérette idiote — je dis « idiote », parce qu'il n'y a pas d'autre mot — jouée ce soir entre neuf heures et minuit. Mon confrère Sarcey, la conscience même, s'en est allé — c'est tout dire — après le second acte, en déclarant que cela ne le réconciliait pas avec l'opérette... Je comprends ça. Afin de voir jusqu'où irait la magnanimité du public parisien, nous avons voulu rester jusqu'à la fin. Et ce public de première, qu'injurie Bergerat, a accueilli par quelques sourires de bienveillance outrée et par quelques bravos aux artistes la stupide pièce que lui ont servie deux auteurs qui ont vraiment trop compté sur son indulgence. Non, nous ne sommes pas encore assez bêtes pour en avaler de si fortes... On pense que la tour de Babel date du règne de Nemrod, et que cette construction fut élevée sur l'emplacement occupé depuis par la ville de Babylone.

lem, M. *Bellot*. — Sem, M. *Gildès*. — Cham, M. *Miller*. — Hélia, Mlle *Nixau*. — Colombe, Mme *R. Lemonnier*. — Japhet, Mlle *Lavaine*. — Ada, Mlle *Millet*. — Tsilla, Mlle *De Bailly*.

Quelques antiquaires en croient retrouver aujourd'hui même des débris. Quelques dilettantes essaieront en vain de sauver des ruines de la *Tour de Babel* quelques bribes de l'œuvre du compositeur. « Paul Fauchey, me disait un ami, qui est un excellent musicien, a écrit cette partitionnette sans prétention : de la gaieté et surtout de la musique très française. Je suis certain que vous serez content... » Content ? hum ! hum ! Comment voulez-vous goûter une musique composée sur un semblable poème, que deux compositeurs se sont disputé devant le tribunal ! Oh ! la ! la ! — Restent les artistes : Mlle Nixau, qui a de la verve et de la beauté ; Mme R. Lemonnier, qui a de l'expérience ; le jeune Larbaudière, qui est un aimable ténorino ; Mlles Blanche Lavainne, Jeanne Millet et de Bailly, qui sont bonnes à voir ; M. Dekermel, qui tire tout ce qu'il peut tirer du rôle de Nemrod, « poseur de lapins » ; M. Debeer (411 ans), et Bellot (1002 ans), qui forment avec Léonce (le Léonce des Variétés) un joli trio de gâteux. Léonce joue le rôle d'*Ephel :* que la plaisanterie est donc fine ! Si c'est avec cette *Tour de Babel* que M. Paul Letombe pense lutter avec les fontaines lumineuses, je crains bien qu'il ne se soit mis son bâton de chef d'orchestre dans l'œil. — Après cinq représentations de la *Tour de Babel*, le théâtre de la Renaissance fermait ses portes.

Il les rouvrait le 4 juillet avec la reprise d'*Une mission délicate*, comédie en trois actes de M. Alexandre Bisson[1]. — Un dialogue charmant,

1. DISTRIBUTION. — Labarède, M. *Saint-Germain*. — Pesson-

une gaieté continue, un esprit des plus vifs: telles sont les qualités d'*Une mission délicate*. Il y a bien de la fantaisie, infiniment de drôlerie et une grande fertilité d'inventions plaisantes dans cette pièce, jouée plus de cent fois sur cette même scène. Elle a retrouvé son succès d'il y a trois ans. Saint-Germain est toujours, sous sa fine et sérieuse bonhomie, un désopilant Labarède. Bonnet donne une assez bonne caricature du rôle de Pessonnois, créé par feu Delannoy. N'oublions pas M. Régnard, qui dans le personnage d'Hector de Coursensac, est la vivante photographie de nos jeunes gens d'aujourd'hui, blasés sur toutes choses. Nous n'affirmerons pas qu'il ait lu Schopenhauer, mais nous pouvons vous certifier que son flegme apathique est des plus « nature ». Enfin, adressons tous nos compliments à Mmes Alice Berthier, Elza Vogel et Lavainne. On ne nous accusera certes pas de manquer de galanterie.

22 AOUT. — Première représentation de *Pépère*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Médina et Julaine[1]. — Allons ! allons ! trêve de subterfuges ! *Pépère* n'est autre, à très peu de chose près, que *Louloup*, joué à Beaumarchais le 7 jan-

nois, M. *Bonnet* — Hector, M. *Régnard*. — Un agent, M. *Bellot*. — Picardan, M. *Dorsay*. — César, M. *Gildès*. — Laurent, M. *Millet*. — Camusot. M. *Perrichon*. — Delphine, Mlle *Alice Berthier*.—Cécile, Mlle *Elza Vogel*. — Mariette, Mlle *Lavainne*. — Tony, Mlle *Soll*. — Julie, Mlle *Millet*.

1. DISTRIBUTION.— Flambardier, M. *Saint-Germain*.—Octave, M. *Larcher*. — Paul, M. *Gildès*. — Joseph, M. *Bonnet*. — Berthe Flambardier, Mme *Jane May*.—Mme Flambardier, Mme *Irma Aubrys*. Olympe,—Mlle *Aimée Martial*. — Suzanne, Mlle *Lavainne*. — Fernande, Mlle *de Vermont*. — Justine, Mlle *Marie Soll*. —Irma, Mlle *Becker*.

vier 1886. Deux jeunes gens, Paul et Octave, qui viennent de rompre la chaîne qui les attachait, l'un à la délicieuse Olympe et l'autre à la piquante Irma, s'installent à Chatou, dans le pavillon que leur loue M. Flambardier, père de deux charmantes filles, agrémentées chacune d'une dot de deux cent mille francs. Les deux amis sont vus d'un œil favorable par ces deux demoiselles, et la double demande en mariage a les meilleures chances d'être accueillie, lorsque, dans le peintre Octave, papa Flambardier retrouve l'artiste qui l'a portraicturé au Salon dans la position ridicule d'un cavalier désarçonné, tandis que dans M. Paul, Mme Flambardier reconnaît l'avocat qui l'a, un jour, traitée en plein prétoire de « vieille boule ». Vieille boule! Mme Flambardier n'a pas encore digéré l'injure. Vous pensez que, devant la découverte de pareils gendres, les deux mariages sont cassés du même coup. Vous devinez aussi qu'ils se raccommoderont à l'acte suivant, le dernier de cette aimable bouffonnerie. Le dialogue ne manque pas de bonne humeur, et M. Damien a certainement l'instinct de la scène. Il l'a prouvé dans ce troisième acte, amusant et mouvementé, qui a enlevé le succès de la pièce. Il l'a encore prouvé depuis dans la *Garçonnière*, que nous avons franchement applaudie à Déjazet. Olympe et Irma, qui ne doutent de rien débarquent à Chatou et viennent relancer leurs anciens amants jusque dans le petit pavillon de M. Flambardier. Elles s'y trouvent face à face avec le propriétaire, venu — le brave! — pour demander raison aux deux jeunes gens.

Or, il est temps d'expliquer le titre de la pièce. Flambardier est un vieux galantin, faisant ses farces hors de son ménage, sous le pseudonyme de Pépère, — le Louloup d'autrefois. — Tremblant pour ses yeux,—sa légitime ne se gênerait pas pour les lui arracher, —Flambardier ne songe plus guère à son duel. Il s'agit de cacher les horizontales, et de leur donner ensuite le moyen de s'échapper au nez et à la barbe de Mme Flambardier, qui ne saura rien. La manœuvre est si adroitement conduite qu'elle réussit à merveille. Heureux d'en être quitte pour la peur, M. Flambardier pardonne à son caricaturiste. Rassurée sur le compte de son mari, qu'elle se plaît à croire innocent, Mme Flambardier jure d'oublier l'épithète que lui a décochée l'avocat impoli — et les deux jeunes gens épousent les deux demoiselles. Quant aux « dégraffées » elles ne reviendront plus : Flambardier leur a promis la forte somme.... Le premier acte de *Pépère*, revu et corrigé, est prestement enlevé, avec des coins de comédie qui nous ont beaucoup plu. Le second tourne un peu court. Le troisième, l'acte des quiproquos, reste amusant, nous l'avons dit. L'interprétation très faible à Beaumarchais, est excellente à la Renaissance. Il faut voir avec quelle finesse Saint-Germain détaille au premier acte son récit au public (peu naturaliste, le récit au public!) et nous conte ses relations avec Olympe, cette femme mariée qui attend toujours un mari... qui ne vient jamais, et dont il va chercher les lettres à la poste restante sous les initiales L. P. A. D.P.

(le plus adoré des pépères). Il faut lui voir jouer, au second acte, la scène du bouquet, passant successivement d'Olympe à Irma et d'Irma à la femme de chambre : « Elle est joliment bien aussi, la petite bonne ! » dit Flambardier, toujours prêt à prendre flamme. M. Letombe a été on ne peut mieux inspiré en confiant à Mme Jane May le rôle de l'ingénue « fin de siècle », où elle est simplement ravissante ; à M. Eugène Larcher, celui d'Octave, qu'il joue avec autant d'entrain que d'intelligence ; et enfin à Mlle Aimée Martial, le rôle d'Olympe, où elle fait preuve d'élégance et d'aimable nonchaloir. — Le 5 octobre on reprend, avec *Pépère*, *Un mari dans du coton*, fort bien interprété par Mme Jane May et M. Saint-Germain.

16 NOVEMBRE. — Reprise d'*Une Perle*, comédie en trois actes de MM. Henri Crisafulli et Bocage.[1] — Bonardel vient de se marier. Il ramène chez lui sa jeune femme en toilette de noces et songe à la débarrasser de sa fleur d'oranger, quand celle-ci — la *perle* annoncée par l'affiche — prend inopinément la parole : — « Vous m'avez montré ma chambre, dit Eveline à son mari. Elle est très coquette et me plait beaucoup. Maintenant, à votre tour, montrez-moi la vôtre ! — Comment ! ma chambre ? Mais nous n'en avons qu'une. La tienne sera la mienne. C'est la nôtre ! — Fi, monsieur !...

1. DISTRIBUTION. — Aristide Bonardel, *M. Saint-Germain*. — Martinet, *M. Petit*. — Biblosko, *M. Gildès*. — Cochegrue, *M. Bouland*. — Eveline, *Mme Jane May*. — Clara, *Mlle Desoder*. — Gertrude, *Mlle Henriot*. — Zoé, *Mlle Lavainne* — Argentine, *Mlle M. Becker*.

Que me dites-vous là ! D'un mot vous venez de détruire toutes mes illusions. — Vous me la baillez belle, ma chère amie, ne suis-je pas votre mari? Voulez-vous donc anéantir les lois de la société ? N'avez-vous pas des devoirs à remplir dans l'association que nous avons formée ensemble, et où les enfants seront les dividendes? Enfin, n'ai-je pas des droits? — Des droits !... C'est affreux ! Comment, monsieur, vous me connaissez depuis trois semaines, et vous voulez... Faites-vous d'abord aimer : nous verrons après... » On voit d'ici la fureur du mari qui prend son chapeau et court encore. La toile se baisse sur la fuite du mari. Elle se relève sur la poursuite de sa femme. Car, à peine lâchée, Eveline s'empresse de courir après celui qu'elle a dédaigné et qui est retourné tout droit chez son ancienne maîtresse, Gertrude, la jolie modiste. Le premier acte appartenait à la comédie. Le second « pique une tête » en pleine charge. Eveline se fait passer pour un trottin de modiste, dont elle a pris la perruque et le zézaiement ; son mari lui fait la cour, sans la reconnaître ! C'est bien invraisemblable. C'est à peine s'il la reconnaît au dernier acte, où elle finit par succomber à... la violence. Voilà, certes, une chute qui ne prouve rien du tout. *Une Perle*, qui date d'il y a sept ans, suivit *Divorçons* et précéda *Ma Camarade*. La pièce est toujours délicieusement jouée — mais bien lentement — par Saint-Germain. Mme Jane May, succédant à Mme Céline Chaumont qui avait créé le rôle au boulevard de Strasbourg, dessine d'une façon charmante la sil-

houette de la petite modiste Zoé, qui semble échapper au fin crayon de Grévin, et son succès a été complet dans la scène du souper où elle se débat si gaiement, si chastement contre les entreprises de son mari.

11 DÉCEMBRE.— Reprises d'*Une tasse de thé*, comédie en un acte de MM. Nuitter et Derley[1], et de *Tailleur pour dames*, comédie en trois actes de M. Georges Feydeau[2].— Est-ce une intentionnelle gracieuseté, le « cadeau de noces » du galant directeur de la Renaissance ?... Toujours est-il que cette reprise de la première et de la meilleure comédie de M. Georges Feydeau précède son mariage de quelques jours seulement. Le fils du célèbre romancier, Ernest Feydeau — beau-fils de notre excellent confrère, le député Henry Fouquier — épouse la délicieuse fille du peintre Carolus Duran, commandeur de la Légion d'honneur. Tous nos compliments au jeune et brillant couple. — Il n'y a, pour ainsi dire, pas de pièce dans *Tailleur pour dames;* mais quelle gaiété dans le dialogue, que de bonne humeur, que de mots plaisants, que de drôleries dans cette gaminerie, que d'imprévu dans cette folie, que d'inventions comiques en cet imbroglio qui, en 1886, valut un si franc succès au débutant, alors âgé de vingt ans. Charge enlevée de

1. DISTRIBUTION.— Camouflet, M. *Saint-Germain*. — Le baron de Villedeuil, M. *Mayer (Vaudeville)*. — Joseph, M. *Miller*. — La baronne, Mlle *Lind (début)*.

2. DISTRIBUTION. — Bassinet M. *Saint-Germain*. — Moulineaux, M. *Larcher*. — Aubin, M. *Petit*. — Etienne, M. *Gildès*. — Mme Aigreville, Mme *Irma Aubrys*. — Suzanne, Mlle *Boulanger*.— Rosa, Mlle *Léontine Mignon*. — Yvonne, Mlle *Patry*. — Mme d'Herblay, Mlle *Luce Myrès*. — Pomponette, Mlle *Marthe Vilain*.

verve par M. Eugène Larcher, qui a établi en fort peu de jours, et joue on ne peut mieux (car l'étonnant mime est aussi un comédien plein de talent), le principal rôle de la pièce, celui du jeune médecin que créa Galipaux ; par Saint-Germain, vraiment exquis dans le raseur Bassinet ; par Petit, suffisamment ahuri dans le personnage d'Aubin ; par M. Gildès, qui a repris le rôle du domestique Etienne, où il ne manque pas d'une certaine naïveté comique ; par Mme Irma Aubrys, toujours excellente dans la belle-mère, et par Mlles Boulanger et Léontine Mignon, celle-là fort gentille et celle-ci fort élégante, dans les rôles de Suzanne et de Rosa.

Tailleur pour dames est précédé par une comédie en un acte, *Une tasse de thé*, de M. Charles Truinet (lisez : Nuitter, l'aimable archiviste de l'Opéra), où Saint-Germain a repris, avec la même extinction de voix (rien de l'*influenza*), mais avec le même succès, le rôle d'Isidore Camouflet, qu'il créa en 1860, sur la scène du Vaudeville. M. H. Mayer (du Vaudeville et aussi du Théâtre-Libre) et Mlle Lind (une débutante) lui donnent joliment la réplique : il faut louer l'élégance du premier et l'intelligence de la seconde.

Le 26 décembre on reprenait *Pépère* avec M. Deroy (le Gringoire de *Notre-Dame de Paris*, il y a quelques années, au Théâtre des Nations) dans le rôle créé par Saint-Germain. Cette nouvelle reprise terminait l'année, résumée dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
Isoline, conte de fées............	3 10 t		57
Giroflé-Girofla op.-bouffe.......	3	4 mars.	85
Trop curieuse, comédie.........	1		31
**La Tour de Babel*, op.-bouffe...	3	29 mai.	5
Une Mission délicate, com......	3	4 juillet.	40
Le Train No 12, vaudeville......	1		63
**Pépère*, com.-vaud	3	22 août.	96
Le Coffret, vaud...............	1	22 août.	27
Je renie ma femme, vaud.......	1	17 sept.	18
Un Mari dans du coton, com...	1	5 octobre.	44
**En livrée*, vaud...............	1	7 octobre.	78
Une perle, com.................	3	16 nov.	19
Tailleur pour dames, vaud.....	3	11 déc.	22
Une tasse de thé, com..........	1	11 déc.	15

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

Aux *Mousquetaires au couvent*, qui avaient reparu sur l'affiche des Folies-Dramatiques dans les derniers jours de la précédente année, succédait, le 17 janvier, une reprise de *Rip*, opéra-comique en trois actes et sept tableaux de MM. Henri Meilhac, Philippe Gille et Farnie, musique de M. Robert Planquette [1]. — Rip ! Rip ! Rip ! Hurrah ! On sait comment l'opérette, ayant bon besoin de faire peau neuve, chercha sa voie dans le fantastique d'une légende américaine, popularisée par le spirituel romancier Washington Irving. Rip, notre héros, est un brave garçon de Caatskill, mari de Nelly. Au début de la pièce il trouve pour son malheur le trésor fabuleux du capitaine Hudson. Au rebours du save-

1. Distribution. — Nick Weder, M. *Gobin*. — Rip, M. *Huguet*. — Ischabod, M. *Guyon fils*. — Derick, M. *Bellucci*. — Jack, M. *Larbaudière*. — Pickly, M. *Speck*. — 1er Lieutenant M. *Soums*. — Le Facteur, M. *Le Gallo*. — Le capitaine Hudson, M. *Guyot*. — Kate, Mlle *Augustine Leriche*. — Nelly, Mlle *Blanche-Marie*. — Jacinthe, Mlle *J. Ilbert*. — Jack, *Le petit Bréhy*. — Lowena, *La petite Riva*.

tier de la fable, qui, en devenant riche, perd le somme et ses chansons, Rip est condamné à dormir vingt ans par les Hollandais fantômes préposés à la garde des richesses autrefois enfouies par Hudson. Quand, à l'expiration de ses vingt années de sommeil expiatoire, Rip revient à Caatskill, tout est bien changé dans son pays. natal : le drapeau de l'indépendance américaine a remplacé celui du roi d'Angleterre Georges III ; une ville a remplacé son village ; les enfants sont devenus des hommes ; les hommes des vieillards, et lui-même — il paraît que quand on dort, on vieillit double — a la face ridée, la barbe déjà blanche, le pied incertain et le chef branlant. Aussi personne ne le reconnait d'abord. On nous permettra de protester — au nom de ceux qui n'ont plus vingt ans, et ne se croient pas, pour cela des Mathusalem — contre la fiction qui attribue au bout de vingt années à un jeune homme de vingt-cinq ans l'apparence d'un centenaire. Rip doit avoir quarante-cinq ans, si je sais compter, quand il revient à Caatskill. Eh bien, c'est encore un bel âge, dit-on : la seconde jeunesse, pas davantage, et vous en faites un burgrave ! Un petit papier, très aimablement distribué le soir de la première, aux spectateurs de *Rip*, nous rappelait jadis que l'Hudson est un magnifique fleuve qui fut découvert par le capitaine hollandais de ce nom. Abandonné par une partie de son équipage parce que les vivres manquaient — ventre affamé n'a plus de discipline — il dut se réfugier dans la montagne avec une poignée

de compagnons fidèles. Il paraît qu'il jouait aux boules pour se désennuyer, et lorsqu'on entend le bruit du tonnerre on veut que ce soit le capitaine qui se livre bruyamment à son divertissement favori. C'était, quand fut joué *Rip*, il y a quatre ans, la première fois, pensons-nous, qu'on voyait des revenants sur la scène des Folies-Dramatiques; aussi ne pouvait-on exiger qu'ils dansassent un ballet comme les nonnes de *Robert-le-Diable.* Les Hollandais du capitaine Hudson se bornent à chanter un chœur autour de Rip, fourvoyé parmi eux à la recherche de son trésor, et lui font des gestes de cantonnier qui encourage un train à poursuivre sa route. Au reste, leurs uniformes sont restés en bon état sous le suaire de gaze qui les couvre comme les pendules, pour lesquelles on craint, pendant l'été, la poussière et les mouches. C'est dire que le sujet de *Rip* nous eût paru dangereux, s'il fût tombé en des mains moins habiles que celles de MM. Meilhac et Philippe Gille. Grâce à leur adresse, à leur esprit, l'idée n'est pas venue un instant de regretter que les Hollandais eussent découvert l'Hudson. Le retour de Rip au village qu'il croit avoir quitté la veille au soir, et où, entre autres changements, il trouve, au bout de vingt ans, sa fille mariée, est une idée ingénieuse et charmante. J'ose dire que le trio : « Non je ne vous connais pas » produit un effet émouvant, et toute la salle a applaudi — quelques-uns les larmes aux yeux — quand Rip ayant chanté la romance : « C'est, malgré moi », sa fille et son gendre se sont jetés dans

ses bras... La musique de M. Planquette, autre homme d'esprit, rappelle peut-être un peu trop, cette fois, la tragédie dont il était question dans le *Monde où l'on s'ennuie*, et où il y avait un beau vers. Il a trouvé une jolie mélodie, et il la ramène avec une constance à citer en exemple aux meilleurs ménages. Le fantastique du second acte a certainement moins réussi au compositeur des *Cloches de Corneville* que la belle humeur champêtre qui règne au premier et au troisième acte, et s'épanche en phrases courtes et sautillantes d'une aimable tournure. Musique sans prétention écrite à la bonne franquette — à la bonne Planquette pourrait-on dire. Tout le monde a fredonné : « C'est un rien, un souffle, un rien », et le joli trio de la fin du premier acte : « Mes enfants, sachez qu'en ménage », qui reparait au troisième acte, a été acclamé comme il le méritait. Un baryton sorti de notre Conservatoire — nous l'entendons encore nous dire au concours de fin d'année, l'air du *Bal masqué* — M. Huguet qui, après avoir établi sa réputation en province, a débuté fort heureusement dans la *Petite Fronde* et dans les *Mousquetaires au couvent*, s'est fait chaleureusement applaudir, comme chanteur et comme comédien, dans le rôle de Rip, que créait autrefois avec distinction M. Brémont (de l'Odéon), nous révélant à l'improviste une charmante voix d'amateur. La scène des Folies est une terre où poussent les barytons : M. Huguet suivra l'exemple du créateur de *Fanfan-la-Tulipe* et de *François les Bas Bleus*, et comme M. Bouvet, nous le verrons peut-être

un jour à l'Opéra-Comique. Mlle Blanche Marie n'a pas beaucoup de voix — on la disait souffrante — mais ce qu'elle en a nous a paru charmant. Gobin est tout bonnement exquis dans le rôle de Nick; il nous a fait pâmer de rire en soupirant en voix de tête ses couplets du premier acte : « Écoutez, je vais tout dire », et le quatuor de l'*Amour* : « Mais trouvez-moi donc qué qu'chose d'aussi bon » a été fort bien enlevé par lui et par la jolie Mlle Hbert, par M. Guyon fils, qui s'est fait, dans Ischabod, une bonne tête de médecin de village, et par Mlle Augustine Leriche, une Kate exubérante et amusante. — La pièce n'a jamais été mieux montée; elle retrouvera son succès d'antan. — La 200e représentation de *Rip* se célébrait gaiement le 16 mars.

20 Avril. — Première représentation de *Riquet à la Houppe*, féerie à grand spectacle, en trois actes et vingt tableaux, dont un prologue, de MM. Paul Ferrier et Charles Clairville, musique de M. Louis Varney[1]. — D'où vient que *Riquet à la Houppe* — dont toute la presse célébrait le

1. Distribution. — Riquet à la Houppe, M. *Huguet*. — Apollon, M. *Gobin*. — Le Roi Girandol, M. *Perrin*. — Éloi, M. *Guyon fils*. — Alkokaz, M. *Belluci*. — Un officier, M. *Speck*. — Un Charlatan, M. *Guyot*. — Prince Emeraudin, M. *Soums*. — Prince Souci, M. *Arnaud*. — Prince Azur, M. *Fumat*. — Guillaume, M. *Vanden*. — Thomas, M. *Milot*. — Nicolas, M. *Foucault*. — La Princesse Bécassine, Mlle *Blanche Marie*. — Pétunia, Mlle *Leriche*. — Fée Bichette, Mlle *Noémie Vernon*. — La Reine des Fées, Mlle *Ilbert*. — Turlure, Mlle *Mary Gillet*. — La Destinée, Mlle *Vandah*. — Isolin, Mlle *Dequerville*. — Fée aux Roses, Mlle *Degaris*. — Fée Primevère, Mlle *Germaine*. — Fée au Rouet, Mlle *D'Arbel*. — La Greffière, Mlle *Varennes*. — La Petite Bécassine, *Petite Gabrielle*. — Petite Pétunia, *Petite Marie*.

lendemain le gentil succès, — disparut de l'affiche des Folies-Dramatiques, au bout d'une quarantaine de représentations?...*Riquet à la Houppe* est sans doute une œuvre sans grandes qualités de composition et sans brillantes parties de dialogue ; mais c'est une pièce très divertissante qui distrait très honnêtement et qui est un assez somptueux régal des yeux. Autour du vieux conte de Perrault, MM. Paul Ferrier et Charles Clairville avaient groupé un certain nombre de scènes comiques, de trucs spirituellement imaginés et de tableaux ordonnés avec beaucoup d'art, de soin et de luxe. Nous nous souvenons, en outre, d'une certaine scène de Guignol, jouée par Gobin et Guyon fils, qui était à mourir de rire et du *Palais des jeux.* Poupées, jeux de cartes, jeux d'échecs, jeux de dominos y rivalisaient de beauté, d'éclat et d'élégance. La danse des dominos surtout était une chose absolument charmante. Ajoutez que la pièce était très convenable, et qu'elle constituait pour les enfants un spectacle tout à fait congru et très égayant à la fois. Joignez qu'il y avait des acteurs qui étaient de bien joyeux bouffons. Gobin n'avait-il pas, par exemple, un gros burlesque qui forcerait à rire les plus mélancoliques des pessimistes ? M. Huguet chantait fort agréablement le rôle du prince Riquet. Mlle Leriche avait cette pétulance énorme qui gêne parfois dans la comédie, mais qui était là tout à fait à sa place et produisait tout son effet. Mlle Blanche Marie était, enfin, une gentille Bécassine... Mais quoi ! le succès ne venant pas,

on reprenait, le 4 juin, *Coquin de printemps*, de MM. Jaime et Georges Duval. Le titre dit la pièce... que vous connaissez d'ailleurs : nous en avons parlé dans notre précédent volume. Maître Landurin, avoué, son premier clerc Boniface, ses autres clercs, son beau-père Montcornet, sont gens graves et calmes tant qu'il fait froid ou seulement frisquet. Mais vienne le printemps — ce coquin de printemps ! — aussitôt ses ardeurs passent dans les veines de ces messieurs ils ne se connaissent plus, ils courent après la première jupe qui froufroute, et tous, l'avoué, le beau-père, les clercs, entrent en danse, entrent en branle. De là des rendez-vous pris, — surpris par les légitimes épouses, jalouses. On se retrouve, on se quitte, on se poursuit, on s'évite. Travertissement, drôleries, explications et raccomodage final. Le vaudeville, bon enfant et sans prétention de MM. Jaime et Georges Duval est très gai, très mouvementé surtout, ne languissant point un instant et plein d'incidents burlesques qui sont pour la plupart bien amenés et traités avec beaucoup de bonne humeur tapageuse. La reprise en a bruyamment et justement réussi. Peu importe que la situation de l'avoué Landurin rappelle parfois celle de l'avocat La Rosière des *Pommes du Voisin*. On rit aux éclats : que voulez-vous de plus? Il faut dire aussi que *Coquin de Printemps* est toujours très bien joué. Tout à fait divertissant, ce Gobin dans le rôle de Moncornet, le vieux libertin éreinté par le jalap et rajeuni par les gouttes d'Hercule achetées au Champ de Mars,

rue du Caire. Très amusant, Guyon fils, avec son comique froid et simple. Très gentille et très comédienne, Mlle Carina, la rusée paysanne de Montauban venue à Paris pour faire des ménages et monter le sien. Excellente, la duègue Irma Aubrys donnant comme pourboire aux garçons de cafés des tickets de l'Exposition. Toujours piquantes et jolies enfin, Mlles Aimée Martial et Juliette Ilbert, qui font l'élégante baronne de Pélafeu et la gentille femme de Me Landurin, à qui M. Colombey, plein de désinvolture et de jeunesse, donne une curieuse physionomie de mauvais sujet bon garçon.

12 JUILLET. — Bonne reprise des *Cloches de Corneville*. La pièce de M. Robert Planquette en est à sa 1014e représentation. C'est un chiffre. On a beaucoup applaudi M. Huguet, très adroit chanteur ; MM. Maugé et Gobin, excellents comédiens; Mme Grisier-Montbazon, une accorte Serpolette ; Mlle Blanche Marie, une gracieuse Germaine. — La 1100e représentation des *Cloches* avait lieu le 30 septembre, et la pièce se jouera jusqu'au 1er décembre. — Le 3 décembre, reprise de *Riquet à la Houppe*, avec Mlle Léona Wittmann dans le rôle de la princesse Bécassine.

26 DÉCEMBRE. — Reprise de *Surcouf*, opéra-comique en trois actes et cinq tableaux de MM. Henri Chivot et Alfred Duru, musique de M. Robert Planquette [1]. — MM. Chivot et Duru tenaient déjà

[1] DISTRIBUTION. — Gargousse, M. *Gobin*. — Surcouf, M. *Huguet*. — Kerbiniou, M. *Alexandre*. — Flageolet, M. *Guyon fils*. — Mac Farlane, M. *Duhamel*. — Tompson, M. *Marcelin*. — Marcof,

l'affiche de la Gaité avec le *Grand Mogol* et celle des Menus-Plaisirs avec *Madame Favart*. Dans *Surcouf*, que représentent ce soir les Folies Dramatiques, — la pièce y fut jouée tout près de cent fois, — les librettistes ne sont pas allés chercher midi à quatorze heures. Ils ont pris la figure populaire du célèbre corsaire,dont les exploits de mer ont fait l'admiration des dernières années du dix-huitième siècle et des premières années du dix-neuvième, et autour du héros, ils ont groupé, avec bonhomie, des scènes et des personnages d'un effet d'autant plus certain qu'il a été plus souvent éprouvé. Faut-il vous rappeler le sujet de la pièce? Robert Surcouf aime Yvonne,la nièce du riche armateur maloin Kerbiniou. Yvonne voit Robert d'un œil fort doux; mais elle a cent mille écus de dot, et lui, rien! Bien entendu, MM. Chivot et Duru ne se sont pas piqués d'écrire une biographie exacte de leur grand corsaire : le vrai Surcouf appartenait à une famille aisée; il descendait même de Duguay-Trouin. Le leur est un aventurier sans sou ni maille. — Attendez-moi quatre ans, dit-il à Yvonne, et dans quatre ans, je reviendrai avec une dot égale à la vôtre, que j'aurai gagnée sur les Anglais. Effectivement, il revient riche de 600.000 fr., représentant sa part personnelle des dépouilles conquises. Mais il est en retard d'un mois sur l'échéance convenue. Kerbiniou s'est marié pendant que Surcouf battait

M. *Fournier*. — Paimbœuf, M. *Milot*. — Bernadec, M. *Camut*. — Yvonne, Mlle *Blanche Marie*. — Arabelle, Mlle *Noémie Vernon*. — Mme Paimbœuf, Mlle *Varenne*. — Agate, Mlle *Germaine*.

glorieusement monnaie sur les océans, et, à la faveur d'une trève il a épousé une Anglaise, veuve du consul de Sumatra. Arabelle est l'ennemie de Surcouf et elle voudrait faire épouser Yvonne à son compatriote le capitaine Thompson. Elle fait croire à Surcouf, un peu simplet en ceci, un peu crédule pour un si vigoureux matelot, que sa fiancée ne l'a pas attendue, et qu'elle est Madame Thompson. Le corsaire envoie un cartel à l'officier anglais et celui-ci, qu'une dépêche a informé de la reprise des hostilités entre les deux nations, en profite pour embusquer, sur le terrain où le Français s'attend à un duel, une escouade anglaise qui fait Surcouf prisonnier, le ficelle et l'embarque. Avant ce coup de Jarnac, Surcouf avait revu Yvonne et s'était convaincu qu'elle « lui garda sa foi ». Au troisième tableau, nous sommes dans un petit port, sur la côte anglaise, où Surcouf est amené prisonnier. Heureusement pour lui, Arabelle, son ennemie jusque-là, se souvient qu'il lui sauva la vie jadis à Sumatra, en tuant un caïman qui, sans cela, l'aurait tuée elle-même. Dès lors, elle se voue à son salut, et tous deux s'entendent pour duper la vieille ganache britannique qui représente l'autorité supérieure dans le port où Surcouf a été amené captif. Arabelle, qui se trouve être la nièce de ce dindon officiel, lui fait avaler que c'est Kerbiniou, son mari, qui est Surcouf. Ce troisième tableau, on le remarqua il y a deux ans, est énorme d'invraisemblances et on y voit éclater triomphalement le mépris des auteurs pour le public ; il est rempli de bouffonneries

grosses comme des maisons qui alternent avec les coups de grosse caisse d'un patriotisme bruyant et puéril. Eh bien ! comme au premier jour, il a enlevé le succès de cette reprise. On y voit les Français de Surcouf, tantôt déguisés en seigneurs siciliens de carnaval, faire irruption dans le palais de l'autorité et s'en emparer au nom de la caricature débordante et démesurée ; tantôt, le pistolet et la hache d'abordage au poing, délivrer leur capitaine de vive force. Assaisonnez cela de quelques cris de : « Vive la France ! » et le tour est supérieurement joué. Finalement, après un combat de mer, où bien entendu, les Anglais sont rossés, Surcouf rentre à Saint-Malo et épouse son Yvonne. — La musique de M. Robert Planquette a les qualités du poème, avec d'autres mérites très délicats ; elle est vive, colorée, chaude, avec des inspirations franches, des rythmes dansants et faciles à retenir. Au prologue, nous avons salué comme une vieille connaissance un finale qui a vraiment de l'entrain ; au premier acte, le rondeau-valse que chante Mlle Noémie Vernon sur son histoire de bain troublé par un caïman est agréable ; il revient en duo au second acte, et paraît plus agréable encore. Dans ce même acte, le *duettino* bouffe des Siciliens pour rire a été applaudi et même bissé. Et puis, il y a une jolie valse chantée et dansée, qui rappelle le fameux bal des conspirateurs dans la *Fille de Mme Angot*. Peu de musique au troisième acte ; pourtant une aimable barcarole à deux voix. Comme il arrive toujours aux pièces heureuses — *Surcouf* peut compter

comme telle — celle-ci est jouée à merveille dans le ton de l'ouvrage. Gobin, Guyon fils, Duhamel, Alexandre, sont les plus plaisants grotesques du monde pour les spectateurs au rire complaisant. C'est vraiment un couple ultra-comique que celui de Gargousse et de Flageolet : Gobin, admirablement grimé et rapiécé en vieux loup de mer, Guyon fils, en mousse fidèle, marchant les jambes écartées « dans son sillage ». Il faut les voir en Villa-Tomba, vieille noblesse palermitaine, chanter leur « Belle Italie », pendant que le major Marc Farlane — M. Duhamel s'est taillé dans le rôle du gouverneur un véritable succès — danse une gigue étourdissante. Alexandre (l'étonnante mère Moscou de la *Fille des Chiffonniers* et l'amusant Passe-Partout du *Tour du Monde*) a succédé à Montrouge dans Kerbiniou, qu'il joue avec infiniment de naturel ; il rend bien plaisamment la scène du mal de mer. Mlles Blanche Marie et Noémie Vernon ont de la grâce et chantent suffisamment. La première relève d'une longue maladie. La seconde nous a permis de regretter quelque peu Mlle Juliette Darcourt, créatrice d'Arabelle. M. Huguet, qui a repris le rôle de Surcouf, établi par M. Morlet, a de la voix et ne la ménage pas. Il croit que c'est arrivé et tente de nous le faire croire. Peut-être a-t-il raison… L'ouvrage est bien monté sous tous les rapports. Rappelons ici le premier décor de mer avec sa vue de Saint-Malo (il est bon de respirer l'air salin en ce temps d'influenza) et le charmant relief de l'ancre et des barques

sur la berge. — Bref, rien n'a été négligé pour une nouvelle victoire de *Surcouf*, qui se jouera encore pendant tout le mois de janvier de l'année 1890. — Quant à l'année 1889, elle se résumait, pour les Folies-Dramatiques, dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
Les Mousquetaires au couvent, o.	3		19
Ségovie, vaudeville..............	1		56
Rip, op.-comique...............	3 7 t.	17 janvier.	99
Riquet à la Houppe, féerie.....	3 20 t	20 avril.	40
Coquin de Printemps, vaud... .	3 5 t.	4 juin.	37
Les Cloches de Corneville, op.-c.	1		160
Monsieur le Receveur, vaud....	1	12 juillet.	144
Le Grand Turc, vaudeville.....	3	5 déc.	25
Surcouf, opérette..............	3	26 déc.	6

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

La revue de MM. Monréal et Blondeau, *Paris-Boulevard* avait tenu, pendant les premières semaines de l'année 1889, l'affiche des Nouveautés. Le 30 janvier avait lieu la première représentation de la *Vénus d'Arles*, opéra-comique en trois actes de MM. Paul Ferrier et Armand Liorat, musique de M. Louis Varney[1]. — La scène se passe il y a cent et quelques années, au pays de l'excellent saucisson que vous savez. Le baron de Saint-Chamas est sur le point d'épouser, par devant la municipalité, la marquise Léocadie de... ce que vous voudrez (quarante-neuf printemps), tandis que la belle pâtissière Maguelonne, surnommée la « Vénus d'Arles » va faire le bonheur de Prosper, le batelier : qui ne serait jaloux de

1. Distribution. — Saint-Chamas, M. *Brasseur*. — Camusot, M. *Albert Brasseur*. — Prosper, M. *Piccaluga*. — Bonichon, M. *Guy*. — Bouscarin, M. *Lauret*. — Un violoneux, M. *Bourgeotte*. — Joueur de flûte, M. *Dubois*. — Maguelonne, Mlle *Auguez*. — Léocadie, Mme *Malthide*. — Victoire, Mlle *J. Darcourt*. — Pétronille, Mlle *Stella*. — Vincente, Mlle *Roger*. — Vivette, Mlle *Leris*.

Prosper!... Les deux couples sont là, suivis de leurs deux noces : pourquoi le citoyen maire se fait-il tant attendre ? — C'est qu'il a perdu, égaré tout au moins, sa femme Victoire, qui, entre nous, est partie avec son cousin Camusot, le sapeur à la belle barbe. Bouscarin ne sait plus ce qu'il fait, et marie tout de travers — le coup des registres sur pupitre tournant est même essentiellement naïf — le vieux Saint-Chamas avec la jolie Maguelonne, et le jeune croquant Prosper avec Léocadie, la demoiselle aussi mûre que noble. Les librettistes ont-ils voulu montrer qu'ils connaissaient leur Labiche ? Croient-ils donc que nous ne le connaissons pas aussi bien qu'eux ? L'intrigue de la *Vénus d'Arles* a pour point de départ une situation qui, tout le monde vous le dira, se trouve dans un vieux vaudeville du maître, intitulé les *Noces de Bouchencœur*. Glissons, n'est-ce pas, sur les tentatives un peu risquées du baron, devenu l'époux légal de la belle pâtissière, et sur la veine attente de la marquise, se léchant déjà les lèvres à l'idée de « subir la nécessité » qui, au lieu d'une vieille ganache, lui donne, en la personne du jeune Prosper, un mari fringant et vigoureux. Passons sur tout cela, et disons que ces unions mal assorties sont dénouées par la Loi du divorce, d'origine toute nouvelle, et par la constatation d'un flagrant délit, car vous pensez bien que Prosper et Maguelonne ont fait tout ce qu'ils ont pu pour se rejoindre et qu'ils ont mis le temps à profit. MM. Ferrier et Liorat ont, eux aussi, mis à profit les épisodes comiques ayant

déjà réussi dans quelque autre pièce, telle est la trouvaille (!!!) des armures, où se coulent Prosper, le sapeur et sa bonne amie, terrifiant Saint-Chamas en caleçon (quel caleçon !) qui les prend pour ses ancêtres sortis de leurs niches. Le quartetto des armures est d'une bouffonnerie banale, mais amusante. Comment ne pas s'y raccrocher en une pièce où la musique — ce qui s'appelle la MUSIQUE — est si souvent, si totalement absente? Nous ne demandions pas au compositeur de *Fanfan la Tulipe* de nous donner, dans la *Vénus d'Arles*, le pendant de l'*Arlésienne*, et notre ami Choudens — n'est-il pas vrai, ô Antony ? — n'a lui-même jamais confondu Bizet et Varney, qu'il édite, le roublard, avec la même habileté. Mais nous avons gardé le meilleur souvenir des *Mousquetaires au Couvent*, et nous attendions de leur aimable auteur quelque chose de moins plat que cette nouvelle partition, que les gens polis (foin de la politesse) qualifieront de « facile, élégante et limpide ». La fête se donnait en l'honneur des débuts de Mlle Auguez, la jolie transfuge de l'Opéra-Comique, — en qui nous n'avons vu qu'une pâle copie de Mme Théo — et le succès de la soirée a été pour une petite « canaille » de coryphée, Mlle Stella, — l'étoile est allée aux nues — à qui l'on a redemandé trois fois ses couplets au tambour dégoisés avec infiniment d'adresse et d'entrain. Le succès de cette modeste débutante — elle se contentait, la veille, d'imiter Mily Meyer dans la revue de MM. Monréal et Blondeau — a dû faire bien des jaloux, à commencer par Mlle Dar-

court et M. Albert Brasseur, obligés d'assister, dans leur pesante armure, au long triomphe de leur petite camarade : nous avons vu le moment où ils étouffaient de rage... non, de chaleur. Il n'est d'ailleurs que juste de constater que les deux sympathiques artistes avaient fait, de concert avec l'agréable baryton Piccaluga, avec Mme Mathilde, l'excellente Mathilde du Palais-Royal, et Brasseur, père d'Albert, tout ce qu'il fallait pour égayer l'auditoire. Ils y ont réussi quelquefois. — La *Vénus d'Arles* aura vingt et une représentations.

22 FÉVRIER. — Première représentation (à ce théâtre), du *Royaume des Femmes*, pièce à grand spectacle, en trois actes et six tableaux de Cogniard et MM. Ernest Blum et Raoul Toché [1]. — Le *Royaume des Femmes* ou le *Monde à l'envers*, pièce fantastique en deux actes, mêlés de chants et de danse, par MM. Charles Desnoyers et Cogniard, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 5 décembre 1833, devint la *Reine Crinoline* ou le *Royaume des Femmes*, en cinq actes et six tableaux, signés Hyppolyte Cogniard et Ernest Blum, et joués, aux Variétés, le 1er septembre, par Couder, Aurèle, Hamburger, Mmes Silly, Alphonsine, Aline Duval, Vernet, H. Kid, Legrand, etc. La *Reine Crinoline* est devenue à son tour le *Royaume des*

1. DISTRIBUTION. — Le Père Prudent, M. *Brasseur*. — Alcindor, M. *Albert Brasseur*. — Citronnet, M. *Guy*. — Joveline, Mme *Marguerite Ulgalde*. — Jérémia, Mme *Macé-Montrouge*. — Suavita, Mlle *Jane Pierny*. — Frivolin, Mlle *Juliette Darcourt*. — Trembolinette, Mlle *Stella*. — La Militaire, Mlle *Claude Roger*. — La Camelote, Mlle *Mithoir*. — Pyrrha, Mlle *Kerville*. — Fiorella, Mlle *Iriart*. — La Chefesse, Mlle *Dalençon*.

Femmes à la mode de 1889 : comme Charles Desnoyers, Hippolyte Cogniard a disparu de l'affiche, sur laquelle il est remplacé par M. Raoul Toché. Ainsi va le monde, et la vieille pièce est toujours nouvelle. C'est un peu l'histoire du couteau de Jeannot, dont il ne reste plus grand chose, tant l'on a changé de fois le manche ou la lame. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le *Royaume des Femmes*, quand on le remet en scène, produit immanquablement son effet. Dans le monde imaginé par les auteurs, les situations sont renversées. Ce sont les femmes qui font la cour aux hommes, vont à la guerre, exercent les magistratures. Elles exigent d'eux les vertus que nous exigeons d'elles. Il faut qu'ils soient chastes et timides ; ils doivent rester à la maison, se livrer aux travaux d'aiguille, faire les confitures et bercer les enfants. Dans l'île imaginaire dont nous parlons, où la police est faite par les gardiennes de la paix ou « sergotes, » où une bonne d'enfants s'appelle « un bon d'enfants » et une faiseuse de chapeaux « un modiste »—il y a bien chez nous des tailleurs pour dames ! — Don Juan serait devenu Dona Juana, cherchant à grossir sa liste avec le déshonneur des jeunes hommes. Ces « vert-galantes » corrompent les « soubrets » de ces pudiques innocents, escaladent les balcons, et portent la honte dans le sein des familles, car un damoiseau qui a reçu une femme est perdu de réputation, il ne trouve plus à se marier, il devient « horizontal » ou « petit monsieur ». Les filles du meilleur monde, les « viveuses » se ruinent pour lui et l'emmènent

souper. C'est l'ère des « fils de marbre » et du beau *Fatmo*... Sans qu'il soit besoin de pousser plus loin la plaisanterie, vous comprenez en quoi consiste le comique du *Royaume des Femmes*. « Les hommes, il n'y a que ça ! » chante Joveline, ministre de la guerre, de la reine Suavita. La reine a remarqué le gentil Frivolin qu'un ballon, parti de Paris, a jeté dans ses États. « Sa » ministre a juré de faire un sort au bel Alcindor : c'est Albert Brasseur « piqueur de bottines » — une merveille de bouffonnerie que son costume! — parodiant Marguerite au rouet : « Je voudrais bien savoir quelle était cette demoiselle... » et il faut le voir rouler des yeux effarés — il s'agit pour lui de défendre énergiquement son capital — quand la troublante Joveline — c'est Mlle Ugalde — lui chante de façon à faire céder saint Antoine lui-même, le « Je t'aime », de la *Périchole*. Marguerite Ugalde a fait en sa bonne ville de Paris et sur le théâtre de ses premiers succès la plus heureuse des rentrées. N'est-elle pas charmante de tout point, sous l'habit rouge de gala, dans son imitation du Capoul de *Paul et Virginie*, dans son duo avec Albert sur l'air de la *Boiteuse*, dans l'air à boire (composé par sa mère, Mme Delphine Ugalde) qui termine le second acte, comme dans la parodie de *Roméo et Juliette*, à l'acte suivant. — Je vous recommande, en passant, le voile de « mariée » d'Albert Brasseur. Succès de chanteuse, s'il vous plaît ! pour Mlle Jane Pierny — l'aimable transfuge des Menus-Plaisirs — et pour Mlle Juliette Darcourt, solide pilier des Nouveautés,

dans le duo d'*Oscarine*, de notre confrère Victor Roger, qui se continue en pot-pourri par le duo de la *Fiancée des Verts-Poteaux*, et se termine sur la valse de *François les Bas-Bleus*, car la musique cueillie un peu partout, dans les opérettes ou les opéras les plus populaires, tient une large place en ce vaudeville amusant et sans prétention. Mme Macé-Montrouge y déploie son comique toujours franc, et M. Brasseur père a su s'y faire applaudir de nouveau dans le père Isaac — Prudent : c'est tout comme.— N'oublions pas le « Bon jeune homme, écoutez-moi donc ! » de Mlle Stella, une séduisante Trombolinette, faisant de l'œil, sous son monocle, à M. Guy, très adroit dans sa réplique de Citronnet. La pièce est montée avec un grand luxe de costumes et de maillots, et le défilé de l'armée des femmes — bien jolis, les grenadiers couleur prune, dessinés par Job — a produit un gros effet. Serait-ce déjà le spectacle destiné aux étrangers venus pour l'Exposition ? — Mais oui, le *Royaume des femmes*, dont la 100e a lieu le 29 mai, n'a-t-il pas tenu l'affiche pendant toute la saison d'été jusqu'au 10 novembre ?...

15 NOVEMBRE. — Première représentation de *Paris-Attraction*, revue en trois actes, un prologue et dix-huit tableaux, de MM. Paul Burani, Lemonnier et Émile Clerc ; airs nouveaux de MM. Léon Vasseur, Ch. Guy et L. Caron.—M. Brasseur nous a donné, il y a quelques années, d'ingénieuses et même de spirituelles revues : *Paris en actions* et les *Parfums de Paris*, voire les *Nouveautés de Paris*. Puis, la raison sociale Albert

Wolff, Ernest Blum et Raoul Toché a fait place à la collaboration Monréal et Blondeau, et avec *Paris-Boulevard*, nous sommes, ce me semble, descendus d'un cran, de plusieurs, assurément, avec *Paris-Attraction*. Arrêtons-nous là : quand bien même le directeur des Nouveautés s'adresserait l'an prochain à M. Amédée de Jallais, il serait difficile d'aller plus loin dans l'absence de littérature et la pauvreté d'esprit que n'ont été MM. Burani, Clerc et Lemonnier, signant de leurs trois noms le monologue de Dailly. Mais, si les vieux, trop vieux calembourgs de l'excellent compère — la bouche fendue comme le 500 du jeu de tonneau ! — ne m'ont que médiocrement déridé, j'avoue m'être un instant diverti, avec toute la salle d'ailleurs, de la tête de jeune fille d'Albert Brasseur : « Je suis la grue... » et avoir même trouvé très plaisante l'invention des poupées (grosses têtes sur petit corps) qui nous montre rajeunis jusqu'à l'enfance par l'élixir Brown-Séquard, Coquardin-Dailly, Vauthier l'Invalide et Albert Brasseur en ânier de la rue du Caire, mis sur le flanc par les exigences de ces dames. Les auteurs de *Paris-Attraction* ont, du moins, le mérite d'arriver bons premiers, et l'on a pu s'amuser (je suis l'ordre et la marche du programme) du Laïtou de M. Marcelin en étudiant suisse ; de la verve de Mlle Stella en petit potache ; de la parodie du restaurateur Percheron (Tortoni) et de M. Arthur Meyer (le Coq Gaulois), ligués contre l'Exposition ; de la chanson d'Albert : « C'est quéqu'chose dont j'sais pas le nom,

qui se trouve à droite, au fond » ; de l'entrée des *Fire-Women* et du grand panorama de l'Histoire de l'habitation (Bravo, Charles ! dit Dailly) ; du rondeau sur la Moyenne et la Planche débité par le cocher Vauthier ; du sergent de ville composant dans son kiosque la cantate dont personne n'a voulu écrire la musique ; de la gentillesse d'une petite débutante qui s'appelle Cléry (deuxième du nom) ; des efforts de M. Guy (Electrison et le Graisseur) ; de Dailly, déjà nommé, accusé d'emporter le Dôme central sous son gilet : — « Pardon, dit-il, c'est mon ventre ! » — « Il a raison, fait le gardien, c'est son ventre ! » Charmante, Mlle J. Darcourt en son costume du Guide Bleu ; mais infiniment trop longue la réclame du *Petit Journal :* il n'y en a que pour lui ! Très bien, le défilé des nations portant leurs drapeaux (Mlle Debriège est une superbe Ville de Paris) ; mais navrant, le rondeau patriotique de l'Invalide chantant nos victoires : tels sujets demandent à être effleurés d'une main légère. Burani réussit mieux dans le comique, témoin les couplets de *Salifou*, et la direction ne mérite que des éloges pour sa resplendissante mise en scène du Palais des diamants : rien de chatoyant à l'œil comme ces verts, ces ors, ces violets, ces rouges Eiffel et ces argents perlés et pailletés qui figurent les Fontaines lumineuses. C'est peut-être sur ce brillant tableau plutôt que sur celui de la *Corrida* qu'eût dû finir la revue, où l'on a regretté l'absence de la traditionnelle parodie des théâtres (remplacée par une scène dans la salle)

et trouvé fastidieuse la pantomime de Buffalo, chasseur de Mufles ; enfin, tout cela se tassait, comme on dit, et d'aucuns ont pu trouver leur plaisir (chacun le prend où il peut) à *Paris-Attraction*, si joliment monté par le directeur des Nouveautés. Mais quand, à l'issue de cette soirée (plutôt triste), le compère est venu nommer les auteurs des paroles (!), de la musique, des décors et des costumes... — « Et l'esprit ? a demandé quelqu'un, de qui est-il?... » — « De M. Dehors ! » eût pu répondre Dailly.

L'année se résumait, pour le théâtre des *Nouveautés*, dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
Paris-Boulevard, revue.........	3 8 t.		27
Ratinet, vaudeville.............	1		51
**La Vénus d'Arles*, op.-comique	3	30 janvier.	26
Le Royaume des femmes, pièce.	3 6 t.	28 février.	256
L'Invité........................	1	3 mars.	83
Gabaille........................	1	16 mai.	197
**Paris-Attraction*, revue........	3 18 t	15 nov.	38

THÉATRE CLUNY

L'amusante revue de MM. Milher et Numès, les *Tripatouillages de l'année*, s'était jouée jusqu'au 8 mars. Le lendemain 9 mars avait lieu la première représentation de la *Bande jaune*, vaudeville en trois actes, de MM. Gaston Marot et François Oswald [1]. — « Avez-vous compris ? » — « Non... Et vous ? » — « Pas un mot ! » Tel était le dialogue qui s'échangeait couramment, ce soir, dans les couloirs de Cluny, à chaque entr'acte de la *Bande jaune*. Vous l'avouerai-je ? Il s'est passé là un fait absolument extraordinaire, heureusement unique dans ma carrière déjà longue de critique dramatique. Je ne crois pas être plus bête qu'un autre (c'est mon idée, ne me l'ôtez point), et j'ai de mon métier une habitude suffisante pour démêler facilement l'intrigue, voire les diverses in-

1. DISTRIBUTION. — Truffardin, M. *Dorgat*. — Casmajol, M. *Allart*. — Bringuet, M. *Véret*. — De Merlambec, M. *Dubos*. — Bigaret, M. *Numas*. — Flibochard, M. *Chevalier* — Clémentine, Mlle *M. Chalont*. — Cornélie, Mlle *Berthin*. — Adrienne, Mlle *Berthall*. — Julie, Mlle *Tasny*.

trigues que me présentent messieurs les auteurs. D'où vient que ce soir, en dépit de ma bonne volonté, jointe à l'exactitude d'un homme qui, assis à son fauteuil dès le début de la pièce, ne l'a quitté qu'au baisser du rideau (tous mes confrères n'en pourraient dire autant), il m'a été impossible de saisir et de suivre une action quelconque au milieu de la folie incohérente que MM. Marot et Oswald ont appelée la *Bande jaune*. J'ai bien vu s'agiter un octuor de personnages, dont trois maris dignes de faire partie de la bande en question et deux femmes résolues à leur en faire porter la couleur... Mais ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait, je suis fort embarrassé pour vous le dire, car je ne me rappelle rien, rien, rien... et je ne vois d'autre moyen de me tirer de ce mauvais pas qu'en empruntant à mon excellent confrère du *Matin* le compte-rendu d'une pièce que, presque seul de son espèce, il paraissait, lui (ce sont là des grâces d'état), avoir assez bien comprise pour pouvoir la raconter gentiment à ses lecteurs. « La cause de tous ces gais quiproquos, dit-il, est la perte, sur le quai de la Mégisserie, de la bande d'un journal, laquelle est jaune. Ce journal est celui de M. Casmajol, mais il a été égaré par son futur gendre, de Merlambec. Au moment où cet événement s'est accompli, passait une dame, Mme Bringuet qui, croyant reconnaître dans Merlambec un polisson qui l'a frôlée en omnibus, lui flanque une gifle. Bringuet qui, en proie à des doutes violents sur la vertu de sa femme, la suit partout, aperçoit le drame, ramasse

la bande, lit dessus : « CASMAJOL. *Votre abonnement finit le 15 avril* » et se précipite chez Casmajol. Vous voyez d'ici la quantité de quiproquos abracadabrants qui peuvent s'engager sur cette erreur. Bringuet prend successivement pour son *adulter ego* — suivant son expression favorite — le fiancé de la fille de Casmajol, le jeune Merlambec, et le clerc du notaire qui doit signer le contrat. Il expédie son témoin Truffardin, un témoin cassant, dont la présence jette l'épouvante et le trouble dans la maison Casmajol. L'affaire s'embrouille de plus en plus dans des complications d'un comique bruyant, mais irrésistible. Querelles de Merlambec et de sa fiancée, de Casmajol et de sa femme. La chose est d'autant plus grave que Casmajol trompe sa femme avec la femme du farouche témoin, et que la femme de Casmajol elle-même a affilié son mari à une bande qui n'est pas moins jaune que celle du journal, avec la complicité de Truffardin. Bref, tout le monde cascade : femmes et maris ne s'embêtent pas. Tout s'arrange au mieux pour le bonheur de ces ménages si unis : il n'y a pas de duels, les soupçons disparaissent de part et d'autre, et Merlambec épouse Adrienne... » Je dois à la vérité de déclarer que la *Bande jaune* est jouée avec entrain par la vaillante troupe de Cluny : MM. Dorgat, Allart, Véret, Dubos, Numas (bien amusant, M. Numas), et par Mmes Chalont, Berthin et Berthal. J'ajoute que le nom des auteurs a été fort applaudi à la fin de la pièce, et que, pendant toute la soirée, il y avait derrière

moi des spectateurs qui riaient beaucoup, oh! mais beaucoup. Comprenaient-ils?... Je veux bien le croire, mais je n'en répondrais pas.

3 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) des *Pommes du Voisin*, comédie en trois actes et quatre tableaux de M. Victorien Sardou [1]. —Une excellente idée, en vérité, que la reprise de cette bouffonnerie dans laquelle abonde le comique de situation. Sans doute, cela est un peu gros pour être signé en toutes lettres de l'esprit aux fines nervures de l'auteur de *Divorçons;* mais à quoi bon se mesurer la gaieté quand on rit à pleines dents ? Les *Pommes du voisin* causèrent jadis, dans ce qu'on est convenu d'appeler le monde des lettres, une émotion qui se traduisit par une protestation. Le sujet de la pièce était emprunté à une nouvelle de Charles de Bernard, *Une aventure de magistrat.* « Je ne pense pas, écrivait M. Jouvin, que M. Sardou ait eu la pensée de déguiser cet emprunt. On a beaucoup lu et on lit encore Charles de Bernard. Sur le chemin de la source où il a puisé, il eût rencontré bien des cruches pour dénoncer son larcin. Le droit de M. Victorien Sardou était incontestable, c'est probablement parce que ce droit lui a paru trop bien établi qu'il a dédaigné de l'invoquer, et de placer sur son affiche, au-dessous des *Pommes*

1. DISTRIBUTION.— La Rosière, MM. *Véret.* — Limouroux, M. *Dorgat.* — De Puyseul, M. *Numas.* — Chamoiseau, M. *Calvin fils.* — Paola, Mlle *Félicia Mallet.* — Angélique, Mlle *Tasny.* — Mlle de Valembrèche, Mme *A. Cuinet.* — Mme de Porte-Mahon, Mme *B. Bilhaut.* — Colinette, Mlle *N. Berthin.*

du voisin, cette étiquette : « tirées d'un roman de Charles de Bernard ». Il ne devait rien de plus que cette politesse à l'auteur original, et, en la faisant, il ne se fût diminué que de la hauteur de son chapeau. Et dire que M. Victorien Sardou se fût soustrait à cette accusation de plagiat si, comme tant d'autres, il eût démarqué le linge d'autrui... » M. Victorien Sardou en donnant jadis au Palais-Royal les *Pommes du voisin*, n'avait pas mis ses visées plus haut que le genre dans lequel il s'essayait. Il a voulu faire une pièce folle, endiablée et se moquer du qu'en dira-t-on de la critique ; il atteint le but, et l'a même un peu dépassé. Son premier acte a paru long ; son second acte est fou, insensé, ce n'est plus une pièce, mais une « pantalonnade », les acteurs ne sont plus des acteurs, mais des clowns. Qu'importe, encore une fois, si l'on rit, et l'on rit à gorge déployée ! N'a-t-on pas fait relever deux fois la toile sur le tableau (le décor est charmant, du reste) de la course sur les toits. Geoffroy, le naturel fait homme, qui créa au Palais-Royal le rôle de la Rosière, était un peu maladroit et un peu lourd pour un personnage qui exige un corps agile et souple. Grenier qui lui succéda, quand la pièce fut reprise aux Variétés, était infiniment plus leste et y portait plus de mouvement, d'entrain et de folie. A Cluny, M. Veret y met de la naïveté et de la gaieté, une rondeur et une bonhomie amusantes. M. Numas nous rappelle un peu Gil Pérès (qui, d'ailleurs, n'a jamais joué le rôle de Puyseul) et aussi Raimond qui était précisément devant nous, et

n'applaudissait point son camarade : preuve qu'il lui reconnaissait du talent. M. Dorgat est toujours une excellente ganache ; Mmes Cuinet et Bilhaut sont toujours de bonnes duègnes et M. Calvin (fils de son père) a hérité du rôle de l'aubergiste Chamoiseau, où nous nous rappelons Lassouche, désirant placer son « petit carré de veau aux carottes ». Mlle Félicia Mallet, enfin, qui n'a point sa pareille pour jouer les travestis, fait Paola, l'Italienne rageuse, qui, au moindre obstacle, déchire et brise tout : elle y est peut-être un peu sérieuse, un peu guindée, un peu « en bois » disons-le. Mlle Félicia Mallet a beaucoup de talent — nous avons été des premiers à le reconnaitre — et c'est pour cela que nous lui demandons de se livrer davantage. L'auteur la lance dans les situations les plus échevelées : pourquoi ne s'y montrerait-elle pas franchement excentrique ?

16 MAI. — Première représentation de *Trop aimé!* comédie-bouffe en trois actes de MM. Grenet-Dancourt et Matyas Vallady [1]. — Le grand succès des *Femmes collantes*, célébré par M. Francisque Sarcey, empêchant probablement de dormir M. Matyas Vallady, cet honnête professeur de sixième au lycée Saint-Louis s'imagina de composer entre classes le scénario d'une petite pièce qu'il alla porter au plus près, de l'autre côté du boulevard

1. DISTRIBUTION. — Guibinos, M. *Allart.* — Viélajus, M. *Lureau.* — Coubeyron, M. *Dorgat.* — Barbazan, M. *Dacheux.* — Escujo, M. *Calvin fils* — Crampagna, M. *Chevalier.* — Pablo, M. *Lagrange.* — Dolorès, Mlle *Chalont.* — Rosita, Mlle *Leclair.* — Miss Trousspett, Mme *A. Cuinet.* — Maria, Mlle *Doriel.* — Mme Razous, Mlle *J. Tasny.*

Saint-Michel, à M. Léon Marx. Le directeur du théâtre du Palais-Royal de la rive gauche crut devoir le remettre entre les mains de M. Grenet-Dancourt. Le triomphant auteur de *Trois femmes pour un mari* en fit *Trop aimé*. Le sujet de la pièce nouvelle, ou prétendue telle, est donc l'éternel thème des « Femmes collantes ». Guibinos, ministre de la morale publique (hum! hum!) de la République du val d'Andorre, a deux maîtresses, Dolorès et Rosita, dont, à la veille d'épouser la fille de Crampagna, « vieux chevrier du beau pays d'Andorre », enrichi dans le commerce des fromages, il voudrait bien se débarrasser. Or, Dolorès, femme du sénateur Viélajus, et Rosita, femme du député Coubeyron, rêvent, chacune de leur côté, de convoler avec le puissant Guibinos, et ont invité leurs maris respectifs à voter un amendement à la loi sur le divorce, en vertu duquel l'adultère sera tenu d'épouser sa complice. Il va sans dire que les maris — tous les mêmes! — ne se doutent de rien : aussi (cela ne s'est jamais fait au théâtre) passent-ils leur temps à se moquer continuellement l'un de l'autre, et c'est cette situation, toujours pareille, qui, répétée pendant trois actes entiers, donne à la pièce une agaçante monotonie. On a ri pourtant, au second acte, de deux ou trois scènes découlant d'une façon très comique de la situation que je viens de dire, et l'on pouvait croire que les habitués du théâtre Cluny (il ne fallait pas trop compter sur un public extraordinaire, passant tout exprès les ponts pour voir *Trop aimé*) s'amuseraient encore une fois des qui-

proquos produits par quatre femmes enfermées dans des cabinets, et du secrétaire... du secrétaire du ministre, Escujo, obligé de se griser pour occuper les maîtresses de son patron, et pour laisser son ami Barbazan conter fleurette à la fiancée de Guibinos. Le succès, dans cette scène d'ivresse, a été, au troisième acte, pour le jeune Calvin, qui déjà joue vieux, comme il avait été, à l'acte précédent, pour Mme Cuinet dans sa caricature de gouvernante anglaise : tels sont les effets, un peu gros, d'une pièce d'ailleurs bien défendue par MM. Allart et Dacheux (le ministre trop aimé, et le secrétaire qui lui chipe sa future), par MM. Lureau et Dorgat, les maris imbéciles de deux jolies femmes, Mmes M. Chalont et Leclair, qui complètent, pour l'agrément des spectateurs, le bon ensemble désormais traditionnel au théâtre-Cluny.

20 JUIN. — Première représentation de *Miel à quatre,* vaudeville en trois actes de MM. Henry Kéroul et Maurice Varet [1]. — M. Henry Kéroul est l'auteur du *Tigre de la rue Tronchet*, que donna, non sans succès, le théâtre des Menus-Plaisirs. M. Maurice Varet (qui est, entre nous, le pseudonyme d'un jeune banquier très connu du monde des premières, M. le baron Maurice Kœnigswarter) a signé plusieurs petites pièces

1. DISTRIBUTION. — Mondragon, M. *Lureau.* — Perdrigeon, M. *Allart.* — Vernonet, M. *Véret.* — Narcisse, M. *Numas.* — Corbigny, M. *Calvin fils.* — Dutricot, M. *Lagrange.* Mme Villetaneuse, Mme *Cuinet.* — Amélie, Mlle *Doriel.* — Candide, Mlle *Leclair.* — Lucienne, Mlle *Tasny.* — Mariette, Mlle *Luceuille.*

dont la première, *Un Piège*, fut représentée, l'an dernier, à Cluny, et dont la dernière est l'*Esprit d'Ernest*, joué ce soir même sur cette même scène en lever de rideau de la grande pièce. Ces messieurs se sont associés — association est le mot propre, n'est-ce pas? — pour nous donner une grosse, je devrais dire une grossière pochade : *Miel à quatre*, qui tient plus de la parade que du vaudeville et où la gaieté sans prétention remplace du mieux qu'elle le peut l'esprit, généralement absent. Le sujet de *Miel à quatre* (au lieu de *Bonheur à quatre*, titre réclamé par un prédécesseur) tient en quelques lignes. Dans l'intention très admissible de fuir leurs beaux-parents, deux couples de mariés récents (celui d'un jeune oncle et d'un neveu plus mûr) racontent qu'ils vont en Italie, et s'arrêtent à Viroflay, où, naturellement, ils sont dépistés. Et les voilà se déguisant en magots — le déguisement ne manque pas de drôlerie, — puis, voulant s'empoisonner, croyant à un méli-mélo renouvelé du *Parfum* et empoisonnant les beaux-parents, ce qui n'est pas déjà si bête... Il n'y a évidemment pas plus de poison dans les verres qu'il n'y a eu de brouillamini dans les lits, et si, la pièce finie, bien finie au second acte, rebondit assez inutilement au troisième, nous devons dire qu'elle s'est terminée sur les applaudissements du public. « Idiote, » disaient les « aristarques » sévères; folie sans queue ni tête, dirons-nous plus bienveillamment. En été comme en été ! Les interprètes de *Miel à quatre*, MM. Véret et Numas, Allart et Calvin fils, sont vraiment très drôles.

Mmes Doriel, Leclair, Tasny et Luceuille sont très gentilles. — On ne peut cependant pas aller tous les soirs au théâtre Annamite !

6 JUILLET. — Reprise de *Trois femmes pour un mari* [1]. — Cette représentation est la 827e de la célèbre bouffonnerie de M. Grenet-Dancourt.

21 AOUT. — Première représentation des *Petits Mystères de l'Exposition*, vaudeville en trois actes et sept tableaux, de MM. Milher et Numès . — J'ai vu, ce soir à Cluny, des spectateurs fort désappointés. Sur la foi du titre et sur le nom des auteurs, des maîtres en leur genre, ils s'attendaient à une revue, la première de l'année, à une revue drôlatique de l'Exposition, et on leur a servi un vaudeville, un vaudeville banal (au lendemain de *Divorçons !*) avec une intrigue, une véritable intrigue que je vous conterai en peu de mots. Dubelair, un ancien notaire, féru de l'innocente manie des inventions, ne laisse point passer une Exposition universelle, en 1867 comme en 1855, en 1889 comme en 1878,

1. DISTRIBUTION. — Dardenbois, M. *Lureau*. — Dubochard, M. *Véret*. — Carindol, M. *V. Gay*. — Raoul, M. *Numas*. — André, M. *Calvin fils*. — Boxoon, M. *Lagrange*. — L'adjoint, M. *Piccard* — Baptiste, M. *Brunais*. — Mme Bassinet, Mme *Cuinet*. — Mme Carindol, Mme *Génat*. — Pigeonnette, Mlle *Luceuille*. — Euphémie, Mme *Tasny*. — Juliette, Mlle *Doriel*. — Miss Victoria, Mlle *Bérette*. — Françoise, Mlle *Lurmont*.

2. DISTRIBUTION. — Dubelair, M. *P. Véret*. — Joseph Raté, *M. Alard*. — Renillard, M. *Dorgat*. — Benoît, M. *Lureau*. — Cyprien, M. *Numas*. — Gontran, M. *Calvin fils*. — Croustillac. M. *Chevalier*. — Camus, M. *Brunais*. — Hordemarck, M. *Picard* — Stéphen, M. *Gazelles*. — Pamélina, Mlle *Diony*. — Mme Benoît, Mme *A. Cuinet*. — Virginie, Mme *Bilhaut*. — Aglaé, Mlle *Luceuille*. — Yvonne, Mlle *Leclère*. — Henriette, Mlle *Frédérickx*. — Rakao, Mlle *Tasny*. — Mme Gracchus, Mlle *C. Lebrun*. — Christine, Mlle *Lurmont*. — Carmen, Mlle *Angèle May*.

sans exposer une machine quelconque: sa dernière est la plumeuse mécanique. Va pour la mécanique en question: nous connaissons d'autres plumeuses que la sienne. Dubelair les connaît peut-être aussi, car il ne se contente pas d'exposer, il aime à batifoler un brin, et voilà qu'en cette année du Centenaire, il retrouve (est-ce, Dieu, possible?) le fruit de ses batifolages: de 1855, un fils, aujourd'hui garçon d'hôtel; de 1867, une fille devenue femme de chambre de Mlle Pamélina, l'étoile du théâtre du Champ de Mars, et de 1878, un petit chocolat. Ces paternités successives ne sont pas sans flatter Dubelair, et ne le gêneraient pas autrement, bien qu'il soit, d'autre part, légitimement marié et père de famille, s'il ne survenait un incident quelque peu désagréable pour lui. Il s'est épris de Pamélina, l'étoile du théâtre de l'Exposition, il lui a demandé un rendez-vous au lendemain du jour où la jolie fille a déjà reçu un billet doux, signé Dubelair! Pamélina s'effraie (Pranzini et Prado ne prenaient-ils pas des noms supposés?) et prévient la police, qui arrête les deux Dubelair, le vrai et le faux, — celui-ci n'est autre que l'ami Raté (fichu nom !) qui, depuis 1855, s'arroge, en temps d'Exposition, l'appellation de Dubelair, et se trouve être le père (pas si rateur que ça!) des trois enfants attribués à Dubelair: C'est Raté!... Ne prenez pas ça pour une appréciation, car, si l'intrigue est faible, la partie Revue (MM. Milher et Numès se retrouvent ici sur leur terrain) est beaucoup mieux réussie. On a donc applaudi le défilé colonial, qui avait eu tant de

succès, la veille, à la première fête de l'Esplanade des Invalides, et, de leur loge d'avant-scène, les petites danseuses javanaises ont fait la risette à leurs imitatrices, encasquées comme aux plus beaux jours et maquillées suivant leurs propres indications. Il va sans dire que le tableau du Kampong finit par un chahut que je n'eusse pas conseillé à Mlle Verkein et Tamida d'imiter sur leurs tréteaux de l'Esplanade. C'est alors qu'il n'aurait pu être question de couleur locale... Annamites et Sénégalais, pouss-pouss et fauteuils roulants, almées et fontaines lumineuses, ont paru exciter l'admiration du public de Cluny, enchanté de retrouver, au boulevard Saint-Germain, l'exacte copie de ce qu'il pouvait voir tous les jours à la grande Exposition. Les acteurs : MM. Véret et Calvin fils, Allart et Numas, Dorgat et Lureau ont du naturel et de la gaîeté, et les petites femmes, Mlle Diony en tête, qui vient de l'Eden-Concert en passant par l'Eldorado et même par les Variétés, ont enlevé le succès. Je citerai encore, un mot drôle (il y en a au moins un) : la réponse d'une jongleuse japonaise dont Dubelair admire le talent. — « Quelle adresse ! » s'écrie Dubelair. — « 61, rue Rodier, » fait, naturellement, la belle enfant.

12 NOVEMBRE. — Premières représentations (à ce théâtre) du *Voyage au Caucase*, comédie en trois actes de MM. Emile Blavet et Fabrice Carré, et de *Mesdames de la Halle*, opéra bouffe en un acte, de M. A. Lapointe, musique de Jacques Offenbach [1]. — Le *Voyage au Caucase* a réussi à

1. DISTRIBUTION. — Raflafla, M. *Lureau*. — M. Madou, M. *Véret*.

Cluny plus encore peut-être qu'à la Renaissance, et la reprise qu'en a faite ce soir M. Léon Marx en a été absolument heureuse. L'idée première de cette comédie a été empruntée par les auteurs à Alexandre Dumas : le bourgeois Chapuzot a trouvé dans la malle de son locataire Duburin, pauvre homme de lettres insolvable, le manuscrit d'un livre intitulé le *Voyage au Caucase* qu'il fait éditer à ses frais et sous son nom. Et voilà notre Chapuzot se parant orgueilleusement des plumes du paon, et devenant célèbre dans sa famille, et même ailleurs, grâce à ce fameux voyage qu'il n'a ni fait ni écrit. Tout irait bien, quand un étranger se présente, coiffé d'un bonnet d'astrakan et habillé en circassien : « Je suis Schamyl, le propre fils du chef Atabaï, dont tu as célébré les exploits dans ton merveilleux livre. Le misérable envahisseur est venu qui m'a chassé de mes Etats. Va chez Chapuzot, m'a dit mon père. Et me voici, c'est moi : je te permets de me tutoyer... » Vous voyez d'ici la tête de Chapuzot... Or, voilà Schamyl installé chez lui jusqu'au prochain soulèvement, prenant sa chambre et disant à sa femme et à sa fille : « Je regrette que vous soyez sacrées pour moi à cause de Chapuzot. » — « Croyez bien, Monsieur, dit Mme Chapuzot, que nous le regrettons aussi... » Le second acte, qui se passe à Ville-d'Avray, est vraiment désopilant. C'est là que Schamyl se livre à toutes les folies

— Mme Beurrefondu, M. *Numas*. — Le commissaire, M. *Brunais*. — Croûte-au-Pot, Mlle *L. Diony*. — Ciboulette. Mlle *Leclère*. — Mme Poire-Tapée, Mme *Cuinet*. — Françoise, Mlle *Lurmont*.

imaginables : présentant à la famille Chapuzot Kadoudja, la fille de Schoaib ; parlant à Chapuzot de sa mère Fatma ; lui reprochant de ne pas lui avoir offert sa femme : « Je l'aurais refusée, mais la politesse eût été faite... ; » proposant à son ami une partie de tir à l'arc ; forçant le malheureux à parler circassien, et lui préparant pour sa fête une petite surprise... Vous avez deviné que Schamyl n'est pas plus Schamyl que vous ou moi : c'est un simple étudiant en droit qui aime à rire — cette farce ne peut qu'être bien venue à Cluny — un neveu de Duburin qui a juré de se venger du plagiaire ; Kadoudja est une Circassienne du quartier Latin — habituée de la Source peut-être — et les exilés entonnant le chant national caucasien ne sont autres que les amis de table d'hôte de la rue Racine mis dans le secret et résolus à en faire une bien bonne à Chapuzot. On annonce une révolte à Tiflis, et voilà la famille décidée à partir pour le Caucase, afin de remettre Schamyl sur le trône de ses pères. C'est en vain que Chapuzot veut les retenir. Peut-être aurions-nous fait ici tout le contraire ; nous aurions voulu voir Schamyl embêté à son tour par Chapuzot ; le revirement eût été drôle, et le troisième acte fertile en plaisantes inventions. Les auteurs ont mieux aimé dénouer leur vaudeville à la façon banale en faisant demander par Duburin-Schamyl la main de la fille de Chapuzot. Celui-ci ne saurait la refuser au neveu de celui qu'il a dépouillé : « Je lui ai pris son ouvrage : je lui donne le mien ! » — Encore une fois, on a beaucoup ri. A la Renais-

sance, Galipaux et Montrouge avaient créé avec verve les principaux rôles de la pièce. A Cluny, Dorgat est un Chapuzot plein de naturel; Calvin fils est un très amusant Schamyl; Allart rend d'une façon comique les ahurissements de l'ami Durandeau. — « Vivent les dames de la Halle! Vivent ces beautés sans égales! » Le *Voyage au Caucase* était suivi de la reprise des *Dames de la Halle*, d'Offenbach, et l'on a revu avec plaisir Raflafla, Mmes Madou, Poiretapée et Beurrefondu. Ciboulette et Croûte-au-Pot. Mme Cuinet et Numas sont vraiment drôles, Mlles Leclair et Diony fort gentilles. Pour dater d'une trentaine d'années, cette bouffonnerie n'a pas trop vieilli.

21 DÉCEMBRE. — Première représentation de *l'Année joyeuse*, revue en trois actes et dix tableaux, de M. Milher et Numès. — Il n'y a, sans doute, pas dans *l'Année joyeuse* l'ingénieuse scène de Pierrot, qui fut, l'an dernier, l'une des plus heureuses trouvailles de la revue du Théâtre-Cluny, et si la nouvelle « œuvre » de MM. Milher et Numès ne brille, cette fois, ni par l'esprit, ni par l'invention, elle se conforme, du moins, fort exactement au cliché connu : « amusante revue, sans prétention » et contient même quelques scènes fort réussies, jouées par des acteurs pleins de zèle. L'*Année joyeuse* ne saurait évidemment « piger » avec les clous Granier-Baron-Lassouche de *Paris-Expostion ;* mais elle s'élève de plusieurs crans — je n'ai pas besoin de vous le dire — au dessus de la défunte revue des Nouveautés; l'honneur de la rive gauche est sauvé! Merci, mon

Dieu !... Le prologue de l'*Année joyeuse* représente la salle des ventes, où est adjugé à l'Amérique l'*Angelus*, de Millet. Mais, avant que le tableau ne soit expédié par de là les mers, ses deux personnages s'animent, prêts à faire une dernière fois le tour de Paris la grand'ville, et deviennent costumés *ad hoc*, le compère et la commère de la revue de MM. Milher et Numès. Un compère suffisamment réjoui, c'est M. Véret ; une jeune et jolie commère, fine et gracieuse, toujours gaie, toujours souriante, disant juste et chantant de même : c'est Mlle Diony. Rappelons nos souvenirs, et parcourons rapidement les neuf ou dix étapes de l'*Année joyeuse*. Voici l'inévitable grève des cochers et le non moins inévitable Buffalo, à cheval sur son vélocipède : « Surtout pas de réclame ! » s'écrie très sérieusement le roi des banquistes. Applaudissez le rondeau de *Cotte-Cocodette*, très gentiment enlevé par la piquante Diony, et riez du domestique « à tout faire » chargé — ô l'admirable invention ! — de digérer pour vous : mangez-vous des haricots, c'est lui qui a mal au ventre ; passez-vous aux pruneaux : il demande la porte... Clairville eût signé celles-là ! Voici le chœur des grotesques gardes-champêtres invités en bloc, comme les maires, au banquet du Palais de l'Industrie ; la complainte sur feu le Concert Favart (fermé depuis deux jours), calquée sur le désopilant *Opéra-Comique* de Paulus ; le rajeunissement de Mme Cuinet (système Brown-Sequard) très drôle en bébé ; les pompières commandées par Mlle Leclère, etc. La note café-concert domine le se-

cond acte avec la scie de *Joséphine*, chantée par Mlle Guitty et la chanson de *Tata* par Mlle Thierry. Il faut citer encore les couplets du *Nimportequiste* et la scène dans la salle du spectateur qui se plaint de ce qu'on n'en parle pas... De quoi ? — De l'Exposition, parbleu ! Très jolie, la mise en scène de la *Plaza di Toros*, et très amusante la scène comique de la mort du taureau. Tout à l'Espagne : voici le chœur des *Fumadores* et celui de *l'Estudiantina ;* il faut voir Allart en Macarona et Lureau en Capitan. Gros effet pour ce finale, très chatoyant et très grouillant. C'est le succès de la revue. Le neuvième tableau nous représente la Fête d'Anvers — Mlle Diony, délicieuse en son piquant travesti d'Arlequin — et nous montre de bien divertissantes parodies du célèbre charivari du théâtre annamite, des fameuses pièces militaires du Château-d'Eau (le chapeau est toujours le même ; il n'y a que le général qui change) ; de la sensuelle *Esclarmonde* et de son rideau de roses, et surtout du *struggleforliffer* du Gymnase, Poigne d'Acier — et son biceps à musique... Rendons justice à M. Léon Marx : le directeur du Cluny a fait ce qu'il a pu pour que l'*Année joyeuse* fût un joyeux succès. C'en est un.

Le théâtre Cluny avait commencé l'année et la terminait par une revue. Entre les deux dates du 1er janvier au 31 décembre, le tableau suivant résumait son existence en 1889.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
Les Tripatouillages de l'année r.	3 10 t		80
Vingt marches de trop, vaudev.	1		106
**La Bande Jaune*, vaudeville....	3	9 mars.	27
**La Candidate*, com............	1		82
Les Pommes du voisin, co......	3 4 t.	3 avril.	51
**Blackboulé,* vaudeville.........	1	11 avril.	43
**L'Esprit d'Ernest*, co..........	1	30 mai.	94
**Trop aimé*, com.-bouffe........	3	16 mai.	39
**Miel à quatre*, vaudv..........	3	20 juin.	11
Trois femmes pour un mari, c.-v	3		49
**Les Petits Mystères de l'Exposition*, vaudv..................	3 7 t.	21 août.	95
**La Vénus aux légumes*, vaud...	1	1er sept.	107
Le Voyage au Caucase, com....	3	12 nov.	4)
Mesdames de la Halle, opérette.	1	id.	40
**Le Serment de Canivau*, vaudv.	1	id.	17
**Ma Femme est docteur*, com....	1	23 nov.	14
**L'Année Joyeuse*, revue........	3 10 t	21 déc.	14

THÉATRE DES MENUS-PLAISIRS

Opérette et comédie, drame et vaudeville en 1889, ce théâtre a tout joué... Après la *Veillée des noces*, de MM. Bisson et Toulmouche, c'était, le 18 janvier l'*Etudiant pauvre*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, adaptation française de MM. Milher et Numès, musique de M. Millœcker [1]. — Voici, sans ambages, le libretto de l'*Etudiant pauvre*, nouvelle version. Si vous ne le trouvez pas clair, si le récit vous en semble un peu lourd et un peu long, prenez-vous-en à MM. Milher et Numès! L' « action » se passe à Cracovie, en 1704. — Sommes-nous assez précis? — Lors de l'invasion saxonne. Le premier tableau est celui d'une cour de prison où l'on

1. Distribution. — Simon, M. *Gellio*, — Jean Janiki, M. *Marcelin*. — Puffendorff, M. *Bartel*. — Bogumil, M. *Germain*. — Vanestroff, M. *Vavasseur*. — Bidinoff, M. *Keraval*. — Libanitz, M. *Declerc*. — Dindonnet, M. *Perrier*. — Onuphry, M. *Wuill* — Babylas, M. *Froment*. — Laure, Mlle *Lardinois*. — Marthe, Mlle *Freder*. — La comtesse, Mme *Durocher*. — Eva, Mlle *Lafontaine*, — Ernest, Mlle *Valette*. — Alexandrine, Mlle *Brard*. — Piff, Mlle *Bell*, — Paff, Mlle *Keyme*.

amène deux étudiants, Jean et Simon, arrêtés pour avoir crié : « Vive la Pologne ! » — pardon, « Vive Stanislas ! » L'un de ces deux jeunes gens, Jean, est en effet, un fidèle soutien de la cause de Stanislas, roi de Pologne, chassé par les Saxons. Entre Puffendorff, gouverneur de Cracovie, personnage grotesque, auquel est arrivée, la veille, une désagréable aventure. Dans une soirée donnée chez la comtesse Nowalska, noble Polonaise ruinée, il a osé étant gris, embrasser l'aînée des filles de la comtesse. Celle-ci a riposté par un soufflet qui l'a couvert de ridicule aux yeux de tous les invités. Aussi a-t-il juré de se venger. C'est même dans ce but qu'il s'est rendu à la prison, où il espère trouver un scélérat jeune et séduisant, qui, en échange de sa liberté, deviendra son âme damnée et servira ses projets de vengeance. Dindonnet, le directeur de la prison, lui présente Simon et Jean, les deux nouveaux venus. Le choix de Puffendorff s'arrête sur Simon. Il lui offre donc liberté, titre imaginaire, fortune, s'il consent à épouser la femme que le gouverneur lui désignera. Les instincts honnêtes de Simon se révoltent à cette proposition ; mais il réfléchit que la liberté permettrait à son ami de servir la cause de Stanislas, et il accepte, à condition que son ami Jean sera libre également. Le second tableau représente le Kermesse de Cracovie. La comtesse Nowalska et ses deux filles, Laure et Marthe, se promènent sur le champ de foire. Elles sont pécuniairement fort gênées, ces charmantes Polonaises, et ne

savent comment subvenir à leurs besoins. Marthe, la cadette, a faim — toujours faim — mais on n'ose commander un repas chez le traiteur, quand arrive Puffendorff, qui, faisant bonne figure à son ennemi de la veille, et toujours dans le but de se venger de l'affront reçu, leur offre à dîner... Voici le prince Wibicky — lequel n'est autre que Simon, le pauvre étudiant — suivi de son soi-disant secrétaire, Jean. Puffendorff le présente aux Nowalska comme un noble seigneur, immensément riche. Puffendorff lui désigne Laure comme étant la jeune fille qu'il doit épouser. Celle-ci n'a pas vu sans intérêt ce soi-disant prince, tandis que Marthe, sa sœur, a remarqué de son côté le soi-disant secrétaire. — Un parent des Nowalska, Bogumil, mari d'Eva, traverse l'action, pour l'amusement de la galerie. — Simon se déclare à Laure qui l'accueille avec joie. Le mariage est vite décidé. Nous sommes au second acte chez les Nowalska. Laure va se marier avec le faux prince ; la cérémonie a lieu le jour même. Simon, très inquiet de la tournure que prend l'affaire, a retardé le mariage autant qu'il a pu. Jean le rassure en lui disant que le soir même, peut-être, ils seront maîtres de la ville, et qu'alors Stanislas, remonté sur le trône, le fera riche et puissant ; ce qui lui permettra d'épouser Laure qu'il aime sérieusement. La réussite des projets de Jean tient à l'achat de la citadelle de Cracovie, que le commandant veut bien livrer en échange de 50,000 roubles argent ; la difficulté consiste à trouver cette

somme. Simon, qui craint honnêtement de pousser plus loin l'aventure, écrit à Laure une lettre où il lui avoue sa supercherie. Cette lettre, trouvée par la comtesse, est interprétée d'une façon différente par le Puffendorff. Il prétend que le prince est réellement prince, et qu'il a voulu éprouver sa fiancée, afin de savoir si elle l'aimait pour lui ou pour son titre. Laure, mise au courant de cette prétendue épreuve, rassure Simon, qui la croit avertie de sa véritable identité. Le mariage a lieu. — Bogumil, qui cherchait à avoir le nom du prince pour lancer une affaire, est entrepris par Jean qui lui arrache 25,000 roubles, qui serviront à l'achat en partie de la citadelle. Et voici qu'au beau milieu du mariage de Laure et de Simon, le gouverneur reçoit une dépêche qui l'avertit que le duc Adam Casimir, neveu du roi Stanislas et chef de l'insurrection, se trouve à Varsovie pour essayer de faire une révolution. On lui signale comme noms suspects Simon et Jean. Il fait alors partir pour Varsovie toute l'armée de Cracovie, sauf le bataillon de la citadelle et la garde civique. Jean, interrogé par lui, avoue forcément. Puffendorff reçoit une seconde dépêche qui annule la première : « Duc Adam dans Cracovie, gardez garnison ! » La garnison est partie. Puffendorff veut faire parler Jean, qui n'y consent qu'en échange de 25,000 roubles. Il promet donc de livrer le duc, tout en songeant que les 25,000 roubles complètent les 50,000 nécessaires à l'achat de la forteresse. Puffendorff, qui se croit à l'abri de

toute attaque, et qui n'a pas perdu de vue la vengeance qu'il veut tirer de Laure, attend le retour des mariés. La cérémonie est terminée ; on félicite les époux, lorsqu'une foule de prisonniers en guenilles, conduite par le directeur de la prison, envahit le salon, revendiquant Simon pour un des leurs. En apprenant la vérité, Laure s'évanouit... On chasse Simon atterré, lui qui croyait Laure instruite de sa véritable idendité. Puffendorff jubile. Le troisième acte nous mène dans le jardin du palais Nowalska, après le scandale. Simon, chassé, erre comme une âme en peine. Jean lui apprend que la forteresse est acquise, grâce à l'argent de Bogumil et de Puffendorff. La seule difficulté est qu'il faut faire patienter Puffendorff jusqu'à ce que le duc soit maître de la ville, étant donné que Jean lui a promis de lui livrer le duc Casimir. Simon s'offre à se faire passer pour le duc, et met en poche les papiers du duc. Jean livre donc Simon à Puffendorff comme étant le duc ; on trouve sur lui les papiers en question ; il n'y a plus de doute, on va le condamner, l'exécuter, ainsi que Jean, convaincu de complicité, et Bogumil, accusé d'avoir fourni des fonds aux rebelles. — Mais à ce moment la ville est prise, la foule envahit la scène en criant : « Vive Stanislas ! » Puffendorff est battu. Laure et Simon seront riches et puissants. Marthe épousera Jean. Et voilà !... Ouf !... La pièce n'est ni très légère, ni très piquante, et se ressent encore, en dépit des efforts des nouveaux adaptateurs, de son passage en Allemagne. On sait que les auteurs allemands

l'avaient prise au *Guitarero* de Scribe et Halévy. Que nous veulent ces Polonais ?... Pourquoi MM. Milher et Numès n'ont-ils pas mis carrément leur intrigue en pleine terre de France ? Nous connaissions, pour avoir déjà entendu l'*Étudiant pauvre* à Bruxelles, la musique du viennois Millœcker — le digne protégé de Mme la princesse Léopold de Saxe-Cobourg — et l'émule de Strauss, de Fahrbach et de Suppé. Elle est vive et gaie, pleine de vie, de mouvement et d'entrain, ne manquant même pas d'originalité, avec des rythmes et des sonorités qui plaisent à tous les publics. Les valses y alternent avec les pas redoublés, les polkas avec les mazurkas. Et la plupart de ces morceaux, à trois temps ou à deux temps, sont, depuis longtemps, devenus populaires à l'étranger. On les fredonne, on les marque de la tête et du pied, ce qui d'ordinaire, constitue la gloire pour une musique d'opérette. Pour convenablement interpréter cette musique — où le fifre répond au piston — il faut un véritable orchestre — celui que conduit M. de Lagoanère est excellent — mais il faudrait aussi de vrais chanteurs, ayant de la voix et donnant la note. A l'exception de Mlle Lardinois, la plus charmante des virtuoses — son succès du premier acte a été énorme — ce n'est pas le cas des artistes des Menus-Plaisirs. Nous citerons une mignonne débutante, Mlle Freder ; qui a des faux airs de Mlle Juliette Beaumaine ; puis une duègne agréable à voir — ce qui est rare — Mme Durocher, et enfin le comique Germain, qui excelle toujours dans le genre simiesque.

23 février. — Reprise des *Filles de marbre*, pièce en cinq actes, dont un prologue de Théodore Barrière et Lambert Thiboust[1]. — Deux débuts importants avaient lieu ce soir : nous nous contenterons de les mentionner purement et simplement ; à quoi servirait-il d'insister sur un échec ? M. Derenbourg, directeur des Menus-Plaisirs, abandonnait définitivement l'opérette pour prendre la comédie sérieuse. Mme Guitry (la femme du jeune premier du Gymnase passé en Russie, la fille du romancier René de Pont-Jest) paraissait pour la première fois sur une scène parisienne. — Les *Filles de marbre*, ont semblé atrocement vieillies : le sujet est moral, mais si naïf, le style a des rides, de larges rides. — Mlle de Pontry, au contraire, s'est montrée bien jeune et bien inexpérimentée au point de vue du métier : le théâtre ne s'apprendrait-il donc pas d'instinct en quelques répétitions ?... Sous prétexte qu'elle représentait une fille « de marbre » Mlle de Pontry est restée un peu « en bois » : on appelle ça de l'*autorité*. Il est pourtant juste de reconnaître qu'elle s'est échauffée au quatrième acte, où elle a mérité d'être applaudie par un public de première, très sympathique

1. Distribution. — Phidias, Raphaël, M. *Laroche*. — Diogène, Desgenais, M. *Montigny*. — Gorgias, de Fresnes, M. *Keraval*. — Alcibiade, Julian, M. *Marcelin*. — Un Athénien, Francis, M. *Munier*. — Mauléon, M. *Froment*. — Strabon John, M. *Perier*. — Marco, Mlle *Renée de Pontry*. — Théa, Marie, Mlle *Aimée Martial*. — Mme Didier, Mme *France*. — Josépha, Mlle *Luce Colas*. — Fœdora Mlle *Delpré*. — Juliette, Mlle *Barthe*. — Julie, Mlle *C. Lemonnier*.

à sa tentative. On s'est étonné que l'idée fût venue au directeur des Menus-Plaisirs de reprendre une pièce aussi démodée. On ignorait sans doute que les *Filles de marbre*, disparues depuis longtemps des affiches de nos théâtres de Paris, se jouaient souvent encore sur les scènes de province où elles avaient conservé quelque chose de leur ancienne vogue. Leur succès fut immense il y a trente-six ans, et ne put se comparer qu'à celui de la *Dame aux Camélias*, précédemment jouée sur la même scène du Vaudeville, et dont elles étaient la contre-partie. Mlle Fargueil jouait Marco en comédienne de premier ordre. Félix n'eut jamais de meilleur rôle que celui de Desgenais. Par sa vivacité entraînante, par son débit incisif, par sa cordialité chaleureuse et par sa verte indignation, il sauvait, je n'en parle que par les on-dit, le côté sermonneur du rôle et se liait habilement à l'action. Fechter tendre, inspiré, sympathique, montrait un vrai talent dans la composition difficile du personnage de Raphaël. Mme Saint-Marc, enfin, donnait à la vertu malheureuse une ingénuité et une grâce charmante... En 1862, notons une reprise, à l'Ambigu-Comique, sous la direction Chilly, avec Adèle Page et Caroline Gilbert (Marco et Mme Didier), Castellano et Métrême (Desgenais et Raphaël). En 1875, une dernière et malheureuse reprise, au Théâtre-Lyrique dramatique avec Castellano (encore) et Rosambeau ; Mmes Dewin-[illegible] Saint-Marc (celle de la création) et Andrée [illegible]y. Tout dégénère en ce monde : les filles de

marbre sont devenues les filles de plâtre, et, en dépit de nombreuses coupures et du changement final qui supprime la mort de Raphaël (inventée, dit-on, par Fechter) et marie le sculpteur avec la jeune mendiante, les *Filles de marbre* ne sont plus possibles maintenant : l'expérience aujourd'hui l'a prouvé. Comment voulez-vous ne pas sourire à la tirade de M. Montigny: « Je ne suis plus Desgenais, je m'appelle la raison... C'est qu'en vérité ces femmes-là sont des démons pour les gens comme toi... et on les a chantées, louangées, poétisées... c'est à mourir de rire, ma parole d'honneur... Ah ! si j'étais père de famille... je le serai peut-être un jour, on ne sait pas ce qui peut arriver... eh bien, je dirais à mon fils, naïf collégien très fort en thème : « Tu vois bien ces demoiselles qui ont des diamants, ce sont des diables... elles ont des cornes... on ne les voit pas, mais elles en ont... ces petits ongles roses, ce sont des griffes ; elles vous ruinent la bourse et le cœur ; après quoi elles vous conduisent en enfer par le chemin de Clichy ». Voilà ce que je lui dirais à mon fils. Ça ne l'empêcherait probablement pas de faire des bêtises pour le diable ; mais j'en aurais le cœur net... j'aurais jeté mon cri d'honnête homme. Sapristi ! voilà assez longtemps que cela dure. Allons, mesdemoiselles, passez à l'ombre, rangez un peu vos voitures ! place aux honnêtes femmes qui vont à pied ! »

Il a, d'ailleurs, fait tout ce qu'il a pu, ce M. Montigny (du Vaudeville) dans un rôle qui ne lui convient pas, et Laroche (de l'Odéon) s'est

tiré de son mieux de celui de Raphaël. Mlle Aimée Martial — si jolie! — a joué celui de Marie avec beaucoup d'adresse; mais ce n'est pas la faute de Mme France si elle n'a pu être prise au sérieux dans son rôle de mère larmoyante. C'est une superbe personne que Mlle Renée de Pontry (puisque Pontry il y a), une très belle femme, un peu commune à la scène, où elle marche comme un homme, et qui a encore beaucoup à apprendre pour devenir une comédienne. Début à revoir [1]; reprise perdue. Cette rengaine sur la scène du Théâtre-Libre, c'est drôle!

8 AVRIL. — Première représentation des *Maris sans femmes*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Antony Mars [2]. — Vous connaissez l'aventure — historique, s'il vous plaît! — des « mariés de Montrouge »; tout le monde la rappelait dans les couloirs des Menus-Plaisirs. Cela se passait il y a deux ans : un conseiller municipal... qui ne l'était pas, avait, sans en avoir le droit, fait une dizaine de mariages aussi nuls les uns que les autres. Les conjoints durent repasser devant un véritable officier de l'état-

1. Mlle de Fehl, qui s'était fait remarquer sur cette même scène dans les représentations du Théâtre-Libre, et tout particulièrement dans *Rolande*, a repris des mains de Mlle de Pontry, indisposée, le rôle de Mareo des *Filles de marbre*.

2. DISTRIBUTION. — Courtin, M *Bartel*. — Bonnard, M. *Germain*. — Marjolet, M. *René Dubos*. — Pascal, M. *Kéraval*. — Octave, M. *Violet*. — Tampon, M. *Vavasseur*. — Le Maire, M. *Périer*. — Antoine, M. *Desmonts*. — Madame Bénévol, Mlle *Blanche Dunoyer*. — Irma, Mlle *Emma Carina*. — Féliçie Courtin, Mlle *Freder*. — Clotilde Bénévol, Mlle *Luce Colas*. — Annette, M. *Cantin*. — 1er Invité, M. *Fromant*. — 2e Invité, M. *Declercq*.

civil, et la chronique rapporte que plusieurs s'y refusèrent et s'estimèrent heureux d'être ainsi mariés sans l'être. Les « Mariés sans l'être » tel devait être le titre de la pièce de M. Antony Mars — celui-là même qui apporta, un beau jour, à M. Alexandre Bisson un si joli scénario que celui-ci en fit les *Surprises du Divorce :* d'où cent mille francs pour chacun des deux collaborateurs. — M. le maire étant occupé ailleurs (n'est-il pas parti à la recherche de sa femme,enlevée par son adjoint !), c'est un conseiller municipal, qui n'en a pas le droit, tout comme à Montrouge, qui marie Bonnard et Clotilde Bénévol, Marjolet et Félicie Courtin. Quand on s'aperçoit de la nullité des deux mariages, il est trop tard : les deux couples ont pris le rapide que ne rattraperont certes par les beaux parents. Les faux mariés font mauvais mariage : Marjolet a découché pour retourner chez Irma, sa maîtresse, *leur* maîtresse — car elle est aussi celle de Bonnard ; M. et Mme Bonnard se battent comme plâtre... Aussi vous jugez de la joie folle des maris, quand ils découvrent que leur union n'est point valable. « Pas mariés ! » Les voilà qui dansent et courent encore, plantant là leurs moitiés et les beaux-parents qui étaient pourtant si heureux d'avoir casé leur progéniture. C'est la fin du second acte. Le troisième acte, vous l'avez deviné ; c'est la réconciliation et le remariage des deux couples : les maris regrettant la vie de famille qu'ils ont quittée pour retourner à *leur* cocotte ; les petites femmes ne voulant plus de leurs petits cousins

qu'elles croyaient aimer quand ils ne se présentaient pas comme maris. Si la pièce manque totalement d'imprévu, elle n'est heureusement pas dépourvue de gaîté : le premier et le troisième acte sont surtout pleins d'idées drôles. Ici, la cérémonie du mariage ; là, le duo bouffon de Courtin, amoureux de Mme Bénévol qu'il épousera au bout de vingt-cinq ans comme le Boudinois de *Belle-Maman ;* puis, l'entrée par la fenêtre, descendant de chez la cocotte, de Bonnard et de Marjolet en manches de chemise et se croyant mutuellement l'un chez l'autre, etc. M. Antony Mars a certainement le don de la scène et de l'invention comique. Avec sa belle voix de théâtre et l'assurance qu'elle prendra d'un rôle appris en deux ou trois jours, Mlle Dunoyer, une femme de véritable talent, qu'on a le tort de laisser trop à l'écart, jouera merveilleusement Mme Bénévol ; M. Bartel a de la rondeur et du naturel dans le beau-père Courtin ; enfin, je vous défie de ne pas rire en voyant rire Germain, le mari de cette gentille réduction de Mlle Beaumaine, qui s'appelle Mlle Fréder. Bref, *les Maris sans femmes* ont pris, dès le premier soir, les allures d'un succès.

On sait que M. Louis Figuier a depuis longtemps la manie — elle finira par lui coûter très cher — la manie du théâtre, et qui plus est, du « théâtre scientifique ». C'est à seule fin de la satisfaire qu'il a loué à M. Derenbourg, la salle des Menus-Plaisirs, pour y donner des matinées, dirigées par M. Ch. Gibeau, l'ex-tragédien du

Théâtre-Français. Le *Mariage de Franklin*, ou les merveilles du paratonnerre ; le *Jardin de Trianon*, ou la classification des plantes ; *Miss Telegraph*, ou l'invention de l'appareil Morse ; le *Sang du Turco*, ou la transfusion du sang, — quatre comédies en un acte (quatre en un coup) ! de l'innocent et incorrigible auteur de *Denis Papin*, composaient l'affiche des fêtes de Pâques. Visiblement inspirée de cette délicieuse nouvelle d'Edmond About qui s'appelle le *Nez d'un notaire*, le *Sang du Turco* est, comme dit naïvement l'auteur, une pièce « faite pour terminer gaiement un spectacle ». Nous y avons remarqué un comique qui a des planches, M. Périer, et une fort gentille débutante, Mlle Simiane, dont le directeur des Menus-Plaisirs pourra faire une excellente jeune première.

21 MAI. — Première représentation du *Chien de garde*, drame en cinq actes, en prose, de M. Jean Richepin [1]. — M. Jean Richepin avait écrit pour Paulin Menier, après son heureuse rentrée dans la *Grande Marnière*, une pièce qu'il destinait au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et qu'il lut au Théâtre-Français en songeant à M. Got. Le comité l'ayant refusée net, sous le prétexte très plausible qu'à la Comédie-Française « elle n'était pas dans son cadre », M. Derenbourg s'en est

1. DISTRIBUTION. — Jacques Férou, M. *Taillade*. — Paul Renaud, M. *Claude Berton*. — Choupille, M. *E. Petit*. — Général Renaud, M. *Rosambeau*. — Rondinot, M. *Lacroix*. — Griffard, M. *Kéraval*. — Capitaine Pons, M. *Vavasseur*. — Julia, Mlle *O. de Fehl*. — Jacqueline, Mlle *Marthold*. — Mélanie, Mlle *Luce Colas*. — Constance, Mlle *Gérard*.

emparé, et voilà comment le rôle du « chien de garde » a valu à Taillade l'un des plus francs succès de sa longue carrière. Le premier acte, à l'allure de prologue, nous montre, à la fin d'octobre 1813, dans une clairière des bois de Hanau — dix jours après la bataille de Leipzick — le général Renaud, comte d'Olmütz, blessé à mort, confiant à son vieux camarade, le sergent Férou, et à sa femme Jacqueline, la vivandière, son fils Paul, âgé de douze ans, issu d'une gourgandine et qui a dans les veines du sang de mademoiselle sa mère. Renaud peut mourir en paix : l'enfant se rappellera toujours qu'il est le fils du général Renaud, comte d'Olmütz, un homme à qui l'empereur avait promis qu'il deviendrait maréchal de France. Si, par malheur, une fois grand, Paul ne devait plus s'en souvenir, Férou sera là pour le lui redire, Férou en est chargé, Férou en prend l'engagement. L'honneur, le nom de Renaud, l'avenir de Paul, c'est François Férou qui en est dorénavant le chien de garde ! Et le vieux sergent observe la consigne et tient sa parole, se dévouant pour « le petit », qui (le mauvais sang de sa mère !) est allé jusqu'à voler pour jouer, une somme de vingt mille francs dans la caisse de son patron et parrain, le riche banquier Mourier. Férou se fait passer pour le voleur et condamner au bagne, d'où il s'évade pour assister à bien d'autres vilenies. Le jeune homme en qui M. Richepin nous a peint un mélancolique à la façon de René, un désespéré qui souffre de la maladie du siècle et prévoit déjà l'ère de Scho-

penhauer, le jeune Paul qui conspire, sans foi, du reste, pour le retour des Napoléon, livre à sa maîtresse (comme Carlo à Dolorès dans *Patrie*) le nom de l'ami qui tient en sa possession les lettres du maréchal Ney. Paul Renaud va passer pour un traître. Férou lui remet les pistolets de son père et lui ordonne de se tuer. Le jeune homme entre dans sa chambre. Le sergent reste devant la porte, attendant le coup de feu qui lui apprendra que tout est fini. Quelques minutes se passent : aucune détonation. « Serait-il un lâche ? » s'écrie le sergent désespéré. Mais il se sent impuissant à tenir son serment, à tuer celui qu'il a aimé comme un fils, quand tout à coup, dans une apparition, on voit se dresser le général à l'article de la mort. Celui-ci rappelle le « chien de garde » à son devoir. Il faut que son fils meure, puisqu'il s'est déshonoré. Alors le sergent n'hésite plus ; il pénètre dans la chambre et lui brûle la cervelle. Puis il revient, affirmant qu'il s'est tué. — « Qu'il n'y ait que toi et moi, dit-il à sa femme Jacqueline, qui sachent que le général, comte d'Olmütz, un des preux de la grande armée, que l'empereur aimait, a eu pour fils un *jean-foutre* ». Tel est le dernier mot, et le meilleur, de cette pièce, un pur mélo trop souvent banal pour être signé Jean Richepin. Et dire que l'auteur du *Chien de garde* est un de ceux qui ont le plus fortement « blagué » les croix de ma mère de Dennery ! Nous retiendrons du moins une admirable fin du second acte — le sacrifice héroïque et pourtant naturel de Férou

— et nous noterons le grand effet de terreur des scènes finales. Il était impossible de mieux jouer, avec plus de simplicité aux endroits pathétiques et même avec plus de fantaisie dans la composition du rôle, que ne l'a fait M. Taillade. Tout le monde a applaudi à cette belle création de l'excellent artiste, que nous voudrions voir sortir pour toujours des théâtres de la banlieue où il était, en ces derniers temps, condamné à jouer le drame. Mme Marthold, qui vient de Russie, mérite d'être citée à l'ordre du jour du 8e léger, comme une brave vivandière et une bonne comédienne. Nous engageons M. Claude Berton, qui ne s'est d'ailleurs pas mal tiré du mauvais rôle du jeune lâche, à ne point manger la moitié de ses mots, et nous mentionnerons les efforts de Mlle de Fehl, déjà appréciée dans la *Rolande* de M. Louis de Gramont. M. Lacroix a très finement détaillé le rôle de l'agent de police, et M. Emile Petit a amusé dans celui de valet gourmand, la seule note comique de cette pièce sombre. — Dennery eût corsé davantage la partie gaie d'un mélodrame de cette espèce.

26 JUIN. — Reprise du *Petit Ludovic*, comédie en trois actes de MM. Henri Crisafulli et Victor Bernard [1]. — En attendant une pièce nouvelle destinée à remplacer la reprise du *Fils de Coralie*, définitivement ajournée pour cause de chaleur.

1. DISTRIBUTION. — Potard, M. *Chambéry*. — Fortuné, M. *Violet*. — Montbryon, M. *Kéraval*. — Chiquita, Mme *Billy*. — Jeannette, Mlle *Luce Colas*. — Cécile, Mlle *Gallayx*. — Juliette, Mlle *B. Laurens*. — Clara, Mlle *Gérard*.

M. Derenbourg nous a rendu, le *Petit Ludovic*, de MM. Crisafulli et Victor Bernard, représenté pour la première fois sur cette même scène des Menus-Plaisirs (qui s'appelaient alors le théâtre des Arts), puis revu quelques années après au Gymnase. Le *Petit Ludovic* s'appelait primitivement *Tardillon*. Ce titre seul dit le sujet de l'amusante pièce que tout le monde connaît. On nomme « tardillon » le petit dernier qui naît tardivement, alors que personne n'y songe. M. Chambéry fait un très plaisant Isidore Potard, et bien dans l'esprit du rôle de vieux mari heureux et fier de son accidentelle verdeur. Mme Billy rend avec verve le personnage de Chiquita, créé par Aline Duval. Elle a fort bien enlevé la scène des envies, où elle dévore d'une façon désopilante le petit pain chaud qu'on apporte pour sa fille. Mlle Blanche Laurens est une baronne très élégante et Mlle Luce Colas une nounou fort appétissante. Interprétation convenable en somme, et bonne reprise d'une pièce spirituelle et sans grivoiserie, dont le seul tort est d'être un peu bien connue.

30 JUILLET. — Première représentation de la *Peur de l'être*, comédie en trois actes de MM. Emile Moreau et Pierre Valdagne[1]. — Successivement présentée au Vaudeville, au Gymnase et aux Va-

1. DISTRIBUTION. — Paul, M. *Eugène-Didier*. — André, M. *Chelles*. — Belamblais, M. *Chambéry, père*. — Sémonnin, M. *Kéraval*. — Peuf, M. *Vavasseur*. — Trousquin, M. *Mas*. — Desorties, M. *Desmonts*. — Thérèse, Mlle *Faustine Chartier*. — Mme d'Hespel, Mlle *Blanche Laurens*. — Viviane, Mlle *Gérard*. — Mme d'Arlettes, Mlle *Luce Colas*.

riétés, la *Peur de l'être* fut tour à tour refusée par MM. Deslandes, Koning et Bertrand, reculant épouvantés devant une donnée tout aussi raide que celle de la *Parisienne*. Et pourtant MM. Paul Ollendorff et Fernand Samuel avaient une telle confiance dans la pièce qu'ils songèrent un instant à prendre le théâtre des Variétés pour l'y faire représenter à leurs frais : le prix de location les fit reculer. Survint M. Derenbourg, qui, lui, a toutes les audaces, et qui recueillit bravement l'héroïne éhontée de MM. Moreau et Valdagne. Que fait donc de si extraordinaire Mme Thérèse Belamblais? Elle a un amant (c'est dans l'ordre) et se fait pincer avec lui par son mari (cela arrive tous les jours). Puis, comme le vieux savant qui lui sert de mari (nous eussions voulu voir Baron dans cette création proche parente de celle qu'il fit dans la *Petite Marquise*) a eu la bonne idée d'endosser une maîtresse au domicile conjugal, afin de permettre aux deux complices de tourner la loi (article 298) en s'épousant, Mme Belamblais divorce, et devient la femme légitime de Paul... qu'elle trompe au profit d'André. Telle est la conduite dévergondée de cette femme de tempérament. A-t-elle au moins des circonstances atténuantes? Oh oui! Son premier mari est si peu... son mari, et son second, l'amant devenu mari, est si agaçant avec sa « peur de l'être », qu'elle est presque excusable (j'ai dit presque) de le tromper avec son ami André. Vous pensez qu'il n'y a pas de raison pour que ça finisse, et qu'après Paul et André le champ est libre, à

qui le tour ! Entrez, messieurs, suivez le monde : Thérèse est une si bonne *fille!* La pièce n'est, d'ailleurs, pas dans la conduite de Mme Belamblais ; elle est tout entière, selon moi, dans l'étude de mœurs, si vraie qu'elle en est cruelle, que nous présentent les deux premiers actes de la *Peur de l'être*. Il y a là tout un tableau d'observation amère à la Becque, qui est, à mon avis, brossé de main de maître. Quel dommage que la pièce n'ait pas été jouée sur un théâtre d'ordre, par des acteurs en renom ! On eût alors crié au chef-d'œuvre. Sans y apporter le comique et la fantaisie que nous eussions désirés, MM. Chambéry père et Eugéne Didier (les deux maris de Thérèse), M. Chelles, dans son rôle d'amant de comédie, qui n'est pas absolument de son emploi, font ce qu'ils peuvent. Et cela n'est pas si mal qu'on l'a dit. Mlle Faustine Chartier, qui revient de Russie, et que nous avons connue accorte soubrette à l'Odéon, ne manque ni de finesse ni de mordant, et il n'est pas jusqu'aux plus petits rôles de femme qui ne soient bien tenus par Mlle Blanche Laurens, une très jolie femme, et par Mlle Simiane, une jeune et intelligente débutante.

29 AOUT. — Reprise de la *Roussotte*, comédie-vaudeville, en trois actes de MM. Henri Meilhac, Ludovic Halévy et Albert Millaud [1]. — Mme Judic

1. DISTRIBUTION. — La Roussotte, Mme *Judic*. — Médard, M. *E. Didier* — Dubois-Toupet, M. *Malard*. — Gigonnet, M. *Vois*. — Edouard, M. *Kéraval*. — Montflambert, M. *Vavasseur*. — Un Consommateur, M. *Paul Legrand*. — Un Domes-

aux Menus-Plaisirs : qui l'eût cru ?... Nous pensions tous (et la logique le voulait ainsi) que, puisqu'elle était depuis dix ans l'étoile des Variétés, M. Bertrand ne manquerait pas de la montrer aux visiteurs de l'Exposition, étrangers et provinciaux, dans les principaux rôles de son répertoire : *Niniche* et la *Femme à papa*, *Mlle Nitouche* et *Lili*, dont les reprises ont toujours été fructueuses... Ah bien oui ! La direction des Variétés ne s'est pas entendue avec son actrice favorite : elle produit Jeanne Granier, assez mal entourée, du reste, dans la *Fille de Mme Angot*, et prépare une reprise de la *Vie parisienne*, qui, si je ne me trompe, remonte à l'Exposition de 1867 ! Plus malin, M. Derenbourg a fait à Mme Judic d'honnêtes propositions, aussitôt acceptées, et voilà comment nous avons assisté ce soir, boulevard de Strasbourg, à quelques pas de l'Eldorado, où Judic fit jadis ses premiers débuts, à une reprise de la *Roussotte*, jouée plus de cent fois déjà au boulevard Montmartre en 1881, et une douzaine de soirs en 1885. La pièce repose sur une idée dont un dramaturge eût pu faire un sombre drame, comme un simple vaudeviliste en eût pu tirer une folie. Sous la plume de MM. Meilhac, Halévy et Millaud, la *Roussotte* est devenue un ouvrage mixte qu'il serait assez dif-

..., M. *Berthier*. — Mme de Saint-Excédent, Mme *Billy*. — Saint-Excédent, Mlle *Elsa Vogel*. — Héloïse, Mlle *Gérard*. ..., Mlle *Simiane*. — La mère Victor, Mlle *Clara Lemon*- Adèle, Mlle *Tylda*. — Le 2 octobre, M. Bartel a rem-c avantage M. Malard dans le rôle de Dubois-Toupet.

ficile de classer dans un genre courant du théâtre : il tient le milieu entre la comédie émue d'autrefois et la pièce parisienne de notre temps. C'était, en somme, le retour vers la comédie mêlée de chant, avec des airs nouveaux au lieu des traditionnels chœurs de sortie. Ce genre mixte s'imposait aux auteurs par la nature même de leur principale interprète, devenue une comédienne de valeur après avoir été une *diseuse* de chansonnettes hors de pair. Il fallut donc, en écrivant un ouvrage pour Mme Judic, songer aux deux faces de son talent, et la pièce ne pouvait se présenter sous une autre forme que celle d'une comédie mêlée de couplets. Seulement, au lieu de se servir d'air connus, on s'adressa, pour la musique nouvelle, aux bons faiseurs Hervé et Lecocq, étayés de Boulard, le chef d'orchestre habituel de la diva. Qui ne connaît le *Pihouitt* de la *Fille du peintre en bâtiment*, si promptement devenue populaire? Une Anglaise, femme d'un officier de marine est devenue la maîtresse du comte Dubois-Toupet ; deux enfants sont nés de cette liaison, tandis que le mari naviguait dans les mers de l'Inde ; ces enfants sont élevés à la campagne, chez le père Savarin, qui a la spécialité des pensionnaires irréguliers. Le comte, s'étant ruiné au jeu (le tirage à cinq) ! ramasse les derniers débris de sa fortune ; il part pour la Chine pour reconstituer ses millions dans le commerce de n'importe quoi ; il reviendra ensuite s'occuper des enfants, de la Roussotte et du Roussot, ainsi nommés à la campagne, parce qu'ils tiennent de leur père une che-

velure couleur de feu. Le prologue — qu'on a, je ne sais pourquoi, supprimé aux Menus-Plaisirs — est conduit de main de maître ; il est rapide et vif ; il est charmant, et il renferme une scène, celle des adieux entre Dubois-Toupet et sa maîtresse Anglaise, qui, selon nous, vaut à elle seule toute une comédie. Quand la pièce commence, Dubois-Toupet est de retour après fortune faite. Il n'est plus question de l'Anglaise ; la Roussotte est fille d'auberge, et le Roussot est un bohême élégant sur le pavé de Paris. Pour retrouver sa fille le comte Dubois-Toupet s'est adressé à un homme d'affaires véreux, à Gigonnet, qui se charge de retrouver à volonté les parents ou les enfants égarés dans les hasards de la vie. Gigonnet a, en effet, retrouvé la Roussotte ; mais, comme il sait, par la confidence du comte, qu'elle aura un million de dot, il en veut faire sa maîtresse pour l'épouser ensuite, quand il sera trop tard pour lui refuser sa main. De ce piége la Roussotte est sauvée par un brave garçon, bien naïf, bien amoureux, poète à ses heures perdues et qui entrevoit la gloire dans les cafés-concerts. La Roussotte devient servante dans une crêmerie, où son père la retrouve, en même temps qu'il croit reconnaître son fils en la personne de Médard. La pièce avait paru, aux deux premiers actes, lente et froide, légèrement vieillie ; mais le troisième est toujours fort joli et d'une délicieuse originalité. Le comte Dubois-Toupet a ramené chez lui la Roussotte et Médard, quoiqu'il n'éprouve rien pour le grand seigneur qu'on lui a dit être son fils ; avec ces

deux êtres qui se fuient, de peur de trop s'aimer, la vie est insupportable. Médard persiste à ne pas considérer la Roussotte comme sa sœur, et celle-ci a pour son ancien amoureux des sentiments qui ne rappellent en rien la famille. Le comte pense qu'en les mariant tous les deux il retrouverait la paix. Un homme du monde, sous prétexte d'admirer un Valasquez, acquis la veille à l'Hôtel des Ventes, vient se présenter, et, s'il est agréé par la Roussotte, le mariage se fera dans les délais voulus par la loi . Mais à peine cet imbécile apparaît-il, que la jalousie éclate dans le cœur de Médard ; il insulte le prétendu et le flanque à la porte. A peine est-il parti qu'une baronne, accompagnée par sa fille, se présente en prétextant une quête de charité : ce n'est qu'une ruse pour amener une entrevue entre Médard, le faux fils de Dubois-Toupet, et cette jeune personne. Cette fois, c'est la jalousie de la Roussotte qui éclate dans toute son intensité, et, après avoir fait bon accueil à la baronne, la servante d'auberge, résolue et brutale, reparaît chez la jeune comtesse, et de ses bras robustes elle pousse la baronne et sa fille vers la porte de sortie. On a ri beaucoup, énormément, de ces deux scènes désopilantes. Mais il faut féliciter moins encore les auteurs de la véritable gaîté de cette partie de leur œuvre que de la satire sanglante contre la façon dont se bâclent les mariages dans le monde qu'ils ont dessinée dans cette haute bouffonnerie. Cette fois, la pièce mêlée de chant s'élève dans les hauteurs plus sereines de la véritable comédie comique. Avec

ces deux scènes et avec celle où le frère et la sœur effleurent l'inceste, ce dernier acte est véritablement exquis. Ai-je besoin d'ajouter que Mme Judic est toujours adorable, et qu'on lui a redemandé son célèbre *Pihouit*, augmenté d'un amusant couplet sur la tour Eiffel ? Nous n'avons plus, à côté d'elle, ni Dupuis, ni Baron, ni Lassouche, ni Léonce. Mais M. Eugène Didier, déjà fort apprécié dans le Paul de la *Peur de l'être*, a rendu, non sans naturel et sans finesse, le rôle de Médard, qu'il a souvent vu jouer par Dupuis. Vous vous rappelez la « Femme admirable ! » de ce dernier. Sous les rides de Gigonnet, qui reconnaîtrait l'élégant marquis des *Cloches de Corneville?* C'est pourtant M. Vois qui joue le rôle fort adroitement du reste, comme M. Paul Legrand, le célèbre Pierrot, remplit celui du consommateur de la crêmerie, où il a su se tailler son petit succès.

23 OCTOBRE. — Reprise de *Madame l'Archiduc*, opéra-bouffe en trois actes, de M. Albert Millaud, musique de Jacques Offenbach [1]. — Mme Judic a repris avec un vif succès, aux Menus-Plaisirs, l'opérette qu'elle créait, il y a quinze ans, aux Bouffes-Parisiens, de concert avec Daubray dans

1. DISTRIBUTION. — Marietta, Mme *Judic*. — L'archiduc, M. *Bartel*. — Gilletti, M. *Vois*. — Ponteflasconne, M. *Matrat*. — Le Comte, M. *Landre*. — L'Hôte, M. *Tony Laurent*. — Frangipano, M. *Vavasseur*. — Bonaventura, M. *Declercq*. — Beppino, M. *Violet*. — Ricardo, M. *Desmonts*. — Bonardo, M. *Bertier*. — Piano Dolce, M. *Desnoyer*. — Andantino, M. *Duchesne*. — Tutti Frutti, M. *Huleu*. — Fortunato, Mlle *Clara Lardinois*. — La omtesse, Mlle *Germaine*. — Giacometta, Mlle *Luce Collas*.

Le 16 novembre, le ténor Lamy reprend le rôle de Gilletti.

Mlle Clara Lardinois, indisposée est remplacée dans celui de ortunato, par Mlle Destrée.

l'archiduc, et Mme Grivot dans le capitaine Fortunato. La scène se passe dans un archiduché bergamasque, plus extravagant qu'un pays de féerie. Il n'existe pas dans ces contrées de monarque plus insensé que l'archiduc Ernest, ahuri d'amour pour la servante d'auberge Marietta, mariée de la veille, en faveur de laquelle il abdique, à première vue, son sceptre à grelots et sa couronne de carton doré. La conspiration est en permanence dans cette pétaudière fantastique. Quatre conspirateurs, quatre ministres qui exécutent de père en fils un chassé-croisé perpétuel. Quand les ministres sont destitués, ils rendent leurs claques, leurs portefeuilles et leurs costumes de chiens savants officiels aux conjurés victorieux, lesquels leur passent, en retour, leurs faux nez de carton, leurs poignards de fer blanc, leurs manteaux ténébreux et leur mot de passe. Les deux quatuors se relayent ainsi, aussi régulièrement que des attelages de grande poste, et le char de l'État est remplacé par une bascule à jet continu. Marietta, devenue madame l'Archiduc, fait rondement marcher les figures de ces deux quadrilles; mais le pauvre sire qui lui a cédé son diadème en est pour ses frais. Pas la plus petite faveur, pas le plus mince des suffrages, *pas ça!* comme dit Marietta, sur un des plus jolis airs de la partition. Ce que voyant, Ernest conspire pour se remettre sur son propre trône; Marietta reprend son mari et son tablier, et tout le monde est content. Le premier acte de ce scenario bâclé à la diable est spirituel et vivement tourné; les deux

autres rentrent dans l'ancien jeu des potentats gâteux, des ministres stupides et des chambellans mécaniques qu'on remonte avec la clef qu'ils ont dans le dos. Mais cette vieille partie est gaiement conduite et rajeunie çà et là par des mots plaisants. Bref, on a pu dire que, si l'esprit n'y court pas toujours, l'ennui ne s'y glisse pas un instant. La musique de *Madame l'Archiduc* reste une des bonnes partitions d'Offenbach. Il y a au premier acte de jolies choses, comme le quatuor bouffe des conspirateurs qui ouvre la pièce ; la Complainte des Tabliers; le duo des Anglais ; le quatuor « Embrassons-nous » ; les couplets du finale: « Un petit bonhomme pas plus haut que ça ! » Citons au second acte les jolis couplets de Fortunato ; le sextuor de l'Alphabet, dont le motif, tout à fait trouvé, est ramené par une rentrée délicieuse, et le grand finale, où l'on remarque une ronde lestement tournée, contrastant de façon fort heureuse avec la phrase tendre, pleine de câlinerie « Tais-toi ! » dite par Marietta à son mari. Le troisième renferme encore un duo très agréable en mouvement de valse, entre Marietta et Fortunato, et les couplets de Mme Judic « Pas ça ! » Mme Judic — son triomphe n'est que justice — est d'une grâce exquise dans le rôle de Marietta. L'A B C du second acte prouve quel charme elle prête à tout ce qu'elle dit, puisqu'elle ravit son public en lui récitant un simple alphabet. Nommons à côté d'elle Mlle Lardinois, délicieuse en travesti sous le costume militaire de Fortunato : on lui a redemandé les couplets de la

déclaration : « Je suis le plus gentil des trois », qu'elle dit en vraie chanteuse M. Bartel est un amusant archiduc, et M. Vois, qui des grimes repasse aux amoureux, se tire avec sa souplesse ordinaire du rôle de Giletti, l'infortuné mari de la belle Marietta.

Dans les premiers jours de décembre, *Madame l'Archiduc* est accompagnée d'un lever de rideau de M. Abel d'Avrecourt intitulé le *Porteur d'eau*. Ce petit vaudeville est tiré de l'amusante anecdote arrivée jadis à un banquier célèbre, qui avait pris pour séduire une actrice à la mode le costume d'un porteur d'eau. La pièce est très gaiement jouée par MM. Vavasseur, Violet et Desmonts, Mlles de Felh et Pylda.

21 DÉCEMBRE. — Reprise de *Madame Favart*, opéra-comique en trois actes de MM. Chivot et Duru, musique de Jacques Offenbach [1]. *Madame Favart* fut autrefois, aux Folies Dramatiques, il y a une dizaine d'années, un succès du meilleur aloi, livret intéressant et mouvementé ; partition tout particulièrement distinguée. MM. Chivot et Duru, ordinairement beaucoup plus fous, s'étaient rangés pour la circonstance. Sans rien perdre de sa verve, Jacques Offenbach avait su se mettre au ton de l'Opéra-Comique et rester

1. DISTRIBUTION. — M. Favart, M. *Vauthier*. — Hector de Boispréau, M. *Ch.*, *Lamy*. — Marquis de Pontsablé, M. *Bartel*, Le major Cottignac, M. *Vois*. — Biscotin, M. *Vavasseur*. — Le Sergent Larose, M. *Declerc*. — Mme Favart, Mme *Anna Judic* Suzanne, Mlle *Peyral*. — Babet, Mlle *Lemonnier*. — Joli-Cœur, Mlle *Simiane*. — Laristolle, Mlle *Thylda*. -- Sans-Quartier, Mlle *Huguet*. — Simone, Mlle *Vanheck*.

souvent encore original, après tous les ouvrages qu'il avait déjà composés : rare exemple de fécondité que l'on ne pouvait guère comparer qu'à Auber, dont l'auteur de *Madame Favart* se rapproche, d'ailleurs, par plus d'un côté. Quoi de plus spirituel, je vous le demande, entre autres morceaux de style, que les couplets : « *Ave*, ma mère, *Ave*, ma sœur, » et que le rondeau de la Vieille, si bien dit par Mme Judic ? Mais il faut également citer la ronde gaillarde : « Ma mère aux vignes m'envoyit » ; le joli duo des Tyroliens pour Mme Judic et M. Lamy ; l'air du troisième acte : « J'entrai dans la royale tente », dont le rire semble une réminiscence de celui de la *Belle Bourbonnaise* ; la chanson des Echaudés, que M. Vauthier détaille moins bien que ne le faisait M. Lepers ; le quatuor du second acte, avec les couplets : « Je n'me suis pas mariée pour ça », qui rappellent au début ceux du *Sylphe* d'Auber ; enfin le finale du second acte : « Après la guerre, écrit dans le rythme entraînant de celui d'*Orphée aux enfers*. Tout le monde sait que Mme Favart créa les principaux rôles des œuvres de son mari Dans Roxelane des *Trois Sultanes*, elle se faisait également admirer comme cantatrice, comme actrice et comme danseuse. Son talent se pliait à tous les genres, et on était étonné de lui voir jouer, le même jour, dans trois pièces différentes des rôles entièrement opposés. Mme Anna Judic, reprenant le rôle créé avec un vif succès par Mme Simon Girard, se montre successivement en vielleuse, puis en servante d'auberge, puis en

soubrette, puis en grande dame Louis XV puis vieille douairière, en tyrolienne et enfin sous le costume de Nicette de la *Chercheuse d'esprit*. Ce ne serait pas assez de dire que Mme Judic est charmante sous ses divers costumes ; elle joue tous ses rôles en véritable comédienne et en dit les couplets avec un charme et un esprit infinis. Un peu enrouée au début de la soirée, sa voix s'est échauffée, et le second acte avec les couplets : « Mon mari me donne le nécessaire » : qu'elle a si bien dits, et le menuet de la vieille, qu'elle a dû bisser tout entier, ont été pour elle un long triomphe. A côté de Mme Judic, qui porte à elle seule toute la pièce, il serait injuste de ne pas nommer une jeune et jolie débutante, Mlle Peyral, dont la voix fraîche et pure a fait merveille dans les couplets du premier acte : « Cher p'tit papa, je t'en supplie », qu'on lui a redemandés d'enthousiasme ; citons aussi le baryton Vauthier, le tenor Lamy, et le comique Bartel, qui ont fait de cette reprise un vrai succès.

L'année 1889 se résumait pour les Menus-Plaisirs dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentation ou de la reprise.	Nomb. de représentat. pend. l'année.
La Veillée des Noces, op.-c......	3		16
Le Clos fleuri, op.-c...........	1		81
* *L'Etudiant pauvre*, op.-c......	3 4 tab.	18 janvier.	20
Les filles de marbre, p..........	5	23 février.	35
* *La Patrie en danger*, dr.......	5	20 mars.	5
* *Les Maris sans femmes* com-v.	3	8 avril.	46
Le Dernier des Mohicans.......		8 avril.	46
* *Le Mariage de Franklin*, com..	1	22 avril.	5
* *Le Jardin de Trianon*, com....	1	»	5
* *Miss Télégraph*, com..........	1	»	5
* *Le Sang du Turco*, com........	1	»	5
* *Le Chien de garde*, dr.........	5	21 mai.	37
Le Petit Ludovic, com..........	3	26 juin.	32
* *Faussaire*, vaudeville..........	1		33
* *La Peur de l'être*, com.........	3	30 juillet.	32
En rêve, pièce.................	1		30
La Roussotte, com.............	3	29 août.	58
Le Bouquet, pièce..............	1		55
Madame l'Archiduc, op.-b......	3	23 octobre.	62
Le Bain de Cardinois, v........	1		47
* *Le Porteur d'Eau*, v...........	1		27
Madame Favart, op.-c..........	3	21 décembre.	14

THÉATRE LIBRE

M. Antoine nous donnait le 15 janvier, sur la scène des Menus-Plaisirs, la première représentation de la *Reine Fiammette*, drame en six actes, en vers, de M. Catulle Mendès. Ce drame a une histoire. C'était au lendemain de la première représentation des *Mères ennemies*, à l'Ambigu, où le grand succès littéraire de M. Catulle Mendès avait pris les allures d'un gros succès d'argent. Sarah Bernhardt — elle en prévint immédiatement M. Derenbourg, alors directeur de la Porte-Saint-Martin — ne voulut plus jouer que du Mendès ; M. Mendès lui apporta la *Reine Fiammette*, et — vous reconnaissez Sarah ! — elle joua *Nana-Sahib*, de M. Richepin. Nous croyons pourtant que, luxueusement montées comme le furent ces deux pièces, sur deux scènes voisines : ici, *Nana-Sahib*, et là, les *Mères ennemies*, le drame de M. Catulle Mendès eût pu réussir. Au Théâtre Libre — M. Antoine a pris soin de nous avertir — il ne pouvait être question de pareilles dépenses de décors, de costumes et de

figuration. Mais, à défaut d'une magnifique mise en scène, nous eussions souhaité à M. Mendès une interprétation de premier ordre, et c'est de ce côté — disons-le tout de suite -- que vient l'échec de la soirée. Mlle Marie Defresnes manque peut-être un peu de force, elle a du moins de la grâce et de l'esprit, du pathétique et de la passion; elle a soutenu jusqu'au bout, sans faiblesse, un rôle qu'on eût pu croire bien lourd pour elle. Elle y a récolté de chaleureux applaudissements et mérite nos éloges les plus sincères. Mais combien malheureuse a été l'idée de lui donner pour partenaire le créateur de *Jocelyn!* A chacun son métier : celui de M. Capoul n'est pas de déclamer des vers. Il fallait un diseur et non un chanteur. La tentative du célèbre ténor nous a rappelé celle de Roger, si élégant dans la *Dame blanche* et si beau dans le *Prophète*, qui, après avoir passionné, charmé, séduit toute une génération, trouva son Waterloo en se fourvoyant misérablement dans une aventure à laquelle il n'était pas préparé, et porta au drame de George Sand et Paul Meurice, intitulé *Cadio*, le coup le plus fatal. Il y a vraiment de tout dans la *Reine Fiammette : Lucrèce Borgia* d'abord et *Marie Tudor; Hernani* même, et *Ruy Blas*, et *Marion Delorme*. C'est le théâtre romantique d'Hugo, d'où procède directement M. Mendès — avec ses curieux hors d'œuvres, ses mélancoliques élégies, mais aussi avec ses scènes émouvantes et fortes. Il en est plus d'une réellement puissante en ces six actes : pourquoi *six* actes? Le tort de la reine

Fiammette — surnom d'Orlanda, reine de Bologne — est d'être un peu folle et de prendre aussi facilement un amant qu'elle a pris un époux en la personne de Giorgio d'Ast, devenu le prince-consort. Aussi le cardinal Sforza, politique ambitieux, a-t-il décidé la mort de la reine fantasque, et choisi son assassin: Danielo, jeune homme élevé au couvent des franciscains dans l'espoir de venger son frère, enlevé, lui dit-on par Orlanda, un soir où elle jouait le personnage de Marguerite de Bourgogne, et tué par son ordre, au sortir de la Tour de Nesle. Danielo croit à cette terrible histoire et promet de poignarder la reine au jour dit, le 6e d'avril, au milieu de la fête qu'elle doit donner en son palais de Bologne. Imprudent jeune homme! Que n'a-t-il commencé par se procurer sa photographie! Il ne serait point si facilement tombé dans les bras d'Héléna-Orlanda, Héléna et la Reine Fiammette ne sont qu'une seule et même déesse en trois personnes — d'Héléna, dis-je, en train de « faire la fenêtre » au couvent des Clarisses, où elle s'est un instant recluse pour s'amuser et distraire les gentilles nonnettes, au nez et à la barbe de la mère Agramante. C'est au moment où elle s'endort dans les « délices de Capoul », — bien épuisé lui-même, le futur meurtrier — qu'elle apprend la conspiration ourdie contre sa vie, et découvre que Danielo est précisément l'homme qui doit la frapper. La fête se donne; Danielo paraît un poignard à la main; il reconnaît Héléna, et laisse tomber son arme!... La reine pardonne et sourit... « Rira bien qui

rira le dernier », se dit Sforza, qui, lui, ordonne l'arrestation du régicide. Pour le sauver de l'échafaud, Orlanda consent à abdiquer; c'est elle alors que le cardinal fait arrêter et condamner à mort comme hérétique. Avant de mourir, elle a voulu revoir une dernière fois son Danielo, et le voilà comme Fernand de la *Favorite*, écoutant en moine la confession d'Orlanda. — « Vous avez tué mon frère! » — « Jamais de la vie: je le jure sur la croix! » Et convaincu, mais un peu tard, que Sforza l'a indignement trompé, Danielo retombe dans les bras de la reine, que vient chercher le bourreau. Danielo saisit sa hache et frappe mortellement le traître... qui, entre nous, n'a pas volé le coup, et c'est dans un dernier enlacement que les deux amants s'en vont au supplice. Ainsi finit, sur ce suprême duo d'amour, le sombre drame de l'auteur d'*Isoline* et de la *Femme de Tabarin*. Quel magicien que ce Catulle Mendès! Quel vrai poète! Et quel plaisir d'applaudir la musique harmonieuse et savante de ses vers admirablement souples et sonores! Nous avons parlé de Mlle Defresnes et de M. Capoul. Il nous reste à complimenter M. Laury sur sa silhouette très simple et très nette du cardinal Sforza, et à engager M. Antoine à laisser à d'autres, parmi les artistes de sa troupe, des rôles tels que celui de Giorgio, qui ne lui conviennent d'aucune manière. C'est bien un peu sa faute si quelques « gueux imbéciles » ont profité de la bonne occasion qui leur était offerte de s'amuser un brin du mari de la reine.

31 JANVIER. — Le Théâtre-Libre varie nos plaisirs — j'ai dit : nos plaisirs... Après la pièce en vers, en vrais vers signés Catulle Mendès ; après le drame à costumes — le maillot de M. Antoine hantera longtemps la mémoire des belles spectatrices de la *Reine Fiammette* — nous voici revenus à la prose, à la saine prose de M. Henry Céard, notre très distingué confrère du *Siècle*, un lettré parmi les lettrés, escorté de M. Jean Jullien, le jeune auteur d'une *Sérénade* qui, certes, ne passa pas inaperçue, l'an dernier, à Montparnasse. C'est le retour de la jaquette et du veston ; c'est aussi le retour du doux naturalisme, sans gros mots, de l'étude esthétique plus curieuse que scénique. Voici le sujet des *Résignés*, pièce en trois actes, en prose, de M. Henry Céard, Henriette Lalurange est riche, et sa tante, Mme Harquenier, a résolu de la donner en mariage, non pas à celui qu'elle aime, un modeste employé de ministère du nom de Bernaud, mais à un éditeur, Piétrequin, dont les affaires paraissent excellentes. Je dis « paraissent » car le libraire à la recherche d'une grosse dot est, en réalité, sur la pente d'une faillite. Mais il a pris ses renseignements sur la demoiselle, et il faut se rappeler certaine conversation du même genre, que nous avons déjà entendue dans la *Prose*, de M. Gaston Salandri, pour savoir la façon, tout à fait grossière, et point admissible du tout, dont il fait pratiquement la cour à sa fiancée. Cette scène n'est, d'ailleurs, pas plus étonnante que celle que *fait* Bernaud à la jeune fille, lui parlant

de sa maîtresse. — « Est-elle jolie, au moins? » — « Je ne sais pas; je ne l'ai jamais vue que le soir ». — « Spirituelle? » — « Nous n'avons jamais dit que les mots indispensables... » Tout cela est bien étrange, n'est-ce pas? Mais que dites-vous de Bernaud qui, n'étant pas assez riche pour épouser Henriette, lui expédie son ami Charmeretz ? Ce Charmeretz — Bernaud et lui sont les intimes amis de la maison : quelle drôle de maison ! — est un écrivain célèbre, sceptique et pessimiste en diable, analyste quand même, profond et malin observateur. Henriette ne se soucie pas le moins du monde de fournir de la copie au littérateur ; elle refuse Charmeretz, et comme Bernaud, vexé, lui défend d'épouser le libraire, les deux amis sont flanqués à la porte par la tante Harquenier : « Donnez les pardessus à ces messieurs ». Après le départ des deux amis, la maison semble bien vide, d'autant plus vide que le libraire qui a déposé son bilan — Charmeretz s'est vengé — lui qui savait tout, pourquoi n'a-t-il pas parlé plus tôt? — en le faisant déclarer en faillite — n'ose plus se présenter que pour retirer sa demande. La tante Harquenier avoue à sa nièce qu'en ne voulant pas lui donner Bernaud, elle l'a fait sottement passer à côté du bonheur. Elle va le chercher et le ramène bien vieilli, en trois mois, par la maladie et le chagrin. Et bien qu'elle ne l'aime plus autant qu'autrefois, Henriette « se résigne » à l'épouser quand même. Charmeretz en fera un roman. M. Céard a eu tort d'en faire une pièce, qui n'est

pas une pièce. Que voulez-vous, mon cher confrère, nous tenons pour le vieux jeu, et nous avons la bêtise de demander du théâtre... au théâtre. Il reste un essai intéressant sans aucun doute, mais n'allant pas, oh ! mais pas du tout, au grand public, qui ne veut pas tant d'alambics et de cornues. Oh ! ces analistes ! Il y a de l'esprit, de l'esprit à foison dans les *Résignés*, il y a aussi un peu de préciocité, et parfois l'on s'aperçoit que M. Céard, l'aimable bibliothécaire de Carnavalet, a écrit cela dans l'hôtel de Mme de Sévigné. Avant d'aller rejoindre Coquelin aîné à Londres, M. Henry Mayer — déjà très remarqué dans le Marcel de M. de Porto-Riche — a très joliment créé le rôle de Charmeretz, sur la scène où nous allons voir Desgenais lui-même, dans la prochaine reprise des *Filles de marbre*, que nous prépare M. Derenbourg. M. Laury, — le Putois de *Rolande* et le Sforza de la *Reine Fiammette*, n'est pas précisément voué aux rôles sympathiques, — joue avec beaucoup d'adresse le rôle de Piétrequin dont il sauve les côtés scébreux. Les enguirlandements de Mlle Ducal — une jeune élève de Mlle Fargueil, nous dit-on — ont quelque peu nui au personnage déjà fort agaçant de Mlle Henriette.

Dans le petit acte de M. Jean Jullien, l'*Échéance*, qui terminait la soirée, M. Antoine a fort bien rendu les angoisses d'un banquier qui n'a pas de quoi payer son échéance et qui se demande d'où viennent les cinquante mille francs que lui apporte sa femme, sa chère Valentine. — « C'est notre

ami Galabert, qui nous les a prêtés !... » Le ma
ne peut croire à tant d'obligeance de la part d'u
ami, mais comme celui-ci se fâche, il a honte d
ses soupçons et tend la main à Galabert. «— Sui
je assez fort ? dit l'amant à sa maîtresse.— « T
es un ange ! » répond cette chère Valentin
M. Antoine a été justement applaudi, quand il es
venu proclamer le nom de M. Jean Jullien, u
naturaliste, qui n'est pas ennemi du monologu

19 MARS. — Première représentation de l
Patrie en danger, drame en cinq actes, en pros
d'Edmond et Jules de Goncourt. — Le dram
des Goncourt fut lu au comité de la Comédie
Française, le 7 mars 1868 et reçu à correction
on sait ce que cela veut dire. Resté seul de
deux collaborateurs, Edmond de Goncourt s
décida à faire imprimer la pièce, qui a paru che
Charpentier en mars 1873. Elle est écrite d'u
bon style, et chaque personnage y parle bien l
langage qu'il doit parler. On sait qu'à l'époqu
de la Révolution, la manie déclamatoire était
l'ordre du jour. Mais par sa structure général
ce drame est antidramatique. C'est, si l'on veu
un dialogue historique et philosophique dans
genre de l'*Abbesse de Jouarre* de M. Renan, c
n'est à aucun titre une œuvre de théâtre. M. d
Goncourt prise très haut la documentation d'his
toire qui nourrit ces cinq actes. J'avoue que ce
est fort curieux et que les pages de vif intér
rétrospectif abondent ; mais que nous importen
les documentations exactes à la scène? Mette
nous en contact avec l'humanité intime : le res

ne nous touche point. Nous sommes au premier acte (14 juillet 1789), dans un salon de vieil hôtel, rue de la Chaise. C'est là que demeure le comte de Valjuzon, avec sa sœur la chanoinesse. Le comte représente l'aristocratie de la décadence, le scepticisme cavalier, l'indifférence au mouvement social, ou plutôt la légèreté aveugle du gentilhomme qui se croit sûr du lendemain. La chanoinesse s'amuse beaucoup moins des choses nouvelles : elle est l'incarnation du passé; elle tient aux priviléges de la naissance comme à un héritage sacré; elle blâme à la fois les grandes dames qui se déguisent en bergères et les grands seigneurs qui écrivent sur la politique et les finances, et elle querelle du matin au soir, son beau-frère qui, sans elle, aurait bientôt, à ce qu'elle pense, « les sentiments d'un bourgeois du Marais ». Ils ont une nièce à marier, qu'ils vont unir à un homme de bonne race : « Chez nous, dit la chanoinesse, on ne se marie pas pour faire les tourtereaux. Notre nièce doit avoir des enfants pour continuer notre sang, et je saurai bien obtenir la substitution de notre nom et de nos armes sur la tête de son premier-né. La chère enfant avait été élevée dans des idées religieuses. Si son mari ne la fait pas heureuse, il lui restera toujours Dieu ». Au milieu de ces dialogues, la jeune fille arrive du couvent. Elle trouve auprès de sa tante un vieil original, Boussanel, l'ancien précepteur du comte, ancien abbé tourné aux idées de Rousseau, qui prend l'air de Paris et fait visite à son élève de jadis. La jeune

fille demande ce qu'est devenu Perrinet, un peti
valet, son camarade d'enfance. A ce moment
on rapporte Perrinet blessé. Il paraît qu'on vien
de prendre la Bastille. C'est là tout le premie
acte. Que s'y passe t-il? Absolument rien. Blanche de Valjuzon va se marier, nous ne savons
avec qui. La Bastille est prise, nous ne savons
pourquoi. Perrinet revient ensanglanté ; nous
savons à peine ce qu'est Perrinet. Que voulez-vous
que nous attendions ? A qui voulez-vous que nous
nous intéressions ? On a beaucoup parlé, on n'a
pas agi le moins du monde. Mais nous voici au
second acte. Il s'est écoulé du temps ; c'est le soir
du 9 août 1792, Les Valjuzon ont quitté leur
demeure patrimoniale pour un hôtel délâbré de la
rue Saint-Thomas-du-Louvre, où le comte, devenu journaliste, fait la guerre de papier à la façon
du Rivarol. Le mariage de Blanche a été rompu, son
fiancé ayant émigré. Perrinet remplit les fonctions
de lieutenant de la garde nationale soldée. On annonce que la presse de M. Valjuzon va être brisée par le peuple ; mais la foule ne vient nullement rue Saint-Thomas. A la fin de l'acte
nous apprenons que la monarchie, qu'on croyait
si solide, est définitivement perdue, que les Tuileries sont envahies, que le roi a été insulté par
ses propres troupes et que la reine a pleuré. En
somme, que s'est-il passé dans cette nouvelle
série de scènes? Comme précédemment : absolument rien. A l'acte troisième, nous voici à Ver-
[illegible]n, au fort du siége. C'est l'adjudant-major Perri[illegible]
[illegible]i commande. La population veut se rendre

Perrin ne se rendra pas. On voit errer, dans les bureaux du commandant de place, Blanche, sollicitant un passeport — que, d'ailleurs, elle n'emporte pas. Comment est-elle à Verdun? Qu'y fait-elle? Mystère. Perrin est très amoureux de Blanche; mais il n'y paraît guère. Tout d'un coup, le conseil de ville accourt, décidé à capituler. Le commandant répond par un long discours; il parle, il parle... « comme n'a jamais parlé un homme »; puis, avant de signer l'acte de capitulation, il demande à se recueillir quelques minutes dans sa chambre, à côté. On entend un coup de pistolet. Marceau rentre : « Le commandant ne signera pas, dit-il, excusez-le; il est mort! » La toile tombe. Où sont donc, je vous prie, les événements du drame? Il n'y en a pas. Il n'y a pas de drame. Dans une auberge de Fontaine, près Lyon, nous retrouvons tous nos personnages : Blanche et la chanoinesse déguisées en paysannes; le comte, travesti en Jacobin se déclarant prêt à dénoncer sa mère — c'est le cri d'une âme sans-culotte; — Perrin (qui n'est pas mort à Verdun et qui a conquis le grade de général), et même Boussanel, remplissant l'office de commissaire du salut public pour la commune de Lyon. Perrin veut sauver tout le monde; Boussanel perdre tout le monde. C'est en vain que le comte rappelle à sa sœur le cri de guerre de sa maison : *Jusques au bout.* Telle ne paraît pas être la devise du public ennuyé et la salle est aux trois quarts vide, quand la toile se relève pour la dernière fois et nous découvre l'intérieur de la prison de Port-Louis.

Nous y apercevons encore nos personnages au complet — y compris le farouche Boussanel et le généreux Perrin — et tous vont mourir à la fois comme dans un mélodrame de D'Ennery. Pour ne rien omettre, je dirai que Blanche, avant de monter à l'échafaud, a donné son cœur à Perrin. — « Je vous aime! — « Je t'adore! » C'est le duo suprême de l'*Abbesse de Jouarre*. — Et sur le mot qu'avant de monter sur la fatale charrette, la chanoinesse jette à la foule qui lui crie : « A la guillotine! » — « On y va, canaille! » la pièce est finie. Mais encore un coup, où est la pièce? On l'a dit avec raison : les frères de Goncourt sont, dans le roman, d'incontestables maîtres, de grands fouilleurs de cœurs, de grands et profonds analystes. Mais les deux pièces de théâtre que nous leur devons, *Henriette Maréchal* et la *Patrie en danger*, ne sont pas frappées à leur marque, sinon dans le détail et dans le style. *Germinie Lacerteux* a-t-elle fait, depuis, entendre, à la scène, un cri nouveau?... Non, certes; les Goncourt sont donc des romanciers illustres et des dramaturges de hasard. — M. Mévisto a un terrible rôle, celui de Perrin, dont il s'est convenablement tiré; mais quel accent faubourien! M. Lauri ne manque point de désinvolture dans le comte de Valjuzon. M. Antoine a très finement composé le personnage de Boussanel — encore un insupportable bavard! — il a dit avec beaucoup de chaleur l'oraison funèbre de Chalier, le père des sans-culottes. Mmes Barny, dans la chanoinesse, Varly, dans bout de rôle de Blanche, et Deneuilly, dans le

rôle de Madeleine, ne méritent que des éloges. Le tableau de la capitulation, avec le mouvement des foules, a été mis en scène d'une façon tout à fait curieuse.

2 MAI. — Premières représentations de l'*Ancien*, drame en un acte, en vers, de M. Léon Cladel, de *Madeleine*, drame en trois actes, en prose, de M. Emile Zola et des *Inséparables*, comédie en trois actes, en prose, de M. Georges Ancey. Avec l'*Ancien* le romantisme bat son plein. Le sujet tiendrait en une ligne. L'ancien, c'est un vieux paysan qui, pour empêcher son fils de partir soldat, se jette dans son puits. Le gars sera fils de veuve et ne partira point. Ce drame, violent, est écrit dans cette langue curieuse, pleine de recherches, l'une des caractéristiques de Léon Cladel. MM. Philippon et Boularan, Mmes Barny et Dorsy l'interprètent dans le sentiment large et vigoureux qui lui sied.

Madeleine est une œuvre de jeunesse d'Emile Zola. Intéressante au moins à ce titre. De ce drame, écrit en 1866, par Zola, non encore illustre, a été tiré le roman de *Madeleine Férat*. On peut y trouver également l'embryon du procédé d'enveloppement qui atteindra son apogée dans *Thérèse Raquin*. Madeleine est une fille qu'à épousée son dernier amant, un médecin, Francis Hubert. Ils vivent familièrement, en province. Brusquement, le passé de Madeleine se redresse devant elle, en la personne d'un ami de son mari, Jacques Gauthier, de qui, avant de connaître Francis, elle a été la maîtresse. Francis et

Nous y apercevons encore nos person
complet — y compris le farouche Bou
généreux Perrin — et tous vont mour
comme dans un mélodrame de D'Enn
rien omettre, je dirai que Blanche,
ter à l'échafaud, a donné son cœur
« Je vous aime! — « Je t'adore!
suprême de l'*Abbesse de Jouarre*. —
qu'avant de monter sur la fatale
noinesse jette à la foule qui lui
lotine! » — « On y va, canaille
finie. Mais encore un coup, on
l'a dit avec raison : les frères
dans le roman, d'incontestables
fouilleurs de cœurs, de grands
lystes. Mais les deux pièces de
leur devons, *Henriette Maréchal*
danger, ne sont pas frappées à
non dans le détail et dans le
certeux a-t-elle fait, depuis, en
un cri nouveau?... Non, certes
donc des romanciers illustres
de hasard. — M. Mévisto a un
Perrin, dont il s'est convena
quel accent faubourien! M. La
de désinvolture dans le
M. Antoine a très finement
nage de Boussanel — encore
bavard! — il a dit avec beau
raison funèbre de Chalier, le
tes. Mmes Barny, dans la cha
le bout de rôle de Blanche,

ami » et rabiboche le
l'arrière intention de le
ue, disons-nous, est ex-
ent faite, avec une légè-
de mots d'une cocasserie
confirme en cette idée
M. Lamblin, que M. Geor-
r comique d'un incontes-
uel nous pouvons compter.
erprétation : MM. Antoine,
Iréval, Mme Barny et Meu-
rie et de naturel, et peuvent
... chaleureux applaudisse-
ili cette œuvre si amusante
vée.

mières représentations du
quatre actes, en prose, de
Rzewuski ; du *Cœur révéla-*
dapté à la scène française
de Charles Baudelaire, par
et de la *Casserole*, pièce
de M. Oscar Méténier. —
uski que connaissent bien
mières — on l'y voit tou-
ous le bras — n'est pas
dant de plusieurs journaux
lusieurs pièc... soule-
vives disc...
...mistes, et su...
par la grand...
y obtinrent bea...
...zewuski est le ...

Madeleine s'enfuient, voulant voyager. Mais dans la première auberge où ils s'arrêtent, mille souvenirs d'autrefois assaillent Madeleine; car, là, elle a vécu huit jours avec Jacques. Affolés elle et son mari retournent à la maison conjugale, où Madeleine, comprenant l'impossibilité pour elle de se soustraire aux fautes anciennes, s'empoisonne avec de la strychnine. Cette pièce, discutable dans la réalité de sa donnée, est intéressante par sa simplicité, la solidité de sa construction et l'indication d'un procédé dont Zola a fait plus tard un usage admirable. Mlle Defresnes se montre pathétique sous les traits de Madeleine. Mlle Antonia Laurent joue une vieille bonne, férocement protestante, avec une intensité de vérité qui fait frémir. MM. Antoine et Mayer sont remarquables dans les personnages du mari et de l'ancien amant. Mme France a rendu à la perfection un rôle épisodique de catin pauvre, et Mme Barny représente la belle-mère avec beaucoup de correction et de tenue.

Une note rare au Théâtre-Libre, et d'autant plus appréciable, la note franchement comique, est donnée dans les *Inséparables* de M. Georges Ancey, l'auteur naguère applaudi de *M. Lamblin*. Elle est exquisement ironique, cette pièce qui nous montre *un aimable farceur Paul de Courtial* — lequel, sous prétexte d'amitié, supplante son ami Gaston dans la famille Leroy-Granger, le fait classer, devient en son lieu et place le fiancé de la fille de la maison, puis, s'apercevant que l'affaire est moins bonne qu'il ne se l'était imaginé,

y renonce, ramène son « ami » et rabiboche le mariage d'icelui, avec l'arrière intention de le minotauriser... Cette pièce, disons-nous, est exquise d'ironie, classiquement faite, avec une légèreté étonnante, bourrée de mots d'une cocasserie prise sur le vif, et nous confirme en cette idée qui pour nous date de *M. Lamblin*, que M. Georges Ancey est un auteur comique d'un incontestable talent, et sur lequel nous pouvons compter. Bonne pièce, bonne interprétation : MM. Antoine, H. Mayer, Philippon, Bréval, Mme Barny et Meuris rivalisent de drôlerie et de naturel, et peuvent s'attribuer une part des chaleureux applaudissements qui ont accueilli cette œuvre si amusante et si finement observée.

1er JUIN. — Premières représentations du *Comte Witold*, pièce en quatre actes, en prose, de M. le comte Stanislas Rzewuski ; du *Cœur révélateur* d'Edgard Poë, adapté à la scène française d'après la traduction de Charles Baudelaire, par M. Ernest Laumann, et de la *Casserole*, pièce en un acte, en prose, de M. Oscar Méténier. — Le jeune comte Rzewuski que connaissent bien les habitués des premières — on l'y voit toujours un livre broché sous le bras — n'est pas seulement le correspondant de plusieurs journaux slaves et l'auteur de plusieurs pièces qui soulevèrent en Russie de vives discussions. Les *Camps ennemis*, les *Optimistes*, et surtout *Faustine*, jouée à Pétersbourg par la grande comédienne russe Mme Savine, y obtinrent beaucoup de succès. Le comte Rzewuski est le neveu de Balzac,

et il le prouve, en français, par le style net et même élégant de son dernier volume *Etudes littéraires*, qui contient un bien remarquable chapitre sur Henry Becque. Il vient de s'affirmer auteur dramatique dans une pièce dont les deux premiers actes sont bien, tout à fait bien, pleins de détails vivants et originaux. En voici le sujet en quelques mots. Le comte Witold est un de ces viveurs étrangers qui, après avoir dissipé leur fortune à Paris, sont obligés de revenir dans leur patrie. Sa femme qu'il a abandonnée pour une autre consent à lui pardonner, à payer ses dettes, à lui accorder l'hospitalité. Le second acte de la pièce est consacré à la peinture de l'existence misérable que traîne le comte en proie au mépris de tous. Il souffre d'autant plus du mépris de sa femme qu'il sait combien elle a raison. Cependant celle-ci l'aime encore, de même que Witold ne peut oublier celle pour laquelle il s'est ruiné et perdu. Tous deux endurent les pires tortures dans cette situation fausse où se manifestent leurs caractères. A la fin, après une explication terrible avec sa femme, le comte prend le seul parti qui lui reste à prendre : il se tue. Le caractère de la femme toujours aimante et jalouse, celui de l'homme un instant consolé par l'amitié d'une jeune fille de la maison, qui a pris pitié de lui et que la comtesse accuse d'être sa maîtresse, tout cela est admirablement, cruellement vrai. C'est la vie, hélas ! et nous nous sommes tous sentis remués en dedans de nous. M. Antoine, à qui nous reprocherons de parler un peu bas, a

rendu d'une façon intéressante le rôle du comte Witold. Mlle Régine Martial, une Malvau blonde, a joué avec énergie, en dépit d'une imitation un peu trop flagrante de la diction de Sarah Bernhardt, le personnage de la comtesse. On a applaudi : dans le rôle de la jeune fille accusée, mais innocente, Mlle Meuris, déjà remarquée dans les *Inséparables ;* dans la vieille et méchante Emilie, Mlle Barni, et aussi la petite Raymonde, qui dit joliment son rôle de petite fille.

Vous connaissez, par la traduction de Charles Baudelaire, le *Cœur révélateur*, d'Edgard Poë. M. Ernest Laumann l'a mis à la scène en un long monologue : l'homme avouant son crime sous l'influence d'une hallucination; il croit entendre battre le cœur de sa victime sous le plancher où il l'a cachée, il se dénonce et se confesse aux agents de police venus pour l'arrêter. M. Eugène Damoye a curieusement et vigoureusement rendu cette scène de folie.

« Le large éclectisme qui a fait représenter tour à tour avec un égal respect de toutes les écoles littéraires des œuvres très diverses, la *Nuit Bergamasque* comme *En famille*, et la *Fin de Lucie Pellegrin* comme le *Baiser*, amène le Théâtre-Libre à jouer cette fois la *Casserole*, œuvre d'un réalisme très violent qui met en scène un cruel tableau des bas-fonds parisiens. La *Casserole* terminera le spectacle ». Tel était l'avis important inséré au bas du programme du Théâtre-Libre. La réclame a produit son effet : on n'est venu, ce soir, que pour la *Casserole!*... La scène se passe

dans un bal musette non loin du Château-Rouge. C'est l'histoire d'une fille, la Grande-Carcasse, qui est p....n. Ah! pardon! le mot y est. P....n, tant qu'on voudra, mais pas voleuse, n'ayant pas de marlou! C'est là son point d'honneur. Elle a aimé le Marin, mais le jour où il lui a demandé de l'argent et a voulu la faire travailler pour sa figure, elle l'a dénoncé à la *rousse*. Le Marin en a attrapé pour dix ans. Un sien ami le Merlan, plus qu'un ami même, un frère, plus qu'un frère encore..., a promis de le venger, et lorsqu'après une absence d'un an, le Merlan retrouve la Grande-Carcasse, il lui fait son affaire. Il l'a surinée! Au moment où se consomme le crime arrive la police: — La rousse! sauve-toi, chéri, lui dit sa maîtresse, la Rouquine, en le tirant par le bras, mais viens donc! — J'entends, j'suis pas sourd! — Alors, qué qu'tu fais là? — J'veux aller retrouver l'autre, là-bas. — Là-bas! eh bien et moi, qué qu'je deviendrai? — Toi, j'm'en fous pas mal! — Oh! cochon! » Et voilà! Est-ce artistique?... Jamais de la vie. Est-ce au moins exact?... Peut-être; mais, comme disent les personnages de M. Oscar Méténier, je m'en f... pas mal! Nous avions reconnu les qualités d'*En famille*, ce récit, en argot, d'une exécution capitale, fait par un « frangin » revenant de la place de la Roquette, où il vient de voir guillotiner un de ses amis, voyou comme lui. Nous n'avons pris aucun plaisir à la *Casserole*. M. Mévisto — le remarquable Ravaillac de M. Émile Moreau à la « Tour de Nesles » — a joué le Merlan avec un

relief étonnant, et Mme France a retrouvé, dans le type de la mère Lisa, le succès qu'elle vient d'obtenir dans la paysanne Laïde de *Mamzelle Pioupiou*. Mais le mot de la fin a été dit, fort bien dit, ma foi! par M. Antoine dans le rôle du père Chabot: « J'suis volé »! Je suis volé: c'est en effet ce qu'a pensé plus d'un spectateur du Théâtre Libre, qui était venu pour voir des horreurs, et qui a dû se contenter de ce hideux tableau de mauvaises mœurs, un peu moins piquant que l'acte du Lapin-Blanc des *Mystères de Paris*.

21 OCTOBRE. — Première représentation du *Père Lebonnard*, pièce en quatre actes, en vers, de M. Jean Aicard, précédée de *Dans le Guignol*, prologue en prose. — Nous le connaissons enfin, cet infortuné *Père Lebonnard*, émigrant du Théâtre-Français, où, reçu, distribué et répété pendant de longues semaines, il fut définitivement déclaré impossible à mettre en scène... Impossible..., le mot est dur, et nous comprenons que M. Aicard ne l'ait pas encore digéré. Nous le comprenons d'autant plus aujourd'hui que nous avons vu l'ouvrage retiré du Théâtre-Français et fort heureusement recueilli par le Théâtre-Libre. En dépit de quelques beaux vers et de saines pensées, il s'en faut que le *Père Lebonnard* soit un chef-d'œuvre. Mais quoi! MM. les Sociétaires n'ont-ils pas joué de plus mauvaises pièces ? La Comédie ne se fût certes pas déshonorée en représentant celle-ci, où son doyen, M. Got, eût trouvé, dans un rôle écrit tout exprès pour lui, un grand et

légitime succès. Le fondateur du Théâtre Libre se l'est attribué, ce maître rôle, et nous y a donné la mesure de son talent. La création du Père Lebonnard restera parmi ses meilleures, et de cette soirée datera l'avènement à Paris d'un comédien de race. Nous nous associons de grand cœur aux applaudissements et aux rappels qui ont salué M. Antoine. Jamais triomphe ne fut plus mérité. Voici, en deux mots, le sujet de la pièce. Le père Lebonnard est un type de bonté : il sait que sa femme l'a trompé il y a vingt ans et que l'enfant qui porte son nom n'est pas son fils, mais il garde ce secret dont il souffre jusqu'à ce que, poussé à bout dans sa tendresse pour sa fille, il le laisse échapper dans une scène terrible, la « scène à faire » dirait M. Sarcey, la « grande scène » a dit le public, véritablement ému par une situation assez bien amenée par l'auteur et admirablement rendue par l'acteur. Le père Lebonnard (le nom ne saurait être mieux approprié qu'à cet être doux et faible, simple et bon) est un ancien horloger, dont le fils (du moins, celui qui a toujours passé pour tel) doit épouser la fille d'un marquis. Et pendant que Robert et Blanche sont fiancés, on découvre l'amour (amour partagé) de Jeanne Lebonnard pour le jeune docteur André, qui l'a sauvée dans une maladie grave. Cette union plaît à Lebonnard ; elle déplaît à sa femme qui rêve un gendre gentilhomme. Or, non seulement André n'est pas gentilhomme ; mais c'est (un procès scandaleux l'a révélé) un enfant adulté-

rin, publiquement renié par son père. Et voilà qu'à cette nouvelle tout le monde se ligue contre Lebonnard, voulant quand même faire le bonheur de sa fille Jeanne. Dispute de famille, aboutissant à la scène dont j'ai parlé. Robert insulte son père, qui lui crie : « Tais-toi, bâtard ! » Il convenait bien à ce Robert de s'opposer au mariage de sa sœur : il est, lui, dans le même cas qu'André. Situation parallèle aussi invraisemblable que peut l'être le secret si longtemps gardé par le mari, trompé, d'une femme aussi désagréable que Mme Lebonnard. Mais qu'importe ! si la scène est belle, et nous reconnaissons qu'elle a profondément ému l'assistance. Il va sans dire que tout finit par une réconciliation générale. Lebonnard, dont l'amour de père est inguérissable, pardonne à Robert repentant. Jeanne épousera son docteur, et Robert redeviendra le mari de Blanche, qui, naguère, faisait la dégoûtée à l'égard de sa belle-sœur. Nous avons dit le bien que nous pensions de M. Antoine. Ajoutons que l'habile directeur est vaillamment secondé par sa troupe : Mmes Barny, France, Aubry, Marguerite Achard : MM. G. Grand, Ramy et Philippon, remplissent de leur mieux les rôles distribués, rue Richelieu, à Mmes Pierson, Pauline Granger, Baretta, Reichemberg et à MM. Worms, Le Bargy et Laroche. — En somme, une soirée qui fait le plus grand honneur au Théâtre Libre.

Quant au fameux prologue, intitulé : *Dans le Guignol*, où l'auteur (c'est lui qui le dit) a pho-

tographié une laborieuse répétition du *Pèr*
Lebonnard, coupée par les réflexions saugrenue
des comédiens, personne, à vrai dire, n'a sais
l'à-propos de cet « à-propos », et, n'eût été l
silhouette discrète, correcte et parfaite de M. Got
par le jeune Tervil, expert en ces sortes d'imi
tations, la représentation de cet acte dénu
d'esprit eût produit une impression absolumen
fâcheuse et pénible. Tel quel, il nous a sembl
aussi plat qu'inutile. Ah ! comme M. Aicard eû
mieux fait de garder pour lui sa rancune et d
nous épargner le piètre régal de cette satire brutale et manquée ! Sa pièce (en quatre actes, e
en vers) suffisait... Et puis, si M. Claretie et le
sociétaires se sont bornés à lui demander de
coupures et des remaniements, l'auteur du *Pèr*
Lebonnard a eu bien tort de les leur refuser. Il y
a toujours moyen de s'étendre entre honnête
gens et entre gens d'erprit.

27 NOVEMBRE. — Première représentation de
l'*École des Veufs*, comédie en cinq actes, en prose,
de M. Georges Ancey, et de *Au temps de la Ballade*, pièce en un acte, en vers, de M. George
Bois. — Grand succès pour la pièce de M. Ancey. Cinq actes, ou mieux, cinq tableaux. Trois
personnages seulement : le père, le fils et la maîtresse... des deux. Un seul et unique décor : l
salon de M. Mirelet, riche industriel. C'est, au
premier acte, l'enterrement de sa femme, et rien
de plus finement observé que les figures et le
phrases de circonstance du veuf, de son fils Henri
et des invités à la cérémonie, autant dire des in-

différents... La toile s'est baissée sur le départ du convoi pour l'église Notre-Dame-de-Lorette. Elle se relève sur le même salon (nous l'avons dit), quelques semaines après. Le bonhomme installe sa maîtresse en son propre domicile ; Marguerite, une dégrafée très «fin de siècle», accepte avec plaisir cette légitimation, mais à condition de garder en ville son petit appartement, — sous prétexte d'y recevoir sa mère quand elle vient à Paris. Elle fait la connaissance du fils de la maison : — « Un bien joli garçon, pense-t-elle, et qui doit en avoir, des femmes ! » Marguerite « s'embête avec son vieux, un raseur » : elle se distraira avec Henri. Elle lui donne rendez-vous à son petit appartement : il ira, et voilà le ménage à trois définitivement constitué. Rien de plus immoral, n'est-il pas vrai ! Être trompé par un de ses amis, cela se voit tous les jours ; mais par son fils, c'est un peu raide ! Mirelet n'est pas content, et parle d'envoyer Henri gérer son usine de Rouen. Henri refuse ; Marguerite annonce qu'elle partira avec lui (ce qui, entre parenthèses, ne convient que médiocrement à ce jeune « pourri », ravi d'avoir une maîtresse à l'œil, mais peu satisfait de s'affubler d'un crampon). Comment cela finira-t-il ?... Cela ne finira pas. Plutôt que de perdre la maîtresse à laquelle il est habitué, Mirelet consent à les garder à Paris, elle et son fils. Et la toile baisse sur ce joli tableau de famille. Est-ce vraisemblable ? Peut-être. En tous cas, tout cela est prestement mené et joliment amusant. « Une berquinade renver-

sée », a dit quelqu'un. Le mot est juste, et notre excellent confrère Léon Bernard-Derosne l'expliquait on ne peut mieux aux lecteurs du *Gil Blas :* « Le parti-pris, dit-il, de nous montrer partout et toujours le vice sous la forme la plus inconsciente, la plus bestiale, ne révèle pás une intelligence moins superficielle et moins puérile que la volonté préméditée de nous faire croire que le monde est uniquement composé d'êtres vertueux. Les deux procédés se valent, et, dans un cas comme dans l'autre, ils sont d'une application singulièrement facile ». Donc, rien de profond; pas de dessous, mais un délicieux croquis: M. Ancey est un homme de théâtre, et les spectateurs du Théâtre-Libre se sont esclaffés aux mots de situation dont il a farci ces cinq petits actes, joués à merveille par MM. Antoine, H. Mayer et Mlle Henriot.

L'*Ecole des Veufs* (un titre un peu bien prétentieux) était précédée d'un acte en vers de M. Georges Bois: *Au temps de la Ballade*, où nous avons remarqué l'excellente diction de M. Laudner. Mais quel besoin y avait-il de refaire *Gringoire*, adorablement fait par Théodore de Banville ?

THÉATRE DÉJAZET

La 100e représentation de la *Garçonnière*, de M. E. Médina (Damien) avait eu lieu le 11 janvier. Le 19, M. Boscher nous offrait la *Mariée récalcitrante*, comédie-bouffe en trois actes de M. Léon Gandillot [1]. — Est-il besoin de rappeler ici le long succès des *Femmes collantes ?* Succès, d'ailleurs, amplement justifié. La comédie-bouffe, qui fut le début au théâtre de M. Léon Gandillot, était d'un genre sensiblement plus relevé que les pièces habituellement représentées à Déjazet. D'une donnée originale, le jeune auteur avait su tirer des effets fort amusants. Bien que parfois les traits en fussent un peu gros, on trouvait dans sa comédie de l'observation, de la gaieté,

1. Distribution. — Alfred Leblond, M. *Màtrat.*— Bosquillard, M. *Montcavrel.*— Blacksonn, M. *Regnard.*— Chalumeau, M. *Narball.* — Durillon, M. *Loberty.* — Jovardier, M. *Lerville.* — Toussaint, M. *Jacquier.* — Mathieu M. *Chelu.* — Joseph, M. *Brébant.* — Aranginy, M. *Gray.* — Mme Chalumeau, Mme *Regnier.* — Rosita, Mlle *Martens* (des Variétés). — Cécile, Mlle *Rolly.* — Constantine, Mlle *Delporte.* — Belly, Mlle *Aubry.*

de l'esprit. On y sentait, en outre, de réelles, d'excellentes dispositions comiques : ce débutant de vingt ans prouvait du premier coup qu'il avait un tempérament de vaudevilliste... Or, la première représentation des *Femmes collantes* date du 16 octobre 1886 : comment se fait-il que les directeurs de théâtre nous aient fait attendre deux ans et trois mois la seconde pièce de M. Gandillot? La *Mariée récalcitrante* est, pour ainsi dire, le *Maître de forges* tourné au comique. Alfred Leblond vient de se marier, et se dispose à partir pour la Suisse avec sa petite femme, quand il est surpris embrassant — sans penser à mal, je vous le jure! — la modiste Rosita, une ancienne, qui est venue apporter le chapeau de voyage de Cécile. — « Je veux bien dissimuler pour ma mère : elle en mourrait! Mais tout est désormais fini entre nous!.. » s'écrie la jeune femme, qui commence par fermer à son mari la porte de sa chambre, — à tel point que celui-ci, fortement allumé, se laisse encore pincer, embrassant cette fois, la bonne de l'hôtel, et que, tout à fait exaspéré, il s'enfuit avec la modiste, qu'il a retrouvée par hasard — un hasard de vaudeville! — à la même auberge que lui, en Suisse. Mais à peine est-il rentré chez lui qu'il regrette sa femme et renvoie sa maîtresse — tandis que Cécile se met à aimer son mari, dès qu'elle croit qu'il ne l'aime plus. Pas de divorce! Tout s'arrange : les deux époux n'auront plus qu'une seule et même chambre, et nous pouvons leur souhaiter une douce lune de miel... Vous voyez d'ici la façon dont peut se dé-

velopper, se compliquer et se résoudre une pareille donnée. Elle n'a rien de très neuf, et les incidents imaginés par l'auteur pour la prolonger pendant trois actes, ne sont pas, eux non plus, très nouveaux. Et cependant il est incontestable que la pièce de M. Gandillot se recommande d'elle-même, et a réussi par je ne sais quoi d'imprévu et de naturel, de facile et d'original, qui lui donne comme un air de nouveauté et comme un parfum de bonne comédie. On connaît le fond et le sujet du tableau, mais il est semé de mots piquants, de détails curieux que l'on n'avait pas vus ailleurs, en ce temps de pièces à quiproquos. C'est gai, d'une gaieté un peu crue, mais abondante et franche. On a moins ri sans doute qu'aux *Femmes collantes*, mais on a ri, surtout aux deux premiers actes, et il y avait de quoi. Le dialogue a vraiment une bonne allure vivante et nette, et parfois j'y ai surpris de ces mots où se révèle la justesse de l'observation et qui dépassent la portée de la bouffonnerie. Il y a un personnage de capitaine Bosquillard — lequel se fait appeler commandant — qui a été dessiné avec beaucoup de verve et de vérité. Ce personnage est, d'ailleurs, tout à fait bien rendu par M. Montcavrel, plein de rondeur, comme toujours. On nous a, du reste, changé le théâtre Déjazet : les artistes y savent leurs rôles, le souffleur n'a pas plus de besogne qu'ailleurs, et même ils sont là quatre acteurs qui connaissent leur métier : Montcavrel, déjà nommé, l'excellent Montcavrel des Menus-Plaisirs et de la Renaissance ; M. Matrat, trans-

30.

fuge de l'Odéon, qui est parfait dans le personnage du mari ; M. Regnard, dessinant drôlement un rôle d'Anglais qui « *s'ennouie* », un peu ressassé depuis *Fra Diavolo;* M. Narball, enfin, qui représente avec beaucoup de naturel le beau-père désireux de tout arranger. Ces dames ne sont pas inférieures à ces messieurs. Mme Régnier fait la belle-mère, en présence de laquelle on dissimule, et qui est persuadée que son gendre — un boursier — finira par la prison : cela arrive quelquefois... Mlle Eva Martens (des Variétés), est une fine modiste, et Mlle Jeanne Rolly, une charmante « mariée récalcitrante [1] ».

23 MAI. — Première représentation des *Deux Nids*, comédie-bouffe en trois actes de MM. Henri Cermoise et L. Gugenheim [2]. — L'architecte Dujardin est le mari, déjà mûr, d'une femme jeune et charmante, qui le trompe (allons donc ! cela ne s'est jamais vu...) avec son ami Cottinard : c'est au 45 de la rue de la Victoire que les amoureux ont établi leur nid. C'est justement dans cette maison qu'habite provisoirement — les voilà les deux nids — la maîtresse de Dujardin — cet architecte est insatiable ! — Aimée, la couturière, fidèle à son amant (vrai !) qui lui a promis de lui acheter un fonds, dans les prix

1. Le *Cheval d'Aristote*, comédie en un acte de M. Pierre Wolff, interprétée par Mlle Aubry, MM. Narbal et Garandet accompagneront la *Mariée récalcitrante* à partir du 11 avril. Le 16, *Pavillon 1er* de M. Amédée Godard, l'aimable auteur de *Pour dire dans les soirées*.

2. DISTRIBUTION. — Dujardin, M. *Montcavrel*. — Cottinard, M. *Régnard*. — Ernest, M. *Garandet*. — Adrien, M. *Brébant*. — Mme Pinchenot, Mme *Régnier*. — Aimée, Mlle *Eva Martens*. — Hortense, Mlle *Roman*. — Marthe, Mlle *Rolly*. — Léontine, Mlle *Dax*.

doux. Si je vous dis que Dujardin a reçu une lettre anonyme où on le prévient charitablement qu'il est trompé, en lui parlant de la rue de la Victoire; si j'ajoute que l'architecte soupçonne immédiatement sa maîtresse, sans songer le moins du monde à sa femme, vous saisirez, intelligent lecteur, l'imbroglio qui sert de thème à la comédie-bouffe de MM. Cermoise et Gugenheim primitivement reçue, voire répétée au Palais-Royal. Le premier acte nous a paru un peu lourd ; mais les deux autres ont, par leur gaieté franche, emporté le succès que nous sommes heureux de relater ici. On y voit Cottinard surpris chez Aimée par Dujardin, qu'il croit assez indélicat pour vouloir lui prendre sa maîtresse (c'est bien assez de lui prendre sa femme) ; on y voit la couturière Aimée, bonne fille pourtant, un instant soupçonnée d'avoir trois amants ; on y voit (parole d'honneur !) des gens cachés dans des placards, le jeune Ernest, fiancé de Mlle Marthe Dujardin, se déguisant en femme, et Mme Hortense Dujardin, s'habillant en groom ; on y voit trois acquéreurs pour le fonds ambitionné par Aimée. On y voit enfin (que n'y voit-on pas ?) l'architecte, qui, lui, n'y voit que du feu, restant brouillé avec cette brave fille d'Aimée — dénouement injuste et immoral — et se réconciliant avec Cottinard, qui restera plus que jamais son ami, je veux dire l'amant de sa femme. Tout cela n'est pas très neuf, je le veux bien, mais si gaîment traité, sans prétention, mais non sans esprit ; si lestement enlevé par la troupe

de Déjazet, que la toile s'est baissée sur des bravos unanimes s'adressant aux deux jeunes auteurs : MM. Henri Cermoise, déjà rompu au métier de vaudevilliste, et notre aimable confrère Eugène Gugenheim, aussi bien qu'aux acteurs : Regnard en tête, un Cottinard plein de verve et de fantaisie, de rondeur et de gaîté communicative ; puis Montcavrel, qui a du naturel dans le rôle du mari ; puis Mlle Eva Martens (la modiste de la *Mariée récalcitrante*, devenue la couturière des *Deux Nids*), qui est adroite et avenante ; Mlle Roman, qui montre du zèle et de la gentillesse dans le rôle d'Hortense, où, en deux jours, elle a pu remplacer une pensionnaire de M. Boscher qui avait pris (pas toute seule) la poudre d'escampette... Tous sans oublier Ernest (M. Garandet), la petite mariée de la veille (Mlle Rolly) et la bonne (Mlle Dax), se croyant obligée de prévenir son généreux maître qu'il trouvera la clef de sa chambre sous sa troisième casserole à gauche, tous ont contribué au succès de ces *Deux Nids* interrompu par les chaleurs. Le théâtre fermera ses portes le 5 juin pour les rouvrir avec la *Mariée récalcitrante*, le 28 juillet suivant [1].

6 SEPTEMBRE. — Reprise des *Femmes collantes*, comédie-bouffe en cinq actes de M. Léon Gandillot, où se distinguent, parmi les interprètes,

1 Le 19 août, première représentation de les *Deux font la paire*, comédie en un acte de MM. René Lafon et Noirot.

MM. Regnard (Badinois) et Guyon, ainsi que Mlle Emma Georges [1].

3 DÉCEMBRE. — Première représentation de l'*Ombre d'Oscar*, comédie-bouffe en trois actes de M. Charles Raymond [2]. — En écoutant ce soir le vaudeville de M. Charles Raymond, nous nous sommes senti rajeuni d'une douzaine d'années. Il y a douze ans, en effet, nous assistions, à la Gaîté, à l'une « des matinées caractéristiques, » organisées et fondées par Mlle Marie Dumas. C'était ce jour-là, une « matinée espagnole » et l'active comédienne nous faisait connaître le *Don Juan* de Tirso de Molina, comédie-drame en cinq tableaux adapté à la scène française par M. Charles Raymond. — On sait que Tirso de Molina fut le premier qui, dans *El Burlador di Sevilla*, mit au théâtre le type et la légende de Don Juan. — Le succès obtenu par cette matinée était tel que Mlle Dumas dut donner deux représentations consécutives de cette œuvre puissante, qui n'avait jamais été jouée sur la scène française. Le public applaudissait principalement M. René Didier, dans le rôle de Don Juan, et Mlle Marie Dumas, dans celui de la paysanne séduite et abandonnée.

1. Le 9 novembre première représentation de *Family-Hôtel*, comédie en un acte de M. Georges Maurens, jouée par Mmes Fanny Géna, Emma Georges et Narlay.

Le 28 novembre, 500e représentation des *Femmes collantes*.

2. DISTRIBUTION. — Florestan, M. *Regnard*. — Passedroit, M. *Bouchet*. — Octave Papillon, M. *Dupuy-Couder*. — Gabarrou, M. *Narball*. — Bourgarel, M. *Chelu*. — Rigobert, M. *Loberty*. — Corentin, M. *Garandot*. — Mme Papinot, Mme *Régnier*. — Hélène, Mlle *Romans*. — Pétunia, Mlle *Rolly*. — Françoise, Mlle *Emma Georges*.

René Didier est mort, et Mlle Marie Dumas continue à professer et à conférencer de côté et d'autre ; mais personne n'a repris après elle l'idée de ces matinées si utiles aux jeunes littérateurs et aux comédiens sans emploi. L'adaptateur du *Don Juan* de Tirso de Molina, M. Charles Raymond, fut plus tard, avec Emile de Najac, l'auteur d'une comédie en trois actes, *On le dit*, qui obtint, il y a deux ans, au Palais-Royal un succès d'estime d'une trentaine de représentations. Nous le retrouvons aujourd'hui à Déjazet signant seul l'*Ombre d'Oscar*, pièce sans queue ni tête, dont je me bornerai à vous dire en deux mots le sujet. Hélène qui a été une première fois mariée à un parfumeur, Oscar Papinot, a eu l'idée de se remarier (elle est bien assez gentille pour cela sous les traits de Mlle Romans) ; elle a épousé cette fois, un architecte. M. et Mme Papillon (c'est le nom du jeune ménage) sont attendus d'un jour à l'autre, retour d'Italie. Ah ! ils vont être bien reçus par les parents et amis d'Oscar !... Songez qu'il n'y a pas de misères que ces gens-là ne fassent aux nouveaux conjoints, et gardez-vous bien de me demander (je ne pourrais pas vous répondre) pourquoi M. Papillon ne les flanque pas tout bonnement à la porte, avec un bon coup de pied quelque part. C'est pire que l'invasion des barbares, car il y a des barbares qui n'ont fait que passer : ceux-ci s'incrustent, de telle sorte que, se déclarant incapable de leur résister, notre malheureux architecte en est réduit à jouer les « maîtres de forges » à la porte de la chambre de sa

charmante femme. Je ne nie pas qu'il puisse y avoir quelque chose de plaisant dans le sans-gêne de ces iroquois, s'installant chez le mari d'Hélène, au point d'y commander leurs bains : — Cinq baignoires ! — Boum !... Mais encore faudrait-il que le vaudeville de M. Charles Raymond eût au moins une ombre de vraisemblance ! Les idiots ne m'ont jamais diverti, pas plus au théâtre qu'à la ville : or, les personnages que met en scène M. Charles Raymond agissent comme de purs crétins. Passons... Si vous pouvez encore vous amuser d'une duègne qui prend pour elle les déclarations adressées à une jeune femme, vous rirez de Mme Papinot (la tante du défunt Oscar) se croyant sans cesse poursuivie par l'amour de l'huissier Passedroit. Et si vous voulez voir un honnête larbin qui « se fiche » bien de ses bons maîtres, vous n'avez qu'à regarder Florestan-Regnard pleurant Oscar, son frère de lait. M. Regnard a la *vis comica*. Mlles Romans, Emma Georges et Rolly sont vraiment de gentilles petites femmes. — Quant à l'*Ombre d'Oscar*, ça ne sera pas même... l'ombre d'un succès. Quatre représentations, suivies d'une nouvelle reprise des *Femmes collantes*.

13 DÉCEMBRE. — Reprise de la *Garçonnière*, comédie-bouffe en trois actes de M. E. Médina, jouée par MM. Matrat, Regnard, Loberty, Narball, Brébant ; Mmes Lunéville, Régnier, Rolly, Laborie et Emma Georges, — précédée d'*Un homme fort S. V. P.*, comédie en un acte de M. Richard O' Monroy.

23 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Adieu, Cocottes !* vaudeville en trois actes de MM. Jaine et Georges Duval [1]. — Pigeon sera plumé, car il adore les petites femmes, ce n'est certes pas nous qui l'en blâmerons, et nous nous demandons de quoi se mêle son ami Castorin, surnommé le Terre-Neuve de Pont-aux-Choux, qui a juré de l'arracher aux cocottes : il y a des gens fleurs-de-gaffe ! — qui ont la manie du sauvetage... Pour le moment donc, Pigeon a deux maîtresses entre mille (son avis est qu'il ne faut s'attacher à aucune) ; la première, celle d'hier, est Mlle Rosita, premier sujet de la danse à l'Opéra, dont l'entretien lui coûte un peu cher; n'a-t-il pas, ce matin encore, donné l'ordre de vendre vingt mille francs d'obligations ; la seconde, celle de demain, pour mieux dire, est Mme Caroline Leplantin, la jeune femme de son ami (naturellement)! Leplantin, un homme qu'il y a tout profit et tout plaisir à faire cocu : « c'est si amusant, dit Pigeon, une femme qui appartient à un autre ! » Il s'agit d'abord de débarrasser Pigeon de sa danseuse, et, pour y arriver, voilà Castorin se faisant annoncer chez Rosita sous le nom du baron Oscar de Château-La-Pompe, s'engageant à payer les dettes de la

1. DISTRIBUTION. — Castorin, M. *Regnard.* — Pigeon, M. *Matrat.* — Leplantin, M. *Bouchet.* — Joseph, M. *Narball.* — Zéphirin, M. *Loberty.* — Saint-Flour, M. *Chelu.* — Corneloup, M. *Brebant.* — Mme Bernouilat, Mme *Regnier.* — Rosita, Mlle *Eva Martens.* — Mme Durosow, Mlle *Fanny Genat.* — Mme Leplantin, Mlle *Rolly.* — Justine, Mlle *Laborie.* — Blanche, Mlle *Emma George.* — Zoé, Mlle *Lorig.* — Victoire, Mlle *Narlay.*

petite (il y en a gros)! et à prendre immédiatement la vacance. — « Sauvons Pigeon ! » telle est la devise de Castorin, bien près de succomber pour son propre compte devant les charmes de la piquante ballerine, répétant chez elle (ô invraisemblance de nos vaudevillistes) ! avec ses petites camarades de la classe de M. Zéphirin, le grand pas d'ensemble de la *Tempête :* on n'a pas idée de ça à Pont-aux-Choux! Nous avons toujours pensé qu'il était plus malaisé de lâcher une cocotte qu'une femme du monde. — Castorin en fait, une fois de plus, la triste expérience ; car c'est au moment où il pouvait se croire aimé (à la place de Pigeon) par Mme Caroline Leplantin que surviennent les gros ennuis, provenant en partie de l'indiscrétion d'un domestique résolu à le faire chanter. Poursuivi par le mari jaloux et féroce, comme le serait un tigre des Pampas, il en est réduit à sauter par une fenêtre, et il s'estime fort heureux de céder à son ami Pigeon sa propre fiancée ; on est terre-neuve, ou on ne l'est pas... Pigeon se mariera donc à Pont-aux-Choux, et dira un adieu éternel (on le dit toujours, n'est-ce pas?) aux cocottes. Quant à Castorin, qui a goûté de la vie de Paris, je parie qu'avant deux jours il « repiquera » chez Rosita : elle est si gentille! Il y a de la gaieté, beaucoup de gaieté « bon enfant » dans cette pièce un peu plate, des heureux vaudevillistes de *Coquin de Printemps*, et le second acte, celui du corps de ballet dansant chez Rosita, est même d'une fantaisie assez neuve et assez originale. Un mot,

entre autres, de mère de danseuse; c'est Mme Regnier qui joue le rôle de cette Mme Cardinal : — Et votre cadette ? — Toujours au Conservatoire. — Avancée? — De quatre mois. — De qui? — D'un directeur qui lui avait promis une création. » M. Regnard, la vedette masculine de Déjazet, fait Castorin; il a toujours un comique plein de naturel : M. Matrat (Pigeon) a de l'entrain; MM. Bouchet, Narball et Loberty tiennent plus que convenablement les rôles de Leplantin, du valet de chambre Joseph et du maître de ballet Zéphirin. Mlles Eva Martens et Rolly sont deux chaînes, ami lecteur, comme je vous en souhaite, et Mlle Laborie est très vingtième siècle dans la camériste, fine mouche, répondant aux créanciers de l'avenir de sa maitresse : — « Elle paiera, monsieur; mademoiselle est jeune; elle a de l'inconduite! »

	Nombre d'actes	Date de la 1re représentation ou de la reprise	Nombre de représentat. pendant l'annee
La Garçonnière, comédie........	3		25
La Peur d'être grand'mère, c....	1		14
Un Gendre à la broche, c.-b.....	1		14
Oscar Bourdoche, vaudeville....	1	13 Janvier.	5
* *La Mariée récalcitrante*, c.-v....	3	19 Janvier.	182
Pavillon Ier, vaudeville..........	1	16 Mars.	10
Le Mariage d'un poète, comédie..	1	20 Mars.	10
Bain à domicile, vaudeville......	1	25 Mars.	5
Irrésistible, comédie............*	1	6 Avril.	20
* *Le Cheval d'Aristote*, vaudeville..	1	13 Avril.	7
Une Femme dans une armoire, c.	1	27 Avril.	25
* *Les Deux Nids*, comédie-bouffe...	3	23 Mai.	13
* *Les Deux font la paire*, comédie.	1	19 Août.	24
Les Femmes Collantes, c.-b......	5	6 Septemb.	112
Les Petites Affiches, comédie....	1	21 Septemb.	49
Un Krach, vaudeville...........	1	17 Octobre.	15
* *Familly-Hôtel*, comédie..........	1	9 Novemb.	4
* *Un homme fort, S. V. P.* comédie.	1	23 Novemb.	22
* *L'ombre d'Oscar*, comédie-bouffe.	3	3 Décemb.	4
* *Adieu, Cocottes!* vaudeville......	3	23 Décemb.	9

THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU

Le Théâtre Lyrique du Château-d'Eau (direction Santerre) aura vécu les trois premiers mois de l'année 1889. A la reprise du *Voyage en Chine*[1], il fera succéder le 3 février celle de *Fanfan la Tulipe*, opéra-comique en trois actes et cinq tableaux, de MM. Paul Ferrier et Jules Prével, musique de M. Louis Varney[2]. — Le sergent Fanfan la Tulipe a plus d'une fois tenté la peinture et la scène. M. Paul Meurice a mis autrefois *Fanfan la Tulipe* en drame, avec Mélingue pour principal interprète. Le *Fanfan la Tulipe* de MM. Paul Ferrier et Jules Prével, qui gagna plus de cent fois, aux Folies-Dramatiques, la bataille de Fontenoy, n'a d'ailleurs rien de commun que le nom, le bon

1. Distribution. — Henri de Kernoisan, M. *Furst*. — Pompéry M. *Joanesmaire*. — Alidor de Rosenville, M. *Barbarz*. — Maurice Préval, M. *Jouanne*. — Bonneteau, M *Mime*. — Marie, Mme *Mally-Fontaine*. — Berthe, Mlle *Barbary*. — Mme Pompéry, Mlle *Mayet*.

2. Distribution — Fanfan la Tulipe, MM. *Badiali*. — Michel Giroflée, M. *Maurice Lamy*. — Cotonnet, M. *Minne*. — La Pacaudière, M. *Cantin*. — Marcassu, *Lionel*. — Pimprenelle, Mlle *Chassaing*. — Madeleine, Mlle *Balanqué*. — Florise, Mlle *Marie Bonheur*.

fort bien venue. Les critiques exigeants lui eussent peut-être demandé un peu plus d'originalité; mais qui est-ce qui est original aujourd'hui ? M. Serpette ?... Hum ! M. Audran ? Pas davantage. Contentons-nous de ce que nous avons et tâchons d'admirer les jeunes talents par leurs bons côtés et hâtons-nous de les féliciter quand ils le méritent. M. Varney a utilisé avec adresse la chanson de Fanfan la Tulipe que chacun connaît ; il faut aussi remarquer, au premier acte, les couplets divertissants repris en trio : « De Colas le cœur grille » ; au second acte, la déclaration, sur une rythme de valse, la chanson du Petit Tambour, et surtout le très joli duo des Pleurs et des Rires : « Pleurons ensemble, rions ensemble ». C'est en effet, quelque chose que d'être deux pour rire ou pour pleurer ; on s'égaie mieux dans le plaisir, on se console plus facilement dans le chagrin. C'est une bonne inspiration qu'a eue la direction du Château-d'Eau — pardon, du Théâtre-Lyrique — en reprenant l'ouvrage de MM. Ferrier, Prével et Varney. La fibre patriotique est si souvent remuée pendant ces trois actes, qu'elle a littéralement empoigné le public de ce soir dimanche. Il a fait bisser la plupart des morceaux, et eût certainement mêlé ses chants à celui des artistes, si un entraîneur eût attaché le grelot. Mlle Chassaing est une charmante Pimprenelle. Si sa voix manque de timbre dans le médium (le rôle nous a semblé écrit un peu bas pour elle) les notes élevées en sont éclatantes. Elle a joué avec beaucoup d'entrain, et s'est fait rappeler plusieurs fois.

La voix de M. Badiali est, au contraire, d'un beau timbre, et le chanteur est adroit ; les notes élevées seules, sont un peu nazillardes. En somme, la reprise du rôle de Fanfan la Tulipe, fait honneur à M. Badiali, comme la création porta jadis bonheur à M. Bouvet, devenu depuis l'un des plus solides piliers de l'Opéra-Comique. Le jeune baryton Martin a partagé le succès avec Mlle Chassaing, très applaudie dans l'air du premier acte, et avec M. Maurice Lamy fort amusant dans le rôle de Michel Giroflée. Les auteurs ne se sont pas donné la moindre peine pour trouver un prétexte à l'arrivée de la cavalerie circassienne. Fort heureusement on l'attendait prévenu par l'affiche. Les évolutions de ces cavaliers des steppes sur cette scène relativement petite sont d'une habileté étonnante. Ces tcherkesses ne laissent pas d'inspirer un peu de saisissement lorsqu'ils s'élancent du fond du théâtre pour s'arrêter subitement au bord de la rampe ; il semble qu'ils vont enjamber l'orchestre ; c'est de la haute école au galop. Un tel divertissement était fait pour ouvrir et prolonger le succès de cette reprise de *Fanfan la Tulipe*.

Après la direction de M. Santerre, viendra celle de M. Adolphe Milliaud, qui ouvrira par une nouvelle reprise de l'éternel *Voyage en Chine* [1].

3 AOÛT. — Première représentation de *Hoche*,

1. DISTRIBUTION. — Henry, M. *Pellin*. — Pompery, M. *Stephan*. — Alidor, M. *Ferran*. — Maurice, M. *Speck*. — Bonnedeau, M. *Reeger*. — Martial, M. *Pilievre*. — Marie, Mlle *P. Vaillant*. — Mme Pompery, Mlle *Renot*. — Berthe, Mlle *G. Clément*.

grand drame militaire national en cinq actes et dix tableaux [1]. — Jeune et téméraire impresario, M. Milliaud, avait loué la salle du Château-d'Eau avec l'intention d'y jouer *Pour la Patrie!* de Verdi, et *Jocelyn*, de M. Benjamin Godard. Puis devant l'arrivée des chaleurs, jointe à la vogue des soirées de l'Exposition, il n'avait pas osé risquer l'aventure.... Le drame lui paraissant moins coûteux que l'opéra, il change aujourd'hui son fusil d'épaule, comme on dit, et, désirant user son contrat, il a eu l'idée de reprendre à propos de la cérémonie de la veille au Panthéon, une pièce qui eut, sur la scène de la rue de Malte un succès bruyant et prolongé. Quand je vous aurai dit qu'il s'agit des amours entre une fille du peuple et un ci-devant, converti aux idées républicaines amours contrecarrés par les trahisons d'un fils du peuple, qui, par jalousie, sert les projets des ennemis de la République, vous en saurez aussi long que moi sur ce drame. Ce n'est, d'ailleurs, pas cette fable primitive qui, de ci de là, fit il y a dix ans (déjà dix ans !) monter le succès jusqu'à l'enthousiasme. La mémoire du général Hoche vainquit au Château-d'Eau plus que les trois auteurs qui avaient mis cette sympathique figure au théâtre. Toute la vie du héros se déroule

1. DISTRIBUTION. — Hoche, M. *Tersant*. — Vilain, M. *Richard*. — Michel Renard, M. *Dalmy*. — Desotteux, M. *Reykers*. — Saint-Just, M. *Albert*. — De Grygny, M. *Meillet*. — Lacoste, M *Derblay*. — De Tingry, M. *Tavernier*. — Loiseau, M. *Georges Villiers*. — Monchevreul, M. *Guimier*. — Bertonneau, M. *Léo*. — Diane de Puyrobert, Mme *de Sévery*. — Hélène, Mlle *Derigny*. — Thérèse, Mlle *Laurenty*. — Yvonne, Mlle *Prady*.

devant le spectateur, depuis la prise de la Bastille, à laquelle le jeune caporal Lazare Hoche se trouve mêlé, jusqu'à Quiberon. Hoche est certainement une des plus touchantes personnalités de la Révolution française. Quoique quelques phases de sa vie restent enveloppées de mystère, il apparaît dans l'ensemble comme un exemple de courage, de dévouement et de probité. De plus, il a pour lui l'auréole de poésie dont la légende entoure volontiers un héros mort à trente ans, c'est à-dire en pleine jeunesse. Aux souvenirs des services rendus à la République vient se mêler le regret de cette mort subite à un âge où d'autres commencent à peine leur carrière. Il est donc tout naturel que l'intérêt du spectateur aille droit à cet enfant du peuple qui, parti de si bas, devient à vingt-cinq ans, commandant en chef de l'armée de la Moselle, de ces bataillons de déguenillés héroïques, illustrés jadis par Raffet dans une lithographie qui porte cette légende : — Soldats, vous avez bien mérité de la patrie ! la République vous accorde à chacun une paire de sabots ! Après avoir vu Hoche, au premier tableau du drame, en caporal des gardes-françaises, on le retrouve ensuite à la tête de l'armée de la Moselle devant Wissembour ; puis il fait son entrée dans la ville. C'est même, à mon avis, un des plus jolis tableaux du drame. Un décor hivernal, les toits couverts de neige ; on échange quelques coups de fusil encore, histoire de faire sentir au public l'odeur de la poudre ; puis, des roulements de tambours ; l'armée fait son entrée triomphale ; en

tête, des tapins, puis la musique militaire jouant la *Marseillaise*. Puis, Hoche, à cheval, entouré de son état-major, apparaît, se dresse dans les étriers et crie : « Vive la République ! ». On sait que la jeune gloire du général Hoche ne le mit pas à l'abri des intrigues. Ce capitaine heureux devint redoutable aux yeux du Comité de Salut public. Nous le retrouvons à la Conciergerie, et la toile se lève sur une sorte de tableau vivant, retraçant l'appel des condamnés de Muller, qui est à Versailles. Et l'acte se termine par une scène où les auteurs quittent les banalités de la pièce militaire et du mélodrame, et qui prend les proportions d'un tableau d'histoire. Sobre, bien faite, cette scène nous montre l'arrivée de Saint-Just, prisonnier par le 9 thermidor, au moment où Hoche, délivré, est appelé au commandement de l'armée de la Vendée. La figure de Saint-Just, quoique flattée à l'excès par les dramaturges, y est dessinée d'un contour large et énergique; il en appelle à la postérité, qui, dit-il, rendra justice à ses intentions, si elle ne l'absout pas. Devant cet ennemi abattu, Hoche se sent attendri. Saint-Just grandit à ses yeux par la fierté qu'il montre dans la débâcle, et, comme on le mène à la mort, Hoche, triste et ému, prononce son oraison funèbre par ces mots qui contiennent un regret : — « C'est égal, c'était un homme ! » M. Gravier, — le sympathique « cocu » de *Roger la Honte*, jouait, à l'origine, avec beaucoup de chaleur et d'énergie le rôle du général Hoche, qui est échu aujourd'hui à un jeune acteur

bien inexpérimenté, M. Tersant. M. Ulysse Bessac était fort bien, lui aussi, dans le Saint-Just haut sur sa cravate « portant sa tête comme un saint-sacrement », dont Taillade nous avait donné autrefois un vivant portrait dans les *Blancs et les Bleus*, d'Alexandre Dumas père, au Châtelet. Un M. Albert y est correct, rien de plus. Nous nous rappelons M. Péricaud dans l'usurier Villain (avec deux L pour mieux voler), sorte de père Isaac qui est du parti qui lui fait gagner de l'argent et sait retourner sa cocarde à l'occasion. C'est un des auteurs, M. Georges Richard, qui a repris le rôle, il y est plaisant.

30 AOUT. — Première représentation de *Jack l'Eventreur* (*Jack the Ripper*), drame nouveau en cinq actes et sept tableaux, de MM. Xavier Bertrand et Louis Clairiau[1]. — Nouveau, si l'on veut... Car, sous un titre d'actualité, ses auteurs (MM. Péricaud et Gaston Marot, disait-on dans les couloirs), ont largement puisé dans le sac à tout grain d'où l'on a déjà extrait tant de moutures. C'est ainsi que vous trouverez dans le mélodrame en question : le gentilhomme, dont une fille a été volée ; l'assassin (et un fier assassin,

1. DISTRIBUTION. — Jackson, M. *Dalmy*. – Sir Stevens, M. *Reykers*. — James Plack, M. *Desjardins*. — Robinson Brown, M. *Bunel*. — William, M. *Edvard*. — Toby, M. *Rablet*. — Peters Wild, M. *G. Villers*. — Stoneps, M. *Karl*. — Trens, M. *G. Vidal*. — Maître Tony, M. *Derbley*. — Brook, M. *Kraft*. — Warlepp, M. *Leroy*. — Stops, M. *Marini*. — Rixell, M. *Georges*. — Merson, M. *Boris*. — La Blackhorn, Mme *Elise Duguerel*. — Ketty, Mlle *Spinoy*. — Ellen, Mlle *Tavernier*. — L'Irlandaise, Mlle *Lucie Léonce*. — Mary Clarwick, Mlle *Lia Lambert*. — Eva, Mlle *Jeanne Prady*. — Anna, Mlle *Berthe*. — Jane, Mlle *Blumbert*.

allez! Jack l'Eventreur lui-même!) aimé par une honnête jeune fille, surnommée « la Petite Vierge », et précisément celle que recherche l'honnête gentilhomme; la voleuse qui se trouve être la mère de Jack; sans compter le policier par vocation et le groom comique. Je vous dis qu'il y a de tout la-dedans, et ce tout constitue une pièce qui se laisse voir et qui n'est pas plus ennuyeuse qu'une autre de même littérature et de même acabit. Faut-il vous la conter par le menu? (Non, n'est-ce pas ?) Vous dire comment Jack, prenant habilement le déguisement du chef de la police de New-York, entend les dépositions des femmes qu'il punira plus tard en leur coupant le cou... (pourquoi le cou ?) comment Ketty, la maîtresse de Jack, refuse de livrer son amant, et aussi de rentrer dans la noble famille où elle n'apporterait que le déshonneur; comment, enfin Jack finit par recevoir en pleine poitrine la balle qu'il a bien gagnée? Qu'importe qu'il meure, nous dit-il, puisque d'autres Jack naîtront, qui feront trembler la société et le vengeront ! Voilà qui promet !... Nous n'insisterons pas sur les invraisemblances habituelles à ce genre de pièces (Dennery en a commis bien d'autres) ; mais, après avoir dit que *Jack l'Eventreur* ne manque ni d'action, ni même d'intérêt (peu de blague à l'orchestre et beaucoup de bravos aux galeries supérieures), nous adresserons nos compliments aux interprètes. M. Dalmy (soignez la prononciation, cher monsieur) est on ne peut mieux à l'aise dans le rôle de Jack l'assassin; M. Rablet, un ancien élève de Talbot,

que nous avons vu au quartier latin : à Cluny et chez les Etudiants est un jeune comique fort amusant ; M. Bunel a du naturel ; Mlle Spinoy (de faux airs de Mlle Depoix) a de la grâce et de l'émotion ; Mlle Elise Duguéret, enfin, donne du relief à la figure de la Blackhorn, voleuse d'enfants et ivrognesse policière.

4 OCTOBRE. — Première représentation (privée) de la *Conspiration du général Malet*, drame historique en cinq actes et un prologue de M. Augé de Lassus [1]. — Sur les ordres très sévères de M. Constans, dont la « sollicitude » s'étend, dit-on, jusqu'aux innocentes chansons de café-concert égratignant un tantinet le gouvernement, la censure avait cru devoir interdire, pour cause d'allusions plus ou moins voulues, la *Conspiration du général Malet*. La direction du Château-d'Eau ne s'est tenue ni pour battue ni pour contente. Dans un but facile à saisir, elle nous a offert ce soir à bureaux fermés, une représentation intime (la salle comble !) du drame historique de M. Augé de Lassus. Claude-François de Malet avait servi dans les mousquetaires. Ayant embrassé avec ardeur les principes de la Révolution, il fut nommé commandant de la garde nationale de Dôle, sa ville natale, organisa plu-

1. DISTRIBUTION — Malet, M. *Desjardins*. — Benazet, M. *George Richard*. — Lahorie, M. *Dalmy*. — Général Dejean, M. *Reykers*. — Comte Passavia, M. *Rablet*. — Fabrice, M. *Karl*. — Colonel Doucet, M. *Derblay*. — Rateau, M. *Villiers*. — Diana, Mme *Courbois-Guyon*. — Malvina, Mlle *Andrée Canti*. — Blanche, Mlle *Prady*. — Rose, Mlle *Berthe Sirodot*.

sieurs bataillons de volontaires, partit pour l'armée du Rhin comme simple capitaine, devint adjudant-général en 1793 et général de brigade en 1799. Appelé à l'armée d'Italie en 1805 il y contribua aux succès de Masséna qui le nomma gouverneur de Pavie. Mais Malet, resté républicain, ne crut pas devoir s'incliner devant l'heureux guerrier qui travaillait à relever le trône, et l'opposition qu'il manifesta dès le principe aux projets de Napoléon l'arrêta dans une carrière qui pouvait devenir brillante. Disgrâcié, il revint à Paris, et, s'étant lié avec les hommes les plus connus par leur aversion pour la nouvelle dynastie, il se rendit suspect à la police et fut arrêté. C'est dans sa prison que Malet conçut le projet qui a rendu son nom célèbre. L'influence de quelques chefs royalistes et l'appui d'un bataillon de la garde de Paris : tels étaient les faibles moyens sur lesquels il comptait pour renverser le gouvernement impérial. Dans la nuit du 23 au 24 octobre, il s'échappe de sa prison, annonce dans les casernes la mort de Napoléon, fait sortir de la Force les généraux Guidal et Lahorie, arme quelques soldats, les dirige sur plusieurs points et se rend lui-même à l'état-major de la place. Tout, jusque-là, semblait favoriser cette tentative extraordinaire ; mais le commandant de Paris, M. Hulin, hésitant à obéir aux ordres falsifiés qu'on lui présente, Malet, dans son impatience, lui tire un coup de pistolet. Cet acte imprudent éclaira les assistants, qui se saisirent de l'audacieux conspirateur. Tra-

duit le lendemain devant une commission militaire, avec ses complices Lahorie et Guidal, il fut, comme eux, condamné à mort, et fusillé le 29 octobre 1812. Suivant pas à pas le livre de M. Hamel intitulé: *Les deux conspirations du général Malet*, le dramaturge nous montre Malet refusant, pour cause de républicanisme, de signer une adresse au premier consul (c'est le premier acte); s'évadant ensuite (deuxième acte), par une ruse assez bien imaginée, de la maison de santé du faubourg Antoine où il était interné; puis délivrant son ami Lahorie, prisonnier à La Force; se rendant, avec Lahorie et le colonel Doucet, chez Benazet, le chef de la police si prompt à remplacer le buste de l'Empereur par celui de la République, et *vice versa*, selon qu'il croit que l'Empereur est mort ou vivant. Au quatrième acte, Bénazet prend sa revanche en faisant arrêter Malet. Les deux derniers tableaux nous montrent Malet passant devant le conseil de guerre et définitivement fusillé, après un « truc » renouvelé de la *Tosca*. Il y a, dans l'acte du jugement, des réponses historiques. Il en est aussi de comiques: telles sont celles du colonel « qui n'y comprend rien du tout » et qui nous donne un bien amusant spécimen de l'obéissance passive. Quand nous aurons constaté les efforts du jeune comédien Desjardins, chargé du rôle du général Malet (il s'est, ma foi, fort bien tiré de sa tâche difficile), et relaté le succès de M. Georges Richard dans le rôle du policier Bénazet, nous aurons dit à peu près tout ce qu'on peut dire d'une pièce assez banale, à laquelle la

censure a peut-être fait un peu plus d'honneur qu'elle n'en méritait [1].

12 OCTOBRE. — Première représentation du *Secret de la Terreuse*, drame en cinq actes, de MM. William Brusnach et Henry Cauvain [2]. — La « Terreuse », ainsi appelée parce qu'elle se terrait à la suite des Vendéens, est absolument dévouée à son maître, le comte de Trémeillan. Aussi n'hésite-t-elle pas à abattre dans le fossé M. de Mortrey, l'amant de Mme de Trémeillan, et à étrangler ensuite la femme Torquenié, qui a vu le coup. Deux assassinats dont est accusé et condamné (oh! la justice!) malgré le défaut de preuves, l'innocent garde Jean Torquenié. Au bout de sept ans (on lui a fait grâce des trois années de reste), Torquenié, retour du bagne, songe à sa réhabilitation, et s'en va justement trouver, pour l'obtenir, un jeune avocat, Armand d'Arcey, le fils du juge qui l'a condamné et le fiancé de Mlle Marguerite de Trémeillan. Armand d'Arcey se consacre bravement à cette tâche, dans laquelle il est, d'ailleurs, aidé par une suite de circonstances favorables : la découverte du livre (*le Vicaire de Wackfield*) dont les mots soulignés servaient de correspondance entre les deux amants, et le propre aveu de la Terreuse

1. La première représentation publique aura lieu le 25 obtobre.
2. DISTRIBUTION. — Armand d'Arcey, M. *Desjardins*. — L'abbé Dubois, M. *Georges Richard*. — Jean Torquenié, M. *Dalmy*. — Comte Tremeillan, M. *Reykers*. — Rousseau, M. *Rablet*. — La Terreuse, Mme *Duguéret*. — Marguerite de Tremeillan, Mme *Courbois-Guyon*. — Jeanne Torquenié, Mlle *Marie Patry*. — Mme Darsey, Mlle *Laurenty*. — Madeleine, Mlle *Bremins*.

dans une scène de suggestion *in extremis*, en présence de Jean Torquenié, de sa fille et du bon abbé Dubois — qui, lui, a toujours cru à l'innocence du condamné. Bref, à onze heures et demie du soir, le comte de Trémeillan lui-même, encore que cela ait été un peu dur à le lui arracher, finit par reconnaître devant tous le double crime de sa servante un peu trop zélée, et consent à s'expatrier pour laisser Armand, le fils du juge indigne, épouser Mlle de Trémeillan, et par permettre à l'infortuné Torquenié, moralement réhabilité, de terminer ses jours dans le pays qui l'a vu naître. MM. Georges Richard (le bon curé), Dalmy (Jean Torquenié), Desjardins (Armand d'Arcey); Mmes Duguéret (la Terreuse) et Courbois-Guyon (Marguerite de Trémeillan) ont convenablement interprété (voir même un peu plus que convenablement) ce drame banal (beaucoup plus que banal).

22 NOVEMBRE. — Première représentation de *Desaix*, grand drame militaire en cinq actes et dix tableaux de MM. Gaston Marot et Péricaud [1]. — Hoche, Augereau, Kléber, Malet, Desaix enfin : il est dit que tous nos généraux de la Républi-

1. DISTRIBUTION. — Desaix, M. *Desjardins*. — Kléber, M. *Dalmy*. — Merlin de Thionville, M. *Reykers*. — De Mirebois, M. *Taldy*. — Jacques, M. *Firmin*. — Bonaparte, M. *Karl*. — Balivet, M. *Rablet*. — Galurin, M. *Bunet*. — Mourad-Bey, M. *Villiers*. — Fritz, M. *Edward*. — Gaussman, M. *Kraff*. — Rissler, M. *Marini*. — Amiral Reith, M. *Vidal*. — Soliman, M. *Cornès*. — Simonne, Mme *Laurenty*. — Louise, Mme *Courbois-Guyon*. — Justine, Mlle *Andrée Conti*. — La duchesse, Mlle *Lucie Léonce*. — La comtesse, Mlle *Bremens*. — Henriette, Mme *Dauberive*. — Wilhelmine, Mlle *Jeanne Prady*. — Scholastique, Mlle *Blumbert*. — Claudie, Mlle *Aline*.

que défileront au Château-d'Eau, — sans compter Fanfan-la-Tulipe, avec un anachronisme assez pommé, et telles anciennes pièces du répertoire : le *Drapeau tricolore, Marianne ou la Vivandière de Sambre-et-Meuse*, *Bara*, la *Convention nationale*, etc., dont il s'agit d'utiliser les costumes militaires. De toutes les victoires de Bonaparte, celle de Marengo fut une de celles qui excitèrent en France le plus d'enthousiasme. L'Italie entièrement délivrée du joug autrichien, l'espoir d'une longue paix, les brillants exploits qui signalèrent cette journée, tout contribua à faire de cette fameuse bataille une des plus populaires de notre Révolution. Mais la joie universelle fut troublée par la mort d'un homme dont le courage avait contribué à décider le succès de la journée. Appelé d'Egypte par Bonaparte pour prendre sa part de gloire dans la campagne d'Italie, Desaix se hâta de se rendre à l'invitation de son général, et arriva peu de jours avant la bataille de Marengo, où il commanda la réserve, le 25 prairial an VIII. Déjà les ailes de l'armée française étaient tournées et sa cavalerie enfoncée, lorsque Desaix accourut et chargea les Autrichiens avec une vigueur qui détermina le succès. Ce fut dans cette charge qu'il reçut un coup mortel ; il n'eut, paraît-il, que le temps de proférer ces mots : « Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de ne pas avoir assez fait pour la postérité. » A peine revenu à Paris, Bonaparte s'occupa de faire rendre les honneurs à son illustre général ; il fit publier l'arrêté sui-

vant : 1° Le corps du général Desaix sera transféré au couvent du Grand-Saint-Bernard, où il lui sera élevé un tombeau ; 2° Les noms des demi-brigades, des régiments de cavalerie, d'artillerie, ainsi que ceux des généraux et chefs de brigade, seront gravés sur une table de marbre, placée vis-à-vis le monument. — BONAPARTE ». Les grands corps de l'État tinrent à exprimer leur douleur de la mort de Desaix ; il y eut une séance du *Tribunat* uniquement consacrée à la mémoire de ce brave général. Tous les membres se réunirent, revêtus de leur grand costume, et portant le deuil ; un sarcophage, décoré de trophées, fut élevé au milieu de l'enceinte ; on lisait sur ses deux faces principales : « Aux mânes de Desaix, aux braves morts aux champs de Marengo ». Puis le président se leva, et rappela tous les souvenirs de la vie du guerrier dont on déplorait la perte. C'est cette vie-là même que MM. G. Marot et Péricaud nous content à grands traits. Quel que soit le nom des auteurs, ce genre de drames à coups de dictionnaire et à coups de fusil n'a jamais, au Château-d'Eau, qu'un seul et même modèle, et nous retrouvons dans *Desaix* la turlutaine habituelle : les deux généraux (ce sont ici Desaix et Kléber) combinant un plan de jonction des armées ; la brave espionne, au compte des Français, et la mère dont on va fusiller le fils ; le noble (M. de Mirebois) qui trahit ; la traditionnelle intrigue d'amour se greffant sur l'intrigue historique ; la ronde obligée intitulée la *Brosse du Colonel;* le

héros qui résiste aux policiers et sa mort glorieuse au champ d'honneur. Il va sans dire qu'il y a, à chaque tableau, un défilé de troupes, tambours et musique en tête, — tantôt on joue la *Marseillaise* et tantôt le *Chant du Départ*, — et il est bien entendu que, chaque fois, la toile baisse sur le cri de : « Vive la République ! » Le malheur est que rien n'est expliqué, et que d'Allemagne en Égypte et d'Égypte en Italie, les victoires sont remportées avant qu'on ait vu engager les batailles. Et puis, si la pièce est convenablement *montée*, les chevaux ne le sont pas aussi bien : ainsi a-t-on vu les cadavres se relever de peur d'être piétinés par l'état-major de Bonaparte. Le jeune Desjardins — le Malet de la veille — nous a paru un Desaix un peu hésitant ; mais Mme Laurenty est une très émouvante Simone. Citons encore Dalmy-Kléber et Mme Courbois-Guyon dans le rôle de Louise ; puis deux gentils comiques : MM. Bunel et Rablet.

10 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Un Drôle*, pièce en quatre actes (d'après le roman de M. Yves Guyot) de M. Georges Bertal[1]. — Un roman à clef, paraît-il, présentant, entre autres portraits, celui d'un célèbre éditeur du quartier de l'École de médecine, fondateur de revues, qui ont depuis prospéré, et aussi celui d'une actrice qui joua la comédie au Gymnase... Pièce non politi-

1. DISTRIBUTION. — Le docteur, M. *G. Richard*. — Maxime, M. *Desjardins*. — Baltard, M. *Reykers*. — Corbière, M. *Taldy*. —Vauchelin, M. *Bunel*. — Jeanne, Mlle *Maljean*. — Florid, Mlle *De Severy*.

que, et ne pouvant froisser ni les réactionnaires, ni les républicains. « *Un Drôle*, nous disait M. Bertal, froissera seulement ceux qui considèrent un député comme un personnage sacré, car mon héros, tout en étant un ignoble faiseur, va siéger à la Chambre... » C'est donc dans le but de devenir député de Jussy (Aisne) que Julien Corbière, l'intrigant éditeur, lâche — en la volant du reste — sa maîtresse Florid, et devient l'époux de Mlle Jeanne Baltard, aimée d'un honnête avocat sans fortune, Mavime Verneuil. « Si jamais le malheur vous frappe, dit l'amoureux éconduit, venez à moi... « Et un mois à peine après son mariage avec le féroce *struggleforlifeur* (barbarisme créé par Daudet), Mme Corbière n'est rien moins qu'heureuse... Non content de tripoter, sans succès du reste, avec le sieur Jacquemart (lisez : Philippart), fondateur d'une certaine Banque Universelle (dont on s'arrache des actions, en attendant qu'on s'arrache les cheveux), Corbière revient effrontément à son ancienne maîtresse. Ce qui amène l'inévitable scène des deux femmes : l'illégitime insultant l'épouse (déjà mère), défendue fort à propos par Maxime Verneuil. D'où la scène des deux hommes, non suivie, d'ailleurs, de duel ; car il est bien entendu, n'est-ce pas, que Corbière n'est pas seulement un escroc avec lequel on ne croise pas le fer, mais un lâche. Un lâche et un imbécile, ce Corbière qui se laisse ruiner d'abord, et se fait pincer ensuite comme le dernier des crétins... Nous croyions tous *Un Drôle* plus « drôle » que cela... Si Corbière est

naïf, la pièce qui le met en scène est l'œuvre d'un dramaturge vraiment trop inexpérimenté : n'insistons pas... M. Desjardins, déjà engagé à l'Ambigu, auquel il appartiendra dans quelques jours, a fait sincèrement applaudir sa belle voix étoffée et sa diction très juste dans le rôle de Maxime Verneuil, l'avocat aussi sympathique que broussailleux. Mlle de Severy donne, elle aussi, une certaine physionomie au personnage de Florid, et Mlle Marcelle Maljean (Jeanne Corbière) nous a paru en progrès depuis Geneviève du *Chevalier de Maison-Rouge*. MM. Taldy (Corbière), Reykers (Baltard) et Bunel (Vauchelin) tiennent congrument leurs rôles. Le *Bourgmestre de Saardam*[1] accompagne joyeusement sur l'affiche la pièce de M. G. Bertal.

L'année 1889 se résumait au Château-d'Eau dans le tableau suivant :

1. Distribution. — Le Bourgmestre, M. *Georges Richard*. — Pierre Ier, M. *Dalmy*. — Lefort, M. *Kal*. — Marquis de Châteauneuf, M. *Edvard*. — Lord Simplez, M. *Villiers*. — Flimann, M. *Léo*. — Maria, Mlle *Jeanne Prady*.

	Nombre d'actes.	Date de la 1re représentat. ou de la reprise.	Nombre de représentat. pend. l'année.
Le Trouvère, opéra..............	4 9 tab.		2
Joconde, opéra-comique.........	3		3
Le Voyage en Chine, op.-c......	3		9
Les Amours du Diable, op.-f....	3 10 tab.		1
Si j'étais roi, op.-c............	3		3
Le Chien du Jardinier, op.-c.	1		3
Sire Olaf, légende symph.......	3		2
Lucie de Lammermoor, op......	4		1
Fanfan la Tulipe, op.-c........		3 février.	31
Hoche, drame..................	5 10 tab.	3 août.	28
**Jack l'Eventreur*, drame.......	5 7 tab.	30 août.	42
**Le Secret de la Terreuse*, dr...	5	12 octobre.	18
**La Conspiration du gal Malet*, d.	5	25 octobre.	30
**Desaix*, drame.................	5 10 tab.	22 novemb.	14
Le Bourgmestre de Saardam, p.	2	7 décemb.	9
**Un Drôle*, pièce................	4	10 décemb.	6



EDEN-THÉATRE

Au *Petit Duc* succède, le 25 avril, une reprise d'*Orphée aux Enfers* [1]. — N'avons-nous pas dit tout ce qu'il y avait à dire d'*Orphée aux Enfers*, lorsque la célèbre opérette d'Offenbach, créée jadis dans la boîte en carton du passage Choiseul, reparut pour la quatrième fois au Square des Arts-et-Métiers, dans le cadre de la splendide mise en scène que lui donna M. Debruyère. Pour la reprise d'aujourd'hui — la reprise de l'Exposition — M. Paul Renard, directeur de l'Eden-Théâtre, pouvait faire aussi bien, mais il ne pouvait guère faire mieux que son prédécesseur de la Gaîté. Il est certain que les douze tableaux d'*Orphée aux Enfers* composent un des plus fas-

1. DISTRIBUTION. — Jupiter, M. *Christian*. — Aristée-Pluton, M. *Alexandre*. — Orphée, M. *Minart*. — John Styx, M. *Raiter*. — Mercure, M. *Duplay*. — Minos, M. *Courcelles*. — Rhadamante, M. *Deltombe*. — Eaque, M. *Berville*. — Mars, M. *Hérissier*. — Vulcain, M. *Ploton*. — Eurydice, Mlle *J. Granier*. — Cupidon, Mlle *Gélabert*. — Vénus, Mlle *Demarsy*. — Diane, Mlle *Saulier*. — Junon, Mlle *Baudu*. — L'opinion publique, Mlle Maury.
Le 25 juin, Mlle Berthe Thibaut, remplaçait Mlle Granier dans le rôle d'Eurydice.

tueux spectacles qu'on ait jamais offerts au public. Ne reparlons pas de la pièce, cette débauche est de trop vieille date pour qu'on la reproche aux hommes d'esprit (M. Hector Crémieux seul nommé sur l'affiche, et M. Ludovic Halévy, son collaborateur masqué) qui l'ont si bien réussie. Aussi bien s'efface-t-elle à l'Eden — où on l'entend si mal — derrière le spectacle qui en est la contradiction magnifique. C'est même un étrange contraste que celui de cette poésie recouvrant cette parodie. Tandis que le dialogue bafoue les dieux et les mythes de l'antiquité, le décor les célèbre et le costume les idéalise. L'Olympe pouvait sembler drôle entre les deux coulisses et sur la toile de fond peinturlurée à la diable d'un petit tréteau; il apparaît grandiose, transporté sur une si vaste scène, au milieu d'architectures harmonieuses, sous une voûte de lumière électrique. C'est un coup d'œil éblouissant que celui de cet immense hémicycle traversé par des escaliers montant dans les nues, où les divinités sommeillent dans des poses de statues antiques. Quand elles reprennent la parole, l'antithèse prend une bizarrerie presque fantastique. Imaginez une parade logée dans le véritable Olympe de l'*Iliade;* le coq-à-l'âne perchant à côté de l'aigle sur le sceptre de Jupiter; Bobèche grimpant sur la frise du Parthénon pour débiter ses lazzis et criant à l'Apollon Citharède : « En avant, la musique! » Le défilé triomphal des dieux, le ballet des Mouches aux pagnes bigarrés, le banquet de Pluton, dressé dans un pandæmonium embrasé, resplendissant

d'aiguières et de candélabres, autour duquel circulent les pages infernaux, noirs comme la nuit et rouges comme le feu : autant d'intermèdes mirifiques où la magie se mêle à la bouffonnerie. *Orphée* a toujours résisté et résistera toujours aux changements qui se font dans les goûts et dans les esprits. La musique en sera sans cesse jeune, gaie, alerte. Tout le monde connaît ces faciles refrains, qui, depuis trente ans, sont dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres. La pièce a rapidement fait le tour du monde, et partout où il y a un thétâre, un instrument de musique, aux îles Sandwich, en Australie, chez les sauvages de l'Afrique, *Orphée aux Enfers* est devenu populaire. On sait que, dans sa dernière incarnation, il s'est enrichi de plusieurs morceaux nouveaux, dignes de ceux qui lui avaient valu sa brillante renommée. A la place de la courte introduction qui servait de lever de rideau au premier acte, le maître écrivit une véritable ouverture en forme de *pot-pourri*, où les différents motifs de l'opéra sont traités avec beaucoup d'habileté : la seconde moitié même en est travaillée avec une véritable entente de l'effet : c'est grand dommage que l'orchestre de l'Eden l'ait jouée si mollement. Ah! si le pauvre Offenbach eût été là, comme il eût secoué cette somnolence et réveillé ces endormis! Le chœur des élèves d'Orphée, chanté par des enfants et des femmes, est tout à fait joli; l'introduction, exécutée par tous les violons-soli, est une trouvaille. Citons encore les couplets de l'Amour, gentiment dits par Mlle Gélabert, ceux

de Mercure, gâchés par M. Duplay, et les airs de ballet, où le tour élégant de l'idée est toujours rehaussé par une instrumentation piquante et pleine de détails ingénieux. C'est heureusement Christian qui porte la foudre en aluminium du Jupiter-*tannant* de la pièce. Avec lui, cette foudre est à coup sûr « en bois de calembour », comme le coffret que la reine de *Ruy-Blas* fait porter par Don Guritan

A son père, monsieur l'électeur de Neubourg.

car les jeux de mots les plus incongrus en pleuvent dru comme grêle. A côté de Jupiter (Ernest, comme on l'appelle familièrement, et vous pensez si le public rit de l'allusion, au trop fameux général Boulanger), à côté de Christian, il faut tout de suite citer M. Alexandre, plein d'entrain et de fantaisie dans Aristée. Chose curieuse : à la Gaîté, on entendait à peine l'aimable chanteur ; à l'Eden, au contraire de ses camarades, il paraît avoir une voix formidable. Ne parlons ni d'un Orphée qui semble revenir de Belgique — avec les décors, — ni d'une Vénus plus « en jambes » qu' « en voix » — c'est Mlle Demarsy, vous la connaissez et vous l'appréciez — ni de Diane, ni d'Hébé (Mlles Saulier et Durand sont pourtant fort agréables à voir) ; arrivons à Jeanne Granier, toujours vraiment supérieure dans le rôle d'Eurydice, qu'elle joue et chante à ravir. On a fait à la spirituelle et charmante artiste le succès qu'elle méritait, et redemandé l'*Evohé* (ne contient-il

pas à lui seul toute la pièce?) qu'on nous a fait attendre un peu bien longtemps; elle le lance d'une voix voluptueuse et chaude qui mettrait en branle une ronde de bacchantes.

14 JUIN. — Reprise d'*Excelsior* [1]. — De la première d'*Excelsior* naquit à Paris — on s'en souvient — l'apparition du ballet italien. Qu'était-ce donc que le ballet italien? Une forme nouvelle du théâtre? Oui et non. De la chorégraphie et de la pantomine; de la féerie aussi; surtout du mouvement, mais du mouvement cadencé, rythmé implacablement jusque dans ses allegros. Tel que le comprend Manzotti — l'auteur d'*Excelsior* et le rénovateur du genre — c'est, si nous ne nous trompons, la pièce fantastique de Jules Verne, avec son grain de philosophie, de décorations superbes, et dépourvue de dialogue... Le ballet italien dure cinq ou six quarts d'heure, jamais plus, et il n'a pas d'entr'actes : à l'Eden, il y en a deux : il fallait bien faire quelque chose pour ces dames du promenoir... Les tableaux se succèdent sans interruption ; les danses, les scènes s'enchaînent, et le spectateur, haletant, l'esprit surexcité, l'œil fatigué, va de l'alpha à l'oméga de cet alphabet, sans désemparer. Le jarret des Milanaises et des Turinoises est seul capable de résister à ces « ensembles », interrompus par de rapides changements de costumes dans la coulisse même du théâtre : nous ajouterons que l'Italie a seule égale-

1. L'Obscurantisme, M. *Pratesi*.— La Civilisation, Mlle *Brianza*. — La Lumière, Mlle *Gallinetti*.

ment les masques expressifs et les gestes intelligents capables de remplacer l'explication parlée du drame. C'est là l'originalité du genre. Enfin, on sent que tout cela — mise en scène, action, décors et trucs, ballabiles et défilés — est combiné, composé, traduit par un seul homme. Manzotti n'a pas de collaborateurs : le musicien lui-même, qui n'est certes pas le premier venu parmi les Italiens, l'auteur de *Siéba* et de quarante ballets, joués au-delà des Alpes avec le plus vif succès, M. Marenco, au rebours de ce qui se passe chez nous, reçoit la commande des rythmes nécessaires pour suivre la pensée du poète. Vous vous souvenez, je suppose, du sujet d'*Excelsior*, qui fut joué trois cents fois de suite, sans compter les reprises. Quand le rideau se lève, c'est la nuit. Dans une ville où les cloches sonnent pour un auto-da-fé, le Génie des ténèbres, l'Obscurantisme, tient enchaînée à ses pieds une femme « belle comme le sourire de Dieu », la Lumière. Tout à coup une voix s'élève : « Génie de l'humanité, ô lumière ! ô progrès ! lève-toi ! » et la femme s'éveille, se dresse et crie à son tour à l'esprit du Néant : « Regarde ! » Alors la scène se transforme : nous sommes transportés dans le royaume de la Science, régions éblouissantes où tous les pas de l'intelligence humaine sont marqués en caractères d'or : Vapeur, Télégraphie, Suez, etc. Il faut dire aussi que la hardiesse de la conception n'est affaiblie en rien dans l'exécution. Ce magnifique tableau, avec ses escaliers énormes, ses costumes brillants et ses « ensembles dansés », dé-

cida jadis du succès de la soirée. La suite ? Manzotti nous montre, dans des scènes bien agencées, la découverte de Papin, les premiers essais du bateau à vapeur, le laboratoire de Volta à Côme, le désert et le simoun — que vient faire là le simoun ? — le canal de Suez (pas question de Panama) et le percement du Mont-Cenis, — et, cette revue passée, comme l'esprit du Néant, confondu cherche à fuir dans les entrailles de la Terre, la Lumière l'arrête : « Un jour tu m'as fait esclave : c'est mon tour aujourd'hui. Pour toi, la mort ; pour l'humanité, la vie dans cet espoir devenu une réalité : Excelsior ! » Excelsior, l'avant-dernier tableau, sous la Tour Eiffel (naturellement) et devant le Dôme central, représente, aux sons de la *Marseillaise*, la grande fête des Nations, et le dernier est l'apothéose de l'Industrie et de la Paix. Sur le livret scientifique que je viens de rappeler, le chorégraphe a réglé ses soli pour la « première danseuse de rang français », ses pas de deux avec le premier danseur et ses grands ballabiles pour tout le corps de ballet : on sait s'il peut être nombreux à l'Eden-Théâtre. On sait aussi qu'il manœuvre, sur cette immense scène, avec un rare entrain et une précision merveilleuse. L'art d'y lever les jambes « toutes ensemble » y est poussé jusqu'à ses limites extrêmes, et M. Manzotti (on dit que, cette fois, retenu à Milan, il se serait fait remplacer par son régisseur), M. Manzotti est un maître en la science de grouper les masses de manière à former des tableaux vraiment décoratifs. Que tout cela soit souvent

d'un criard et d'un clinquant de mauvais goût, nous n'en disconvenons point... Il n'en est pas moins vrai qu'étant admis le genre, il s'y trouve parfois de jolis effets qui ont plus d'une fois soulevé, ce soir, les applaudissements de la claque, aux derniers rangs du balcon, et aussi des spectateurs de l'orchestre... Les *Facteurs du Télégraphe*, mis en galop ; l'*Abolition de l'Esclavage*, devenue le sujet d'un pas d'ensemble, et le grand ballabile de la *Concorde*, telle est la poétique qu'on pourrait appeler l'*américanisation* du ballet, où la *furia* italienne se déploie et se démène dans des chapitres découpés du livre des grandes inventions avec une richesse de diable au corps à laquelle il serait injuste de ne pas rendre hommage.

Nous n'avons plus la Cornalba, qui, hélas ! nous a quittés, ni la Laus, que nous reverrons à l'Opéra, dans la *Tempête*. Mais Mlle Brianza est très gracieuse en Civilisation, Mlle Galinetti est très belle en Lumière, et Mlle Vio paraîtra suffisamment déhanchée en Danseuse indienne, surtout si l'on n'a point vu la Danse du ventre de la rue du Caire. Le gros succès d' « interprétation » a été pour les étonnants tours de force de M. Bianciflori fils, digne successeur de feu Bonesi. La reprise d'*Excelsior* n'est pas destinée aux Parisiens : elle est dédiée à nos visiteurs étrangers et provinciaux, et M. Paul Renard a remonté le grand, le seul grand succès de l'Eden, de façon à n'avoir plus besoin de remonter autre chose jusqu'à la fin de l'Exposition de 1889.

28 NOVEMBRE. — Première représentation d'*Ali-*

Baba, opéra-comique en trois actes et neuf tableaux, de MM. Albert Vanloo et William Busnach, musique de M. Charles Lecocq[1]. — Vous connaissez l'histoire d'Ali-Baba et des quarantes voleurs ? MM. Vanloo et Busnach l'ont adroitement mise en trois actes et neuf tableaux pour le plaisir des yeux. — Nous avions vu la pièce il y a deux ans à l'Alhambra de Bruxelles ; nous l'avons retrouvée ce soir à l'Eden de Paris. — Les habiles auteurs ont eu le soin d'éviter quelques-uns des détours du conteur des *Mille et une Nuits*, qui en prend à son aise, comme on sait, et ils y ont apporté quelques heureuses modifications dans le goût occidental. Les aventures d'Ali-Baba nous introduisent d'abord dans les Magasins de Cassim ; puis dans la forêt, à l'entrée de la caverne des brigands, où l'on voit la fameuse porte qui s'ouvre au commandement ; — puis sur la place où l'on vend le mobilier d'Ali-Baba, et qui nous rappelle un coin de la rue du Caire de la défunte Exposition ; — puis dans la masure toute ensoleillée qu'il habite ; puis dans la caverne des brigands où sont entassées toutes les richesses que vous pouvez vous imaginer, où Cassim se baigne dans les coffres pleins d'or, et où nous assistons à un ballet d'almées, d'hommes d'armes, etc., sur le vieil air de l'ancien quadrille de l'*Enfer*. (Un peu long ce ballet). Elles continuent dans

1. DISTRIBUTION. — Ali-Baba, M. *Morlet*. — Cassim, M. *Gourdon*. — Zizi, M. *Désiré*. — Saladin. M. *Constance*. — Kandgyar, M. *Gobereau*. — Maboul, M. *Hurbain*. — Morgiane, Mlle *Jeanne Thibault*. — Zobéide, Mlle *Gabrielle Arvyl* (début) — Medjéa, Mlle *Mainardi*. — Une esclave, Mlle *Geslin*.

le palais d'Ali-Baba, dans le cellier où les voleurs sont cachés dans les outres, dans une ruelle de la Casbah, et dans les jardins d'Ali-Baba, où se donne la fête obligée. L'avarice de Cassim, ses transes dans la caverne, son impayable transformation en brigand et ses fureurs réprimées par Zizi donnent la note comique, et les transport de Zobéïde la note grivoise. On a pu dire de M. Lecocq qu'après avoir été l'un des compositeurs les plus populaires de son temps, il en est resté un des plus consciencieux. Il fait avec soin sa musique facile. Les couplets joyeux ne sont pas écrits à la diable, et il a le souci de la facture jusque dans ses moindres motifs. *Ali-Baba* (on l'a déjà reconnu quand la pièce fut donnée pour la première fois à Bruxelles) est une œuvre spécialement travaillée par son auteur. L'orchestre ne se borne pas à des accompagnements discrets, et il a des sonorités distinguées, d'heureuses alliances de timbres, des dessins délicats, — qui, malheureusement, se perdent en une salle aussi vaste et aussi ouverte que celle de l'Eden. Quand l'excellent Gourdon, qui s'est vraiment distingué dans le rôle de Cassim, a parlé de l'inconvénient des courants d'air, les spectateurs ont ri et... applaudi. A citer parmi les morceaux les plus appréciés le duo *Ni vous ni lui;* l'air du baryton : *Oui, je suis ce pauvre homme*, d'un tour vraiment distingué ; le trio comique : *Quinze sequins et puis quinze font trente*, gaiement enlevé par MM. Morlet et Gourdon et Mlle Arvyl ; le duo-valse fort bien rythmé : *Al-*

lons, qu'une branche propice, et enfin le chœur des voleurs : *Nous sommes quarante*, un pendant au chœur des conspirateurs de la *Fille de Madame Angot*. Telles sont les perles du premier acte, le meilleur des trois, de la partition très touffue d'*Ali-Baba*, qu'on a cependant allégée, pour passer la frontière, de sept morceaux. Le second acte a de fins couplets : *Vous souvient-il du petit bois ?* que Mlle Arvyl souligne peut-être avec trop de zèle, et nous signalerons, au troisième acte, la chanson du Bengali ; la romance très amoureuse : *Jamais je ne vis plus beaux yeux,* où s'étale à son aise le talent de chanteur du baryton Morlet, et enfin le duetto des scribes : *Nous sommes deux habiles gens*, dit avec drôlerie par MM. Gourdon et Désiré. Il n'y a, d'ailleurs, que des éloges à faire des interprètes : Mlle Jeanne Thibault, une très belle Morgiane ; et ce qui ne gâte rien, une excellente chanteuse ; M. Morlet, un pacha plein d'élégance et de chic (témoin son petit *smoking* blanc et cerise du dernier acte) ; M. Gourdon, comédien de bonne et vieille race dans Cassim ; M. Désiré, un très amusant Zizi, et M. Hurbain (Maboul), très drôle en crinoline. Bref, un parfait ensemble. Sans avoir fait pour *Ali-Baba* ce qu'on appelle des folies, M. Paul Renard l'a convenablement monté, et nous a donné, à l'instar de ses confrères, quelques quadrupèdes. Les petites ânes qui gravissent la côte, emportant les voleurs dans leurs outres, animent un délicieux paysage qui pourrait être signé par un maître. D'où vient que le public s'est montré si

froid ?... C'est d'abord qu'il avait froid..., et ensuite, nous l'avons déjà dit, qu'il n'y a guère que les ballets à grand tapage, genre *Excelsior*, qui puissent avantageusement lutter, à l'Eden, contre les bruits du promenoir. L'épreuve de l'opéra-comique proprement dit avait déjà été tentée, dans les meilleures conditions possibles, avec le *Petit Duc* et la *Fille de Mme Angot.* Pourquoi l'avoir renouvelée avec *Ali-Baba*, qui, dans un cadre plus restreint, à la Gaîté, par exemple, eût sans doute obtenu un gros succès ? Le 20 décembre, les représentations d'*Ali-Baba* étaient brusquement interrompues : l'Eden est bien malade.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

A tout seigneur, tout honneur. La Société des Concerts du Conservatoire donnait, le 17 février, une œuvre inédite : la symphonie en *ré* mineur de M. César Franck, — dont on applaudissait la veille, à la Société Nationale de musique, le si remarquable quintette, avec son splendide adagio, dit par le violon : un pur chef-d'œuvre ! Seul, un maître, comme M. Franck, pouvait aujourd'hui mener à bien pareille composition, vraiment classique et puissamment orchestrée. Ne nous étonnons point qu'elle n'ait pas été comprise du premier coup et que les bravos un peu trop prolongés des élèves de M. Franck aient amené quelques chuts. Le savant auteur des *Béatitudes* et de *Rédemption* en a vu bien d'autres !

Après la belle symphonie de M. César Franck, Mme Alphonse Duvernoy (Marianne Viardot) qui ne se produit que rarement en public — nous ne l'avions entendue qu'une fois, il y a quelques années, au Concert Lamoureux du Château-d'Eau — a chanté avec beaucoup de goût, en dépit de quelques traits ajoutés par son illustre mère, Mme Pauline Viardot, le final du premier acte d'*Euryanthe*, qu'on lui a redemandé. Puis la jeune cantatrice nous a dit avec autant de simplicité que de charme un air d'*Idoménée*, de Mozart, et un air de *Rodelinda* d'Haendel.

La « Messe solennelle en *ré* » de Beethoven, qu'on

nous avait fait entendre, l'an dernier, pour la première fois dans son intégrité, a reparu, le 3 mars, sur le programme de la Société des Concerts du Conservatoire. Bien qu'éclatant dans son petit cadre, cette grande œuvre — l'une des plus vastes compositions du maître, le pendant de la Symphonie avec chœurs, c'est tout dire, — a produit une profonde impression sur l'auditoire. Aussi a-t-il rendu justice à l'admirable interprétation des chœurs et de l'orchestre, applaudi M. Berthelier, le charmant violoniste du *Benedictus*, rappelé les solistes et remercié par une chaleureuse ovation le vaillant chef, M. Garcin, qui a magistralement conduit cette difficile exécution.

Grande déception, le 24 mars, au Conservatoire. On nous avait promis *Erostrate*, de M. Reyer, et *Alceste*, de Lulli. Par suite d'une indisposition de M. Delmas, ces deux scènes ont dû être, au dernier moment, retirées du programme, forcément écourté. Il contenait l'intéressante symphonie en *ut* de Schumann, qu'on a trop rarement l'occasion d'entendre; la belle ouverture de *Ruy Blas*, de Mendelssohn, que nous connaissons tous; le délicieux chœur de *Castor et Pollux*, de Rameau, et trois fragments (l'*Enfant est né*, la Pastorale et l'*Alleluia*) du célèbre *Messie*, d'Haendel, qui ont été dits en toute perfection; enfin, le *Concert-Stuck*, de Weber, qui a été rendu d'une façon merveilleuse par Mme C. de Serres (Caroline Montigny-Rémaury).

Le 24 novembre a eu lieu, dans la salle du Conservatoire, l'audition des *Noces de Fingal*, poème de Mme Judith Gautier, musique de M. Colomer. Né en Espagne, mais depuis très longtemps déjà, naturalisé Français, M. Colomer a fait toutes ses études musicales à Paris, et c'est, en même temps qu'un maître pianiste, un compositeur distingué. Jusqu'à ce jour, M. Colomer avait surtout écrit de la musique symphonique, des sonates, des pièces caractéristiques pour le piano et de la musique de chambre. Il s'est révélé au public par une grande composition dramatique en trois parties, les *Noces de Fingal*, écrite sur un poème de Mme Judith

Gautier, qui a obtenu de l'Institut le prix Rossini, et qui a été exécutée au Conservatoire, par l'orchestre et les chœurs de la Société des concerts, sous la direction de M. Garcin. Nous avons dit que le poème de Mme Judith Gautier comprenait trois parties : le *Rivage de Loclin;* le *Temple d'Odin* et le *Tombeau de Daskor*. Le fils de Starne, roi de Loclin, a été tué dans un combat par Fingal, vainqueur. Pour venger cette mort, Starne feint une réconciliation et accorde à Fingal la main de Moïna, dont le héros est épris ; il l'attire ainsi dans le royaume de Loclin. La trompe de Morven annonce l'arrivée de Fingal et de ses guerriers. — Starne dit à Colla, son confident, la joie qu'il éprouve à tenir enfin sa vengeance. Moïna s'avance avec la prêtresse d'Odin ; son père l'adjure d'avoir du courage, de cacher sa haine au fiancé royal. Mais Moïna avoue que le héros n'a pas seulement triomphé des guerriers, qu'il a aussi conquis son amour. Starne, tremblant de colère, dissimule son ressentiment. Fingal paraît avec sa suite ; Starne, les guerrriers et les prêtresses le saluent. — Moïna et Fingal se disent leur amour et leur bonheur. — Les prêtresses les invitent à marcher vers le temple d'Odin où l'on doit les unir. Tout à coup la cérémonie est interrompue, le ciel s'obscurcit, l'oracle parle par la voix du grand prêtre ; les Dieux ne veulent pas que l'hymen sacrilége de Moïna avec le meurtrier de son frère s'accomplisse si Fingal ne se rend pas d'abord sur la tombe de Daskor pour apaiser ses mânes par des libations. Fingal s'irrite d'abord et menace, mais il cède à la prière de Moïna : il consent à se rendre sans suite et sans armes sur le tombeau de Daskor. Starne, au milieu de ses guerriers, attend Fingal. Il frappe de son glaive sur le bouclier suspendu au tombeau et appelle les siens à la vengeance. Fingal vient, sans défiance, et parle en loyal adversaire aux mânes du vaincu. Mais Starne s'élance sur lui l'épée haute. Fingal, sans armes, demande au mort de lui prêter la sienne et arrache le glaive au tombeau. — Il combat en héros, mais le nombre est près de l'accabler. Moïna, qui a découvert

la trahison accourt, avec les guerriers de Fingal ; elle sauve son fiancé. Les guerriers dispersés, Fingal remercie Moïna de l'avoir sauvé et veut l'emmener dans sa patrie. — Starne, furieux, se jette sur Fingal pour l'égorger. — Moïna s'est élancée au-devant du poignard, c'est elle qui est frappée et elle meurt dans les bras de Fingal désolé. Starne se tue alors, heureux de léguer au moins à son ennemi : le désespoir. Sur ce livret, M. Colomer a composé une partition considérable à laquelle nous ne saurions reprocher de manquer de clarté, mais qui ne pourrait être classée au nombre des productions de la nouvelle école. La mélodie y abonde, — c'est certain — un peu plus d'originalité n'aurait pas nui. Il y a là évidemment, de la part d'un musicien qui sait admirablement son métier, une énorme somme de travail — je n'ose dire en pure perte — mais si je puis louer l'ensemble qui ne manque pas de grandeur, je serais fort embarrassé s'il me fallait citer un morceau vraiment saillant.

Le public du Conservatoire a, du reste, bienveillamment accueilli cette œuvre de mérite, et a montré par ses applaudissements en quelle estime il tenait le talent de Mlle Martini, de MM. Engel et Auguez, qui s'étaient chargés des rôles de Moïna, de Fingal et de Starne. Les instrumentistes ont eu leur part de succès : ils ont redit le morceau qui précède le chœur des prêtres. Puis l'ensemble : « O jeunesse ! ô beauté » ! qui dans un crescendo devient une belle explosion orchestrale, a été dignement enlevé par les choristes ; enfin, si le duo d'amour, à la Gounod, et les adieux de Fingal à sa bien-aimée ont été particulièrement goûtés, le succès en revient aussi bien à M. Colomer qu'à ses excellents interprètes.

Le 19 décembre avait lieu, toujours dans la salle du Conservatoire, l'audition des envois de Rome : *Jeanne d'Arc*, poème symphonique de M. Paul Vidal ; le deuxième acte de *Saint-Georges*, légende dramatique de M. Maurice Bouchor, musique de M. Paul Vidal. Les réformes, vraiment, s'imposent dans l'organisation du

cette séance annuelle consacrée à l'audition des envois de Rome. Je ne trouve ni très justes, ni favorables à la cause que l'on doit servir les longs délais imposés aux jeunes musiciens. Voilà quatre ans que M. Vidal attend l'honneur d'être présenté *officiellement* au public par l'aéropage qui l'a couronné en 1883 grand prix de Rome. Nous savons tous que l'exécution d'un ouvrage avec chœurs et orchestre est très difficile à obtenir et très dispendieuse. L'institution des prix de Rome si discutée (pour la musique, bien entendu) doit trouver son utilité et sa force dans l'aide et la protection qu'elle doit prêter aux jeunes gens qui ont obtenu la suprême récompense. Les peintres, les sculpteurs, les graveurs, les architectes ont leur exposition et le Salon annuel. Ils peuvent y montrer chaque année le fruit de leurs travaux et permettre au public de constater leurs efforts, leurs progrès, de suivre leurs tâtonnements, de les juger, de les guider, de les encourager et de les amener dans le chemin, s'ils s'égarent. Pour les musiciens, c'est tout une autre affaire. Pendant que leurs camarades des autres sections vont et viennent en pleine lumière, présentés officiellement par l'administration, soutenus, retrempés par la lutte du Salon annuel qui les met en évidence, ces pauvres musiciens n'ont, au bout de quatre années d'attente, qu'un petit bout de séance (celle que nous relatons ici a duré à peine une heure !) où, avec un trop petit nombre de répétitions, on ne peut arriver qu'à une exécution hâtive et incomplète. Aussi est-il difficile, souvent presque impossible, de se faire une idée, quelque imparfaite qu'elle soit, de l'œuvre qu'on nous présente. Le défaut d'espace m'empêche malheureusement de m'étendre sur les moyens à employer, moyens qui ne demanderaient ni temps ni peine pour obvier à ces inconvénients, dont les dangers et les conséquences fatales sautent aux yeux. Mais je veux noter en passant une réforme qui s'impose : Il faut employer pour l'orchestre le même mode de recrutement que celui qui est mis en vigueur pour les chœurs ; il faut que ce soient les élèves instrumentistes du Conservatoire qui prêtent leur concours,

par ordre, à cette solennité. On répèterait jusqu'à ce que les œuvres soient sues, et c'est ce résultat à peine entrevu que nous aurions désiré... N'est-il pas vraiment fort difficile de juger sérieusement les œuvres de M. Paul Vidal sur une exécution si médiocre ? Il ressort cependant de ce brouhaha continuel d'orchestre des pages qui dénotent un réel tempérament d'artiste. Il est certes fort aisé de reconnaître un peu partout l'influence de Wagner. M. Vidal ne dissimule pas ses préférences. Dès le début de sa carrière, il va droit à Wagner, et après avoir étudié son œuvre avec la curiosité et le soin d'un musicien convaincu, il pétrit sa pâte avec une égale aisance et une dépense de forces aussi soutenue. Il faut louer l'effort tenté. Le poème symphonique de *Jeanne d'Arc* tiendra, dans l'œuvre de M. Vidal, une place à part. C'est l'épanouissement de la jeunesse en pleine sève, l'affirmation d'une foi ardente, et dont le mysticisme a une saveur toute particulière. La petite salle du Conservatoire, un peu revêche aux grandes sonorités, s'est trouvée souvent offusquée et gênée par ce déploiement de cuivres. La seconde partie du programme se composait du deuxième acte de *Saint-Georges* (légende dramatique). Il est indéniable que cet ouvrage, forcément tronqué pour la circonstance, possède de réelles qualités de facture et décèle déjà la sûreté d'un artiste fait, et non les maladresses d'un élève. Devant une exécution aussi incomplète, il nous est impossible d'entrer dans les détails d'une œuvre qui mérite d'être étudiée avec plus de soin. De l'ensemble de cet acte, il s'est dégagé un réel courant de sympathie pour M. Vidal, qui va droit son chemin, et mettra, j'en suis sûr, tout en œuvre pour réaliser les espérances que l'on est en droit de former sur son incontestable talent. A côté de passages trop touffus ou d'obscurités voulues, il y a des pages de premier ordre. L'orchestration est colorée et vibrante, quelquefois trop bruyante. M. Baudouin, qui remplaçait M. Escalaïs, s'est tiré avec adresse d'une tâche fort lourde. Il méritait une annonce qui nous fit connaître cet acte spontané de bonne volonté. Mme Leroux-Ribeyre,

dont je prise le talent, fait de grâce et de charme, a défendu avec vaillance un rôle trop fatigant pour elle.

CONCERTS DU CHATELET

Au Concert du 6 janvier le succès a été pour la petite Juliette Dantin (premier prix de violon aux derniers concours du Conservatoire) qui a joué une œuvre bien connue des amateurs, le concerto de Max Bruch, avec une pureté de son et une vigueur étonnante pour son jeune âge. C'est plaisir de voir comme Mlle Dantin fait chanter son instrument : il y a certainement dans cette fillette l'âme d'une véritable artiste. M. Colonne nous donnait la première audition d'une des plus remarquables symphonies de Raff « Dans la Forêt » ; la Rêverie est d'une poésie charmante et la danse des Dryades d'une curieuse originalité. Berlioz règne toujours en maître au Concert du Châtelet et ses *Troyens à Carthage* y ont obtenu plus de succès que jamais : on demandait à entendre deux fois les airs de ballet, si sonores et si grandioses en leur simplicité ; mais, vu la longueur de son intéressant programme, M. Colonne a dû passer outre, et faire applaudir la ravissante sérénade de *Namouna* de M. Lalo et le brillant *Carnaval* de Guiraud, déjà exécuté à la précédente séance.

Berlioz triomphait de nouveau le dimanche suivant avec les merveilleux airs de ballet des *Troyens* et l'air de la *Fuite en Égypte*, qu'on a redemandé à M. Vergnet. M. Colonne redonnait la belle symphonie de Raff, *Dans la Forêt*, et l'ouverture de la *Princesse Jaune* ouvrait la séance. La partition de M. Saint-Saëns, sur une japonaiserie de M. Gallet, fut le premier ouvrage dramatique de l'auteur d'*Henri VIII*, ou du moins le premier

joué. — Le *Timbre d'argent*, composé bien avant la *Princesse Jaune*, ne fut représenté qu'après. — C'est une œuvre fine, colorée, dont le succès eût été beaucoup plus grand, si, au moment où elle fut donnée à l'Opéra-Comique, M. Saint-Saëns n'avait point passé pour un affreux Wagnérien : Wagner était alors généralement conspué. L'*allegro* de l'ouverture — fait avec quelques-uns des principaux motifs de l'ouvrage — emprunte au quatrième mode chinois, sans *quarte* ni *septième*, son allure vive et alerte. Cette ouverture, traitée avec beaucoup d'art, débute par un *andante* en *sol* mineur d'un fort joli sentiment, qui n'est du reste que la romance de Kornélis (voyez la partition) : « J'aime dans son lointain mystère. » Les arpèges de la harpe sont d'un effet pittoresque très réussi. — Après avoir triomphé le dimanche précédent avec le concerto de Max Bruck, la petite Dantin, n'avait pas craint de s'attaquer (la tâche était infiniment trop lourde pour elle), au célèbre concerto de Mendelssohn, que nous avons entendu magistralement exécuter par les Joachim, les Sivori, les Sarasates, les Norman-Neruda et *tutti quanti*. Le public a rendu justice aux efforts de la jeune virtuose. Nous avons le droit de nous montrer plus difficile, et nous engageons la brillante élève de M. Dancla à se mettre au vert, comme on dit, et à ne plus reparaître en public d'ici un an, avant d'avoir sérieusement travaillé, pour ajouter aux qualités qu'elle a déjà, celles qu'elle ne saurait encore avoir, à son âge.

Le 20 janvier, le succès a été pour Bizet : le duo des *Pêcheurs de perles*, fort bien dit par MM. Vergnet et Auguez, et l'*Arlésienne*, exécutée en toute perfection — le menuet a été bissé — par l'orchestre de M. Colonne.

Le dimanche suivant, 27 janvier, — le mouvement produit par les élections n'avait pas été sans faire quelque tort à la recette. — Mme Roger-Miclos a obtenu un succès d'artiste et de jolie femme en exécutant le 3e concerto de piano de Beethoven. Le duo de *Beatrice et Benedict*, de Berlioz, a été fort bien chanté par Mlles de Lafertrille et Lavigne, et les *Murmures de la Forêt* de

Siegfried de Wagner, que M. Colonne faisait entendre pour la première fois, ont été très favorablement accueillis.

Notons, à la date du 3 février, le succès de la symphonie en *la* mineur de M. Saint-Saëns, dont l'adagio a été bissé, et celui du cinquième concerto de Bach, interprété par MM. Diémer, Cantié et Rémy ; puis, à la date du 10 février, le succès de M. Georges Gillet, professeur au Conservatoire, membre de la Société des Concerts, dans le concerto de hautbois de Mme de Grandval, et mentionnons la belle exécution du *Septuor* et de la *Symphonie pastorale* de Beethoven.

Le 17 février, le baryton Bouhy faisait sa rentrée au Châtelet. La voix de M. Bouhy n'a pas changé depuis le jour où il créait le toréador Escamillo de *Carmen* à l'Opéra-Comique, et le nègre Domingue de *Paul et Virginie* au Théâtre-Lyrique ; elle est toujours sonore et superbement posée ; la diction est admirablement nette et le style parfait. Mais, est-ce le contact des yankees de l'Amérique du Nord parmi lesquels il a vécu pendant plusieurs années (on se rappelle qu'il était naguère directeur du Conservatoire de New-York), malgré le grand succès qu'il a obtenu (on voulait lui faire bisser le *Noël païen* de M. Massenet), nous nous permettons de dire à M. Bouhy que nous n'avons pas retrouvé chez lui cet élan et cette chaleur qui mettent l'artiste en communication directe avec le public. Succès pour la suite d'orchestre de M. Pierné, réduction pour piano, à quatre mains, éditée par Leduc), dont le poétique *Intermezzo* a été partulièrement goûté, et triomphe pour le prélude du ballet d'*Henri VIII*, où les instruments à cordes de l'orchestre de M. Colonne se sont littéralement surpassés.

M. de Greef, professeur au Conservatoire de Bruxelles, s'est fait entendre le 24 février au Concert du Châtelet, où il a exécuté en toute perfection le concerto en *mi* bémol de Listz. On a déjà remarqué que malgré son titre de professeur, M. de Greef était un tout jeune homme, artiste d'une école élevée et d'un goût recher-

ché. Ses principales qualités sont la pureté, le charme, l'expression. Notons encore ceci, c'est que l'excellent virtuose a l'air de faire assez bon marché des excentricités d'exécution qui confinent à l'acrobatie, et nous souhaiterions qu'il y eut beaucoup plus de pianistes tels que lui. Son succès a été très grand. Très grand aussi a été celui de M. Bouhy, dans l'air d'Hidraot de l'*Armide* de Gluck, la romance de l'Étoile du *Tannhausser*, dans l'air des Cloches du *Dimitri*, de M. Victorin Joncières, et dans les Larmes de *Maître Wolfram*, de M. Reyer, qu'on lui a redemandé. Non content de nous donner une superbe exécution de la symphonie en *la* de Beethoven, M. Colonne nous offrait la première audition du Divertissement de *Fiesque*, de M. Lalo, dont l'ingénieux andantino a été bissé avec enthousiasme. A quand la représentation de cet ouvrage de l'auteur du *Roi d'Ys*?

Le 10 mars, succès pour Mme Duvernoy-Viardot et pour le pianiste Philipp. Le 24, M. Colonne nous fait entendre le 2e tableau du 1er acte de *Parsifal*, qui nécessite un personnel d'environ trois cents exécutants, chœurs et orchestre, disposés de manière à rendre possible l'illusion scénique. Il faut un vrai théâtre — la vaste scène du Châtelet, est évidemment propre à la chose — et un véritable artiste comme M. Colonne pour monter et interpréter cette scène d'une élévation sublime, où les voix, les instruments, les chœurs des enfants et des chevaliers, les chants qui, à Bayreuth, descendent du sommet de la coupole, les cloches qui résonnent, forment un ensemble absolument admirable. Dans la première partie du concert, le rondo-capricioso de Saint-Saëns avait valu à M. Rémy une sorte de triomphe : le jeune et modeste violoniste avait, en effet, exécuté ce morceau avec une justesse, une précision et un style qui n'ont pas toujours au même degré les artistes en vedette.

La composition lyrique, dont M. Colonne nous offrait le 31 mars la première audition, est une des plus récentes de l'auteur d'*Irlande*. En écrivant *Une Vision de Sainte-Thérèse*, Mlle Augusta Holmès s'est inspirée du texte ca-

ractéristique de la Sainte, qu'elle a immatérialisé dans de fort belles strophes, dites par Mlle Marguerite Martini. Le programme du concert du Châtelet se complétait par les fragments de la troisième suite de M. Tschaïkowski: Andante, Variations et Finale. L'orchestre y déploie avec une incroyable variété et des contrastes étonnants toutes ses splendeurs, toutes ses finesses et tout son esprit. La composition est d'un puissant intérêt, et elle n'a point cessé un instant d'exciter la curiosité du public, malgré les proportions inusitées de ses développements. Elle a, d'ailleurs, été interprétée, tantôt avec une délicatesse exquise, tantôt avec une *furia* irrésistible par l'orchestre de M. Colonne. La *Rhapsodie d'Auvergne* de M. Saint-Saëns, construite tout entière sur des motifs populaires, rapportés il y a quelques années de ce pays, par l'auteur d'*Henri VIII*, a été adorablement exécutée par M. L. Diémer, à qui elle est dédiée, et après *Parsifal* tout le monde est resté pour entendre la brillante suite d'orchestre sur *Carmen*, superbement enlevée par les musiciens de M. Colonne.

Au concert traditionnel du vendredi saint, M. Colonne a été récompensé par une légitime ovation de la brillante exécution de *Marie-Magdeleine*, dont les soli étaient si remarquablement chantés par Mme Krauss et M. Vergnet, M. Auguez et Mlle Lavigne. Nous n'avons plus à faire ici l'éloge d'un des meilleurs ouvrages de Massenet.

Le 11 septembre, avait eu lieu au Palais de l'Industrie, l'audition du *Triomphe de la République*, ode triomphale en l'honneur du Centenaire de 1789, poème et musique de Mlle Augusta Holmès. « Mon *Ode*, a dit Mlle Holmès, est tout simplement l'apothéose de la République et de la France en 1889. A l'instar des grandes fêtes que la première Révolution offrit au peuple, j'ai voulu qu'en 1889, année de la célébration du Centenaire le peuple pût également voir sous la forme d'un immense spectacle, une allégorie imposante de l'idée républicaine. Par conséquent, la musique, si nécessaire qu'elle soit, n'a ici qu'un but secondaire : celui de ren-

dre la représentation plus solennelle. Cette représentation devant être gratuite et offerte au peuple, la mise en scène était la chose principale. Il fallait aussi que l'allégorie fût claire et facilement compréhensible, sans cesser pour cela d'avoir un caractère pittoresque. Afin d'obtenir ces effets, j'ai dû inventer, pour ainsi dire une nouvelle mise en scène et diriger moi-même tous les préparatifs... » Il est bien vrai que Mlle Holmès a fait elle-même la mise en scène, de son *Ode*, et il faut l'avoir vue à l'œuvre, au Palais de l'Industrie, pour comprendre tout ce qu'il y a d'intelligence et de goût, de flamme et de génie en cette femme supérieurement douée. Quant à la musique, elle a, quoi qu'en dise son auteur, une part assez importante dans l'*Ode triomphale* pour mériter d'être étudiée en détail, d'après la partition parue chez Durdilly. La cérémonie commence par de longs appels de trompettes résonnant des quatre points de la voûte. D'autres appels répondent à ceux-ci, de loin d'abord, puis de plus en plus rapprochés. Enfin, l'orchestre éclate en un prélude en forme d'une marche triomphale, d'une ampleur remarquable. Aux dernières mesures, le rideau s'ouvre sur un spectacle magnifique. Le point central de la scène est l'autel de la Patrie, simple, mais grandiose, entouré de trépieds antiques; le drapeau tricolore, image de la patrie française; une palme verte, symbole de la paix, font partie de l'ornementation. Un large escalier mène à l'autel, dont les quatre angles supportent des trépieds où brûlent des parfums. De grands arbres (charmant, le décor de Lavastre et Carpezat) forment berceau. De chaque côté, des rampes s'inclinent doucement des hauteurs de l'arrière-scène jusqu'à l'avant-scène, vaste plate-forme, semblable au proscenium des anciens. Les chœurs y accèdent par des portes latérales ; puis, les hymnes achevés, gravissent les rampes, et se disposent dans un ordre artistiquement réglé autour et au-dessus de l'amphithéâtre. Disons que les costumes dessinés, par Bianchi, s'harmonisent merveilleusement avec les décors. Derrière l'autel de la Patrie se trouvent des rochers

sur lesquels est posée une colonnade d'ordre corinthien. Enfin la toile de fond est un décor de plein air, une peinture panoramique, disposée de façon que les montagnes, les forêts, les villes de France apparaissent de toutes parts, se détachant presque en relief jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon borné par les Vosges, dont les vallons couverts de neige sont rosés par les lueurs de l'aurore naissante. Les Vignerons entrent en scène, disant leur chanson à boire; puis les Moissonneurs, les Soldats et les Marins sur un très heureux accompagnement imitatif de la mer. Puis, on entend les coups de marteau frapper l'enclume et les Travailleurs entonnent un chant viril. Le procédé est connu, sans doute, mais la mélodie est originale : c'est là l'essentiel. Il faut remarquer comme chaque morceau a bien le caractère qui convient à chacun des groupes, et mentionner, entre autres, la délicieuse phrase des violons et la douce mélodie des Femmes, qui personnifie les Arts. Ici, de chaleureux applaudissements qui redoublent encore avec cette page d'une poésie exquise que nous appellerons « le duo d'amour », et qu'on a redite en partie :

Vers Elles,
Amour, conduis-nous en battant des ailes !
Vers Elles !
Les blondes, les blanches, les belles...
Plus loin, là-bas, plus loin encor
Vers Elles !
Vers les vierges aux cheveux d'or !

Et les jeunes filles répondent :

Je rêve
Qu'un soleil très doux à mes yeux se lève...
Je rêve
Qu'une voix m'appelle sans trêve...
Je rêve d'un regard vainqueur...
Je rêve
Que l'Amour m'a blessée au cœur !

Puis, les deux chœurs ensemble, en un adorable mouvement de valse lente:

Je t'aime,
Et je te donnerai ma vie elle-même!
Je t'aime!
O lever d'aurore elle-même!
O roses du premier baiser!
Je t'aime
D'un amour qu'on ne peut briser.

Au mois de juin dernier, à la suite d'un dîner où M. Colonne recevait M. Rimsky-Korsakoff et les compositeurs russes auxquels il avait prêté son orchestre, Mlle Holmès nous contait la genèse de son *Ode*, et le rare bonheur qu'elle avait — un rêve! disait-elle, — de la voir si luxueusement montée par la Ville, elle à qui les théâtres subventionnés refusaient habituellement ses opéras. Puis, le cercle devenant tout à fait intime, elle nous déclamait ses vers, et, se mettant ensuite au piano, nous chantait, avec la passion dont elle est capable, ses strophes amoureuses. Impression inoubliable que nous avons retrouvée tout entière au Palais de l'Industrie, où les chœurs des Jeunes Gens, conduits par l'Amour, et des Jeunes Filles, précédés par la Jeunesse, ont été dits ce soir en toute perfection. Les enfants viennent ensuite sur un très joli accompagnement de fifres — dans le goût du chœur du premier acte de *Carmen* — et qui selon nous n'a pas été apprécié à sa valeur. Puis, c'est la plainte de l'Alsace, une marche funèbre de toute beauté, et enfin les appels de tous en forme de litanies: « Apparais, déesse, apparais! » d'une véritable originalité. L'auteur de l'*Ode triomphale* n'est pas seulement un poète harmonieux et un compositeur puissant; c'est, on peut le dire sans emphase, un grand musicien. Irlandaise de race, Française de naissance, ayant du sang écossais dans les veines, Mlle Holmès descend, dit-on, du fameux Rob-Roy, qu'illustra Walter Scott; elle a pris à ces trois nations leurs qualités distinctives, et cet as-

semblage forme un mélange exceptionnel qui, même en dehors de son art, fait d'elle une des personnalités les plus attachantes de notre époque. Un enthousiasme profond pour Wagner ; la haine des injustices et des tyrannies ; l'amour des pauvres, des souffrants, des révoltés ; une courageuse franchise, un esprit alerte, une gaieté de bon aloi : tels sont les signes particuliers d'un profil autrefois joliment esquissé par un de nos confrères. Ecosse, Irlande, et toi France, dirons-nous avec lui, reconnaissez dans ce tempérament votre admirable sang et vos généreuses qualités. Mlle Holmès, qui eût elle-même fait une superbe République, a confié le rôle à une chanteuse découverte en province, Mlle Mathilde Romi, qui a de belle notes graves et une articulation remarquable. Peut-on lui reprocher de chevroter un peu dans l'aigu, quand il s'agit d'emplir une aussi vaste enceinte ?

Le 20 octobre, réouverture de la saison des concerts du Châtelet. Vu la présence des étrangers et des provinciaux en ce moment à Paris, et suivant l'exemple des théâtres qui vivent sur leurs anciens succès, M. Colonne ne pouvait mieux faire que de rouvrir la saison par le chef-d'œuvre de Berlioz qu'il a la gloire d'avoir révélé au public. Il a donc suffi, pour faire salle comble au Châtelet, d'annoncer la *Damnation de Faust*, interprétée par la Krauss, MM. Vergnet et Lauwers. Pauvre Berlioz ! quelle joie c'eût été pour lui, jadis méconnu, de se voir écouté et compris, interprété et acclamé comme il l'était au Châtelet. Jamais non plus — depuis que M. Colonne nous a fait entendre la *Damnation de Faust* — jamais l'exécution de ce chef-d'œuvre n'avait atteint, solistes, chœurs et orchestre, un tel degré de perfection. Aussi le public, littéralement subjugué, a-t-il chaleureusement fêté ses interprètes hors ligne : Mme Krauss, Vergnet et Lauwers, qui, admirablement en voix, ont rendu à miracle les beautés du *Faust* de Berlioz. Et comme on ne se lassait pas de les entendre, M. Colonne a charitablement et spirituellement prévenu les personnes qui demandaient *bis*, que, l'heure avancée ne per-

mettant pas de recommencer, il redonnerait le dimanche suivant la *Damnation*, dont la 52e audition avait lieu ce jour-là au Châtelet.

M. Colonne, qui aime les contrastes, avait composé la première partie de son programme du 10 novembre de morceaux légers, comme la fougueuse ouverture de *Phèdre*, de M. Massenet, les Airs de danse pour le *Roi s'amuse*, de M. Léo Delibes, — qu'il rend d'une façon fort élégante et spirituelle, — le *Rouet d'Omphale*, de M. Saint-Saëns, et la *Rapsodie norwégienne*, de M. Lalo. Puis venait l'*Ode triomphale* de Mlle Augusta Holmès, avec son orchestration formidable, et ses trois cent-cinquante exécutants, qui, constatons-le tout de suite, ont marché comme un seul homme. Pourquoi cette œuvre remarquable — on lui a rendu, lors de sa première audition au Palais de l'Industrie, la justice qu'elle mérite — pourquoi, dis-je, cette belle composition n'a-t-elle pas plus empoigné le public du concert ? Cela tient apparemment à ce que la mise en scène théâtrale se trouvant supprimée, ce public, n'ayant pas le livret sous les yeux, ne peut que difficilement s'identifier avec le sujet. Et puis, faute d'interruption dans la suite des chœurs, il est impossible aux auditeurs de manifester leur enthousiasme aux phrases qui les enlèvent plus particulièrement ; c'est à peine si l'on a pu faire bisser le chœur des Jeunes Gens et des Jeunes Filles, qui pourtant a retrouvé son grand succès du mois de septembre dernier. Mlle Romi a été, comme sur le théâtre de M. Alphand, aux Champs-Elysées, une superbe République.

Le 17 novembre, M. Colonne nous donnait l'incomparable marche funèbre du *Crépuscule des dieux* (Gotterdammerung) de Richard Wagner. « En entendant à Bayreuth cette page splendide, nous disent MM. Albert Soubies et Charles Malherbe, les auditeurs les plus hostiles se sentirent remués jusqu'au fond de l'âme, et nous ne croyons pas que, depuis, personne ait écouté, le cœur sec, cet immense concert de désolation. Les principaux motifs de la *Tétralogie* s'y donnent une dernière fois

rendez-vous, mais l'enchaînement de ces motifs est si naturel, leur progression en quelque sorte si nécessaire qu'il est impossible d'en distinguer les points d'attache, et qu'il paraît invraisemblable, pour qui entend cette marche isolément, qu'elle n'ait pas été conçue et écrite d'un seul jet, indépendamment de toute pensée de raccord. C'est donc à la fois une composition d'une inspiration géniale et d'une facture prestigieuse ». Nous n'avons rien à ajouter à cette exacte appréciation d'une des plus belles pages de Wagner. Elle était suivie de l'*Arlésienne* de Bizet, exécutée en toute perfection par l'orchestre de M. Colonne (il a dû bisser le menuet), et de la seconde et dernière audition de l'*Ode triomphale* de Mlle Holmès, en passe de partir pour la province. Le Havre, Angers et Boulogne, sont les premières villes où l'on applaudira cette vaste et belle composition en l'honneur du Centenaire de 1889. Et puisque nous reparlons de l'*Ode triomphale*, nous sera-t-il permis de nous étonner fort que son auteur n'ait pas été comprise, ainsi qu'on l'avait annoncé, sur la longue liste des nominations au grade de chevalier de la Légion d'honneur signées par M. Tirard à l'occasion de l'Exposition. Mlle Holmès n'a pas touché « un sou » — pas un sou, entendez-vous bien, — de la somme qu'a coûté la grande fête musicale du Palais de l'Industrie. Il n'était que juste qu'elle fût honorifiquement dédommagée, et s'il est vrai qu'un groupe de compositeurs jaloux de son succès, aient intrigué au ministère des Beaux-Arts pour détourner d'elle cette récompense, — intrigué au point de salir la femme — c'est ce que nous appellerons une lâcheté et une infamie.

Le 24 novembre, les amateurs de musique classique se déclaraient particulièrement satisfaits de la remarquable exécution de la *Symphonie pastorale*. Les Wagnériens se sont délectés en écoutant le prélude de *Lohengrin* et la splendide marche funèbre du *Crépuscule des dieux*. Grand succès pour la musique française avec l'*Arlésienne* de Bizet (bis de l'*Adagietto*) et pour le ballet de *Sylvia* de M. Delibes dont les *Pizziccatti* ont été, suivant la tradition, unanimement redemandés.

Enfin, nous avons cru que la salle croulait sous les trépignements d'enthousiasme qu'a provoqués l'air d'*Alceste*, interprété par Mme Krauss. Une tragédienne lyrique comme elle est seule capable de communiquer à toute une salle l'émotion qui l'étreint. A la façon dont elle sanglotte l'air : « Non ce n'est point un sacrifice » il est impossible de ne pas pleurer avec elle.

Tous les musiciens de la nouvelle école, les pianistes en renom des deux sexes, s'étaient donné rendez-vous au Châtelet le 1er décembre pour y entendre la dernière œuvre de l'éminent auteur du *Roi d'Ys*, le concerto pour piano de M. Edouard Lalo, où, disons-le, l'orchestre joue un rôle égal à celui de l'instrument solo. Sur un thème initial, qui a quelque chose de religieux, M. Lalo a écrit, avec la profonde science du métier qui le caractérise, une composition en trois parties, à peine séparées l'une de l'autre. Les deux premières sont lentes et magistrales ; la troisième est un brillant allegro. La partie de piano a été exécutée en toute perfection — est-il besoin de le constater ? — par M. Louis Diémer, à qui l'œuvre est dédiée, et la partie d'orchestre, d'une remarquable sonorité, merveilleusement interprétée par les musiciens de M. Colonne.

Brillante séance le 8 décembre ; excellente exécution du programme, qui s'ouvrait par l'intéressante symphonie de Raff : *Dans la Forêt* : la *Rêverie* et le *Finale* ont été particulièrement appréciés. Puis Mlle B. de Montalant, dont la voix est bien posée et d'un timbre superbe, s'est fait plusieurs fois entendre pour notre grand plaisir à tous. Légèrement paralysée par la peur dans l'air de Chérubin des *Noces de Figaro*, la jeune cantatrice s'est rassurée, et c'est avec un sentiment exquis qu'elle a dit l'air de la Naïade d'*Armide*, qu'on lui a redemandé. Dans la seconde partie du concert, Mlle de Montalant s'est fait encore applaudir dans deux mélodies de Berlioz : *Absence* et *Villanelle*. Même succès que le dimanche précédent pour le beau concerto de piano de M. Lalo, que Diémer a interprété avec une rare perfection. La salle entière a acclamé l'artiste émi-

nent qui, par l'étonnante virtuosité et la merveilleuse souplesse de son exécution, a fait ressortir les phrases originales et chantantes de la dernière œuvre de l'auteur du *Roi d'Ys*. Les *Scènes pittoresques* de M. Massenet et les fragments du *Septuor* ont été enlevés par l'orchestre de M. Colonne avec un incomparable brio.

Le 15 décembre, M. Engel a fait applaudir la poétique romance du *Prince Igor*, du compositeur russe Borodine, et la majorité du public a redemandé le *Dernier sommeil de la Vierge*, l'une des pages les plus séduisantes de l'auteur d'*Esclarmonde*. M. Colonne nous donnait la première audition de la troisième scène du second acte de *Siegfried* de Wagner, dont voici le sujet : Siegfried vient de tuer le dragon. Il est le maître désormais ; il a porté à ses lèvres sa main rouge de sang, et le voilà qui comprend le langage des oiseaux. L'un d'eux lui parle, et, sous le frissonnement léger des violons, cette voix de soprano égrène un chant limpide, une phrase délicieuse, pleine d'imprévu en son apparente uniformité, bizarrement disposée par groupes de quatre triolets dans une mesure où l'accompagnement est à 6/8. M. Engel — que M. Ritt a le courage de laisser partir après le signalé service qu'il vient de rendre à l'Opéra — s'est merveilleusement acquitté du rôle de Siegfried — preuve que la musique de Wagner lui convient aussi bien, si ce n'est mieux que celle de Donizetti — et Mlle B. de Montalant, qui avait délicieusement chanté, dans la coulisse, la partie de l'Oiseau, a dit adorablement l'air de la Naïade de Gluck et *Villanelle* d'Hector Berlioz, sur les paroles de Théophile Gautier, où elle avait obtenu, le dimanche précédent, un très vif succès. Le concert se terminait sur les fragments du *Septuor*, enlevés avec un brio extraordinaire par les musiciens de M. Colonne.

M. Colonne a cédé le 22 décembre son bâton de chef d'orchestre au sympathique compositeur norwégien, Edouard Grieg, venu à Paris pour donner au Concert du Châtelet deux auditions de ses œuvres. Né à Ber-

gen le 15 juin 18?3, M. Grieg est élève du Conservatoire de Leipzig, et disciple de l'Allemagne, au point de vue de l'architecture musicale ; mais l'originalité de son talent, tient au charme avec lequel il a réussi à imprégner de couleur locale ses compositions allemandes par la forme, s'inspirant des mélodies et des danses populaires, s'en assimilant les rythmes, se pénétrant du sentiment instinctif de la race, tout cela non pour se livrer à un stérile démarquage, mais pour se renouveler lui-même en renouvelant ses modèles. Sans doute M. Grieg doit beaucoup à Mendelssohn, dont il trouva la tradition vivante encore lorsqu'il entra au Conservatoire de Leipzig ; à Schumann, dont il n'a pas la spontanéité fougueuse, mais dont la rêverie l'impressionne et dont les coupes capricieuses le séduisent; à Brahms, dont il n'égale point le style ample et correct, mais dont la pureté lui impose. On pourrait citer encore tel maître dont la richesse appauvrit par comparaison la délicatesse de son tempérament, tel autre dont la génialité puissante, multiple et touffue, amincit, écrase presque cette modeste mousse au feuillage frileux qui a poussé sur la côte de Norwége. Mais M. Grieg a un mérite immense : il est lui-même, et il l'est essentiellement, parce qu'il est de son pays. Les deux *Mélodies élégiaques* pour orchestre, d'après des poèmes norwégiens de Vinje, qu'il a conduites, sont empreintes d'un charme enveloppant, et la suite d'orchestre *Peer Gynt*, pour le drame d'Ibsen, est une musique descriptive pleine de couleur et d'inspiration. Le public a redemandé la *Danse d'Anitra*, écrite sur un pas de mazurka rempli de caractère, et a fait au compositeur norwégien un accueil des plus chaleureux. M. Grieg a été rappelé quatre à cinq fois, et la preuve certaine de son succès, c'est la magique interruption des toux, si énervantes en ce moment dans tous les théâtres, et le complet silence qui s'est fait pendant l'exécution de ses œuvres. Le difficile concerto de piano de M. Ed. Grieg (op. 16) a été merveilleusement exécuté par M. Arthur de Greef, que nous avons reconnu

plus à son jeu si parfait qu'à sa physionomie complètement changée : quelle idée singulière a-t-il eue de donner un large coup de ciseaux dans ses jolis cheveux blonds ? Cela n'empêche qu'il a réuni tous les suffrages et qu'il reste pour nous l'idéal des pianistes.

M. Edward Grieg, qui dirigeait le 29 décembre pour la seconde et dernière fois, l'orchestre du concert du Châtelet, nous a fait entendre son mélodrame de *Bergliot*, dont le poème a été dit par Mme Marie Laurent avec toute l'autorité de son merveilleux talent. C'est un très curieux et très intéressant morceau symphonique, où le compositeur norwégien, avec une grande sobriété de moyens, réussit à peindre très exactement les sentiments des personnages, que l'orchestre souligne de ses accords et de ses dessins expressifs. Le public du Châtelet a fait le meilleur accueil à sa jolie suite de *Peer Gynt* (la *Danse d'Anitra* a été redemandée), et à son concerto de piano, merveilleusement exécuté par M. de Greef.

CONCERTS LAMOUREUX

L'admirable symphonie en *la*, de Beethoven ; le prélude de *Parsifal*, de Wagner, et le délicieux « Enchantement du Vendredi-Saint », au troisième acte du même ouvrage ; le *Rouet d'Omphale*, le premier et l'un des plus charmants poèmes symphoniques de M. Saint-Saëns, et la belle marche des Pèlerins d'*Harold en Italie*, de Berlioz, composaient le programme du premier concert de l'année 1889 (6 janvier), qui a été exécuté avec la perfection ordinaire chez M. Lamoureux. M. Talazac faisait sa rentrée, non pas à l'Opéra-Comique, mais au

Cirque des Champs-Élisées, dans l'air célèbre qui ouvre la partition de *Joseph* de Méhul : « Vainement Pharaon dans sa reconnaissance », et dans la ravissante aubade du troisième acte du *Roi d'Ys*, — accompagnée par le plus délicieux badinage des instruments, — qu'il chante avec un goût exquis. Ici le public a demandé *bis;* mais, n'admettant aucune exception à la règle qu'il s'est imposée, M. Lamoureux s'est formellement refusé au désir, pourtant unanime, des auditeurs du sympathique ténor.

Le dimanche suivant, 13 janvier, M. Lamoureux commençait par l'ouverture de *Patrie*, cette page si émouvante et si colorée du regretté Bizet, et nous faisait entendre la magnifique symphonie en *ut* mineur de Beethoven. Puis M. Talazac s'est fait vivement applaudir dans l'air des *Pêcheurs de Perles* et surtout dans l'aubade du *Roi d'Ys*, qu'il a remarquablement chantée. On a fait un accueil beaucoup moins sympathique à la première audition de la *Valse de Méphisto*, de Listz, œuvre peu intéressante, à mon sens, et dont la facture tourmentée a laissé le public absolument froid. Mais c'est avec infiniment de plaisir qu'on a réentendu la marche des pèlerins d'*Harold*, de Berlioz, admirablement exécutée. La grande marche de Fête, de Wagner, composée en 1876, pour le centenaire de l'Indépendance des États-Unis de l'Amérique du Nord — inférieure, à notre avis, à beaucoup d'autres compositions du maître de Bayreuth — terminait la belle séance du Cirque d'été.

Le 20 janvier, Mlle Chaminade a fait applaudir son jeu fin et délicat dans un *Concertstück*, pour piano, où le public a rendu hommage à son talent de compositeur. Le morceau, fort joliment accompagné par l'orchestre, est d'un style très gai et très frais, il a beaucoup plu.

Huit jours après, la délicieuse symphonie en *mi* bémol de Schumann, encore inconnue des habitués de M. Lamoureux, et le morceau d'orchestre du jeune Marty, intitulé *Matinée de printemps*, ont obtenu un succès mérité. Mlle Landi s'est fait applaudir dans les airs de *Dalila* de M. Saint-Saëns, comme le violoniste Rivarde, dans la *Symphonie espagnole* de M. Lalo.

Le 10 février, malgré la neige, salle comble au Cirque des Champs-Élysées, où M. Lamoureux nous faisait réentendre le *Wallenstein* de M. Vincent d'Indy, d'après le poème dramatique de Schiller. Écrite avec une grande sûreté de main, pleine d'idées expressives et intéressantes à suivre, cette « trilogie » mérite certainement, on l'a déjà dit, un rang très distingué parmi les productions contemporaines. La première partie *Le camp de Wallenstein* est une peinture vive et animée. On y compte au moins cinq motifs de caractères variés, parmi lesquels s'en trouve un destiné à peindre le sermon d'un moine égaré dans le camp. La seconde partie, intitulée *Max et Thécla* présente une phrase délicieuse enchâssée au milieu des thèmes déjà entendus, et de quelques autres ayant une signification spéciale, celui de la fatalité, par exemple. La troisième partie, la *Mort de Wallenstein*, débute par les accords qui, selon le musicien, doivent caractériser l'influence des astres sur les destinées humaines. — En somme, la « trilogie » de M. d'Indy, est une œuvre saine et vigoureuse, riche à l'excès au point de vue mélodique, fortement charpentée, et dont les bien petits défauts de détail ne font oublier ni la belle ordonnance, ni le charme extrême de la partie spécialement destinée à peindre l'amour de Thécla et de Max. Après le *Wallenstein*, de M. d'Indy, fort bien accueilli du public, Mme Bordes-Pène a dit avec un réel talent la partie de piano du mélodieux concerto en *sol* majeur de Beethoven.

Le 24 février, le gros effet a été pour la grande scène finale de la *Walkyrie* (les Adieux de Wotan à Brunehilde et l'Incantation du feu) fort bien chantée par M. Auguez, et que M. Lamoureux faisait entendre pour la première fois aux habitués de ses concerts. M. Auguez avait interprété avec beaucoup de goût l'air très gracieux et très poétique de la *Lyre et la Harpe* de M. Saint-Saëns, dont le *Phaéton* a été admirablement rendu par l'orchestre Lamoureux.

Le 28 février (concert extraordinaire), Mme Essipoff parvenait à faire applaudir au Cirque des Champs-Ely-

sées un très aride concerto pour piano et orchestre de M. Paderewski, dont M. Lamoureux donnait la première audition à Paris : l'andante pourtant a paru réellement goûté du public. Mme Essipoff a délicieusement interprété encore une Etude et une Valse-impromptu de Liszt.

Bayreuth est aujourd'hui à la mode, les dilettantes ou prétendus tels s'y rendent en foule quand vient l'été, et en vertu de la maxime « les derniers seront les premiers », les nouveaux — ceci est un comble — se croient des novateurs, alors qu'ils sont de simples enfonceurs de portes ouvertes, et ils accablent les anciens de leur supériorité — « Vous n'êtes donc pas allé à Bayreuth ?» vous demandent-ils. — « Si fait, il y a sept ans !... » pourrions-nous leur répondre, mais cela nous amuse de les entendre, et nous les laissons dire... Ils en disent parfois de fortes, ces néo-wagnériens. Etant heureusement du petit nombre de ceux qui avons entendu en 1882, sur le théâtre de Wagner, et du vivant du maître, les premières représentations de *Parsifal*, nous nous rappelons encore l'impression produite par Mme Materna dans le rôle de Kundry. — « C'est tout à fait inouï, écrivions-nous alors. C'est la Krauss avec la voix de Marie Sasse, si vous voulez ; mais c'est bien autre chose encore. Imaginez un acte entier pendant lequel cette admirable artiste n'a pas une note à chanter ; elle reste aux pieds de Parsifal, honteuse du rôle qu'elle a joué près de lui en cherchant à le séduire, exprimant tour à tour le remords, l'espoir du pardon, la crainte du mépris qu'elle pourrait inspirer, la joie délirante lorsque la générosité du héros lui épargne l'humiliation, la muette reconnaissance, puis l'extase, et, finalement l'anéantissement du sentiment jusqu'au moment où elle succombe à toutes ces émotions aux pieds de Parsifal couronné roi. C'est absolument du génie chez cette femme, car nous n'avons que l'expression du regard qui nous trahisse les diverses phases de cette émotion intérieure et de ces sentiments ; elle est agenouillée et les mains jointes, le geste est absent, et ce ne sont que les

attitudes et la physionomie qui nous retracent ce drame saisissant. Cela ne tient-il pas du prodige ? Et que dire d'une cantatrice de cette valeur qui possède un talent de tragédienne assez puissant pour soutenir un tel rôle, et bien plus, qui consent à l'interpréter et à paraître en scène sans chanter pendant un acte entier ! »

Pourquoi n'avons-nous pas retrouvé, au Cirque des Champs-Elysées, notre impression d'autrefois ? C'est que la Materna est, avant tout, une artiste de scène, bien plus qu'une cantatrice de concert ; c'est ensuite qu'elle avait fort mal choisi deux de ses morceaux ; c'est enfin qu'elle avait eu le tort de chanter en italien, contrairement à son habitude, la musique de Wagner, qui demande à être dite en allemand... Mais à l'entendre dans la *Mort d'Yseult* on a une idée de l'effet qu'elle peut produire au théâtre. En dépit d'une voix qui manque de grave, la grande artiste viennoise est la femme de la Tétralogie wagnérienne dont elle a incarné en elle le style spécial. Il faut savoir gré à M. Lamoureux de l'avoir fait connaître aux Parisiens. Son succès du 10 mars devant une assemblée *very select* (style de reporter) et devant une salle plus que bondée, a eu son pendant le jeudi et le dimanche suivant. L'éminent chef d'orchestre a donc été heureusement inspiré en clôturant avec la Materna la série de ses beaux concerts de la saison 1888-89.

Le 20 octobre, les fidèles habitués de M. Lamoureux se retrouvaient au Cirque des Champs-Elysées. En l'honneur de nos visiteurs de l'Exposition, M. Lamoureux s'était du reste, piqué d'honneur, entremêlant heureusement son programme symphonique de solistes en renom : M. Faure, « notre grand baryton », comme on l'appelle ; M. Talazac, le sympathique ténor ; Mlle Clotilde Kleeberg, une jeune pianiste au talent reconnu. Tous trois ont été applaudis comme ils le méritaient : Mlle Kleeberg, dans le mélodieux concerto en *ut* majeur de Beethoven ; MM. Faure et Talazac dans le joli duo des *Pêcheurs de perles*, de Bizet ; M. Faure tout seul, dans l'air d'*Hérodiade :* « Vision fugitive », dans la ro-

mance de l'Etoile de *Tannhauser*, et surtout dans la célèbre ariette de Martini : *Plaisir d'amour*, qu'il a dite à ravir. Que dire de l'orchestre de M. Lamoureux, sinon qu'il s'est montré à la hauteur de sa réputation, dans la symphonie en *mi* bémol de Schumann, comme dans l'ouverture de *Benvenuto Cellini*, de Berlioz, dont c'était, à ces concerts, la première audition.

Trois premières auditions, le 3 novembre : la délicieuse symphonie en *mi* bémol de Mozart et son célèbre menuet ; une très originale Marche tzigane, composée par M. Ernest Reyer sur des motifs hongrois, et enfin — le clou du concert — la scène II du 2e acte de *Lohengrin*, interprétée par Mmes Rose Caron et Furchs-Madi. On connaît le sujet de cette scène. Elsa paraît à son balcon et chante son amour aux doux zéphyrs qui ont poussé Lohengrin sur les rives de l'Escaut. C'est une cantilène exquise, et l'on sent passer, à travers les accords des harpes, comme une effluve du divin Mozart, applaudi quelques instants auparavant. Ortrude, dans la nuit, vient implorer Elsa. En excitant sa pitié, elle se fait écouter, et elle comprend qu'elle ne réussira qu'en blessant l'orgueil de sa rivale. Ce grand duo d'Elsa et d'Ortrude contient des choses charmantes, telles que la phrase en *ut* : « Auprès de moi, dès l'aube » et la strette finale, d'une pure et profonde émotion. Mme Caron a été une Elsa admirablement poétique, et le rôle d'Ortrude a permis à Mme Furchs-Madi de nous faire apprécier sa superbe voix de mezzo-soprano. Les deux cantatrices ont été deux fois rappelées par la salle entière ; puis on a fait à M. Lamoureux lui-même l'ovation qu'il méritait si bien. Avant ce beau fragment de *Lohengrin*, l'orchestre avait merveilleusement exécuté le *Venusberg*, la bacchanale du premier acte de *Tannhauser*, la fameuse bacchanale jadis tant décriée. On sait que cette fulgurante scène, qui ne faisait pas partie de l'ouvrage sous sa forme primitive, fut écrite expressément pour l'Opéra lorsqu'on y donna *Tannhauser* le 13 mars 1861. Et nous avons profité de l'occasion pour relire, dans le magnifique *Richard Wagner* de

notre confrère Adolphe Jullien, qu'a publié la librairie de l'Art, les vingt pages consacrées à cette première représentation, si curieusement illustrées par les caricatures de l'époque. Cham s'en est donné, dans le *Charivari* d'alors, sur le dos du pauvre musicien. Aujourd'hui c'est une mère s'adressant à sa petite fille qui est au piano : — C'est faux, ce que tu joues-là, mon enfant. — Maman, c'est le *Tannhauser*. — Ah ! c'est différent ! C'est un collégien s'adressant à son père : — Papa, je voudrais apprendre la musique. — Du tout, mon enfant on ne sait pas comment cela pourrait tourner : tu n'aurais qu'à devenir un Wagner ! Merci ! « Puis, Cham représente le compositeur lui-même : — J'ai vendu ma partition. — Au marchand de musique ? — Non, au pharmacien. — Comme sommifère, c'est juste. » Et Rossini plaçait à l'envers sur son piano la partition de *Tannhauser*. Quelqu'un lui en faisant l'observation, il répondait : « Je trouve que cela va aussi bien de ce côté-là !

Pauvre Rossini ! Malheureux Cham ! que n'étiez-vous au Cirque des Champs-Élysées ! Le programme du Concert-Lamoureux se complétait par l'air du *Tasse*, interprété en toute perfection par Mme Rose Caron, par l'ouverture de *Geneviève* de Schumann, et par le *Phaëton* de M. Saint-Saëns. Pendant qu'on l'applaudit à Paris, M. Saint-Saëns est à Malaga — se plaignant un peu de l'odeur de la friture, et adressant à ses amis d'amusantes lettres avec dessins coloriés. Il va enfin visiter l'Espagne, non plus en musicien, mais en simple touriste : ainsi se repose l'auteur d'*Ascanio*.

Avant de partir pour Bruxelles, où elle va commencer au foyer du théâtre de la Monnaie les études de *Salammbô*, Mme Rose Caron se faisait applaudir le 10 novembre au Concert Lamoureux dans le duo de Brunehilde et de Sigurd (au 4e acte de l'ouvrage de M. Reyer), une des pages les plus suaves qui aient jamais été écrites, une des plus belles inspirations de la musique moderne. Mme Caron a produit au Cirque des Champs-Elysées l'effet qu'elle produisait à l'Opéra. La voix porte

sans effort, toujours aussi chaude, aussi caressante, avec une merveilleuse netteté de diction. Le son est d'une justesse et d'une pureté incroyables. Quant à la grâce, elle est irrésistible. On a dit de Mme Caron qu'elle était une espèce de Sarah Bernhardt lyrique — et jeune. Elle a je ne sais quoi de troublant. Après avoir été trois fois rappelée avec M. Vergnet, après le duo de *Sigurd*, Mme Caron est revenue pour nous dire, avec le même excellent partenaire, le grand duo du troisième acte de *Lohengrin*. C'est l'instant où les deux amoureux se laissent aller aux doux épanchements. Si quelqu'un doutait encore de l'abondance d'imagination de Richard Wagner, il faudrait le renvoyer à cette scène d'une verve infinie, où l'on ne compte pas moins de dix mélodies successives et la plupart de longue haleine. Ce duo n'est point, d'ailleurs, symphonique, comme ceux que le maître a toujours composés depuis. Ses motifs s'y juxtaposent, mais c'est comme une gageure de richesse mélodique. Elsa n'y tient plus : la curiosité fatale l'a saisie au vif. Elle interroge celui qu'elle aime. Le chevalier la supplie, la rappelle à la confiance..... Non, tout est vain : il faut qu'elle sache. Le poison des insinuations d'Ortrude (la scène a été donnée huit jours auparavant) est en elle et la brûle. Malheureuse Elsa, qui se voue aux larmes éternelles, ayant le bonheur avec soi ! Le thème du serment éclate en notes martelées, terribles, comme une sentence. Telramund est là cependant, dissimulé dans l'ombre. Elsa le voit, pousse un cri terrible et tend au héros son épée. Le héros a tout compris : il a frappé l'infâme, et gravement, douloureusement, il se rend au tribunal royal. La scène est magnifique. Elle a été supérieurement rendue par Mme Caron, une si poétique Elsa, et par M. Vergnet, un superbe Lohengrin. Rien à dire de l'introduction symphonique de ce troisième acte du drame, qui peint « le bruit et les magnificences de la fête de noces », et qui, maintes fois déjà, a été acclamée au concert. L'ouverture de *Patrie* et la Symphonie Pastorale ont été, de même, rendues en toute perfection par l'orchestre de M. Lamoureux.

Wagner faisait en grande partie les frais du programme du 24 : l'ouverture de *Tannhauser*, les *Murmures de la forêt* (de Siegfried) et les fragments des *Maîtres chanteurs* ont été admirablement exécutés et chaleureusement applaudis, comme toujours. Puis, Mlle Landi s'est fait entendre dans la *Captive* de Berlioz ; sa voix est toujours belle et bien posée ; c'est un contralto puissant et étendu et qui, quoique très grave, ne manque pas de souplesse. On l'a plusieurs fois rappelée. D'aucuns l'ont trouvée inférieure dans l'admirable page d'*Orphée*, de Gluck : « J'ai perdu mon Eurydice » dont elle n'a peut-être pas suffisamment fait ressortir les nuances et les gradations émouvantes. Mais elle a du charme et nous sommes certain qu'elle acquerra ce qui manque encore à son talent : la chaleur du style et l'autorité qui sont les qualités primordiales des grandes cantatrices.

La séance du 1er décembre était honorée de la présence de Mme Carnot, salle bondée et grand succès, principalement pour Wagner, dont les fragments des *Maîtres Chanteurs*, les *Murmures de la Forêt* (de *Siegfried*) et l'ouverture de *Tannhauser* ont été l'occasion d'une chaleureuse ovation à M. Lamoureux.

Salle comble encore malgré la neige, le 8 décembre au Cirque des Champs-Elysées, ou le *Manfred* de Schumann et le premier acte de la *Valkyrie* (scènes I et II) ont été chaleureusement accueillis par le fidèle public de M. Lamoureux. Le ténor Engel a dit en toute perfections cette adorable rêverie, d'une fraîcheur délicieuse, qui s'appelle le *Lied du Printemps*, et Mme Brunet-Lafleur a prêté le charme de sa voix si pure au rôle de Sieglinde qui est, depuis plusieurs années déjà, sa propriété au Concert Lamoureux. Rien de plus original que la *Marche tzigane* de M. Reyer, par laquelle se terminait le programme du Cirque des Champs-Elysées.

Le 15 décembre, M. Lamoureux avait su réunir une belle pléïade d'artistes : Mme Brunet-Lafleur, Mlle Landi et M. Auguez pour le chant ; Mme Roger-Miclos pour le piano. Mme Roger-Miclos a exécuté avec une verve, une

netteté et une élégance sans pareille le concerto de Tschaïkowsky, si original, mais si difficile de rythme. Aussi le public a-t-il reconnu le talent de la brillante virtuose en la rappelant trois fois. Le duo de *Béatrice et Bénédict* a eu dans Mme Brunet-Lafleur et dans Mlle Landi deux interprètes vraiment dignes du maître : elles ont donné à cette belle page de Berlioz le charme et la poésie qu'elle réclame. Mais c'est quand arrive sur le programme le nom de Wagner que les auditeurs de M. Lamoureux se sentent vraiment dans leur élément. Donc, ils ont fait fête à M. Auguez dans les adieux de Wotan de la *Valkyrie*, comme à Mme Brunet-Lafleur dans *Rêves*, une courte, mais charmante inspiration wagnérienne. L'orchestre exécutait pour la première fois deux compositions de Mlle Cécile Chaminade, *Scherzettino* et le *Pas des Cymbales*, tirés de *Callirhoë*, et qui nous donnent le désir de connaître l'œuvre entière. C'est à Paris, au lieu de la *Tempête*, et non pas au Grand-Théâtre de Marseille, qu'on eût dû nous offrir ce ballet. L'ouverture d'*Euryanthe* terminait l'un des programmes les plus variés et les mieux composés qu'on nous ait donnés au Cirque des Champs-Elysées.

En même temps que la belle trilogie de *Wallenstein*, écrite par M. Vincent d'Indy sur le poème dramatique de Schiller, M. Lamoureux nous offrait, le 22 décembre, la première audition d'une scène dramatique de M. Camille Benoît, l'un des meilleurs élèves de M. César Franck, intitulée la *Mort de Cléopâtre*, et chantée par Mme Furchs-Madi.

CONCERTS DU TROCADÉRO

M. Lamoureux ouvrait, le 24 mai, la série des cinq grands concerts qui devaient être donnés pendant l'Exposition dans la salle du Trocadéro. Viendront ensuite,

nous allons le voir, les orchestres de M. Edouard Colonne; de la Société des Concerts du Conservatoire, dirigé par M. Garcin ; de l'Opéra, sous la direction de M. Vianesi, et de l'Opéra-Comique, sous celle de M. J. Danbé. On sait que les programmes présentés par les cinq chefs d'orchestre comprennent les œuvres de quarante compositeurs français, dont douze morts et vingt-huit vivants. Deux compositeurs morts, Auber et Bizet, figurent sur trois programmes; le nom de Berlioz est sur deux. Parmi les compositeurs vivants, seuls, les membres de l'Institut seront exécutés dans deux concerts, l'un de musique symphonique, l'autre de musique dramatique. Ainsi, M. Colonne nous fera entendre la *Madeleine au désert*, et M. Danbé la *Statue*, de M. Reyer; de même l'orchestre de l'Opéra nous rendra le 3e acte du *Roi de Lahore*, de M. Massenet, dont l'*Eve* était l'un des plus gros morceaux du programme de M. Lamoureux. Mmes Brunet-Lafleur et M. Lassalle, y retrouvant leur succès d'autrefois, ont merveilleusement chanté le duo mélancolique « Sous les arbres en fleurs », l'une des plus charmantes pages de la jolie partition de l'auteur d'*Esclarmonde*, exécutée, il y a quatorze ans, au Cirque d'Été, par la Société de l'Harmonie sacrée. Mme Brunet-Lafleur, déjà applaudie avec Mlle Landi, dans le duo de *Beatrice et Benedict*, a repris le solo de la *Mer*, de M. Victorin Joncières, créé par elle au Conservatoire, et M. Lassalle a fait valoir comme il le fallait la *Geneviève* de MM. Georges Boyer et W. Chaumet, qui lui avait déjà valu de chaleureux applaudissements à l'Élysée et au Lycée Louis-le-Grand. Si nous notons ici le succès du ténor Vergnet dans un air de *Lorelei*, des frères Hillemacher; si nous disons que le *Wallenstein* de M. Vincent d'Indy a besoin d'une légende explicative, et que M. G. Marty imite son maître Massenet jusque dans la façon d'écrire la musique d'un seul côté et même de faire relier ses partitions d'orchestre; si nous ajoutons qu'en dépit d'un nouveau velum, la grande salle du Trocadéro est toujours bien défectueuse au point de vue de l'acoustique (témoin le peu d'effet

de l'entraînante *Espana* de M. Emmanuel Chabrier), nous aurons épuisé le sujet de cette première séance, un peu pâle comme programme, un peu terne sous le rapport de l'exécution. Sans Wagner (c'est, je crois, la première fois, depuis bien longtemps, qu'il n'en a pas joué un seul morceau), sans Wagner, M. Lamoureux n'est plus lui.

C'est le 6 juin, qu'avait lieu au Trocadéro, la grande audition officielle de l'orchestre des concerts du Châtelet. M. Colonne lève le bras et commence à battre la mesure avec son énergie habituelle, lorsque subitement il est pris à l'épaule droite d'une douleur atroce qui rend son bras inerte et le force à conduire de la main gauche, dont il ne se sert habituellement que comme d'une auxiliaire de la dextre. C'est ainsi qu'en dépit d'une souffrance impossible à dissimuler et avec un courage au-dessus de tout éloge, le vaillant chef d'un orchestre admirablement stylé (et qui fort heureusement marche comme un seul homme), a pu diriger jusqu'au bout l'exécution d'un superbe programme de musique française, auquel nous n'adresserons qu'un reproche : celui d'avoir été infiniment trop chargé. Le public, cosmopolite beaucoup plus que dilettante, qui fréquente en ce moment, la salle des fêtes du Trocadéro, ne saurait supporter trois heures de musique. Comment ce public n'a-t-il pas été soulevé par l'admirable *Tuba mirum* du *Requiem* de Berlioz, et puisqu'il a fait un chaleureux accueil à l'*Andantino* de la *Rapsodie norwégienne* de M. Lalo, pourquoi n'a-t-il pas applaudi comme ils le méritaient des morceaux de la valeur de la *Symphonie légendaire* de M. Godard et de l'*Air de danse varié* de M. Salvayre ; le duo très mélodique d'*Aben Hamet* de M. Th. Dubois, un peu froidement, mais très correctement chanté par Mlle B. de Montalant et M. Bouhy ; le bel air de *Judith* de M. Ch. Lefebvre, vaillamment interprété par Mme Durand-Ulbach, et le délicieux chœur de *Ludus pro patria*, de Mlle Augusta Holmès, dont nous avions applaudi quelques jours auparavant, au Grand-Hôtel, interprétée par M. Bouvet et Mlle de Montalant

l'œuvre puissamment inspirée, connue sous le nom de *Lutèce*, et dédiée à la mémoire d'Henri Regnault.

Après les auditions officielles de l'orchestre Lamoureux et de l'orchestre Colonne venait, le 20 juin, sous la direction de M. Jules Garcin, la célèbre Société des Concerts du Conservatoire, qui pour la première fois sortait de l'exquise bonbonnière où elle donne ses magnifiques séances pour se faire entendre dans la vaste salle construite par M. Bourdais et feu Davioud. Il y avait lieu de craindre que ce déplacement fût nuisible à l'effet. Il n'en a rien été, fort heureusement, et c'est devant une salle pour la première fois bondée, que l'illustre Société s'est montrée à la hauteur de sa grande réputation. Le concert s'ouvrait par un véritable clou — qui, à notre avis, eût pu être mieux placé dans le programme — la nouvelle et puissante symphonie en *ut* mineur, pour orchestre, orgue et piano, de M. Camille Saint-Saëns, digne successeur de Beethoven. Après quoi, comme pour rendre hommage au fondateur de la Société, Cherubini (italien de naissance, mais français par adoption), M. Vergnet a chanté avec un style irréprochable l'air des *Abencérages*. Nous nous serions facilement passé de l'*andantino* (*somnolentino* pourrait-on dire) du papa Reber et même de la prière de la *Muette*, vraiment trop connue ; mais nous avons réentendu avec plaisir la *Psychée* M. Ambroise Thomas, (le chœur des Nymphes, merveilleusement chanté par les artistes du Conservatoire, et les fragments confiés à Mmes Rose Caron et Landi), et le bel oratorio de M. Gounod *Mors et Vita*, dont les soli étaient interprétés pas Mmes Franck-Duvernoy et Landi, MM. Vergnet et Auguez. Nous ne reviendrons pas sur le succès, dans *Sigurd*, de la Brunehild de M. Reyer, Mme Rose Caron, mais nous devons noter celui de M. Léo Delibes, dont les airs de danse dans le style ancien, écrits pour le *Roi s'amuse*, de Victor Hugo, ont été appréciés à leur véritable valeur. Le public du Trocadéro a redemandé avec enthousiasme ce petit chef-d'œuvre archaïque qui s'appelle le *Passe-pied*.

L'Opéra-Comique tout entier — ses artistes, ses musi-

ciens et ses choristes — s'était transporté le 5 septembre à la salle du Trocadéro, où le public l'avait suivi en masse. C'est devant une salle comble que l'excellent orchestre, si magistralement dirigé par M. Jules Danbé, a exécuté en toute perfection, entre autres morceaux symphoniques, la célèbre ouverture de *Zampa*, le délicieux entr'acte de *Joli Gille* de M. Poise (bissé), et l'originale *Danse bohémienne* de Bizet. Les grands succès du chant ont été pour Mlle Blanche Deschamps, à qui l'on a redemandé la ballade de la Mandragore de *Jean de Nivelle*, et qui a dit de la belle voix que vous lui connaissez l'air des *Saisons* de Victor Massé ; puis pour le ténor Dupuy, dans la jolie romance de la *Déesse et le Berger*, de M. Duprato, qui fut autrefois l'un des triomphes de Capoul. Mlle Simonnet s'est fait particulièrement apprécier dans le duo de *Joseph* avec M. Cobalet, dans le finale du deuxième acte de *Proserpine*, de M. Saint-Saëns, et dans les airs de la *Statue*, de M. Reyer, où Mlle Hélène Chevrier était, il y a quelques années, à la salle Favart, une si belle Margyane. On a applaudi également M. Soulacroix dans l'air de la *Fête au village voisin*, de Boïeldieu, et M. Taskin, dans la *Chanson du Blé*, de Victor Massé ; enfin c'est par le patriotique finale des *Amoureux de Catherine*, de M. Maréchal, fort bien dit par Mlle Chevalier, que se terminait cette artistique séance. On a regretté de ne pas voir le nom de M. Emmanuel Chabrier inscrit au programme, où tel fragment de son *Roi malgré lui* eût fait assurément la meilleure figure. Mais la brillante *Espana* du même compositeur avait été jouée par M. Lamoureux, et l'on sait que pour être exécuté deux fois aux concerts officiels du Trocadéro, il faut être ou mort, ou membre de l'Institut. M. Chabrier est bien vivant, et ne fait pas encore partie de l'Académie des Beaux-Arts : il y entrera sûrement un jour ou l'autre.

Le 19 septembre, audition de l'orchestre de l'Opéra sous la direction de M. Vianesi. Le programme présentait cela de particulier qu'il était généralement composé de fragments d'ouvrages qui ne font pas actuelle-

ment partie du répertoire de notre première scène lyrique. Non contente de chanter, le soir, à l'Opéra, le premier acte d'*Aïda*, Mlle Adiny se prodiguait : Sita du *Roi de Lahore*, où elle s'est fait sincèrement applaudir ; Virgile, dans le prologue de *Françoise de Rimini* et les stances de *Sapho*, qui lui ont valu un vif succès. Tous nos compliments à Mme Bosman pour la façon dont elle a interprété le rôle de Françoise de Rimini, et un mauvais point à M. Duc, qui s'en est allé à l'anglaise avant d'avoir chanté l'air de *Guido et Ginevra*, annoncé sur le programme. « *Mossou Douc* est parti, nous a dit M. Vianesi, avec un accent bien amusant : il n'est pas *revenou* ». Beaucoup de personnes ont fait comme M. Duc, et sont alors parties sans demander leur reste...

Le 10 juin, audition au profit de la Société philanthropique, du *Messie* de Haendel, traduction de M. Victor Wilder. Le *Messie* de Haendel est connu en Allemagne et en Angleterre presque autant que le sont chez nous les symphonies de Beethoven. A part quelques fragments que nous offre parfois la Société des Concerts du Conservatoire, on n'avait pas exécuté à Paris cet oratorio depuis les deux auditions qu'en donna, en 1873, au Cirque d'Été, M. Charles Lamoureux, directeur-fondateur de l'*Harmonie sacrée*. Celle d'aujourd'hui, que nous devons à la Société philanthropique, présidée par le prince d'Arenberg, était donc presque une révélation. Ce n'est pas à dire que M. Vianesi ait fait entendre l'œuvre complète. Sur quarante et un morceaux, une quinzaine ont été supprimés ; ailleurs on a fait des coupures, de considérables et regrettables coupures. Tel air ne convenait pas à telle cantatrice ; tel chœur était trop difficile ; et puis, si l'on avait tout chanté, le concert n'aurait guère fini qu'à sept heures du soir. Aussi les trois parties du célèbre oratorio ont-elles été mutilées à plaisir. Une dernière raison, c'est que, pour donner l'ouvrage intégralement, il aurait fallu un nombre de répétitions qui aurait porté les frais à un chiffre trop élevé. Ce qui est possible en Allemagne et en Angleterre

ne l'est pas en France, paraît-il. Le résultat obtenu n'en est pas moins satisfaisant. L'auditoire a du moins pu se faire une idée de l'œuvre. On a bissé le délicieux chœur : « Chante, ô Juda, ton divin maître » et redemandé à Mlle Deschamps l'air : « Il garde ses ouailles », qu'elle a merveilleusement dit, de sa belle et solide voix de mezzo-soprano. On a chaleureusement applaudi Mme Rose Caron, la future Salammbô de M. Reyer. On ne trouve pas de solistes qui sachent bien dire la musique de Glück : comment en trouverait-on pour les formes scolastiques des oratorios d'Haendel, malgré l'originalité et la puissance dont le génie du compositeur sait souvent les animer ? Il ne faut donc pas être trop exigeant, ni même s'étonner de quelques altérations de la musique, comme les chanteurs ont l'habitude d'en faire. M. Auguez a « lu » sa partie en interprète respectueux du texte. M. Vergnet, en « improvisant » la sienne a pris des licences que nous nous permettrons de trouver un peu bien fortes...

Concerts Russes.— En dépit d'une réclame assez bien organisée, le second Concert Russe n'a guère attiré plus de monde que le premier, et rien n'est triste comme la vaste salle du Trocadéro aux trois quarts vide. Pourquoi cette indifférence des dillettantes à l'égard de deux séances intéressantes, auxquelles il ne manquait guère que la vedette d'affiche alléchant le gros public ? Ah ! si Rubinstein, par exemple, avait été annoncé !... Mais le nom et la personne de Rubinstein étaient sévèrement exclus des deux programmes : au dire de ces messieurs, Rubinstein est un Russe qui écrit de la musique Allemande. Et César Cui, quelle musique écrit-il donc ? De la très mauvaise musique, assurément. De Michel de Glinka, le célèbre auteur de la *Vie pour le Tsar*, mort en 1857, on nous a fait entendre deux morceaux : la médiocre ouverture de *Rousslan et Ludmilla*, le second opéra du maître, écrit sur un conte bleu de Pouckine ; puis, une curieuse fantaisie sur les thèmes russes intitulée *Kamarinskaya ;* d'Alexandre Borodine, qui a succombé il y a trois ans à la rupture d'un anévrysme,

on nous a donné un joli tableau musical. *Dans les steppes de l'Asie centrale*, que nous avait déjà fait connaître M. Lamoureux, et qu'ont redemandé avec enthousiasme les rares auditeurs du Trocadéro ; puis deux fragments : Marche et Danses polovtiennes de l'opéra, le *Prince Igor*, œuvre inachevée, et terminée par MM. Rimsky-Korsakoff et Glazounow, les héros de ces deux derniers samedis du Trocadéro. En tant que « musique à programme », *Antar* (d'après un conte arabe, de M. Rimsky-Korsakow, le chef d'orchestre actuel, est une admirable symphonie descriptive qui, en dépit des « divines longueurs » que l'on a reprochées à la musique russe en général, mérite, en partie du moins, les chaleureux applaudissements d'un petit cercle d'admirateurs français, que nous voulons croire sincères : Fauré, André Messager, Camille Benoît et notre ami Tiersot n'étaient que quatre ; ils faisaient bien du bruit comme s'ils avaient été quarante... M. Glazounow, un jeune musicien de vingt-quatre ans, rempli d'avenir, est venu diriger, la première fois, un poème symphonique intitulé *Stenka Razine* (pas de mauvais calembour, n'est-ce pas), où la chanson des Mariniers du Volga a été habilement développée par le compositeur, et, la seconde une symphonie instrumentée de main de maître. Nous n'avons pas à revenir sur Tschaikowsky, que nous a fait connaître M. Colonne, mais nous devons adresser tous nos compliments à M. Lavrow, pianiste de talent, qui a fort bien exécuté un concerto plein de couleur, de M. Rimsky-Korsakow et quelques pièces trop visiblement imitées de Schumann. Avant de quitter les Concerts Russes, nous exprimons le regret de n'avoir entendu, dans ces séances essentiellement symphoniques, aucun fragment d'Alexandre Sseroff, à la fois poète et musicien comme l'auteur de *Lohengrin*, comme l'auteur des *Troyens*, et dont nous avons eu occasion d'applaudir à Saint-Pétersbourg un drame lyrique véritablement inspiré intitulé *Rognéda*. Sséroff méritait aussi bien que Balakirew et Dargomijsky les honneurs d'un programme de musique russe.

Nous avons eu, le 12 septembre, la première du Chœur Russe Dimitri Slavianski d'Agreneff. Le célèbre maître de chapelle, sa femme et ses deux enfants, qui, dans cette curieuse exhibition, occupent le premier plan, portent des costumes de Boyard du XVIe siècle. Les choristes avaient endossé l'ancien costume national, d'une couleur et d'une magnificence inouïes. On a beaucoup applaudi la mise en scène théâtrale avec laquelle se fait gravement et solennellement l'entrée des chanteurs et des chanteuses. Entre autres airs populaires, les choristes de M. d'Agreneff nous ont fait entendre la légende de Dobrynia Nikititch, héros national du VIIIe siècle; la chanson du Mariage, commençant par ces mots : « Cherchez mon anneau que je cache ». *En descendant le Volga*, cette jolie chanson, si typique, que nous avons maintes fois entendu chanter par une de nos plus sympathiques cantatrices retour de Russie; *le Petit Obier et le Petit Framboisier*, chanson divertissante du gouvernement de Tambow, et cette mélodie petite russienne dont l'air nous a rappelé notre ronde connue : « Belle demoiselle, où allez-vous comme ça ? — Beau cordonnier, nous allons nous promener ». Les *pianissimi* et les chœurs à bouche fermée des artistes russes ont eu leur succès habituel, et M. d'Agréneff a lieu d'être content de l'accueil qu'on a fait à son premier concert du Trocadéro.

Concerts finlandais. — Les M. M. C'est avec ces deux initiales, qui signifient les Joyeux Musiciens, qu'on désigne, dans son pays, la Société chorale finlandaise d'Helsingfors. Elle a donné, le 6 juillet au Trocadéro, le premier de ses deux concerts, qui a produit un grand effet. Justesse absolue, pureté de voix merveilleuse, précision admirable et nuances exquises, telles sont les qualités de ce choral unique, composé de jeunes étudiants et d'anciens (*juvenes et seniores*) d'Helsingfors, négociants, médecins, docteurs en droit, docteurs ès-lettres, etc. Vêtus de l'habit noir, les Finlandais portent, comme signe distinctif, une casquette blanche à turban de velours noir. Ils ont fait entendre

différents morceaux fort intéressants, et comme composition et comme rendu. Citons entre autres, *Glaf Trygvason*, qui, sauf erreur, fut chanté à l'Exposition de 1878, par les étudiants d'Upsal. Citons encore le *Scarabée et la Rose*, et les passages à bouche fermée, qui donnent absolument l'illusion de l'orgue.

Le second concert donné par la Société chorale finlandaise de M. M. (Joyeux musiciens) a obtenu un vif et légitime succès. Les effets produits par l'ensemble de ces chanteurs sont d'une originalité vraiment remarquable. C'est une musique presque toujours imitative, dont le charme est tout particulier. Parmi les morceaux les plus chaleureusement applaudis, nous avons surtout remarqué les chants populaires suédois et finlandais, *Olov Trygvasons*, très étranges et très poétiques. Dans la sérénade *Au bord de l'eau*, le soliste Forsten a été l'objet d'une véritable ovation, et a dû se faire entendre dans deux morceaux qui ne figuraient pas au programme. M. Forsten est doué d'une jolie voix de baryton qui s'harmonise fort agréablement avec le chœur. Bref, à cette seconde audition comme à la première, on a fait le meilleur accueil aux Etudiants Finlandais.

Concerts norwégiens. — Le premier concert, donné le 28 juillet au Trocadéro par les Sociétés chorales de Norwége, a obtenu le plus vif succès... Ces chanteurs, beaucoup plus nombreux que les Finlandais, avec lesquels ils ont une grande analogie, nous ont fait entendre, sous l'habile direction de M. Groendahl, une suite de morceaux d'un charme étrange et presque toujours poétique. On leur a redemandé la plupart de ces morceaux, et les musiciens ont été l'objet d'une véritable ovation. Nous citerons principalement les deux compositions de M. Groendahl, *Dans la forêt* et *Magnus aveugle*, dont le solo a été dit avec beaucoup de charme par M. Lammers; la *Sérénade* et *Olav Trygvason*, déjà entendus au concert Finlandais, le *Charivari*, très original, et enfin, comme morceau capital, *Terre*, de Grieg, pour chœur et orchestre : c'est, à notre avis, le morceau qui a fait le plus d'effet. L'exécution en a été remarquable; là aussi,

M. Lammers a eu sa large part du succès. Un spectateur, norwégien sans doute, ayant demandé l'hymne national, les chanteurs se sont exécutés de bonne grâce; puis ils ont remercié le public français du bon accueil qui leur a été fait par des espèces de hurrah d'un effet très bizarre.

CONCERT BELGE. — Le 28 septembre, enfin, a eu lieu au Trocadéro, un grand concert Belge donné au profit des victimes de la catastrophe d'Anvers, et nous n'avons pas besoin de dire que les excellents artistes qui avaient prêté leur précieux concours à cette solennité se sont vus accueillis par un public essentiellement sympathique. Mlle Deschamps a dit d'une façon merveilleuse un sonnet de Gustave Huberti, la Romance des *Porcherons* d'Albert Grisar et le très joli duo du *Capitaine Henriot*, de Gevaert, avec Mme Bosman. Mme Bosman s'est montrée fort gracieuse dans les fragments, peut-être un peu longs, de *Daphnis et Chloé*, du jeune compositeur Fernand Le Borne, qu'elle interprétait avec M. Talazac. MM. Soulacroix, dans la romance d'*Anacréon* de Grétry ; Talazac, dans l'air de *Richard Cœur de Lion*, et Fournets, dans une charmante mélodie : « J'avais rêvé » de Lassen, ont été, chacun, l'objet d'une véritable ovation. Ils ont tous trois brillamment enlevé le trio de *Quentin Durward*, de Gevaert. M. Marsick enfin a brillamment exécuté le concerto de violon de Vieuxtemps. De nombreux morceaux d'orchestre complétaient cet intéressant concert. Citons principalement les Scènes de ballet de M. Léon Jéhin, le vaillant chef d'orchestre ; une kermesse flamande, d'une allure très franche, de M. Jan Blocks, et l'ouverture de *Charlotte Corday*, de M. Peter Benoît.

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

COMPOSITION MUSICALE. — Pas de premier grand prix. Pas de second grand prix. Deuxième second grand prix : M. Fournier, élève de M. Léo Delibes.

CONTREPOINT ET FUGUE. — Premiers prix : M. Stojowski, élève de M. Léo Delibes ; Mlle Prestat, élève de M. Guiraud. Second prix : M. Bondon, élève de M. Massenet. Premier accessit : M. Andrès, élève de M. Guiraud.

HARMONIE. — *Hommes.* — Premiers prix : MM. Bouval, Silver, Roux, élèves de M. Dubois ; Maurel, élève de M. Taudou. Second prix : M. Malherbe, élève de M. Taudou. Premiers accessits : MM. Ferroni et Galand, élèves de M. Dubois. Seconds accessits : MM. Bloch, élève de M. Taudou ; Le Grand, élève de M. Dubois.

Femmes. — Premier prix : Mlle Got, élève de M. Lenepveu. Second prix : Mlle Weyler, élève de M. Lenepveu. Premier accessit : Mlle Thouvenel, élève de M. Lenepveu. Seconds accessits : Mlles Boulay et Markreich élèves de M. Lenepveu.

CHANT. — *Concours des élèves hommes.* — Premiers prix : MM. Affre, élève de M. Edmond Duvernoy ; Clément, élève de M. Warot. Seconds : MM. Gilibert,

élève de M. Barbot; Dinard, élève de M. Bussine. Premiers accessits: MM. Bérard, élève de M. Edmond Duvernoy; Carbonne, élève de M. Bax. Seconds accessits: MM. Chassing, élève de M. Warot; Collinet, élève de M. Crosti; Macquin, élève de M. Boulanger; Bourgeois, élève de M. Bax.

Concours des élèves femmes. — Premier prix: Mlle Buhl, élève de M. Archainbaud. Second prix: Mlle Blanc, élève de M. Bax. Premiers accessits: Mlles Bréval, élève de M. Warot; Gardinal, élève de M. Bax; Issaurat, élève de M. Edmond Duvernoy. Seconds accessits: Mme Erard, Mlles Youdelewski, Delaunay, élèves de M. Barbot; Villefroy, élève de M. Archainbaud.

Opéra. — Professeur: M. Giraudet.

Hommes. — Premier prix: M. Affre. Seconds prix: MM. Fabre et Gilibert. Premier accessit: M. Dinard. Second accessit: M. Vaguet.

Femmes. — Pas de premier prix. Pas de second prix. Premiers accessits: Mlles Bréval et Issaurat. Pas de second accessit.

Opéra-comique. — *Hommes.* — Premiers prix: MM. Gilibert, élève de M. Ponchard; Carbonne, élève de M. Achard. Pas de second prix. Premiers accessits: MM. Vaguet et Bourgeois, élèves de M. Ponchard.

Femmes. — Pas de premier prix. Seconds prix: Mlles Paulin, élève de M. Achard; Doleska, élève de M. Ponchard. Premier accessit: Mlle Lesne, élève de M. Achard. Seconds accessits: Mlles Blanc, Delaunay, Mme Erard, élèves de M. Achard.

Tragédie. — *Hommes.* — Pas de premier prix. Second prix: M. Cabel, élève de M. Maubant. Premier accessit: M. Deval, élève de M. Got.

Femmes. — Premier prix: Mlle Bailly, élève de M. Maubant. Second prix: Mlle Moreno, élève de M. Worms. Pas de premier accessit. Second accessit: Mlle Laurent-Ruault, élève de M. Maubant.

Comédie. — *Hommes.* — Premiers prix: MM. Burguet, élève de M. Delaunay; Hirch, élève de M. Worms.

Seconds prix : MM. Tarride, élève de M. Delaunay ; Maury, élève de M. Got. Premier accessit : M. Dehelly, élève de M. Delaunay. Second accessit : M. Camis, élève de M. Maubant.

Femmes. — Premier prix : Mlle Marty, élève de M. Delaunay. Seconds prix : Mlles Moréno et Déa, élèves de M. Worms ; Mlle De Méric, élève de M. Delaunay. Premier accessit : Mlle Marcelle, élève de M. Got. Seconds accessits : Mlles Syma, élève de M. Worms ; Laurent-Ruault, élève de M. Maubant ; Duluc, élève de M. Got.

PIANO. — *Concours des élèves hommes.* — Premiers prix : MM. Bloch, Risler, Stajowski, élèves de M. Diémer. Seconds prix : MM. Galand, Quevrémont, élèves de M. Diémer. Premiers accessits : MM. Catherine, Pierret, Baume, élèves de M. Diémer. Seconds accessits : MM. Fabre, élève de M. Diémer ; Argaing, élève de M. de Bériot.

Concours des élèves femmes. — Premiers prix : Mlles de Possel-Deydier, Buckert, Dufourcq, élèves de M. Delaborde ; Jétot, élève de M. Fissot ; Jaeger et Petit-Gérard, élèves de M. Alphonse Duvernoy. Seconds prix : Mlles Chapart et Vannier, élèves de M. Alphonse Duvernoy ; Périssoud, Jétot (Lucie), Buval, élèves de M. Fissot. Premiers accessits : Mlles Beutter et Beauvais, élèves de M. Alphonse Duvernoy ; Chrétien, élève de M. Fissot. Deuxième accessit : Mlle Pellarin, élève de M. Alphonse Duvernoy.

HARPE. — Professeur : M. Hasselmans. Premier prix : Mlle Taxy. Seconds prix : Mlles Bressler, Lautemann. Pas de premier accessit. Second accessit : M. Maignien.

VIOLON. — Premiers prix : MM. Durieux, Barach, Mlles Duport, Bourgaud, élèves de M. Massart ; Mlle Langlois, M. Berquet, élèves de M. Sauzay. Seconds prix : M. Lammers, Mlle Huon, élèves de M. Sauzay ; Mlle Vormèse, M. Kosman, élèves de M. Massart. Premiers accessits : MM. Wyganowski, Tracol, élèves de M. Massart ; Toussaint, élève de M. Sauzay ; André, élève de

M. Maurin. Seconds accessits : MM. Roillet, Marchesi, élève de M. Dancla ; Capet, élève de M. Maurin.

Violoncelle. — Premiers prix : Mlle Baude, M. Fillastre, élèves de M. Delsart. Seconds prix : MM. Schidenhelm et Jobert, élèves de M. Delsart. Premier accessit : M. Petieau, élève de M. Rabaud. Seconds accessits : MM. Furet, Barraine, Moyse, élèves de M. Delsart.

Contrebasse. — Professeur : M. Verrimst. Premier prix : M. Garnier. Pas de second prix. Premier accessit : M. Soyer.

Flute. — Professeur : M. Henry Altès. Premier prix : M. Boblin. Seconds prix : MM. Mascret et Verroust. Pas de premier accessit. Second accessit : M. Lamirault.

Hautbois. — Professeur : M. Georges Gillet. Pas de premier prix. Seconds prix : MM. Gaudard et Busson. Premiers accessits : MM. Marx et Foucault. Second accessit : M. Barthel.

Clarinette. — Professeur : M. Rose. Premier prix : M. Fichet. Seconds prix : MM. Blanc et Aubrespy. Premiers accessits : MM. Delamothe et Richardot.

Basson. — Professeur : M. Jancourt. Pas de premier prix. Seconds prix : MM. Laigre et Vizentini.

Cor. — Professeur : M. Mohr. Premiers prix : MM. Beyls et Vuillermoz. Pas de second prix. Premier accessit : M. Vialet.

Cornet a pistons. — Professeur : M. Arban. Suppléant : M. Sabathier. Pas de premier prix. Second prix : M. Espagnet.

Trompette. — Professeur : M. Cerclier. Premier prix : M. Courtade.

Trombone. — M. Louis Allard, chargé du cours. Premier prix : M. Bele. Second prix : M. Maquarre. Premier accessit : M. Rose.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et auteurs dramatiques.

Emile Augier, Frantz Beauvallet, Adolphe Choler, Achille Denis, Alfred Duru, Farnie, Emile Guiard, Emile de Najac, Jules Prével, Comte Villiers de l'Isle Adam.

Compositeurs et Artistes musiciens.

Arban, Frédéric Barbier, Frédéric Boissière, Clément Broutin, Hippolyte Duprat, Auguste Mermet, Olivier Métra, Gustave Lewita, Mme Loïsa Puget.

Artistes dramatiques et lyriques.

Mme Amiati, René Baillot, Blanche, Mme Sophie Boullart, Paul Callais, Catelin, Christian, Jacques Damala, Mme Deshayes (Jean-Baptiste), Mme Rosa Devriès, Fanollet, Mme Figuet-Gravière, Fréville, Guille de Saint-Simon, Jenneval, Legrenay, Denise Linville, Léopold Loyal, Sylvain, Mangeant, Mlle Maret (de l'Opéra), Noël Martin, Mauras, Meralte (Vessilier), Millet, Neveu, Carlotta Patti, Pasquier (musicien de l'Opéra), Tamberlick, Thénard, Vaslin, Verdelet.

Divers.

Chavannes (Administrateur des Variétés), de Campos Valdez (impresario), docteur Carpentier-Méricourt, Le Bailly (éditeur), Carl Rosa (impresario), le commandant Vallée (impresario), Tuaillon (trésorier de l'Association des Artistes dramatiques).

LA CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN L'AN 1889 (1).

Annales politiques et littéraires. — M. ÉLY EDMOND GRIMARD, critique musical.

Art et Courrier de l'art. — M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

Art musical. — M. ALPHONSE LEDUC.

Art et critique. — M. JEAN JULLIEN.

L'Art et la Mode. — M. EDMOND STOULLIG.

Autorité. — M. GOUGENHEIM (Clitandre).

Bataille. — M. A. TISSERAND.

Charivari. — M. PIERRE VÉRON.

Clairon. — M. EDMOND PAZ; M. JULES MARTIN.

Cocarde. — M. EDOUARD NOEL (Tallement).

Constitutionnel. — M. GEORGES VANOR.

Courrier d'Etat. — M. EDMOND STOULLIG.

Courrier du soir. — M. MAURICE TRÉMEAU (René Prelm), critique dramatique; M. GOULET (Gutello), critique musical.

1. Situation de la critique dramatique et musicale au 31 décembre 1889 dans les journaux parisiens. Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte-rendu dramatique et du compte-rendu musical.

Daily Télégraph. — M. Campbell-Clarke.

XIXe siècle. — M. Henry Fouquier ; M. Mobisson, Courrier des théâtres.

Echo de Paris. — M. Henry Bauër ; M. Maxime Boucheron (Bicoquet) ; M. Auguste Germain (Capitaine Fracasse), courrier des théâtres.

Entr'acte. — M. Fernand Bourgeat.

Événement. — M. Louis Besson.

Guide musical. — MM. Maurice Kufferath et Camille Benoit (Balthasar Claës).

Figaro. — M. Auguste Vitu ; MM. Emile Blavet (Un Monsieur de l'Orchestre) et Maurice Lefèvre, soirée parisienne ; M. Charles Réty (Charles Darcours), notes de musique ; M. Georges Boyer, courrier des théâtres.

France. — M. Gilbert Martin, critique dramatique ; M. Victor Roger, critique musical et courriériste des théâtres.

Gaulois. — M. Hector Pessard, critique dramatique ; M. Fourcaud, critique musical ; M. Raoul Toché (Frimousse), soirée parisienne ; MM. Edouard Noel et Lionel Meyer (courrier des spectacles).

Gazette de France. — M. Simon Boubée.

Gil Blas. — M. Léon Bernard-Derosne, critique dramatique; M. Victor Wilder, critique musical; M. Saint-Geniès (Richard O Monroy), soirée parisienne; M. G. Fonville (Gaultier-Garguille), courrier des théâtres.

Illustration. — M. Henri Lavoix (Savigny).

Indépendance belge. — M. Frédéricks, critique dramatique ; M. Fétis, critique musical ; M. Gaston Bérardi, critique théâtral de Paris,

Intransigeant. — Don Blasius.

Journal des Débats. — M. Jules Lemaître, critique dramatique; M. Ernest Reyer, critique musical; M. Maurice Le Corbeiller, courrier des théâtres.

Journal illustré — M. Charles Réty (Charles Darcours).

Justice. — M. Charles Martel.

Lanterne. — M. Maurice Drack.

Liberté. — M. PAUL PERRET, critique dramatique ; M. VICTORIN JONCIÈRES, critique musical, et (Jennius), courriériste des théâtres.

Matin. — M. FRANÇOIS OSWALD, critique dramatique ; M. GEORGES STREET, critique musical ; M. MAURICE ORDONNEAU, tablettes théâtrales.

Messager de Paris. — M. JULES GUILLEMOT.

Ménestrel. — MM. HENRI HEUGEL (Moreno) et CHEVALIER.

Monde artiste. — TIC-TAC, Flamberge et Rameau.

Monde illustré. — M. HIPPOLYTE LEMAIRE, critique dramatique ; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Moniteur universel. — M. DOUMIC (Dorsel), critique dramatique ; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical ; M. RENÉ BENOIST, (Des Tournelles) soirée parisienne et courrier des théâtres.

Mot d'ordre. — M. ALBERT DUBRUJEAUD ; M. H. DUVAL, courrier des théâtres.

Nation. — M. ADRIEN BERNHEIM, critique dramatique ; M. EDMOND THÉRY, critique musical ; M. ANTOINE BANÈS, courrier des théâtres.

National. — M. EDMOND STOULLIG, et (Fracasse) courrier des théâtres.

Nouvelle Revue. — M. MARCEL FOUQUIER, critique dramatique ; M. LOUIS GALLET, critique musical.

Observateur français. — M. CHASSAIGNE DE NÉRONDE.

Paix. — MM. LANDRODY et HENRY GAUTHIER-VILLARS (Villy).

Paris. — M. H. DE LAPOMMERAYE ; M. GEORGES ROLLE, courrier des théâtres.

Parti national. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique ; M. ALBERT DAYROLLES, critique musical et (Cadio et Gros-René) soirée parisienne et courrier des théâtres.

Petit Journal. — M. LÉON KERST.

Petit Moniteur. — M. GEORGES-ERNEST DAUDET (Georges Rocheray) ; M. GEORGES WAGNER (G. Vernac), courrier des théâtres.

Petit National. — M. Edmond Stoullig (Fracasse); M. Edmond Floury, courrier des théâtres.

Petit Parisien. — M. Paul Ginisty.

Petite République française. — M. Jean Pauwels

Presse. — M. Francis Chevassu, critique dramatique; M. Léon Légendre, critique musical.

Rappel. — M. Armand Gouzien ; M. Bertall, soirée parisienne.

République française. — M. Paul Ginisty, critique dramatique ; M. Alphonse Duvernoy, critique musical; M. Fernand Bourgeat, (Le Souffleur) soirée parisienne.

République illustrée. — M. Edgard Pourcelle.

Revue d'art dramatique. — M. L. Mulhfeld, critique dramatique ; M. Albert Soubies, critique musical.

Revue bleue. — M. Hugues le Roux, critique dramatique ; M. de Récy, critique musical.

Revue des Deux-Mondes. — M. Brunetière, critique dramatique ; M. Camille Bellaigue, critique musical.

Revue illustrée. — M. Gilbert Augustin Thierry, critique dramatique.

Grande revue de Paris et de Saint-Pétersbourg. — M. Montfleury.

Revue théâtrale illustrée. — M. Edmond Benjamin.

Siècle. — M. Henry Céard, critique dramatique ; M. Oscar Comettant, critique musical.

Soleil. — M. Emile Faguet, critique dramatique ; M. Niel (Le Maréchal), critique musical et courriériste des théâtres.

Soir. — M. Alphonse Duchemin, critique dramatique ; M. Albert Soubies (B. de Lomagne), critique musical ; M. Adolphe Mayer, soirée parisienne.

Télégraphe. — M. Camille le Senne.

Temps. — M. Francisque Sarcey, critique dramatique ; M. J. Weber, critique musical ; M. Adolphe Aderer, courrier des théâtres.

Times. — M. de Blowitz.

Tintamarre. — M. Léon Bienvenu.

Voltaire. — M. L. SERIZIER, critique dramatique ; M. DE DUBOR (Launay) critique musical ; M. ALFRED DELILIA (Scapin), soirée parisienne ; M. O. IZOUARD, courrier des théâtres.

Vie Parisienne. — M. JACQUES SAINT-CÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie de l'Ouest, A. NEZAN, **Mayenne.**

ANDRÉ DANIEL

L'ANNÉE POLITIQUE

1re à 16e année — 1874 à 1889

16 volumes

NOTA. — La première année (1874) de cette série est épuisée

ÉDOUARD NOËL & EDMOND STOULLIG

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

1re à 15e année — 1875 à 1889

15 volumes

NOTA. — La huitième année (1882) de cette série est épuisée

PAUL GINISTY

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

1re à 5e année — 1885 à 1889

5 volumes

1677. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.







NAME	DATE	NAME	DATE

